



# DE SICAMBRIA A SANS-SOUCI

HISTOIRES ET LÉGENDES  
FRANCO-HONGROISES

PAR  
ALEXANDRE ECKHARDT  
professeur de langue et de littérature françaises  
à la Faculté des Lettres de l'Université  
de Budapest.



LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

47, Boulevard Saint-Michel, Paris (5<sup>e</sup>)

1943



DE SICAMBRIA A SANS-SOUCI

HISTOIRES ET LÉGENDES

FRANCO-HONGROISES

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA  
REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE  
II

EDITEE PAR L'INSTITUT PAUL TELEKI, BUDAPEST  
ET PAR L'INSTITUT HONGROIS DE PARIS

120995

# DE SICAMBRIA A SANS-SOUCI

HISTOIRES ET LÉGENDES  
FRANCO-HONGROISES

PAR  
ALEXANDRE ECKHARDT  
professeur de langue et de littérature françaises  
à la Faculté des Lettres de l'Université  
de Budapest



LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, Paris (5<sup>e</sup>)

1943

MTAK



284020

MAGYAR  
TUDOMÁNYOS AKADEMIA  
KÖNYVTÁRA



Les livres publiés dans la Bibliothèque de la Revue d'Histoire Comparée ne  
représentent pas nécessairement l'opinion de la rédaction

Responsable pour l'édition: C. Benda

99.729 Imprimerie de la S. A. Hornyánszky, Budapest  
Responsable pour l'Imprimerie: E. E. Bocskói

M. TUD. AKADEMIA KÖNYVTÁRA  
Könyvt. 8627/196 3<sup>sz.</sup>

## INTRODUCTION

*Le lecteur français trouvera dans ce volume une série d'études, produit de mes recherches sur des problèmes très variés.*

*Néanmoins, un fil relie solidement ces morceaux en apparence hétérogènes: l'ardente curiosité qui m'attire vers tout ce qui rattache le pays hongrois à la France, au passé français. Légendes savantes, croyances populaires, livres et études manifestant à la fois l'attrait exercé par ce pays lointain sur l'imagination française et l'adhésion millénaire des Hongrois à la culture française, voilà ce que je présente ici au public français qui vient d'accueillir avec tant de bienveillance mon étude sur Le Génie Français, dont la conclusion pourrait être aussi celle de ce volume. En effet, si la Hongrie paraît avoir occupé d'une manière assez suivie la curiosité des Français, la culture française me semble avoir toujours été l'antidote infailible d'infiltrations intellectuelles plus rapprochées, dont l'importance historique est incontestable pour la Hongrie, mais dont le volume par trop imposant n'a pas été sans danger pour l'autonomie de son caractère national.*

*Certaines de ces études sont connues de ceux qui ont suivi avec intérêt l'effort que j'ai déployé dans les colonnes de diverses revues — surtout dans la Revue des Études Hon-*

## AVANT-PROPOS

groises — pour faire connaître au monde savant français les résultats des recherches érudites hongroises. Cependant, même ces travaux reparaissent ici sous une forme quelquefois assez considérablement remaniée. Dans plusieurs de ces études j'ai essayé de résoudre des problèmes concernant l'histoire de la conscience nationale des Français et je me flatte d'y arriver quelquefois à des conclusions qui pourront intéresser d'assez près l'historien de la littérature médiévale et classique (Les jambes du roi de Hongrie, Les Hongrois-Sarrasins dans la Chanson de Roland, Un ouvrage inédit de La Bruyère etc.).

Budapest, le 28 juillet 1943

A. E.

# I

## SICAMBRIA

### CAPITALE LÉGENDAIRE DES FRANÇAIS EN HONGRIE\*

#### 1

Si le touriste français qui visite le plus ancien quartier de la capitale hongroise, appelé Ó-Buda (Vieux-Bude), dépasse les dernières maisons qui longent la route de Vienne, et suit le ruisseau qui verse dans le Danube l'eau chaude des sources thermales romaines, il débouchera sur un champ parsemé de maisons et de temples en ruines. Il se trouve alors à Aquincum ou Acincum, une des principales stations des légions romaines de Pannonie. Des fouilles récentes ont montré que la ville romaine s'étendait au-dessous même de Ó-Buda: en effet, au cours des travaux de démolition, un second amphithéâtre et une église des premiers chrétiens (*cella trichora*) ont été mis au jour dans cette banlieue de la vieille capitale.

Le touriste d'aujourd'hui ignore que pendant des siècles c'était là que ses aïeux, les Français, ainsi que les Hongrois du moyen âge, plaçaient l'habitation des ancêtres légendaires des Français, venus de Troie.

\* Un extrait de cette étude a été lu par l'auteur devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à Paris, en séance du 17 juin 1927. Depuis sa première publication dans la *Revue des Études Hongroises* (1928; VI, 166) M. Edmond Faral a consacré une analyse très détaillée à la genèse de la légende troyenne des Francs (*La légende arthurienne*, 1929; I, 262); néanmoins, je n'ai pas cru devoir modifier mon analyse du *Liber Historiae Francorum*, d'autant moins que les conclusions de M. Faral s'accordent avec elle en substance et même sur un certain nombre de détails.

## SICAMBRIA

En effet, au cours des invasions barbares Aquincum avait sombré dans le flot des divers peuples qui avaient inondé la Pannonie et qui effacèrent jusqu'au souvenir de son nom. Mais les maisons, les rues, les murs, l'amphithéâtre étaient restés là, et pour les Hongrois qui s'établirent en Pannonie au IX<sup>e</sup> siècle, c'était une énigme que cette ville en ruines, dont à cette époque les murs étaient, sans doute, beaucoup mieux conservés qu'à présent. Ils crurent que c'était là la résidence du Fléau de Dieu, Attila, roi des Huns, que les Hongrois, d'après une tradition qu'ils semblent avoir apportée de leur ancienne patrie de l'Oural, considéraient comme le premier et le plus illustre des rois de Hongrie; aussi, d'accord avec les colons étrangers, pour la plupart allemands, qui de bonne heure vinrent s'établir au milieu des murs incendiés, donnèrent-ils à ces ruines le nom d'*Urbs Attilae*, *Etzelburg*, ville d'Attila.

Cependant, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, un autre nom surgit à côté de l'ancien: *Sicambria*, c'est du moins ainsi que le tabellion chroniqueur du roi Ladislas IV appelle Ó-Buda. où selon les chroniqueurs plus anciens Attila aurait établi son siège, sans nous dire d'ailleurs où il venait de pêcher ce nom.

Quel est ce nom singulier qui n'a apparemment rien de hongrois? Les historiens le savent fort bien: *Sicambria* est le nom d'une ville imaginaire inventée au moyen âge pour expliquer une étape de la migration des Francs depuis la prise de Troie d'où les Francs et plus tard les Français prétendaient tirer leur origine.

La légende de l'origine troyenne des Francs a déjà toute une littérature. La curiosité du monde savant s'explique fort bien si l'on considère que ce récit légendaire présente une importance exceptionnelle pour l'histoire de la conscience historique médiévale des Français; le moyen âge y croyait fermement et l'on sait que des poètes comme Jean Lemaire de Belges et Ronsard l'ont utilisé dans leurs œuvres, dont l'une était très ambitieusement destinée à

## SICAMBRIA

servir d'histoire nationale aux Français, l'autre à devenir leur grande épopée, leur *Énéide*.

Ce n'est pas l'ensemble du problème de l'origine troyenne des Francs qui nous occupe ici, — il paraît en effet suffisamment élucidé, — c'est seulement une partie de cette légende, celle du séjour de *Sicambria*, qui nous semble appeler encore une analyse, malgré plusieurs tentatives d'explication.

L'histoire de *Sicambria* ne figure pas encore dans la célèbre chronique du Pseudo-Frédégaire où l'on trouve la première mention de l'origine troyenne des Francs. Elle n'apparaît que dans les *Gesta Regum Francorum*, appelés aussi depuis l'édition de Krusch: *Liber Historiae Francorum*.<sup>1</sup> Cette histoire, œuvre d'un moine neustrien inconnu, fut écrite en 727, peu après la chronique du Pseudo-Frédégaire.<sup>2</sup> L'auteur raconte d'abord que le roi Énée avait régné dans Ilium et qu'après la prise de Troie il s'enfuit en Italie où il fonda un nouveau royaume:

„D'autres princes, à savoir Priam et Anténor avec le reste de l'armée troyenne, douze mille hommes, montèrent à bord des navires, partirent et vinrent jusqu'aux rives du fleuve Tanaïs. Entrés à bord des navires dans les palus Méotides ils atteignirent les frontières des Pannonies, près des palus Méotides et se mirent à construire une ville qu'ils appelèrent, pour éterniser leur souvenir, *Sicambria*; et ils y demeurèrent pendant bien des années et leur nombre augmenta si bien qu'ils formèrent une grande nation. (Chap. II) A cette époque le peuple dépravé et méchant des Alains se rebella contre Valentinien, empereur des Romains et des nations. Alors celui-ci mit sur pied

<sup>1</sup> *Mon. Germ. Hist. SS. Rer. Merov.* t. II, p. 215. Sur la Chronique du Pseudo-Frédégaire éditée dans le même volume et par Monod, (*Bibl. Éc. Hautes-Études*, t. LXIII, p. 84), cf. Krusch, *Neues Archiv. d. Ges. f. ält. d. Gesch.* VII, Halphen, *Rev. Hist.* LXXIX (1902), et Baudot, *La question du Pseudo-Frédégaire* p. 129 (Le Moyen Age 1928) etc. Cf. Faral, *op. cité* t. I, p. 273.

<sup>2</sup> Cf. Krusch, *éd. citée*, p. 217.

une grande armée et marcha contre eux, leur livra bataille, les défit et les vainquit. Les vaincus s'enfuirent sur le Danube et s'engagèrent dans les Palus Méotides. Alors l'empereur dit: „Quiconque entrera dans ces marais et en jettera dehors ce peuple dépravé, je l'acquitterai pour dix ans de ses contributions.“ Alors les Troyens rassemblés inventèrent un piège, car ils étaient experts en cette matière, et ayant pénétré dans les Palus Méotides ils jetèrent dehors les Alains et les passèrent par les armes. Alors l'empereur Valentinien les appela Francs dans sa langue attique, c'est-à-dire féroces, à cause de la dureté ou de l'audace de leur cœur. (Chap. III) Les dix ans écoulés, l'empereur mentionné ci-dessus envoya des exacteurs avec le premier prince du sénat romain pour percevoir les contributions usuelles chez le peuple franc. Ceux-ci pourtant, comme ils étaient cruels et incléments, écoutèrent un conseil néfaste et se dirent entre eux: „L'empereur avec toute son armée n'a pu faire sortir les Alains, ce peuple fort et rebelle, des recoins de leurs marais; et nous, qui les avons vaincus, pourquoi lui payerions-nous un impôt? Levons-nous contre le Primarius et ces exacteurs et tuons-les et ôtons-leur tout ce qu'ils ont sur eux et ne donnons point de contributions aux Romains et nous serons libres à jamais.“ Ainsi ayant préparé leur piège ils tuèrent ceux-là. (Chap. IV) L'empereur ayant entendu cela, partit d'une fureur et d'une colère immenses, et leva l'armée des Romains et des autres peuples avec Arestarcus, chef de l'armée et ils dirigèrent l'armée contre les Francs. Et en effet il y eut là un grand massacre parmi les deux peuples. Or les Francs, voyant qu'ils ne pouvaient résister à une telle armée, s'enfuirent, tués et défaits (!); et même le très vaillant Priam y tomba. Ceux-ci alors, sortis de Sicambria, vinrent dans les parties les plus lointaines du fleuve appelé le Rhin...“<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Alii quoque ex principibus, Priamus videlicet et Antenor, cum reliquo exercitu Troianorum duodecim milia intrantes in navibus, abscesserunt et venerunt usque ripas Tanais fluminis. Ingressi Meoti-

L'autre source médiévale dans laquelle on rencontre le nom de la ville de Sicambria rapporte une histoire analogue dans le fond, mais très différente dans les détails. Cette source est la fantastique *Cosmographie* d'Ethicus,<sup>1</sup> compilation romanesque du VIII<sup>e</sup> ou du IX<sup>e</sup> siècle.

Celui-ci raconte que Romulus avait d'abord dévasté l'Europe et de là en passant en Asie Mineure défit une deuxième fois les Troyens là où les descendants de la pre-

das paludes navigantes, pervenerunt intra terminos Pannoniarum iuxta Meotidas paludes et cœperunt aedificare civitatem ob memoriale eorum appellaveruntque eam Sicambriam; habitaveruntque illic annis multis creveruntque in gentem magnam. (C. 2). Eo itidem tempore gens Alanorum prava ac pessima rebellaverunt contra Valentinianum imperatorem Romanorum ac gentium. Tunc ille exercitum movit hostem magnam de Roma, contra eos perrexit, pugnam iniiit superavitque eos atque devicit. Illi itaque caesi super Danubium fluvium, fugierunt et intraverunt in Maeotidas paludes. Dixit autem imperator: 'Quicumque potuerit introire in paludes istas et gentem istam pravam eicerit, concedam eis tributa donaria annis decim. Tunc congregati Troiani, fecerunt insidias, sicut erant edocti ac cogniti, et ingressi in Meotidas paludes cum alio populo Romanorum, eiceruntque inde Alanos percusseruntque eos in ore gladii. Tunc appellavit eos Valentinianus imperator Francos Attica lingua, hoc est feros, a duritia vel audacia cordis eorum. (C. 3). Igitur per transactos decim annos misit memoratus imperator exactores una cum Primario duce de Romano senatu, ut darent consueta tributa de populo Francorum. Illi quoque, sicut erant crudeles et inmanissimi, consilio inutile accepto, dixerunt ad invicem: 'Imperator cum exercitu Romano non potuit eicere Alanos de latibus paludarum, gentem fortem ac rebellem; nos autem qui eos superavimus, quid solvimus tributa? Consurgamus igitur contra Primarium hunc vel exactoribus istis percutiamusque eos et auferamus cuncta quae secum habent et non demus Romanis tributa et erimus nos iugiter liberi'. Insidiis vero praeparatis, interfecerunt eos. (C. 4). Audiens haec imperator, in furore et ira nimis succensus, praecepit hostem commovere Romanorum et aliarum gentium cum Arestarco principem militiae, direxeruntque aciem contra Francos. Fuit autem ibi strages magna de uterque populo. Videntes enim Franci, quod tantum exercitum sustinere non possint, interfecti ac caesi, fugierunt; ceciditque ibi Priamus eorum fortissimus. Illi quoque egressi a Sicambria, venerunt in extremis partibus Reni fluminis...

<sup>1</sup> *Cosmographia Aethici Istrici ab Hieronymo e graeco in lat. brevium redacta*, ed. Henr. Wuttke, Lipsiae 1853.

mière grande dynastie avaient fondé un nouvel État. Ceux-ci alors s'allièrent aux Albanais (Albani) et subirent dans les montagnes d'Istrie (Balkans) une seconde défaite. Les Albanais rentrèrent dans leur pays, mais Francus et Vassus, rois des Troyens, quittèrent leur pays dévasté par les Romains et pénétrèrent en Rhétie et de là en Germanie où ils construisirent la ville de Sicambria. (Chap. 102—103).

Parmi les critiques de ce texte, il n'y a guère, en dehors de son crédule éditeur, que Théodore Birt qui le considère comme antérieur au récit des *Gesta Regum Francorum*. Krusch, éditeur de la *Gesta*, a démontré au moyen de passages parallèles qu'Ethicus a connu et utilisé les *Gesta*.<sup>1</sup>

Du reste, pour notre problème la question de priorité n'a qu'une importance secondaire, car le moyen âge, quoiqu'il connût fort bien la *Cosmographie* d'Ethicus, ne l'utilisa jamais lorsqu'il s'agissait de l'histoire des Francs. Nous ne connaissons qu'un seul texte médiéval dont l'auteur se soit efforcé d'accorder les deux récits, mais cette tentative ne fit point école.<sup>2</sup>

Pour la genèse de la tradition médiévale nous devons plutôt rappeler la Chronique du Pseudo-Frédégaire dont deux parties, le *Hieronymi Scarpsum* et le *Gregorii Scarpsum* racontèrent d'abord l'histoire de l'exode troyen et dont les récits furent mêlés pendant le moyen âge à celui des *Gesta Francorum*.<sup>3</sup> Le *Hieronymi Scarpsum* qui est certainement le plus ancien, rapporte que les Troyens exilés se divisent en deux groupes dont l'un forme le peuple formidable des Macédoniens, l'autre, venant de Phrygie, élit un roi nommé *Francio* qui donne son nom à son peuple nommé à partir de là: *Francs*. Ce Francion parcourt toute l'Europe, défait tous ses ennemis, établit finalement entre

<sup>1</sup> Éd. citée, p. 220.

<sup>2</sup> C'est un manuscrit de Bonn intitulé *Origo Francorum* publié par Heffter dans *Rhein. Mus. f. Jurisprud.* t. I, p. 162.

<sup>3</sup> Édition de Krusch, *Mon Germ. Hist. SS. Rer. Merov.* II, 45 ss. et Monod, *La compilation dite de Frédégaire*, Bibl. de l'Ec. des Hautes-Études, 1885, t. LXIII, p. 84 ss.

„le Rhin ou le Danube et la mer“ son peuple qui y prospère jusqu'au temps du consul Pompée. Celui-ci enfin le soumet au pouvoir romain.

Un troisième groupe des Troyens devint les ancêtres des *Turcs*<sup>1</sup> Ce groupe s'était détaché de celui de Francion à l'époque où les Francs troyens vagabondaient sur les rives du Danube entre l'Océan et la Thrace. Ce groupe élut aussi un roi appelé Torquotus qui donna son nom au peuple turc.

L'autre chronique faisant partie de la Chronique du Pseudo-Frédégaire, le *Gregorii Scarpsum*, attribué faussement à Grégoire de Tours, renvoie elle-même au *Hieronymi Scarpsum* et n'est en effet qu'un extrait de celui-ci. Elle raconte l'exode des Troyens de la même façon et appelle le roi des Turcs *Torcoth* au lieu de *Torquotus*.

Voilà les textes qui furent compilés par tous les chroniqueurs et annalistes du moyen âge relatant les origines troyennes du peuple français. La légende sicambrienne des *Gesta* fut combinée avec l'histoire de Francion racontée par le Pseudo-Frédégaire et ainsi le séjour de Pannonie figure chez presque tous les auteurs comme une étape importante de l'histoire des Français depuis l'exil de Troie.

Comment ces récits légendaires sont-ils nés? Les critiques qui se sont occupés de la légende de l'origine troyenne des Francs ont élucidé suffisamment ces problèmes. Seul celui du séjour de Pannonie appelle une mise au point. Nous croyons en effet pouvoir expliquer la genèse de tous les détails de ce récit si important pour la conscience historique des Français et pour l'histoire légendaire de la Hongrie, qui s'y est rattachée avec le temps.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> „Tercia ex eadem origine gentem Torcorum fuisse fama confirmat“. C. VI. Cf. mon étude dans *Körösi Csoma-Archivum* 1932, pp. 422—433, *La légende de l'origine troyenne des Turcs*.

<sup>2</sup> Wilmans (*Beitr. z. Gesch. d. ält. d. Lit.* Heft 2. Bonn 1886) considère ce récit comme un conte bleu inventé à plaisir par l'auteur des *Gesta Francorum*. Krusch ne reconnaît dans les *Gesta* que l'influence d'une seule source, la chronique de Grégoire de Tours. Il conteste

Tout d'abord il sera utile de prendre en main une carte de l'Europe, telle que le moyen âge en fabriquait en déformant l'excellente carte de Ptolémée. Que l'on consulte par exemple la mappemonde du V<sup>e</sup> siècle d'Orose reconstruite par Miller ou la mappemonde réellement existante du Père Bêat, à peine plus jeune que les *Gesta Regum Francorum*<sup>1</sup> et l'on verra que la géographie fantastique des *Gesta* s'explique par les idées géographiques du moyen âge. Les pays que le récit des *Gesta* fait traverser aux Francs-Troyens sont tous voisins. Les *Paludes Meotidis* qui se trouvent à la porte de l'Europe, sont situés en ligne droite opposée au Bosphore. On y trouve le *Tanaïs*, seul fleuve de la Scythie marqué sur les cartes et se jetant dans les *Paludes Meotidis*. A l'Est de ce fleuve habitent les Albanais d'Albanie jusqu'au Caucase, à l'Ouest les Alains d'Alanie. Ces deux peuples sont d'ailleurs souvent confondus par les auteurs du moyen âge. *L'Alanie est voisine de la Pannonie* sur la ligne du Danube et ainsi les Francs-Troyens établis dans Sicambria que le narrateur place aux confins de la Pannonie et où ils arrivent à travers les *Paludes Meotidis*, peuvent facilement venir au secours des Romains poursuivant les Alains qui fuient par le Danube vers le Méotis.

Quant aux sources littéraires, le récit des *Gesta* semble la combinaison hardie d'un auteur qui a lu plusieurs ouvrages historiques et qui a voulu en accorder les données diverses pour obtenir une histoire continue des Francs depuis l'exil de Troie.

Les noms de Priam et d'Anténor ainsi que le récit des événements de Troie ont été tirés d'un extrait quelconque

même que la chronique du Pseudo-Frédégaire ait été connue de l'auteur. Il préfère rapporter ces récits fabuleux à des cantiques populaires. Il n'y a guère que Dippe qui se soit donné la peine (*Programm des Gymn. Mathias Claudius zu Wandsbek* XXIII, 1895-96) d'expliquer la formation de ce récit. Mais comme sa thèse nous semble insuffisante, nous allons essayer de refaire son travail d'analyse.

<sup>1</sup> Toutes deux ont été publiées par Miller, *Mappaemundi*, VI. 1. 3 Stuttgart, 1898 et I. *Die Weltkarte des Beatus*, Stuttgart, 1895.





## SICAMBRIA

de l'Enéide. L'histoire d'Enée est le modèle auquel se rapportent toutes ces légendes sur l'origine troyenne des Francs.<sup>1</sup>

Le nom de *Sicambria* se ramène incontestablement au nom d'une tribu franque, les *Sugambri*<sup>2</sup> que les auteurs romains appellent aussi *Sycambri* et *Sicambri*. Cette peuplade fut anéantie en 8 av. J.-Chr. par les légions de Drusus et les restes de la tribu furent établis en Gaule. A partir du IV<sup>e</sup> siècle les Sicambres disparaissent de la scène de l'histoire universelle, mais leur nom survit dans le nom d'une légion: *cohors sicambrorum* d'une part, d'autre part il devient le synonyme poétique et archaïque du nom des Francs.<sup>3</sup> Parmi les nombreux exemples nous ne citerons que le fameux passage de Grégoire de Tours<sup>4</sup> qui rapporte que saint Rémi baptista en 496 Clovis avec ces paroles: „Mitis depono colla *Sicamber*; adora quod incendisti, incende quod adorasti.“<sup>5</sup>

Or étant donnée la priorité chronologique des Sycambres, l'auteur des *Gesta* imagina que le peuple franc dont l'origine troyenne était une croyance fermement établie, avait dû passer par une période pour ainsi dire *sicambrienne*. L'auteur supposa que les Francs portèrent jadis ce nom et il imagina la construction d'une capitale appelée *Sicambria: ob memoriale eorum*. C'est là une simple légende étymologique telle que les aimait l'érudition de cette époque. Qu'on se rappelle seulement les étymologies d'Isidore de Séville, cette source inépuisable du moyen âge! Ainsi que Rome fut fondée par Romulus et les Romains, de même une *Sicambria* dut exister à l'époque où les

<sup>1</sup> Cf. Zarncke, *Ueber die sog. Trojanersage der Franken*, Berichte üb. die Verh. d. Kön. sächs. Ges. d. Wissensch. zu Leipzig 1866, XVIII, p. 257.

<sup>2</sup> Cf. Much, *Deutsche Stammeskunde*, 1900 et Bremer, *Ethnographie der germ. Stämme*, 1900, p. 150.

<sup>3</sup> Cf. Müllenhof, *Zsch. f. d. Altertum*, t. XXIII, p. 35 (1879) et Théod. Birt, *Rhein, Mus. f. Phil.*, n. F., t. LI, p. 506 (1896).

<sup>4</sup> *Hist. Franc.* t. II, p. 31.

<sup>5</sup> Cf. K. L. Roth, Th. Birt et Müllenhof, *op. cit.*

Francs portaient encore le nom de Sicambriens, se disait l'auteur des *Gesta*.

Mais pourquoi l'auteur a-t-il placé les Francs-Troyens en Pannonie? Les critiques de la légende ont déjà reconnu là l'influence de Grégoire de Tours qui dit en parlant des Francs: „Tradunt multi eosdem de Pannonia fuisse digressos et primum quidem littora Rheni amnis incoluisse“ (II, 9). Grégoire pense peut-être ici à Justin qui raconte que les Gaulois (XXIV, 4) que le moyen âge identifiait volontiers avec les Francs, ayant traversé les golfes illyriques (l'Adriatique) pénétrèrent en Pannonie, battirent les habitants de cette province et s'y établirent en faisant des randonnées chez tous leurs voisins qui tremblaient à leur approche.<sup>1</sup>

Cependant la source principale de toute cette histoire a dû être Sidoine Apollinaire, cet auteur gaulois si bien connu au moyen âge. Déjà Dippe a cité un passage de ses lettres (Epist. 4, I) qui peut être le point de départ de la légende savante:

„... quae si quis deportaret philosophaturus aut *ad paludicolas Sygambros* aut *ad Caucasigenas Halanos* aut *ad equimulgas Gelonos*. *bestialium rigidarumque nationum corda cornea fibraeque glaciales* ... emollirentur ...“

Cette phrase est en effet importante, car elle qualifie les Sycambres d'habitants de marais. Il est assez facile de croire que l'auteur des *Gesta* cherchait ces *paludes* non pas aux bouches du Rhin, auxquelles pensait Sidoine Apollinaire en écrivant ce passage, mais dans le Meot's qui pour le moyen âge était le marais par excellence, considéré comme la porte orientale de l'Europe.

Mais un autre passage de Sidoine Apollinaire encore plus significatif a échappé jusqu'ici aux chercheurs. Il se trouve dans le poème *Ad Consentium* (C. XXIII, 244) où l'auteur exprime son regret que son ami n'ait pas embrassé

<sup>1</sup> Cf. Dippe, *op. cit.* p. XIII; Th. Birt considère Justin comme la source des *Gesta* (*op. cit.*).

## SICAMBRIA

la carrière militaire; car alors, dit-il, le monde entier connaîtrait sa réputation et son caractère intègre:

.... Tu Tuncrum et Vachalin, Visurgin, Albin,  
*Francorum et penitissimas paludes*  
*intrares venerantibus Sygambris*  
solis moribus inter arma tutus  
*tu Maeotida Caspiasque portas.*  
tu fluxis equitata Bactra Parthis  
constans intrepidusque sic *adires*....

L'importance de ces vers saute aux yeux. On y trouve la mention des Francs et des Sygambres comme synonymes, le caractère paludicole des Francs-Sycambres et le nom des Méotides cité dans la phrase suivante, ce qui a fait croire au naïf auteur que les „penitissimae paludes“ des Francs-Sycambres ne sont autre chose que les Paludes Meotidis elles-mêmes. Dès lors il est naturel qu'il ait cherché les Francs dans le voisinage des Alains, peuple riverain du Meotis.

Mais comment Valentinien est-il transformé en vainqueur des Francs et des Alains? Et d'où vient le nom d'*Arestarcus*, chef d'armée romain? Je crois qu'au lieu de renvoyer à la tradition populaire comme on l'a fait, nous devons plutôt chercher une source où l'auteur ait trouvé l'idée de son histoire. Dans toute l'histoire romaine on ne rencontre qu'un homme portant ce nom. Il est mentionné par Jordanès qui, comme l'on sait, est l'autorité du moyen âge pour tout ce qui concerne les barbares. Nous lisons dans le *Romana*: „nam Bosforianis Colchisque Aristharcum regem Pompeius praeposuit Albanosque insequens Orodem regem eorum tertio superavit ad postremum rogatus pacem concessit“.<sup>1</sup>

Jordanès, le grand compilateur, a puisé ces données dans le *Bréviaire d'Eutrope* où l'on trouve presque textuellement

<sup>1</sup> *Mon. Germ. Hist. SS. auct. antiquiss.* t. V, p. 30, 28.

le même passage: „Pompeius mox etiam Albanis bellum intulit et eorum regem Oroden ter vicit, postremo per epistulas ac munera rogatus veniam ei ac pacem dedit. Aristarchum Colchis regem imposuit“.<sup>1</sup> Chez Eutrope nous ne trouvons aucun rapport entre Aristarchus et les luttes de Pompée contre les *Albani*. Mais dans la transcription de Jordanès l'auteur des *Gesta* a pu fort bien interpréter la phrase en ce sens qu'Aristarque était le chef d'armée qui triompha avec Pompée sur les Albanais. D'autre part nous savons que le moyen âge confondit fort souvent les Albanais avec les Alains, tout comme Sidoine Apollinaire le fait dans les passages que nous venons de citer. Ainsi Aristarchus devint le chef d'armée des Romains qui dirige les troupes destinées à battre les Francs rebelles.

Nous comprenons aussi le rôle des Alains si nous nous reportons à une étymologie d'Isidore de Séville (IX, 2, 94): „*Lanus* fluvius fertur ultra Danubium, quo *Alani* dicti sunt sicut et populi inhabitantes iuxta Lemannum fluvium Alemanni vocantur“. Ce texte permet de comprendre le fait singulier que l'auteur des *Gesta* identifie dans son imagination les Alains et les Saxons et transporte dans son récit des anecdotes qu'il a trouvées dans Grégoire de Tours à propos des guerres entre les Saxons, les Francs et les Romains. Les Saxons habitaient en effet à cette époque la région du Lahn en Westphalie et ainsi la définition d'Isidore imposait cette identification. Or voici ce qu'on lit chez Grégoire de Tours sur les Francs et les Saxons (II, 19): „His ita gestis, inter Saxones atque Romanos bellum gestum est; sed Saxonis terga vertentes, multos de suis Romanis insequentibus, gladio reliquerunt: *insolae eorum cum multo populo interempto a Francis captae* atque subversi sunt.“ Si nous mettons ici partout les Alains à la place des Saxons, nous obtenons le récit des *Gesta*. Une guerre éclate entre les Romains et les Saxons, les Saxons sont défaits, mais leurs îles sont occupées par les Francs

<sup>1</sup> *Mon. Germ. Hist. SS. auct. antiquiss.* t. II, c. VI, XIII.

qui tuent un grand nombre de Saxons.<sup>1</sup> Ailleurs (IV, 14) nous lisons que les Saxons qui étaient tributaires des Francs refusent de s'acquitter de leur impôt; de là une guerre atroce qui se termine, il est vrai, par la défaite des Francs qui sont obligés de demander la paix.

Cependant il y a aussi d'autres raisons qui expliquent que les Alains paludicoles aient été confondus avec les Saxons. Isidore de Séville est, comme on le sait, la source de l'explication étymologique du nom des Francs que l'on trouve dans les *Gesta* (IX, 2, 101): „Alii eos a feritate morum nuncupatos existimant. Sunt enim illi mores inconditi, naturalis ferocitas animorum“. Juste avant ce passage fort important pour l'histoire de la légende on lit la description de la population saxonne (cap. 100): „Saxonum gens in Oceani litoribus et paludibus inuis sita, virtute atque agilitate habilis. Unde est appellata, quod sit durum et validissimum gens hominum, et praestans ceteris piraticis“.

Ces Saxons habitant près de l'Océan des marécages inaccessibles ont été identifiés par l'auteur des *Gesta* avec les Alains-Albanais dont il savait qu'ils habitent entre l'Océan et les Paludes Meotidis, dans des marécages inaccessibles. Il prétendait sans doute corriger sa source en transportant certaines parties de l'histoire des Saxons aux confins de l'Europe.<sup>1</sup>

Ajoutons enfin que Jordanès mentionne à propos de Valentinien I<sup>er</sup> qu'il préparait une guerre de vengeance contre les Saxons (*Romana*, 309). Mais dans la chronique de saint Jérôme, continuateur d'Eusèbe, si renommée au moyen âge, il a pu lire à propos du règne de Valentinien I<sup>er</sup>: „Saxones caesi Deusone in Francorum regione“.<sup>2</sup> Ainsi l'auteur des *Gesta* a rapporté à Valentinien les faits qu'il a trouvés chez Jordanès. Et fort naturellement Valentinien

<sup>1</sup> Ainsi nous n'avons pas besoin de considérer avec Dippe (*op. cit.*) le récit des *Gesta* comme un écho de l'invasion alaine en Gaule racontée par Grégoire de Tours (II, 9).

<sup>2</sup> Migne, *Patr. lat.* t. XXVII, p. 505.

II, le piteux empereur entouré de ses satellites francs, a été identifié par lui avec la puissante figure de Valentinien I<sup>er</sup>.<sup>1</sup>

Si singulière que paraisse cette explication, les faits montrent que l'auteur des *Gesta*, soit déformation consciente de l'histoire, soit ignorance, a appliqué une partie de l'histoire des Saxons aux Alains dont il savait si peu de chose en dehors de leur nom, à moins qu'il n'ait lu, comme Dippe le prétend, la description de ce peuple et de leur région chez Ammien Marcellin (XXXI, 2). Si en effet l'auteur a lu Ammien Marcellin, il s'est souvenu de cet auteur dans cette partie de son récit où il parle du *primarius* et des exacteurs romains tués à l'improviste par les Francs. Il y a chez Ammien Marcellin quelque chose de semblable, car on y lit que Valentinien est pris d'une colère immense contre les Quades qui ont surpris et massacré les magistrats romains de Pannonie, et décide de porter la guerre dans leur pays (XXIX, 6).

Il est intéressant de constater que bien plus tard, au XIV<sup>e</sup> siècle, un auteur, Raoul de Presles, le célèbre conseiller de Charles V, dit expressément que les *Alains du Méotis sont venus de Saxe*: „Or aduint que ou temps de Valentinien empereur unes gens que on appelloit les allains qui estoient venus de saxonne se rebellerent contre les Romains lesquelz estoient diz allains dun fleuve qui se appelle lanus. Aussi comme les allemans sont diz dun aultre fleuve qui est apellee lemannus“.<sup>2</sup>

Raoul de Presles a donc refait la pensée de l'auteur des *Gesta Regum Francorum*: mais il dit en termes exprès ce que celui-ci a sous-entendu. Les Alains sont venus de

<sup>1</sup> Il est à remarquer que la Chronique du Pseudo-Frédégair qui l'auteur des *Gesta* n'a pas connue, — c'est du moins ce que prétend la critique philologique, — attribue à Pompée la défaite des Francs et de tous les Germains. Krusch (*N. Arch.* VII, 474) a démontré comment les lauriers de Jules César ont été transférés à son rival dans les sources du moyen âge.

<sup>2</sup> *Excerpta de scriptis a Rodolpho de Praelles super civitate Dei.* Paris, Bibl. Nat., f. lat. 14663. *Lemannus* désigne, comme l'on sait, le Rhin.

SICAMBRIA

Saxe: de la région du Lahn. Ou Raoul de Presles aurait-il connu une variante plus complète des *Gesta*?

Dès lors nous connaissons les sources de tous les détails de l'histoire sicambrienne. Il ne sera pas sans intérêt de mettre en regard le texte des *Gesta* avec ses répondants; on ne manquera pas d'être frappé de certaines ressemblances de style:

*Gesta Francorum* c. 2

Eo itidem tempore *gens alanorum prava ac pessima* rebellaverunt contra *Valentinianum* imperatorem Romanorum ac gentium. Tunc ille *exercitum movit* hostem magnam de Roma, contra eos perrexit, pugnam ivit *superavitque eos* atque devicit. Illi atque *caesi* super Danubium fugerunt et intraverunt in Maeotidas paludes... Tunc... *Troiani* fecerunt insidias... eieceruntque inde Alanos percusseruntque eos ore gladii. Tunc appellavit eos *Valentinianus* imperator *Francos* Attica lingua, *hoc est feros a durtitia vel audacia cordis eorum.*

(c. 4): Audiens haec imperator... praecepit hostem commovere Romanorum et aliarum gentium cum *Arestarco principem* militiae. deirexeruntque aciem contra *Francos.*

Isid. Etym. IX, 2.100

*Saxonum... durum et validissimum* gens hominum et praestans caeteris piraticis.

Jordanes, Romana 309

*Valentinianus... contra Saxones Burgutionesque... movit* procinctum...

ibid. 234

*Pompeius... Albanosque insequens Orodem regem tertio superavit...*

Hier.- Eusebii Chr. ad 377

*Valentinianus regnavit ...Saxones caesi* Deusone in Francorum regione.

Greg. Tur. II. 19:

...Inter Saxones atque Romanos bellum gestum est; sed Saxonis terga vertentes, multos de suis... gladio reliquerunt; *insolae eorum cum multo populo interempto a Francis captae* atque subversi sunt.

Isid. Etym. IX, 2, 100

*Saxonum gens in Oceani litoribus et Paludis inviis sita...*

ibid. 2, 101

*Alli eos a feritate morum nuncupatos* existimant...

Jordanes, Romana 234

...nam Bosforianis Colchisque *Aristarchum* regem *Pompeius* praeponit *Albanosque* etc...

Ainsi se fondent réalité et fiction dans le récit des *Gesta*. Ce ne sont pas là des légendes populaires comme plusieurs critiques allemands l'ont supposé, c'est une œuvre née dans l'imagination féconde d'un moine français. Comme il lui fallait remplir l'histoire des Francs à partir de l'exil de Troie jusqu'à l'établissement en Germanie, il prenait son bien où il le trouvait et il échafauda, avec une hardiesse qui n'a rien d'étonnant chez un auteur de *Gesta*, son histoire qui ne manque d'ailleurs pas d'une certaine allure et même d'un agréable rythme poétique.<sup>1</sup>

C'est même, je crois, l'envie que déjà les Francs mérovingiens portaient aux habitants de l'Italie, aux Romains avant tout, qui suggéra au moine neustrien de fabriquer une généalogie troyenne pour sa nation, puisque les Romains pouvaient se vanter de leur descendance antique et divine, en se référant à la plus grande autorité historique: l'*Énéide* de Virgile. Au fond de la naissance de cette légende pédantesque nous découvrons le bouillonnement du jeune nationalisme franc qui inspira aussi le fier prologue des lois saliques: „Vivat Christus qui diligit Francos...“

## 2

Le récit légendaire des *Gesta Regum Francorum*, le plus souvent combiné avec les chapitres correspondants des récits du Pseudo-Frédégaire, devient au cours du moyen âge un de ces lieux communs qui ont une autorité incontestée.

Ce serait un travail assez stérile que d'énumérer tous les textes où l'on rencontre l'histoire de l'origine troyenne des Francs; nous nous bornerons à nommer les auteurs qui racontent aussi l'histoire du séjour de Pannonie et de

<sup>1</sup> Cf. Dippe, *op. cit.*, qui y a reconnu une préoccupation de style cadencé tout à fait intéressante.

## SICAMBRIA

Sicambria: ce sont au IX<sup>e</sup> siècle le *Chronicon Universale*, la *Chronique de Moissac*, la *Vie de S<sup>t</sup> Genoulfe*; aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles: le célèbre Aimoin, le moine Roricon, et dans les siècles suivants: Sigebert de Gembloux, l'*Historia Welforum Weingartensis*, les extraits attribués à Hugues de Saint-Victor, l'Anglais Gervais de Tilbury etc. Au XII<sup>e</sup> siècle Godefroy de Viterbe en parle en plusieurs endroits de ses ouvrages et de plus il place déjà Sicambria tantôt en Pannonie-Hongrie<sup>1</sup> tantôt dans la *Hungaria vetus*, l'ancienne patrie des Hongrois, ce qui correspond en effet à la situation géographique des Méotides. Parmi les écrivains du moyen âge Godefroy fut le seul qui essaya d'accorder la légende avec l'histoire dans cette dernière variante, mais il dut renoncer à la Pannonie pour sauver les Méotides.

L'on doit une attention toute particulière aux divers récits que nous présentent les chroniques écrites à Saint-Denis. Un des plus anciens, celui qui est connu sous la dénomination de *Historia regum Francorum Monasterii S. Dionysii* ou d'*Abreviatio gestarum regum Francorum*<sup>2</sup> raconte notre histoire avec les détails conventionnels:

„Anthenor et alii profugi ab excidio Troie, Asia pervagata, Frigieque rege facto et cum suis inter Macedones remanente, transactis Meothidis Paludibus, in finibus Pannoniae aedificare civitatem nomine Sicambriam, et constituerunt post mortem Anthenoris duos, Torgotum et Francionem, a quo Franci, ut quibusdam placet, sunt appellati.“

C'est le mélange connu des Gesta et du Pseudo-Frédégaire, avec cette différence que l'épisode de Valentinien y manque totalement.<sup>4</sup>

<sup>1</sup> T. XXII, p. 61.

<sup>2</sup> Ibid. p. 104.

<sup>3</sup> *Mon. Germ. Hist. SS. t. IX, p. 395.*

<sup>4</sup> Voilà pourquoi je ne comprends pas qu'on cherche dans ce récit (Reiffenberg, *Introd. à Philippe Mousket et J. Lair*, *Bibl. Ec. Chartes* XXXV, 571) la source de Philippe Mousket pour l'histoire des Francs Troyens; Philippe Mousket s'étend longuement sur cet épisode.

Les chroniques de langue française qui paraissent au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle débutent pour la plupart par l'histoire troyenne des Francs, avec l'épisode de Sicambria.

Le n<sup>o</sup> 14663 du fonds latin de la Bibliothèque Nationale est surtout riche en ces récits, extraits de chroniques de langue française du XIII<sup>e</sup> siècle, dont chacun connaît l'histoire sicambrienne. Le morceau qui porte le titre *Comment Valentinien empereur fist regner avecques luy graciens* nous révèle les détails suivants:

Et en celui temps regnoit sur les francoys priant qui fu le premier Roy qui regna sur eulx puis que ilz eurent laissié sicambre et sen furent venus en france. Valentinian pour ce que ilz seurmonterent une maniere de gent que on appelloit alains qui faisoient moult grant ennuy a lempire, il les appella francoys qui vault autant en grec comme gent de grand courage. Et les autres dient que ilz sont appellez francoys d'un prince que ilz orent qui fu appelle franco.

*La cronique de france et division du monde in exordio rerum* attribuée à Hugues de Saint-Victor parle longuement de Turcus:

Turcus vint en saxe (au lieu de: Scythie) et demora et habita et pour ce sont ilz encore diz turz de turcus et franco sen vint en hongrie ou il edifia la cite de sicambre de coste les palus ou mares meotides... et fu ou temps de david.<sup>1</sup>

La *Chronique de Béthune* qui est du début du XIII<sup>e</sup> siècle, commence également par cette histoire:<sup>2</sup>

Il (Antenor) sen viut a pannone od gent que de son lignage que de lignage priamus qui avoit este Rois des troiens aincois que la

<sup>1</sup> Ce morceau me paraît la traduction de Guillelmus Armoricus (Dom Bouquet t. XVII, p. 63).

<sup>2</sup> Nouv. acq. fr. 6295. Ce récit me paraît identique à celui dont P. Meyer a parlé dans les *Notices et Extraits* XXXII, 2, 57, mais des divergences manifestes m'empêchent de croire avec lui que ce soit une paraphrase de l'*Abbreviatio*.

## SICAMBRIA

cite fu destruite et la fist vne cite que il apela Sicambria. Toute sa vie maintint cele cite et apres son tans le maintindrent cil qui del troiens issirent. Grant piece puis la mort antenor que Rome auoit ia dure grant piece que valentiniens empereres des romains por-siwi les galois vers qui il avoit guerre, tant que il les embati en une terre forte de palus et de mares. La ne sosa metre li empereres por les palus et por les destrois. Et vint par conseil de sa gent as troiens a sicambre et requist lor aie encontre les galois et lor promist quil les quiteroit X ans del treu que il devoient as Romains...

Les Gallois sont venus remplacer ici les Alains.

La *Chronique Saintongeaise* du XIII<sup>e</sup> siècle qui rapporte tant d'histoires légendaires, connaît aussi notre fable:<sup>1</sup>

Donc priamus et antenor furent prince e firent citez delez les meutines paluz e apelerent en memoire dius sicambriam. Equi furent mainz anz e crurent en granz genz. En ceu tens estet enpe-reire de Roma valentiniens. Quant la genz deus alain rebella contre l'empereor il aiosta granz genz dauz romanx e combatit sei encontre eus e uenquit lei. Il senfuirent de denz les meutines paluz. Li empereires dist qui poirent giter celes cruaus genz de laenz, a li octreiet son treu X. anz.

Et la naïve *Chronique Saintongeaise* paraît connaître directement le récit des *Gesta*, car elle rapporte fidèlement même des détails qui manquent généralement chez les autres chroniqueurs.

Guillaume de Nangis, moine de Saint-Denis, qui a composé sa chronique vers la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, raconte l'histoire traditionnelle en la plaçant comme les extraits de H. de Saint-Victor en *Hongrie*:

Une autre partie des genz de ladite cité de troyens cestassavoir XII<sup>m</sup> se partirent de Eneas avecques antenor un autre grant baron

<sup>1</sup> Elle a été éditée par F. W. Bourdillon, *Tote l'histoire de France*, Londres 1897. Le ms. : f. fr. 5714. Je corrige un peu le texte de Bourdillon qui ne me semble pas très soigné.

## SICAMBRIA

et menerent en leur compaignie aucuns des nepueuz le Roy priant qui estoit Roy de troyes quant elle fu destruite. Ceste gent alerent tant par mer quilz arriverent vers les derraines parties de *hongrie* assez pres des parties de meede. Illecques se arreserent et fondèrent une cite quilz appellerent Sicambre et pour celle cite furent appelez Sicambriens daucunes gens.

C'est une de ces chroniques de Saint-Denis qui fut la source du récit de Philippe de Mousket dans sa *Chronique Rimée*.<sup>1</sup>

Par cest afaire di-jou bien  
 Qu'en cet isle sommes Troïien,  
 Car une pars de cele gent,  
 XII milier tant seulement,  
 Par mer al vent, sans essonne,  
 S'en alèrent droit en Pannone.  
 Pannone si est or Hungrie:  
 Là ariva cele maisnie.  
 Anthenor qui moult fut cortois  
 Fu lor mestre, si comme rois.  
 Une cité là si fondèrent,  
 Sikambre par non l'apielèrent;  
 Tuit s'entraimoient comme frère.  
 A cel temps étoit emperère  
 Valentiniens premerains;  
 Si avoit guerre as Alains;  
 Mais il orent si forte tière  
 C'on nes pooit vaincre par guerre  
 Dont manda Valentiniens  
 As Kambre les Troïens  
 Se par force faire peuissent,  
 Que çaus d'Alenie venquissent,  
 Quites les feroit à son tans  
 Del tréu de Roume X. ans.

La suite du récit se passe comme dans les *Gesta Francorum*: les Sicambriens remportent une victoire sur les

<sup>1</sup> Éd. Reiffenberg, à partir du vers 162.

Alains, puis refusant de payer l'impôt, sont battus et chassés par l'empereur.

Les *Grandes Chroniques de France* de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle racontent d'après la compilation d'Aimoin l'origine légendaire des Francs en ces termes:<sup>1</sup> „Francio demora sur le devant dit flueve [Dinoe] après ce que ses cousins se fu de lui partiz [Turcus, qui devint l'ancêtre des Turcs]; là fondèrent une cité que il apelerent Sicambre, longuement furent apelé Sicambrien pour le non de cele cité; tributaire estoient aus Romains...“ Puis vient l'épisode connu de Valentinien et des Alains.

Cette légende savante se maintient même à l'époque de la Renaissance. Jean Lemaire de Belges s'en occupe longuement dans ses *Illustrations de Gaules et Singularitez de Troye* (1512). On sait que cette vaste compilation raconte l'histoire des Français à partir de la guerre de Troie; l'histoire des Francs de Pannonie y figure donc avec les plus amples détails. Il utilise les variantes du moyen âge, Godefroy de Viterbe, mais surtout Sigebert de Gembloux. A ces chroniqueurs il ajoute ce qu'il a trouvé dans un roman intitulé *Chronique de Tournai ou histoire de Bustalus*.<sup>2</sup>

Selon Jean Lemaire de Belges Sicambria fut dénommée d'après la tante de Francus qui portait ce nom, et qui était la sœur de Priam.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Éd. Soc. de l'Histoire de France, 1920, t. I<sup>er</sup> cf. Intr. p. XXV.

<sup>2</sup> Cf. Philippe de Mousket, éd. Reiffenberg, p. CCXLV. et Sackur, introd. à l'édition des *Annales Hanoniae de Jacques de Guyse*, p. 52, n. M. 8081. M. Ph.-A. Becker parle de cette source que personne n'a vue encore, lui pas plus que les autres (*Jean Lemaire*, Strasb. 1893, p. 232). Est-ce un remaniement du manuscrit dont nous parlerons plus loin? Tout ce que nous savons de ce roman, se réduit à des données bibliographiques. Cf. Marquis de Chastelar, *Mémoires de l'Académie Impériale et Royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles* 1788, t. V. (Histoire, 2<sup>e</sup> partie, t. I<sup>er</sup>), p. 213, n<sup>o</sup> 22, et Barrois, *Bibliographie protypographique*, n<sup>o</sup> 1240 et n<sup>o</sup> 2234. Voir Sackur, dans Pertz, *Mon. Germ. Hist.* SS. t. XXX, p. 52 et Reiffenberg, intr. à Philippe Mousket, p. CCXLV.

<sup>3</sup> Éd. Stecher, t. II, p. 300.

Après la mort de Francus régna même un roi nommé *Sicamber*, dont le nom fut adopté par son peuple. Plus tard une partie de la population quitte sa patrie de Pannonie et fonde en Hollande une autre Sicambria. Ainsi on eut deux Sicambria, une supérieure et une inférieure: „Les hauts Sicambriens estoient comme dessus est dit, en Pannonie, quon dit maintenant Hongrie“ (II, 304).

Puis ayant donné la description géographique de la Pannonie il passe à l'histoire d'Attila. Il est obligé de s'occuper du grand barbare, car le nom de la ville de Sicambria l'y renvoie, Jean Lemaire étant le premier auteur français qui ait utilisé pour son histoire la chronique *hongroise* où l'histoire d'Attila est attachée au nom de la ville de Sicambria.<sup>1</sup> Un gentilhomme hongrois, Jean Turoczi avait, en effet, utilisé l'invention de l'imprimerie pour répandre dans l'Europe humaniste la version nationale de l'histoire de Hongrie (*Chronica Hungarorum*, 1488).

D'après cette version hongroise, Attila, ayant occupé Sicambria, ville de Pannonie, y tua son frère *Buda*, parce que celui-ci avait fait nommer cette ville d'après son nom *Budavára*, faisant fi de son puissant frère qui avait ordonné que la ville de Sicambria porterait désormais son nom: *civitas Attilae*. Et la geste hongroise ajoute que les Hongrois ne se souciaient point de l'interdiction d'Attila même après l'assassinat de son frère, mais que les Allemands, craignant la défense, l'appellent encore aujourd'hui *Echulburg*, c'est-à-dire ville d'Attila. „Et vela la raison pourquoy on nomme la cité de Sicambre, Bude en Hongrie, — dit Jean Lemaire,<sup>2</sup> — en laquelle est le siege Royal, et

<sup>1</sup> Ph.-A. Becker prétend (*Jean Lemaire*, p. 233) que la source de J. Lemaire fut l'énigmatique Juvencius Caelius Calanus qui fit un *Attila*. Cependant les détails du récit de J. Lemaire ne se trouvent nulle part dans cette œuvre, par contre ils correspondent très précisément à ceux de la chronique hongroise. Sur les sources de Jean Lemaire cf. Doutrepont, *J. L. de B. et la Renaissance*; Mém. Acad. R. de Belgique t. XXXII; 1934.

<sup>2</sup> Ed. cit. t. II. p. 316.

un tresfort avantmur pour la Chrestienté contre les Turcz.“ D'ailleurs, selon lui, Attila est de la même race turque dont les origines remontent aux Troyens de Turcus, fils de Troilus qui, selon le Pseudo-Frédégaire, se sépara de la troupe de Francus pendant les migrations sur le Danube. Et Jean Lemaire se plonge à ce propos dans des réflexions curieuses: „Et encore voit-on, — dit-il — que les Hongres ayment et frequentent les arcz Turquois, et sont forts et hardiz comme Turcz, mais ils sont leurs trop fiers ennemis à cause de la foy Chrestienne. Et bien en ont montré les exemples de la fresche memoire de noz peres“. Ainsi donc, les Huns et les Hongrois que le moyen âge considère comme identiques,<sup>1</sup> et même les Turcs sont les frères de race des Français et les Hongrois ont encore ceci de commun avec leurs illustres parents d'Occident qu'ils ont embrassé le christianisme et se sont faits les champions de la foi contre leurs frères de race plus rapprochés, les Turcs.

Et en cette occasion Jean Lemaire ne peut manquer de faire l'éloge de la Hongrie qui a tant perdu de sang pour la cause chrétienne. Il mentionne le roi Albert qui fut frappé par la mort pendant qu'il marchait à la tête de ses troupes contre les Turcs; Uladislas I<sup>er</sup> qui perdit sa vie à la bataille de Varna: „trop piteuse journée pour la Chrestienté“. Ensuite il fait l'éloge enthousiaste du roi Mathias Corvin.<sup>2</sup>

„Et de nostre temps, le Roy Mathias, Prince de merueilleuse prouesse et affection à la deffense de nostre foy, tout le temps de son regne ha esté heureux et bien fortuné, par plusieurs victoires memorables contre les Turcs. A laquelle besongne tressalutaire, il s'est montré plus affec-

<sup>1</sup> La critique historique hongroise toute récente (MM. Hóman, Németh, Gombocz) a réhabilité, sous une forme différente, il est vrai, cette vieille théorie si décriée pendant l'époque de l'hypercriticisme. Il n'est pas absolument impossible, en effet, que les Hongrois, au cours de leurs migrations dans la steppe ouralienne, aient fait partie pendant quelque temps de l'empire des Huns.

<sup>2</sup> Éd. cit. t. II, p. 313.

tionné par effect, que nul autre Prince de son temps. ne desplaise aux autres. Par quoy il ha merité quil soit de luy memoire eternelle en toute histoire et chronique“. Ainsi Jean Lemaire crut éterniser la mémoire de Mathias Corvin dans son livre si vite oublié. Mais pour nous c'est un aveu précieux, car il montre que les petites gens, attachés à leur civilisation chrétienne et européenne, voyaient dès cette époque. comme plus tard Loret sous Louis XIV. les défenseurs de la chrétienté dans la nation hongroise.

Historiographe rhétoriqueur attaché à Anne de Bretagne, il soutenait dans tous ses ouvrages historico-politiques la politique de la cour de Hongrie qui venait de contracter une alliance avec la cour de France par le mariage d'Anne de Foix, nièce de la reine, avec Uladislas II de Hongrie. Son vœu le plus chaleureux serait que la bonne entente se rétablît entre les princes chrétiens en vue de s'unir pour la lutte contre le Croissant:<sup>1</sup>

„Or pleust à Dieu, que tous noz treshauts Princes de Chrestienté fussent ensemble si bons amys, que iamais il ny eust que redire ne que radouber en leurs quereles mutuelles et controuerses ains alassent vnanimement ayder aux Hongres, aux Bohemes et aux Polaques, qui sont sur les frontieres des Tartres et des Turcs. Alors ce seroit vn beau pasetemps, à la tresnoble et tresillustre nation Françoisse et Britanique, procreez du vray sang legitime de Troye. daller voir en passant par le país de Hongrie, Esclauonie et Albanie, les sieges de leurs premiers Princes et parens . . .“

Les notions sont encore du moyen âge, mais l'esprit est nouveau; le plaisir de revoir son ancienne patrie est un sentiment tout à fait moderne. Aussi la légende ne s'était-elle jamais présentée jusque là avec une si forte conscience nationale que chez ce précurseur de la Renaissance, dont l'érudition confuse est animée d'un bel élan pathétique et individuel.

<sup>1</sup> T. II, p. 314

Ainsi les Hongrois ne purent éviter d'entrer dans cette pâte commune qu'était la légende de l'origine troyenne: après les Français, les Allemands, les Italiens, les Vénitiens, les Anglais, les Danois, les Belges et les Turcs, ce fut leur tour d'être mêlés dans ce chaos pédantesque de l'érudition médiévale. Et il est assez piquant de voir figurer les Hongrois comme frères bâtards des Français, descendants légitimes du sang de Troie!

La légende troyenne des Francs trouva son poète épique en la personne du grand poète français, Pierre de Ronsard. Ainsi qu'Homère chanta le siège de Troie, Virgile l'établissement des Troyens dans le Latium, Ronsard crut devenir le grand poète national de son pays en chantant dans un poème de grande envergure la légende nationale des Français. Il était attiré par la croyance à l'origine troyenne qui le rattacha même, sous le rapport du sujet, à ses puissants prédécesseurs. Selon son propre aveu Ronsard se souciait peu de la vérité de la légende troyenne qui rencontrait déjà des sceptiques à cette époque de critique humaniste: „Or imitant ces deux lumières de Poésie, fondé et appuyé sur nos vieilles Annales, j'ay basti ma *Franciade*, sans me soucier si cela est vray ou non, ou si nos Roys sont Troyens ou Germains, Scythes ou Arabes; si Francus est venu en France ou non: car il y pouvoit venir, me servant du possible et non de la vérité.“

On sait que Jean Lemaire fut la source principale de Ronsard dans la composition de sa *Franciade*. Voilà pourquoi, dans la prophétie où Hyante prédit le sort de Francus, il lui trace l'itinéraire que nous connaissons déjà depuis les *Gesta Regum Francorum* (*Franciade*, livre IV):

Toy parvenu vers la froide partie  
Où la Hongrie est jointe à la Scythie,  
Tu bastiras pres le bord Istrien  
Sejour des tiens, le mur Sicambrien,  
Que tes enfans par long succez de race  
Tiendront apres pour leur royalle place.

Et la préface de 1572 nous dit ce qui aurait dû suivre dans le poème si le poète n'avait été découragé de l'insuccès de son ouvrage: „Francion, fils d'Hector, suivy d'une compagnie de Troyens apres le sac de Troye, aborda aux palus Meotides, et de là plus avant en Hongrie..." C'est la légende traditionnelle. Certes, Ronsard aurait eu beau suer sur son thème, il n'aurait jamais pu embellir cette histoire née dans l'imagination anachronique et aride de l'historiographie médiévale. Néanmoins les Hongrois peuvent contempler avec une certaine mélancolie ce monument mutilé qu'est la *Franziade*, car ils y ont perdu peut-être une déclaration de sympathie de la part du grand poète qui prétendait lui-même tirer ses origines d'une région voisine de la Hongrie.

Ce que Ronsard-Icare avait tenté en vain, fut réalisé, — mais comment? — par un épigone: Pierre Delaudun d'Aigualiers, auteur d'un poème appelé également *Franziade* (1603). Dans ses notes explicatives il écrit des dissertations pédantesques où la légende troyenne est expliquée avec force renvois savants; la légende primitive se noie dans les détails d'une érudition confuse. Ici les Troyens pénètrent à travers l'Italie dans le Noricum et en Pannonie „que nous appelons maintenant Hongrie" où ils rencontrent les Sicambres du Rhin!

Mais bientôt, l'érudition classique aidant, les hommes de lettres commencent à afficher du mépris pour ces naïves croyances historiques. Quoi de plus ridicule que les fables troyennes et gauloises? demande Charles Sorel, ce précurseur de Boileau et de Voltaire. Francus est „un personnage que des idiots comme Jean Lemaire de Belges, se sont imaginé." (*Advertissement sur l'histoire.*)

Toutefois Racine enregistre encore, sans commentaire, parmi les notes dont il prétendait fabriquer l'histoire de France, les paroles de l'évêque de Noailles, ambassadeur à la Porte, adressées au Duc d'Anjou, le futur Henri III, pour l'attirer sur le trône de Pologne: „Ramenez bientôt

## SICAMBRIA

les Français voir les Palus-Méotides, d'où ils sortirent lorsqu'ils vinrent s'établir en Franconie avant que de passer le Rhin.<sup>1</sup> On voit que cet évêque qui sans doute avait lu la Franciade, en était encore là où en étaient les croisés de 1204 qui expliquaient aux Valaques et aux Coumaius soudoyés par Byzance qu'ils étaient venus simplement reconquérir Troie, pays de leurs ancêtres:

„De n'avés vous“, fisent il. „teres en vos païs dont vous vous puissiés warir?“ Et mesires Pierres respondi: „Ba!“ fist il. „de n'avés vous oï comment Troies la grant fu destruite ne par quel tor? — Ba ouil!“ fisent li Blak et li Commain, „nous l'avons bien oï dire, mout a que che ne fu. — „Ba!“ fist mesires Pierres, „Troies fu a nos anchiseurs, et chil qui en escaperent si s'en vinrent manoir la dont nous sommes venu; et pour che que fu a nos anchiseurs, sommes nous chi venu conquerre terre.“<sup>2</sup>

En somme cette légende sicambrienne et le séjour de Hongrie faisaient partie de la conscience historique nationale des Français pendant tout le moyen âge et même à l'époque de la Renaissance. La Hongrie était considérée comme une ancienne patrie des Français. Cette patrie avait une capitale: *Sicambria*. L'idée d'en chercher les vestiges en Hongrie s'imposait et fit naître dans ce pays aussi une longue tradition, d'origine évidemment française.

### 3

La première mention de Sicambria dans les sources hongroises se trouve déjà chez Simon de Kéza, auteur des *Gesta Hungarorum* composés dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>3</sup> Nous lisons chez lui le nom de Sicambria, d'abord à

<sup>1</sup> Racine: éd. Grands Écrivains t. V, p. 135.

<sup>2</sup> Robert de Ciari, *La conquête de Constantinople*. Ed. Lauer: Champion 1924; p. 102.

<sup>3</sup> Parmi ses nombreuses éditions j'ai utilisé celles de Podhraczký (1839) et de M. Florianus, *Fontes domestici*, t. I. Une édition critique

## SICAMBRIA

propos de l'occupation de la Pannonie par les Huns. Les Huns passent le Danube, dit-il, sous *Sicambria*. Puis la ville figure comme le siège d'Attila, où le roi des Huns vient se reposer après ses guerres. C'est là qu'il lui arrive de tuer son frère Buda par jalousie:

„Ab Isnaco autem curia celebrata egrediens Sicambriam introivit, ubi Budam patrem suum manibus propriis interfecit, proici faciens corpus eius in Danubium... Fecerat enim Sicambriam suo nomine appellari. Et quamvis Hunis et ceteris suis gentibus interdictum rex Ethela posuisset, ut urbs Ethele vocaretur, Teutonici interdictum formidantes, eam Echulburg (var. Ecilburg) vocaverunt. Huni vero, curam parvam illud reputantes interdictum, usque hodie eandem vocant Oubudam, sicut prius“.

Évidemment le nom de la ville de Sicambria figure ici comme celui d'une ville connue, car l'auteur ne juge pas nécessaire de nous l'expliquer; en même temps, chose nouvelle, ce nom se trouve localisé sur la ville de Bude. Quand et dans quelles circonstances cette localisation eut-elle lieu? On ne peut répondre à cette question que par des conjectures qui sont, il est vrai, assez plausibles.

Toute cette histoire d'Attila et de Buda est, on l'a démontré, une légende étymologique dont le fond historique est, comme l'on sait, l'assassinat réel de son frère par le roi des Huns. Mais chez Jordanès et les autres auteurs, le frère d'Attila s'appelle *Bleda*, et non *Buda*; le remanieur hongrois a donc transformé le nom du frère d'Attila pour s'expliquer la genèse du nom de la ville de Buda. D'autre part il est certain que les Allemands de Bude appelaient d'assez bonne heure Etzelburg les ruines romaines de Bude. Ce fait est attesté déjà par le plus ancien historien hongrois, le Notaire Anonyme du roi Béla II, qui composa son ouvrage

a été publiée en 1937 dans les *Scriptores Rerum Hungaricarum*, t. Ier. Sur l'histoire hongroise de Sicambria Fr. Pesty (*A helynevek és a történelem: Les noms de lieu et l'histoire*, Akad. Értek. Tört. VIII) a recueilli des matériaux intéressants, mais ayant besoin d'être complétés.

après 1141. Déjà pour le Notaire Anonyme les ruines d'Aquincum sont les restes de l'ancien siège du roi des Huns. Mais il ne parle nulle part de Sicambria. La localisation de Sicambria aux ruines d'Aquincum doit donc être postérieure au Notaire Anonyme.<sup>1</sup> Ainsi le nom de Sicambria fut donné à ces ruines sans doute dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle ou dans la première moitié du XIII<sup>e</sup>. Or cette période correspond à l'apogée du prestige de la civilisation française en Hongrie au moyen âge, le règne de Béla III qui a épousé Anne d'Antioche, et en secondes noces Marguerite de France, sœur de Philippe-Auguste II. Non seulement les étudiants hongrois affluent aux écoles de Paris, mais les ordres religieux français s'établissent en masse en territoire hongrois. Il n'est peut-être pas téméraire de supposer que c'est à un de ces moines français que nous devons la localisation de Sicambria, cette identification est évidemment d'origine savante et suppose la connaissance de la légende sicambrienne des Francs qui place cette capitale des Francs sur les *confins* de la Pannonie.

Or les ruines d'Aquincum dont le nom était tombé dans un oubli complet, sont situées aux confins de la Pannonie: l'identification s'imposait.

Dès lors, le chroniqueur Kézai ne fit qu'utiliser une tradition qui semble déjà solidement enracinée à son époque.

La *Chronique Enluminée de Vienne* qui est un remaniement des *Gesta Hungarorum* dû à un certain Marc Kalt à l'usage de Louis d'Anjou (vers 1346), connaît dans le détail les migrations des Francs (Chap. I<sup>er</sup>), mais, chose curieuse, elle les raconte à peu près comme Jean de Paris, chez qui, comme l'on sait, on trouve aussi l'étymologie du nom de Paris, ramené au nom du berger Pâris:

„Filiis Japhet: Gomer, a quo nominati sunt Galathe et postea Gallici, qui sunt Francigene a quodam Francione dicti, filio Paridis, filio Priamidis primi regis Troie, qui venientes de Troia post

<sup>1</sup> Sur le Notaire Anonyme, cf. *Revue des Études Hongroises*, 1925. (t. III), p. 295.

## SICAMBRIA

eius excidium in Pannoniam, que olim tempore Alexandri magni superior Grecia nuncupabatur, sub monte Sicaan circa fluvium Hystri, qui alamanice Dun nominatur, civitatem fortissimam construxerunt, et ei nomen Siccambriam a monte Syccan imposuerunt, et ibidem quadringentis annis ante incarnationem Christi permanserunt, et tandem orientales timentes nationes, se ad partes occidentales transtulerunt, et regionem circa fluvium Sakana occupaverunt, cui nomen Franciam a Francione duce eorum dictam indiderunt, et civitatem Paris, nomine patris eiusdem Francionis appellarunt“.

Jusqu'à présent on a cité comme la plus ancienne mention de cette histoire de la fondation de Paris et de sa dénomination d'après le berger Pâris, le texte de Jean de Paris<sup>1</sup> qui vécut au début du XIV<sup>e</sup> siècle et composa vers 1322 son *Memoriale historiarum*.<sup>2</sup> Et cependant Jean de Paris lui-même renvoie à *quadam historia* où il aurait puisé son récit. Cette source ne peut être à mon sens que Guillaume Le Breton (mort en 1225), dans son *De Gestis Philippi Augusti*.<sup>3</sup> Chez celui-ci nous lisons que Priam avait deux fils: Hector et Troïlus, celui-là a pour fils Francion, celui-ci Turcus. Après la chute de Troie, le peuple troyen se divise en deux nations, l'un fait roi Francion, et tire de là son nom de Francs, l'autre se soumet à Turcus et porte dès lors le nom de Turcs. Les Turcs s'établissent en Scythie et deviennent les ancêtres des Ostrogoths, Ypogoths, Normands, Goths et Vandales.

„Francio verum cum suo populo usque Danubium venit et aedificavit civitatem quam Sicambriam nominavit, et regnavit ibi. et occupavit ipse et qui cum eo venerant totam terram circa Danubium et Tanaïm et circa Meotides paludes, qui creverunt in gentem magnam.“

<sup>1</sup> Ce chapitre de Jean de Paris a été édité par Duchesne, I, 129.

<sup>2</sup> Cf. Potthast, *Bibl. Maed., Aev.*, et Molinier, *Sources de l'hist. de Fr.*

<sup>3</sup> D. Bouquet, t. XVII, p. 63.

## SICAMBRIA

Au bout de 230 ans, un duc nommé Hybor conduit une partie du peuple sicambrien à travers l'Allemagne en France:

„Venerunt in Galliam. et aedificaverunt ibi civitatem, nacti locum amoenissimum et commodissimum super fluvium Sequanam, quam Lutetiam à lutositate loci vocaverunt; sibi autem à Paride, filio Priami, nomen Parisios imposuerunt...“

C'est seulement après ce premier exode que se place le second: l'émigration définitive des Sicambriens de Pannonie sous Marcomir, par suite de la défaite.

La légende de la fondation de Paris est racontée de la même manière chez les chroniqueurs qui succèdent à Guillaume Le Breton, qui m'a d'ailleurs l'air d'avoir puisé lui-même son histoire dans une de ses nombreuses lectures.<sup>1</sup>

Quant à la *Chronique enluminée de Vienne*, elle s'inspire sans doute de Jean de Paris avec lequel elle s'accorde assez dans les mots: „tandem in Galliam devenerunt: nactique ibi locum amœnum et commodum ad manendum super fluvium Sequanae civitatem aedificaverunt, quam Lutetiam a lutositate dixerunt, se autem Parisios à Paride filio Priami vocaverunt“. C'est ici encore que Marc de Kált a pu recueillir l'histoire de l'exil de Troie et de la fondation de Sicambria que Jean de Paris, selon son propre aveu, avait tirée de la *Chronique de Sigebert*.

Reste à établir où le chroniqueur hongrois a pris l'idée de faire remonter l'origine de *Sicambria* à une montagne qu'il appelle *Sicaan*. Je serais tenté de considérer cette étymologie absolument inconnue dans la littérature médiévale comme venant de la tête de notre bon Marc qui cherchait peut-être ainsi à rapprocher des Sicambriens la famille de son roi Anjou: en effet les Anjou étaient les rois des deux

<sup>1</sup> Voici quelques auteurs écrivant après Guillaume Le Breton: *Excerpta de Hugo à Sancto Victore*, f. lat. 14663, *Guillaume de Nangis* (ibid. f. 242 vo); le récit de Paulinus Minorita dans son *Historia Satirica* (CXXXVI, 7) est identique à celui de Jean de Paris.

## SICAMBRIA

Sicules et l'ancien nom des Siciliens est, selon Isidore même, *siculus* ou *sicanus* (*Orig.*, XIV, 6, 32): „*Sicilia a Sicano rege Sicania cognominata est*“. Et dès lors le „mons Sicaan“ n'est autre que l'*Ethna*. Notre chroniqueur connaissait fort bien ce chapitre d'Isidore, puisque l'autre étymologie qu'il cite: *Galatea-Galli*, se trouve dans le même livre (C. 85) du fameux étymologiste.<sup>1</sup>

Le texte vulgate des *Gesta Hungarorum* fut la chronique de Jean Thuroczi qui fit imprimer en 1488 sa compilation toute semblable à la chronique de Marc et fit connaître ainsi à toute l'Europe la tradition hongroise s'attachant à Sicambria. Thuroczi présente encore cette particularité qu'il connaît aussi, au contraire de ses prédécesseurs hongrois qui l'ignorent, la légende troyenne des Turcs: on était à la veille de Mohács et les Turcs inquiétaient sérieusement le pays hongrois, la curiosité pour ce peuple croissait avec le danger.

Mais en dehors des chroniques, nous avons de nombreux témoignages qui prouvent que Sicambria fut localisée dès le moyen âge à Ó-Buda (Vieux-Bude), notamment aux ruines d'Aquincum qui s'y trouvent. Le plus ancien de ces témoignages est cette description de voyage en Europe Orientale récemment découverte qui contient des détails si intéressants pour l'histoire de la Hongrie et dont la date a été mise par son éditeur aux environs de 1308. L'auteur anonyme de cette *Descriptio*<sup>2</sup> mentionne une pierre située „*inter Sicambriam et Albam Regalem*“. Or cette pierre commémorative est mentionnée aussi par Kézai qui la place à *Cuveazoa* (auj. Kajászó), localité qui se trouve en effet entre Székesfehérvár (Albe Royale) et Bude. Le récit de cet Anonyme est indépendant de celui de Kézai et cela

<sup>1</sup> Fr. Pesty (*op. cit.*, p. 16, n° 4) a déjà émis cette hypothèse, mais il attribue faussement l'étymologie à Thuroczi et ainsi il n'en reconstruit pas le rapport avec les Anjou.

<sup>2</sup> *Anonymi Descriptio Europae Orientalis*, ed. Olgier Górka, Cracov., 1916.

## SICAMBRIA

prouve encore que déjà à cette époque *Sicambria* faisait concurrence à *Buda* dans le style médiéval.

Une missive du 23 juin 1346, envoyée de Padoue à Bude, parlant d'un cloître que la reine avait fondé, en indique l'emplacement „in civitate Sicambriae“.<sup>1</sup> Or ce cloître était encore visible au XVI<sup>e</sup> siècle, non loin de Ó-Buda.

En France aussi on a l'habitude, surtout à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, de remplacer dans les récits légendaires le nom de Pannonie par celui de Hongrie. De plus, dès le XIII<sup>e</sup> siècle on rencontre des tentatives par où l'on cherche à identifier *Sicambria* avec une ville de Hongrie. Dans un manuscrit dont le texte remonte au moins au XIII<sup>e</sup> siècle nous lisons une forme romantisée de la légende sicambrienne:<sup>2</sup>

Nous vous conterons I. miracle. et vous deviserons anscois dont cloeuis vint. sine vous desplaise se nous iscons I. petit de no matere. en lan del incarnation ccc. et LXVI fu li prumiers valentinyens elleus a empereur de romme. el tans celuy valentin auoit a sycambre I. roi qui apielles estoit prians. cis prians ot I. fil qui ot non marchomires. cestui marchomire alaite et nori une gentius femme de la terre de franche. et devant cestui priant navoit onkes eut roy a *sicambre qui est cieuetaine cites de hongerie*. Si con on recorde cis rois prians et tout si omme estoient iscu des troiens. Cette norice estoit de franche si con dit est. et sans falle en france nauoit adont oncques eu roi. elle vit lenfant tres biel et tres gratieus si sembla une nuit de lostel le roi de sicambre et lenfant o li et sen a fui en france entre la gent dont elle estoit née. et norisoit lenfant comme sil fust siens. Tant le nori kil fu hom de age et hom de cors et de valour. il estoit tres nobles en fais et en dis et tres biaux et tres gratieus a tous et pour se grande biaute. se valour, se noblaice et sen sens lamerent tant li gentil homme de Galles dont petit estoit adont kil le fisent roi sour aus. cis fu rois en france con appelloit adont galles XXXII. ans. nonques

<sup>1</sup> *Anjou-kori Okmánytár*, t. IV, p. 611.

<sup>2</sup> *Bibl. Nat.*, f. fr. 24430, f. 166 vo. C'est la *Chronique de Tournai*, dont certains chapitres ont été publiés récemment par L.-F. Flutre: *Li fait des Romains dans les littératures française et italienne du XIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*. Paris, Hachette 1932; p. 79.

## SICAMBRIA

deuant lui nauoit eut roi en [franche]. il eut I. fil ki fu biaux [cheualiers] et boms. Cis rois Marchomires et ses fius qui apielles fu pharamons se combatirent contre Valentinien lempereour a coulogne pour le treu qu'il demandoit sour france. et le desconfirent et aquirent ce treu.

Ici la légende sicambrienne est sur le point de se transformer en roman. Cette nourrice qui enlève le petit enfant de Marcomire, dont les Gaulois font un roi, voilà une histoire dont on trouverait la pareille en divers contes du XIII<sup>e</sup> siècle. Et où a lieu ce roman? A Sicambre. „chevetaine cité“, capitale de Hongrie. La Chronique de Tournai connaît donc l'identité de Bude et de Sicambria...

Raoul de Presles (1314—1383), conseiller de Charles V entre 1364 et 1380, connaît même le nom hongrois de la ville:<sup>1</sup>

Les uns tiennent que après la destruction de troies. antenor[a] se parti avecques XII<sup>m</sup> hommes de ses gens en XXII nefz et vint jusques en pannonie qui au jour duj est appellee *hongrie*. La es palus ou mares qui se appeloient meotides edifierent *une cite laquelle ilz appellerent sicambre la ou a present a une cite qui est appellee bude* et y demourerent longuement...

Néanmoins, à part cette localisation géographique, Raoul de Presles ne se distingue pas par une ample connaissance du pays hongrois. Réfléchissant sur la nature des femmes et citant des exemples d'héroïsme féminin, il renvoie à Orose et à Eutrope, car ces historiens ont conté la ferme résistance des femmes des Cimbres qui allait parfois jusqu'à la bestialité. Or, le brave encyclopédiste confond *Cimbres* et *Sicambres*:

Lautre exemple puet estre une des femmes des cimbres qui est une partie dalemaigne decoste danubie *ou a present a une cite qui est bude et jadis fut appellee Sicambre* la quelle les francois fonderent troie destruite.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Bibl. Nat. Ms. fr. 6272, f. 197.

<sup>2</sup> *Ibid.* f. 19.

## SICAMBRIA

Et en effet Orose — non Eutrope — rapporte, comme notre auteur, que les femmes cimbres, de peur d'être violées et massacrées par les Romains, préféraient se pendre en attachant leurs enfants à leurs pieds.

Tout cela s'est passé, à en croire le bon moraliste français, quelque part en Allemagne, sur le Danube, là même où s'élève actuellement la ville de Bude...

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle un Français que sa condition d'homme de cour oblige à venir en Hongrie, va visiter les ruines de la prétendue Sicambria, qu'il contemple comme les vestiges de l'ancienne capitale de sa nation. C'est un hérault d'armes d'Anne de Bretagne, Pierre Choque, qui suivit la fille de sa maîtresse, Anne de Foix, dans son voyage de Hongrie où elle épousa Uladislas II, roi de Hongrie, et devint la mère du malheureux Louis II, tué dans la bataille de Mohács.

Dans le rapport que Pierre Choque écrivit à l'intention d'Anne de Bretagne, il raconte la visite qu'il fit aux ruines de Sicambria en 1502:<sup>1</sup>

Et est cette Bude vieille située sur le bort du fleuve et au circuyt de la ville de Sycambrie ou *habiterent premierement les francoys, lors nommez sicambriens*, quant Troye fut destruite et mis en exil. Et y a apparence que autreffoys y a eu de grans edifices, tant par apparence des murailles que la situation de la ville. Entre icelle ville de Sicambrie et la ville y a cinq molins qui ne meulent que d'eau chaude. Raison si est, qu'il y a bien des bains naturels yssans de dessous une montaigne ou l'eau va servir iceulx molins toute bouillante.

Pierre Choque avait-il déjà entendu parler dans son pays de Sicambria-Buda ou n'eut-il connaissance de cette histoire qu'à Bude? Je crois qu'il était fort bien renseigné

<sup>1</sup> Ce texte a été publié par Le Roux de Lincy, *Bibl. Éc. Chartes* 1862, 5<sup>e</sup> série, t. II et aussi par H. Marczali, *Tört. Tá. XXIII*, 111. (Traduction hongroise chez Szamota, *Régi utazások Magyarországon*, Bp. 1891; Olcsó Kt. N<sup>o</sup> 767—772). Sur Pierre Choque cf. Tibor Dobossy: *Pierre Choque, le compagnon Français d'Anne de Foix, reine de Hongrie*. Budapest, 1940.

## SICAMBRIA

dès avant son départ sur ces rapports historiques de la France et de la Hongrie qui passaient alors pour authentiques. Qui sait si Jean Lemaire de Belges ne lui avait pas tenu de longs discours, à la cour d'Anne de Bretagne, sur cette patrie lointaine des Français et ses habitants? Arrivé à Bude le hérault d'armes contemple avec curiosité les ruines de Sicambria et rentre fermement convaincu.

Cependant l'esprit de l'humanisme avait déjà ébranlé un peu l'édifice médiéval de la légende sicambrienne. Bonfini, l'humaniste italien séjournant à la cour de Mathias Corvin, l'humaniste italien séjournant à la cour de Mathias Corvin et obligé, en qualité d'historiographe, d'écrire l'histoire de Hongrie, s'était heurté à la légende de Sicambria. Son goût d'humaniste fut choqué par l'absurdité de cette migration des Troyens et au lieu de la rapporter d'après ses sources, il préféra imaginer une autre explication du nom de Sicambria qu'il croyait lui-même historique. En effet il avait vu les inscriptions latines d'Aquincum que l'on commençait à collectionner dès cette époque; le roi Mathias fit même dresser quelques-unes de ces curieuses pierres devant son palais de Bude. Néanmoins personne n'avait su les déchiffrer assez bien pour qu'on pût établir le véritable nom de la ville romaine. Surtout on ne rencontra jamais le nom de Sicambria. Que fait en pareil cas un bon humaniste? Bonfini invente lui-même une inscription destinée à justifier sa nouvelle théorie sur la fondation de Sicambria. Il venait de lire dans Tacite (Ann. IV, 47) qu'il y eut jadis en Thrace une légion auxiliaire nommée *Sugambrae cohors*, et cela lui suffit pour affirmer dans son histoire que des maçons ont trouvé à Ó-Buda, pendant la construction d'un château de la reine Béatrice, une pierre portant cette inscription: „*Legio Sicambrorum hic praesidio collocata civitatem aedificarunt, quam ex suo nomine Sicambriam vocaverunt*“<sup>1</sup> Il avait besoin de cette inscrip-

<sup>1</sup> *Rerum Hung. Decades* t. I, p. 1. C'est une curieuse coïncidence qu'une inscription de Césarée (Müllenhof, *Zschr. f. d. Altertum*, t. XXIII, p. 35) appelle un préfet de cette légion des Sygambres, ex-procureur de Pannonie. Sur les vrais Sygambres cf. Müllenhof, *Deutsche Altertumskunde* t. IV, p. 603.

## SICAMBRIA

tion pour expliquer la présence de ces ruines romaines anonymes; il faisait donc descendre de la Germanie la légion des Sycambres: „nam civitas ista ex auxiliatrice Sicambria legione Germaniae, nomen olim assumpsit“. Ensuite il essaie d'identifier sa Sicambria avec une station indiquée par Ptolémée, mais il ne pense pas à Aquincum. Et comme si en tout cela il visait la vieille tradition médiévale, il ajoute: „Cependant nous tolérons le libre jugement de chacun en cette matière: mais nous ne suivons pas les ineptes et somnifères annalistes“ (Sed liberum cuique iudicium facile patiamur: ineptos et somniculosos Annalium scriptores non sectamur). Les ineptes et somnifères annales sont sans doute les chroniques du moyen âge qui racontent la fondation troyenne de Sicambria.

Mais sa sagacité d'humaniste s'arrête là, à la critique des origines. En ce qui suit, il reprend avec de légères modifications et en délayant selon la recette de la rhétorique humaniste, le récit de la chronique hongroise, la querelle d'Attila et de Buda à propos du nom de leur ville.

Désormais, la falsification de Bonfini entre dans la littérature érudite et de plus, au lieu de la tuer, elle se combine avec la tradition médiévale. En effet, un autre humaniste, Pierre Ranzano qui vient à Bude en 1488 et, de retour en Italie, écrit l'histoire de Hongrie, rapporte les deux variantes, celle des Francs et celle des légionnaires:

Supra enim Budam in eadem Danubii ripa exstant adhuc vetustissimae cuiusdam urbis vestigia referentia magnum muri ambitum: *Sicambria is locus vocitatur*. Sunt qui credunt fuisse ei nomen indutum a Sicambriae Germaniae olim populus, quorum auxiliaria quaedam legio Romanorum imperatorum temporibus in Pannonias profectas sedes ibi posuerat. Sed et Franci ab ipsis quoque Sicambri se habuisse originem affirmant, ubi supra habens regni Francorum mentionem ostendi.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Epitome rerum Hung. ind. II*; ed. M. Florianus. *Fontes domestici*, IV, 148. L'histoire des Francs à laquelle il est fait allusion se trouve sans doute dans la première partie encore inédite de Ranzanus.

## SICAMBRIA

Comment Ranzano aurait-il pu douter de la légende troyenne, puisqu'il se donnait toutes les peines du monde pour démontrer l'origine romaine et troyenne du roi Mathias Corvin?

On trouve de même la combinaison de la théorie de Bonfini et de la tradition médiévale chez le Français Nicolas Vignier, dès 1582,<sup>1</sup> et chez beaucoup d'autres auteurs.<sup>2</sup>

L'archevêque Nicolas Olah, secrétaire de Marie de Hongrie, se montre plus embarrassé quand dans son livre sur *Attila* (chap. 13) il en vient à parler de la ville de Sicambria:

Sicambriam urbem cuius frequentem fecimus mentionem, tradunt scriptores, Gallos, Pannonia ductu Antenoris Troiani vastata, in sui nominis memoriam olim condidisse, et in multos annos habitasse. Hanc Athila, posteaquam Hunni Pannonias... subegissent, instauravit, regiamque sibi delegit. Quae sive à Sicambriis populis Germaniae Rheno finitimae, quam olim Galli infestabant, sive alia ex causa Sicambria vocata sit, non satis compertum habeo.

L'excellent humaniste confond Gaulois, Français et Sicambres, mais, bravement, il avoue sa confusion devant tant d'explications enchevêtrées.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent pourrait faire croire que l'histoire de Sicambria était restée une croyance savante qui ne sortait guère d'entre les murs du cloître ou du cabinet des humanistes. Or nous avons la preuve que le nom de *Sicambria* dut être employé par la population de Bude, car le mot présente aussi des formes vulgaires usitées par le peuple. Wolfgang Lazius, médecin du roi Ferdinand I<sup>er</sup> qui vint plusieurs fois à Bude, rapporte dans deux de ses ouvrages<sup>3</sup> la légende médiévale de Sicambria et l'ex-

<sup>1</sup> *Traité de l'origine, état, demeure des anciens François, Troyens*, 1582; j'ai vu la traduction latine pp. Du Chesne, *Hist. Fr. Ser. I*, 162.

<sup>2</sup> Cf. Nic. Istvánffy, *Hist. de rebus hung. l. XXXI*, à l'année 1598, siège de Bude; Ed. Brown, *Relations de plusieurs voyages*, (trad. fr.) 1674, etc.

<sup>3</sup> *Reipublicae Romanae... commentariorum Libri*, Basileae, 1550 et Francof. 1598; cap. XXI, 2, 13 et *De aliquot gentium migrationibus*, Basileae, 1572; *De Cimeriis* III, 68 B.



### Sicambria-Aquincum

Cette gravure tirée des *Epistolae Itinerariae* de Tollius (Amsterdam, 1700) a conservé l'image d'un château imposant, démoli au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle



plication de Bonfini, mais il ajoute cette observation: „... le village voisin a retenu l'ancien nom de Sicambria, bien que les Hongrois l'appellent barbarement *Schambry*...“<sup>1</sup> et plus loin encore: „Il est assez manifeste qu'il fut jadis une grande ville, ce village que les Hongrois appellent aujourd'hui Vieux-Bude: *Schambry*“. Ailleurs il dit que *Schambri* est le nom hongrois de la ville de Sicambria fondée par les Sicambres et détruite par Attila.

En effet, dans la langue du peuple hongrois on peut relever à cette époque les formes *Sikambria*, *Skambria*, *Skamboria*, autant de dérivés de *Sicambria* et de *Scambria*, variante attestée depuis les *Gesta Regum Francorum*.<sup>2</sup>

Voici par exemple un paysan de 1528, témoin dans une affaire litigieuse, qui rappelle comme limite de la terre contestée: *Sikambrio Wyze*, c'est-à-dire eau de Sicambria, le courant d'eau chaude qui traverse la plaine d'Aquincum.<sup>3</sup>

L'humaniste Antoine Verancsics qui raconte le siège de Bude par les Turcs en 1540, parle aussi des „*Skanboria mezei*“, champs de *Skanboria*.<sup>4</sup>

Tinodi, le chantre des braves soldats des confins hongrois, emploie aussi la forme populaire du mot dans un de ses naïfs alexandrins:

Vigan teörök császár Skanbriába juta...<sup>5</sup>

Enfin Caspar Heltai, dans sa traduction de Bonfini (*Chronica* 1575) écrit partout *Scambria* là où sa source écrit *Sicambria*.<sup>6</sup>

<sup>1</sup> „Sed pagus adhuc proximus, vetus nomen Sicambriae retinuit, tametsi barbare *Schambry* Hungari apellent...“ ... „Ut satis jam liqueat, urbem quondam maximam fuisse pagum, qui hodie veterem Budam *Schambry* Hungaris, nimirum a Sicambrorum memoria appellatur“.

<sup>2</sup> Ed. Krusch, p. 242, 31.

<sup>3</sup> Cf. *Tört. Tár* t. XII, et Fr. Pesty, *op. cit.* 17.

<sup>4</sup> *Magyar Tört. Emlékek* II, t. 3, p. 55.

<sup>5</sup> *Cronica. Régi Magyar Költ. Tára* III.

<sup>6</sup> P. e. f. 3. vo.: „egy igen nagy régi város, mellyet à mostani emberec *Scambrianac* neveznek“.

## SICAMBRIA

D'ailleurs les ruines d'Aquincum ne furent pas les seules à bénéficier de la légende troyenne médiévale. D'autres ruines romaines durent y passer. Le célèbre Jacques Bongars, en passant en 1585 par Petronell, petite ville autrichienne située sur la frontière hongroise, où l'on voit encore aujourd'hui les ruines remarquables de Carnuntum, grande station militaire romaine, écrit dans son journal: „A costé à main gauche Petronella, ein heiden statt, Hungaris *Kisch Troia*, idest parva Troia, ruiné par Attila“.<sup>1</sup> Un siècle avant Bongars, Pierre Ranzano écrit à peu près de même: „sub quo ad XII M. P. Petronella, quae ob magnitudinem appellata olim fuit *Troia minor* ab indigenis“.<sup>2</sup> Voilà encore une ville romaine qu'on dit avoir été détruite par Attila et que les Hongrois ainsi que les Allemands indigènes appellent *Troia*.

Or cela n'a rien d'étonnant. La prétendue migration des Francs Troyens a, dans son trajet, attaché partout son souvenir aux ruines romaines: Aquincum fut *Sicambria*, Carnuntum fut *Troia minor*, plus loin Francfort fut appelé *Troia Francorum*, Xanten sur le Rhin devint aussi *Troia Francorum* et *Santa Troia* et même, on l'a vu, le nom de Paris est ramené depuis le commencement du XIV<sup>e</sup> siècle à Pâris de Troie. N'ayant aucune notion de l'ancienne vie romaine qui laissa sur leur territoire des vestiges puissants de sa civilisation, les gens du moyen âge se contentaient de voir dans ces villes en ruines d'anciennes villes des Francs Troyens et en attribuaient en partie au Fléau de Dieu la destruction.

Enfin en 1778, l'archéologue hongrois Schönvisner dissipa toutes ces illusions, en convainquant de faux le fameux Bonfini et en reléguant toute l'histoire de Sicambria dans

<sup>1</sup> J. Bongars, *Tagebuch seiner Reise v. Wien nach Const.* im. J. 1585, éd. chez Hermann Hagen, *Zur Geschichte der Philologie u. zur röm. Litt.*, Berlin, 1879.

<sup>2</sup> M. Florianus, *Fontes dom.* IV, 162.

## SICAMBRIA

le monde des légendes.<sup>1</sup> Avec la découverte du nom d'Aquincum, Sicambria sombra avec tous ses Francs et ses Huns.

Cependant je crois que nous ne devons pas suivre la critique moderne dans son mépris pour ces vieilles traditions; une croyance qui vécut cinq cents ans en Hongrie et près de mille ans en France mérite qu'on la tire de l'oubli où elle est tombée.

<sup>1</sup> Steph. Schönvisner, *De rudaribus Laconici Caldariique romani et nonnullis aliis monumentis in solo Budensi...* Budae, 1778, p. 221.



## II

### L'OGRE

C'est un lieu commun que de ramener les origines de l'effrayant monstre des contes populaires au nom du peuple hongrois. Ce serait, dit-on, le souvenir de l'effroi que les randonnées magyares causèrent aux habitants de la France du IX<sup>e</sup> siècle qui est conservé dans ce mot. Les Hongrois passaient alors pour des anthropophages et „les Ogres des contes de fées, dont nous avons été bercés dans notre jeunesse, sont les derniers échos des frayeurs trop réelles de nos aïeux.“<sup>1</sup>

Cette croyance, pourtant, n'est pas très ancienne. Ce n'est qu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle que le polygraphe Baron Charles-Athanase Walckenaër la formula dans ses *Lettres sur les Contes de fée* (1826), ouvrage au succès incontestable.<sup>2</sup> Fidèle à l'esprit germanomane du romantisme français, le Baron Walckenaër croyait que les personnages fabuleux des contes français descendent en droite ligne des légendes des Normands qui envahirent le Nord de la France, et cette supposition est d'autant plus facile à faire que nous ne savons absolument rien de ces légendes. Mais la moins sympathique figure des contes populaires, il l'a réservée aux Hongres qui envahissent vers la même époque, au IX<sup>e</sup> siècle, le sol français.

<sup>1</sup> Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, t. II, p. 214.

<sup>2</sup> Cf. Tronchon, *Revue des Études Hongroises*, 1925 (t. 3), p. 203

„C'est ainsi qu'on réunit les noms des anciens Huns et des féroces Oïgours pour désigner les Madgiars, tribu tartare (!) venue des bords du Wolga . . . En Dacie et en Pan- nonie on les nomma d'abord Hunni-Gours et leur pays Hunni-Gourie: de là sont venus les noms de Hongrois et de Hongrie. Ces Hongrois, ces Hunni-Gours, ces Oïgours, sont les ogres de nos contes de fées; ce sont ces êtres fé- roces qui dévorent les enfants et aiment la chair humaine tendre et savoureuse.“ Ogre et Hongre sont synonymes. „Il n'y a rien de plus certain et de mieux prouvé que cette origine. Les courses des Hongrois en Allemagne, en Italie et en France eurent lieu principalement dans le IX<sup>e</sup> siècle et au milieu du X<sup>e</sup> en même temps que les incursions des Normands, de sorte que le mélange de l'ancienne féerie armoricaine avec la mythologie des descendants d'Odin s'opérait en même temps que l'irruption des Ogres (Oï- gours) et pendant que les horreurs dont ils se rendaient coupables et auxquelles l'imagination ajoutait encore, im- primaient la terreur à des esprits déjà imbus de tant de superstitions diverses. De cette triple alliance s'est com- posé, s'est complété le merveilleux de nos contes de fée“.<sup>1</sup>

Et le baron, linguiste et historien improvisé, de dissertar longuement sur la préhistoire hongroise, sur les Hioung- nou, les Tartares, le Mont Contag où un fantôme invite Boucou-Khan à occuper l'Europe: tout cela aux dépens des Hongrois.

Il est assez facile de deviner d'où coule toute cette éru- dition. L'éminent orientaliste Klapproth venait de publier à Paris ses travaux sur les peuples de l'Asie où il esquisse une histoire des Ouïgurs et parle même des Hongrois qui figurent chez lui sous le nom de Ogôr et Ougres.<sup>2</sup> C'est

<sup>1</sup> *Op. cit.* p. 171.

<sup>2</sup> *Tableaux historiques de l'Asie*, Paris 1825, p. 276. — Cf. encore du même auteur: *Mines de l'Orient*, 1820, 3<sup>e</sup> éd. — *Asia Polyglotta*, Paris 1823. — *Mémoires relatifs à l'Asie*, Paris 1824. Dans tous ces ouvrages il est souvent question des Ouïgours.

dans cet ouvrage que Walckenaër a pêché les noms qui servent à étayer l'échafaudage de sa théorie.

En réalité, jamais les Hongrois n'ont porté le nom d'Oïgours ou Ougres en Occident. Quant aux Français, ils se servaient pour dénommer les Hongrois d'un nom qu'ils empruntèrent à l'allemand ou plutôt au latin d'Allemagne (lat. all. *ungarus* et all. *ungar*) qui lui-même remonte à une langue slave et dont ils formèrent leurs *hungarus*, *hongre*, *ongre*, *hongreis*, *ongreis*.<sup>1</sup> Dans nulle source historique on ne saurait rencontrer une autre forme du nom du peuple hongrois. Néanmoins la théorie de Walckenaër, si faiblement assise, ne tarda pas à se répandre dans la littérature française et l'on trouve jusqu'aux temps modernes de nombreuses allusions aux Hongres qui sont des Ogres.<sup>2</sup>

Le Baron Walckenaër était un dilettante. Mais qu'en pensent les linguistes? Ce n'est pas Diez, comme on le prétend généralement, mais Jacob Grimm qui le premier rapprocha l'ogre de l'Orcus des Latins: „Le moyen âge allemand avait aussi des notions d'un enfer vorace, affamé, insatiable, l'*Orcus exuriens*, c.-à-d. de l'ogre anthropophage.“ Il indique aussi le groupe des formes romanes de ce mot: „Dans les contes de langue romane un dieu de l'antiquité romaine a adopté la nature d'un ‚waldgeist‘ (génie forestier), de l'Orcus... est sorti ital. *orco*, napol. *huorco*, fr. *ogre*...“<sup>3</sup>

Diez, dans son *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen* (1853) accepte l'explication de Grimm et

<sup>1</sup> Cf. l'étude de Bálint Hóman, *A magyar nép neve és a magyar király címe a középkori latinságban* (Le nom du peuple hongrois et le titre du roi de Hongrie dans le latin médiéval). *Történeti Szemle* 1917. Je ne crois pas devoir parler ici de l'identification des Hongrois avec les Scythes, Huns, Avars et Agareni.

<sup>2</sup> Par exemple dans l'édition des *Contes de Perrault* par P. Saintyves, Paris, 1923, p. 299.

<sup>3</sup> *Deutsche Mythologie*, Berlin 1875, (Nlle éd.) pp. 261 et 402.

## L'OGRE

ajoute encore à la liste des mots romans quelques formes espagnoles: „altsp. *huergo*, *uerco*“.<sup>1</sup>

Gröber s'attaqua le premier à l'étymologie Orcus > ogre.<sup>2</sup> Il adopte le groupe de Diez, mais il en bannit l'ogre: „Les formes espagnoles mentionnées là: *ogro*, 'anthropophage', *Oger*, nouv. prov. *ogre*, français. *ogre* ne peuvent pas en dériver.“ Gröber ne nous dit pas pourquoi il rejette cette origine commune, mais il est facile de deviner qu'il trouve insolite la métathèse de *-rc-* > *-gr-*. Il ne propose aucune nouvelle solution.

Körting (*Etym. Wörterb.*) a essayé de ramener fr. *ogre* et ses dérivés espagnol et provençal à lat. *augur*, mais il se montre sceptique à l'égard de sa propre idée qui, en effet, est tout à fait inacceptable, en raison de l'écart de sens qui sépare les deux mots.

Le romaniste allemand Suchier reproche à Antoine Thomas de ranger *ogre* parmi les mots d'origine inconnue dans le dictionnaire de Darmesteter-Hatzfeld, et à Littré de rejeter, sans plus, le rapprochement de *ogre* avec le nom ethnique des Hongrois.<sup>3</sup> Et le savant romaniste réinvente la théorie de Walckenaër. Lui aussi, en 1901, croit retrouver dans l'*Asia Polyglotta* de Klapproth (1823) le nom *ugor* des Hongrois et il apprend de l'orientaliste G. Jacob que le nom *Onogur* qui désigne les Hongrois, est un composé de *on-* 'dix' et de *ogur*: dix ogurs, ce qui est un fait établi depuis longtemps par la linguistique hongroise. En outre, Suchier cite Théophylacte et d'autres sources byzantines qui appellent les Hongrois du nom de 'Oγώρ et établit que fr. *ogre* est la réplique exacte de *Ogor* et de *Ogur*.

<sup>1</sup> Il renvoie à Ruiz, p. p. A. T. Sanchez, *Collección IV*, 390. M. Léo Spitzer me signale aussi des formes catalanes: orch, „fondrière effrayante' (Robagorca), olcu 'sorcier' (Alghero, colonie catalane de Sardaigne). Cf. du même auteur: *Lexikalisches aus dem Katalanischen*, Genève 1921; p. 45.

<sup>2</sup> *Vulgärlat. Substrate rom. Wörter*, Arch. f. lat. Lex. t. IV, p. 423.

<sup>3</sup> *Kleine Beitr. zur rom. Sprachgeschichte* dans *Miscellanea linguistica in onore di Graziadio Ascoli*, Torino 1901, p. 71.

Il cite enfin à l'appui de sa thèse un texte français que nous aurons encore l'occasion d'examiner un peu plus loin.

Enfin F. Settegast, tout en rejetant l'argument que Suchier a cru devoir tirer de ce texte, et en reconnaissant que les Hongrois n'ont jamais porté en France leur nom ethnique sans nasale, essaie néanmoins d'expliquer ce mot comme un mélange de *orc* et de *hongrie*, car il trouve que *hongre* pourrait avoir subi l'influence du sens péjoratif de *bougre*.<sup>1</sup>

Ainsi la théorie romantique de Walckenaër est ressuscitée sous la plume des romanistes allemands, revêtue d'un appareil scientifique qui lui prête incontestablement un air plus sérieux.

Les linguistes français se sont montrés un peu plus réservés. Nous avons vu que Littré rejette la théorie de l'Ogre hongrois et semble plutôt approuver l'étymologie de Diez; Antoine Thomas ne paraît pas non plus enchanté de l'explication historico-mythologique. Enfin Gaston Paris, en résumant l'article de Suchier (*Romania*, 1901, p. 569), a annoncé lui-même une étude sur ce mot, ce qui semble prouver qu'il n'était point satisfait de la solution de Suchier. La mort a empêché le grand romaniste français d'exécuter son dessein.

Plus récemment, L. Sainéan a étudié *ogre*<sup>2</sup> et tout en trouvant qu'en effet le rattachement du mot à lat. *Orcus* est tout à fait improbable, il n'accepte pas davantage l'explication de Suchier, car il établit, comme F. Settegast, que l'ancien français ne connaît d'autres formes du nom des Hongrois que celles de *Hongre* et *Ongre*, formes nasalisées.

<sup>1</sup> *Zschr. f. rom. Philol.* XXXIX, 704. Dans *Sitzungsber. d. Wiener Akad.*, 188, 4, 7. (1920), Schuchardt a rapproché notre mot de certaines formes berbères sans dire comment il imagine le rapport de ces formes.

<sup>2</sup> *Les sources indigènes de l'étymologie française*. Paris, Boccard 1925; I, 265.

Ajoutons de notre côté que le nom *ogur*, ainsi que *oïgour*, comme dénomination des Hongrois, était entièrement inconnu de l'Occident qui ne donnait pour nom aux Hongrois que les dérivés de la forme nasalisée par les Slaves *ungri*. Ainsi la théorie de Suchier est dépourvue de toute base historique, tout comme celle de Walckenaër.

Dès lors, si nous voulons établir à tout prix un rapport entre *ogre* et les Hongrois, il ne nous reste plus qu'à faire remonter ce mot à fr. *hongre*, *ongre*, ce que personne n'a tenté jusqu'à présent. A notre avis, cette hypothèse ne serait pas tout à fait absurde, car le français présente assez de cas de dénasalisation dans *on* : *convent* ∞ *couvent*, *conroyer* ∞ *courroyer*, *monceau* ∞ *mouceau*, *monsieur* ∞ *m<sup>a</sup>syō* etc.<sup>1</sup> Ainsi on pourrait supposer des variantes *ongre* ∞ *ougre* ∞ *ogre*. C'est peut-être l'explication qu'il convient d'appliquer à *Hugrent* qui se trouve à la place de *Hongre* dans certains manuscrits de la Chanson de Roland (Châteauroux et Venise 7, cf. Stengel, *Das altfr. Rolandslied*, 1903, p. 323), à moins qu'on n'ait affaire ici à une déformation fantaisiste due au remanieur. Le suffixe *-ent* est peut-être le même qu'on trouve dans *Moysent*, *Moysant*, dérivés de *Moyse*.<sup>2</sup> Cependant cette leçon unique ne suffit pas en elle-même pour expliquer la forme populaire *ogre* (sans *h*).

Le principal argument de Suchier pour appuyer sa thèse est un texte du XIII<sup>e</sup> siècle où l'on rencontre une seule fois le mot *ogre*. C'est dans un manuscrit des *Enfances Godefroi* qui fait partie, comme l'on sait, du grand roman du *Chevalier au Cygne*, qu'il l'a relevé. Il l'a monté en épingle.

En réalité, c'est Paulin Paris qui a cité le premier ce texte en 1852, mais l'analyse dont il l'accompagnait, a échappé jusqu'à Suchier à tous ceux qui se sont occupés

<sup>1</sup> Théodore Rosset, *Les Origines de la prononciation française moderne*. Paris 1911, 11. 178.

<sup>2</sup> Cf. Langlois, *Table des noms propres*. Paris 1904 p. 454. *Hugrent* est accentué sur la première syllabe.

## L'OGRE

du mot fatal. „Plusieurs femmes, parentes de l'empereur, tombent entre les mains d'une troupe de Saxons, et courent grand risque pour leur honneur. Le chef de ces mauvais garçons est un jeune Hongrois nommé *Ogre*, et ce mot que nous n'avons pas rencontré ailleurs dans les anciennes chansons de geste, confirme assez bien le lien qui rattacherait l'ogre de nos contes de fée, aux Huns ou Hongrois (!) qui épouvantèrent si longtemps les populations chrétiennes“.<sup>1</sup>

Or ces mauvais garçons ne sont pas de simples voleurs, ce sont des Saxons, ennemis de l'Empereur, qui désirent venger la mort honteuse de leur chef Régnier. D'autre part, le chef de ces „mauvais garçons“ n'est pas *Ogre* comme le dit encore Paulin Paris, mais *Segars de Monbrin*. *Ogre* n'est que l'écuyer du chef de la troupe.<sup>2</sup> Voici d'ailleurs le passage critique que tout le monde a négligé de regarder de près (f. 27):

segars apele ogre qui fu nes de hungrie  
cou ert uns damoisals plains de grant cortoisie  
ses escuiers estoit en lui forment se fie...

Quelle preuve peut-on tirer de ce passage? A mon sens, aucune. La chanson de geste en question remonte tout au plus à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle; c'est un de ces romans confus et interminables qui marquent le déclin du genre épique. *Ogre* n'est ici qu'un nom propre qui reparait encore plusieurs fois dans le poème:

Ogre a apele envers lui sumelie...  
quant ogres les entent trait lespee fourbie...

Cet *Ogre* est donc un seigneur bien élevé, „plein de grande courtoisie“, qui n'a rien de commun avec le mons-

<sup>1</sup> *Hist. Litt. de la France* t. XXII, A. 395. Le ms. est à la Bibl. Nat. f. fr. 12558 (anc. cote citée par P. Paris; Supp. fr. 5408).

<sup>2</sup> Cf. Settegast, *op. cit.*

tre immonde des contes de fée. Mais comment a-t-il reçu ce nom et comment le poète lui a-t-il assigné une origine hongroise? Il est possible, quoique peu probable, que ce nom ne soit qu'une variante du nom des Ongres figurant souvent avec les Saxons comme ennemis de Charlemagne dans les chansons de geste, car grâce à l'identification pédalesque des Huns, des Avars et des Hongrois, les Hongrois-Avars passaient aux yeux des lecteurs de la *Vie d'Éginhard* pour les ennemis très anciens de Charlemagne et de la chrétienté, et dès lors pour des Sarrasins. Mais il est encore plus probable que le poète, fécond, comme tous les poètes jongleurs du moyen âge, en créations onomastiques, s'est plu à dénommer ainsi son personnage et que l'homonyme lui a suggéré l'idée de le reléguer dans ce pays fabuleux qu'est la Hongrie surtout dans les romans du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle. Cela prouve seulement que la ressemblance des deux mots a frappé déjà les Français de cette époque.

Que cela se soit passé ainsi, les autres manuscrits des *Enfances Godefroi* en font preuve. En effet, le manuscrit cité par Paulin Paris est le seul où le personnage en question s'appelle *Ogre*. Dans une autre variante nous lisons:

segars apiele outre qui nes ert de hungrie...<sup>1</sup>

Dans un troisième, même le nom de Hongrie est remplacé par un autre nom de pays fantastique:

Segars apele ontre qui ert nes desclandie...<sup>2</sup>

Et tous deux présentent *ontre* ou *outre* à plusieurs reprises. Enfin l'épisode manque entièrement dans un autre manuscrit.<sup>3</sup>

Ajoutons enfin que le manuscrit édité par Hippeau (*Gode-*

<sup>1</sup> Bibl. Nat. ms. fr. 786.

<sup>2</sup> Bibl. Nat. 12569.

<sup>3</sup> Bibl. Nat. ms. fr. 795. Je dois ces variantes à l'aimable obligeance de mon regretté élève André Vaskó.

*froi de Bouillon*, 1877) présente la forme *Otré* dans le même vers.<sup>1</sup>

Il serait malaisé d'établir aujourd'hui laquelle des deux leçons est la plus ancienne: tant y a que nous sommes si loin du monstre des contes que même en supposant que la variante *ogre* est la plus ancienne, nous devons reconnaître que trois copistes sur quatre n'ont vu aucun rapport entre *ogre* et *Hongrie* et ont même remplacé la leçon originale par d'autres variantes.

D'ailleurs les chroniqueurs contemporains des invasions hongroises, qui, comme il est naturel, ne ménagent pas ce peuple venu du lointain „septentrion“ pour dévaster leur pays en même temps que les Normands, ne parlent jamais, bien qu'ils médisent des Hongrois, de leur anthropophagie. Cette accusation ne se rencontre que chez un seul chroniqueur, un Allemand: Regino, qui en traçant le portrait des Hongrois selon d'anciens clichés gréco-judéo-romains, mentionne d'après la rumeur publique (*fama*) que les Hongrois mangent de la chair crue, boivent du sang et dévorent le cœur de leurs ennemis, arraché tout vif, pour ranimer leur courage.

Cependant le compilateur allemand, dans cette partie de son œuvre où d'ailleurs il appelle les Hongrois des Scythes, n'a fait qu'appliquer aux Hongrois ce qu'il avait lu dans le célèbre chapitre de Justin sur les Scythes que le moyen âge identifiait avec tous les peuples venus de la „froide Scythie“ (Ronsard) que l'on plaçait dans la zone septentrionale du disque terrestre.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> E. Settegast (*op. cit.*) a déjà fait justice de cet argument de Suchier, mais comme il ne connaissait que la variante de l'édition Hippeau, il nous a semblé utile de remettre au point la question. D'ailleurs en connaissant toutes les variantes on peut douter que son hypothèse relative au personnage d'Otré puisse être maintenue.

<sup>2</sup> Le texte de Regino dans *Mon. Germ. Hist. SS. t. I, p. 600*. Le mot *fama* se rencontre aussi dans le texte de Justin: „Carnibus siquidem, ut fama est, crudis vescuntur, sanguinem bibunt, corda hominum quos capiunt particulatim dividentes veluti pro remedio devorant, nulla miseratione flectuntur, nullis pietatis visceribus commoventur. Capillum usque ad cutem ferro caedunt.“ (Chap. XLI; ed. Pertz).

Cependant cette croyance savante ne dut guère sortir du fond des cloîtres, du moins en territoire français on n'en trouve nulle trace. Il est assez difficile d'imaginer que cette fausse identification des Hongrois et des Scythes „anthropophages“ — ce que d'ailleurs ils n'étaient nullement — ait été le germe de la légende de l'ogre dans la croyance populaire.

Pour trouver l'origine de l'ogre, notre premier devoir est d'établir quels sont les premiers auteurs qui connaissent ce monstre.

D'isons-le dès l'abord: le mot est relativement très rare dans l'ancien français. Il est absolument introuvable dans les chansons de geste, ce qui devrait faire rêver les partisans de la théorie de l'ogre hongrois, puisque c'est précisément là que les „Hongres“ jouent assez souvent le rôle odieux des ennemis de la chrétienté et se trouvent englobés parmi les Sarrasins.

Par contre, le classique auteur de romans Chrétien de Troyes nous parle le premier et plusieurs fois des ogres. Dans une variante de *Lancelot*, l'intrépide paladin, suivant la piste du chevalier inconnu qui a emmené la femme du roi Arthur, reçoit cette réponse lorsqu'il essaie de se renseigner auprès de gens qu'il rencontre en chemin:

Par foi, seignor, Meleaguanz,  
Uns chevaliers corsuz et granz,  
Fiz le roi des ogres l'a prise.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Les dictionnaires de Godefroy et de Littré ne mentionnent pas de textes remontant au delà du XVI<sup>e</sup> siècle. Les textes qui vont suivre ont déjà été cités par Settegast (*art. cit.*). Je cite d'après Wendelin Foerster: *Christian v. Troyes sämtl. erh. Werke*, IV. Halle, 1899; v. 641, ms. T, var. 41 et 43. Les autres manuscrits offrent la leçon Gorre ou Goirre. Pour le mot *ogre* chez Chrétien cf. W. Foerster, *Wörterbuch zu seinen sämtl. Werken*, Halle, 1914 (Rom. Bibl. XXI). Settegast a rejeté la variante citée comme de nulle valeur probante en face de la majorité des autres leçons. Nous croyons devoir affirmer que c'est précisément cette variante qui a gardé forme et sens primitifs du mot.

## L'OGRE

D'autre part nous lisons dans Perceval que Guinganbresil, „mestre“ du roi d'Escavalon, invite Gauvain à aller chercher la lance dégouttant du très précieux sang du Sauveur, en ces termes:

Et s'est escrit qu'il iert une ore  
Que toz li reaumes de Logres,  
Qui jadis fu la terre as ogres,  
Sera destruis par cele lance.<sup>1</sup>

Enfin l'exemple suivant est du XIV<sup>e</sup> siècle, c'est *La lettre de Faramont à Méliadus* qui nous le fournit:

Par vos se puet bien maintenir  
L'onor del roaume de Logres;  
Se tuit li sesne estoient ogres,  
Si n'auront ils à vos durée.<sup>2</sup>

Dans ces textes *ogre* n'a pas manifestement le sens de monstre anthropophage. Chez Chrétien de Troyes c'est tantôt le nom d'un souverain mystérieux dont le fils enlève la femme d'Arthur, tantôt celui d'un peuple ou, — si l'on prend le mot au singulier, comme certaines variantes nous l'offrent, — d'un souverain qui régna jadis sur le royaume de Logres.

<sup>1</sup> Je cite d'après l'édition de Hilka: *Der Percevalroman* (Li contes del Graal). Halle, Niemeyer 1932; vv. 6168—6171. Les variantes donnent: *al ogres*, *a l'ogre* et un texte donne même: *as ongres* (Bibl. Nat. ms. fr. 1429, f. 48 v<sup>o</sup>). Encore un copiste qui, Walckenaër avant la lettre, a rapproché *ogre* des Hongrois, sans que cela prouve autre chose que l'existence d'une homonymie fâcheuse. C'est G. Huet qui a appelé l'attention sur ce passage: *Ogre dans le Conte du Graal*, Romania XXXVII, 301.

<sup>2</sup> Ce texte a été publié dans la *Rev. des Langues Romanes* t. XXXV, p. 233, et cité par Sainéan. *Les sources indigènes* I, 265. Le passage cité chez Godefroy: „Les ogres fiers leur soif mesme y estanchent . . .“ que G. cite d'après G. Dassy se trouve en réalité selon G. Huet (*Romania* XXXVII, 305, n. 2) dans la *Galljade* de G. Le Fevre (1578) et signifie *onagre*; il n'a donc aucun rapport avec notre problème.

## L'OGRE

En effet, dans les passages que nous avons cités, le mot *ogre* rime à deux reprises avec Logres, nom du pays du roi Arthur. Ferdinand Lot a montré que ce mot est le nom gallois de l'Angleterre et correspond à gall. *Lloegyr*. Dans *Lancelot* le héros du roman se dit originaire de Logres, c'est-à-dire Anglais.<sup>1</sup>

Or cet Anglais Lancelot, en poursuivant le ravisseur de sa dame, arrive dans le royaume de Bademagu, roi de Gorre ou plutôt, selon notre variante, roi des Ogres. Le fils de ce roi, Méléagant était le chevalier inconnu qui parut à la cour d'Arthur et enleva la reine Genièvre. Dans le royaume de Bademagu Lancelot trouve une multitude d'hommes prisonniers de ce roi mystérieux qui se disent Logriens, mais qui ne peuvent retourner dans leur pays. Depuis l'étude de Gaston Paris sur le *Conte de la Charrette* (Romania XII, 510) nous savons que ce conte apparemment chaotique cache une variante celtique de la légende d'Orphée. Lancelot est ici un Orphée nordique descendant par le pont de l'épée aux enfers pour délivrer sa dame. Ainsi le pays des Ogres ou de l'Ogre, c'est l'enfer, le règne d'Orcus, dont „nul ne retourne“, écrit le poète.<sup>2</sup>

L'ogre de Lancelot est dès lors synonyme d'Orcus et ainsi nous sommes revenus insensiblement à l'ancienne étymologie de *ogre*.

Dans *Perceval* le poète est encore plus explicite et affirme que le pays de Logres avait jadis appartenu aux „ogres“.

Alphonse Hilka qui a utilisé les papiers de Baist, a fait suivre le texte de *Perceval* d'une note précieuse qui semble résoudre l'énigme de ces Ogres maîtres de l'Angleterre. Ils correspondent en effet aux géants de Geoffroy de Monmouth

<sup>1</sup> Ferd. Lot: *Étude sur le Lancelot du Lac en prose*, Paris 1918; p. 141 et 231.

<sup>2</sup> Je ne saurais expliquer le *Gorre* et le *Goirre* des autres variantes, pas plus que Gaston Paris d'ailleurs p. 513.

## L'OGRE

qui affirme que primitivement le pays n'était habité que de quelques géants: „Jaianz i suelent abiter“, dit Wace à son tour dans son poème où il raconte le débarquement de Brut.<sup>1</sup> Ajoutons que d'après un autre récit légendaire les filles rebelles d'un roi de Grèce furent débarquées sur ces côtes sauvages:

Ceo aparceurent li malfée  
Qe sunt apellez incubi,  
Ceo sunt espiritz, jeo vous di,  
Qe tiel por lors avoient  
Humeine forme pernoient...  
E là furent engendré  
Enfanz qi géaunz devindrent  
E après la terre tindrent.<sup>2</sup>

Or, n'est-il pas singulier que ces monstres géants qui s'appelaient ogres selon Chrétien, se rencontrent aussi dans Beowulf, le plus ancien poème anglais, sous le nom de *orcneas*?

... thanon untydras ealle onwōcon,  
eotenas ond ylfe ond *orcneas*,  
swylce g gantas, tha wi gode wunnon  
lange thrage; th him δoes lēan forgeald<sup>3</sup>

... de là sortirent tous les monstres, géants et elfes et *orcneas*, ainsi que les *Gigantes*, qui menèrent une longue lutte contre Dieu: il les en punit bien.

Les *orcneas* de Beowulf ont donné tout au moins autant de fil à retordre aux germanistes que notre ogre aux confrères romanistes. Grimm les a rangés sans se soucier autrement de l'explication linguistique dans la famille de Orcus,

<sup>1</sup> *Percevalroman*, p. 734.

<sup>2</sup> Jubinal, *Nouveau recueil de contes*. Paris 1842; II, 354: *Des granz Jaianz ki primes conquistrent Breitaine*.

<sup>3</sup> Je cite l'édition bilingue de Moritz Trautmann, *Das Beowulflied*; *Bonner Beitr. z. Anglistik*, Bonn, 1904.

le sens de „monstre marin“ lui paraissant en dire assez. Kluge (*Zum Beowulf*, Bonner Beitr. IX, 188) n'approuve pas cette explication, car Orcus n'explique pas le *n* de *orcneas*. Il serait plutôt tenté d'y voir une forme parente de v.-scand. *Orkn* „phoca barbata“ et quant à la désinence *-eas* il l'interprète comme une erreur pour *-eoh*. A l'opposé de Kluge, Bugge (*Ueber Beow.* Bonner Beitr. XII, 80) a maintenu son ancienne opinion qui lui faisait rattacher ce mot à *Orcus*; et il cite en guise de preuve le dérivé de *Orcus*, *orc* qu'on trouve en anglo-saxon et dans toute la Germanie (cf. Grimm, Wörterbuch, *orke*, *ork*, *org*). Il cite même les formes romanes qui désignent toutes un être infernal, une sorte de démon. Mais le *n* de *orcneas* lui cause aussi beaucoup de souci. Un peu plus tôt il était d'avis que *orcneas* était une forme ressemblant à v.-angl. *Perseâs*, *Indeâs*. Mais maintenant il trouve que par là *n* de *Orcneas* n'est pas expliqué. „On aurait beaucoup de peine à expliquer ce *n* en le faisant dériver d'un lat. *orcinus*, ou d'une combinaison avec un mot autochtone (comme le *n* en v.-scand. *markn* „mercatus“, et v.-scand. *Orkneyjar* „Orca-des“). Et abandonnant cette explication que je trouve la seule plausible, il essaie d'expliquer *orcneas* qui serait un composé, à l'opposé de tous ses parents germaniques et romans. Finalement Ten Brink (*Beowulf*, Strasb. 1888, p. 10) trouve un *Orceâs* sans *n*, qu'il considère comme le dérivé „correct“ de *Orcus* (Corpus Gl. 1080) et qui est une glose du mot latin *immanes*, et il cherche dans la graphie *orcneas* une influence du mot latin équivalent.

Je crois que c'est le dictionnaire de Murray qui a trouvé juste en supposant au lieu de toutes ces explications embrouillées à plaisir un singulier \**orken* (ou plutôt \**orkn*) conforme au pluriel *orcneas*. Le *orcneas* de *Beowulf* ainsi que le nord. *ôgn* cité par Baist (Hilka p. 734) correspondent parfaitement à la forme française *ogre* et remontent en dernière analyse à lat. vulg. \**orcānus* dérivé lui-même de *Orcus*. Les *orcneas* ou *orkn* ont passé de la mythologie latine dans la mythologie anglaise tout comme les *Gigantas*

## L'OGRE

de Geoffroy de Monmouth qui figurent aussi à côté des elfes et des „orcneas“.

D'ailleurs dans toute la Germanie *ork* semble répandu dès le myen âge. Un poète allemand du XV<sup>e</sup> siècle, Vintler écrit ainsi (Grimm, *orke*):

sô sagt auch maniger ze teute  
er hab den orken und elben gesehen

Ici, *orke* avoisine la même famille de monstres, les elfes, que dans *Beowulf*. Récemment on l'a rencontré dans le Tyrol sous la forme de *Norgen, Lorgen, Orgen*.<sup>1</sup>

Mais peut-être convient-il d'évoquer aussi le milieu où vivent les *orcneas* de *Beowulf*. Les *orken* sont nés et vivent dans l'ancre de Grendel. Or ce Grendel est un démon de taille gigantesque, buvant du sang humain et croquant volontiers les habitants terrestres. Il habite dans les profondeurs marécageuses de la mer (*nicera mere*, *nichsenmeer*) qui n'est accessible que par un passage étroit où ne peut descendre qu'un seul homme à la fois (*an-padas* = *ein-pfade*), tout comme Lancelot lorsqu'il pénètre dans le pays des ogres, en traversant le pont de l'épée. Et quel terrible monstre que ce Grendel, dont *Beowulf* délivre *heorôt*, le château des plaisirs de Hrôdgâr! Il s'y glisse la nuit comme l'ogre qui veut manger le Petit-Poucet et ses frères et croque à belles dents les héros dormants. „Il saisit vite d'abord l'un des guerriers dormants, le déchira et mordit sans pitié son corps, but le sang coulant à flots; il ingurgita avec une gloutonnerie criminelle: bientôt il eut fini de manger toutes les parties du cadavre, pieds et mains...“ (740). Voilà l'ogre! L'Orcus latin et le Grendel anglais sont des frères et les *orcneas* sont à leur place dans l'ancre de ce monstre.

De l'Angleterre le mot et la chose ont repassé sur le continent. C'est sous la forme *\*orgn*, *\*orkn* que le démon

<sup>1</sup> Schneider, *Rom u. Romgedanke im MA.* Munich, 1926; p. 35.

terrible dut pénétrer en Gaule latine où dès le VII<sup>e</sup> siècle son culte est attesté par la vie de saint Éloi: „Nullus nomina demonum, aut Neptunum, aut *Orcum*, aut *Dianam*, aut *Geniscum*, aut ceteras eiusmodi ineptias credere aut invocare praesumat“ (Grimm, D. Myth. Append. 402). Mais les textes de Chrétien sont là pour attester que même au XII<sup>e</sup> siècle l'idée des ogres était encore attachée aux îles britanniques; de là la figure du monstre a pénétré dans l'imagination des poètes et ensuite du peuple français.<sup>1</sup> Ensuite, c'est Charles Perrault qui, en date, vient immédiatement après les romans de Chrétien et la *Lettre de Faramont*, en nous présentant l'ogre qui veut dévorer le *Petit-Poucet* et ses frères, l'ogresse qui se prépare à manger la *Belle-au-bois-dormant* avec tous ses merveilleux enfants et l'ogre transformé en souris, croqué par le *Chat botté*. Mais même l'imagination populaire semble avoir conservé assez longtemps le souvenir de l'origine britannique de l'ogre. En effet certaines variantes du *Petit-Poucet* emploient à la place de l'ogre l'expression *Sarrasin de Bretagne*.<sup>2</sup>

Et je crois que les linguistes peuvent aussi avoir la conscience tranquille en apparentant fr. *ogre* à ital. *orco* „fantôme“, rhétorom. *ōrk*, *yerk* „homme sot“; logod. *orku*; suisse *nortse* „sorcier“; esp. *Huergo*, *huerco* „enfer, oivière“; catal. *orch*, „homme sot“; *orch* „abîme, enfer“.<sup>3</sup>

Seulement la forme française montre nettement que nous devons remonter à un \**orcānus* et non à *orcus*. Cet

<sup>1</sup> Cf. Baist chez Hilka, p. 734.

<sup>2</sup> Cf. P. Saintyves, *Les contes de Perrault et les récits parallèles*, Paris, Libr. crit. 1923, p. 299. M. Saintyves semble ajouter foi à la légende savante de ogre-hongre. Il n'attache, par contre, aucune importance aux variantes que nous venons de citer.

<sup>3</sup> Le grand dictionnaire de Murray (*A new engl. Dict.*) écrit ceci au mot Ogre „The OSp. reprs. of Orcus were *huerco* (Percivall) *huergo*, *huerco* (Diez)“. Je ne sais à quel Percivall Murray fait allusion ici, mais si en réalité on rencontre un *huerco* dans un *Percival* espagnol avec le même sens que chez Chrétien, l'étymologie de *ogre* cesse d'être problématique.

## L'OGRE

\**orcānus* est à la base des formes germaniques qui ont passé de l'anglais en français. Cette forme pouvait être soit \**orkn*, soit *ōgn* comme le pense Baist. Tous deux aboutissent à *ogre*. Pour la consonne finale cf. *hafne* (Rutebeuf) > *havre*, *organos* > *ogres*, *ogres* „orgue“ (Lancelot 3530) :

Li chevalier estrange mande  
 Li roist tantost, et l'an li mainne  
 An la place qui estoit plainne  
 Des janz del reaume de Logres;  
 Qu'aussi con por oïr les *ogres* (var. *orgues*, *orgres*)  
 Vont au mostier a feste anvel,  
 A Pantecoste ou a Noel;  
 Les janz acostumeemant . . .

D'ailleurs, même la forme du mot avec *n* final est attestée en français. Ce n'est pas un auteur français qui nous l'a conservée, mais un adaptateur allemand de Chrétien, l'illustre Gottfried de Strasbourg, qui fait combattre Tristan contre un géant gallois qu'il appelle d'un nom français qu'il a sans doute recueilli dans sa source, *Urgan li vilus* „Urgan le velu“:<sup>1</sup>

Als uns diu ware istorje seit  
 von Tristandes manheit,  
 so was des selben males  
 dem Lande ze Swales  
 ein rise bi gesezzen,  
 hocvertic und vermezzen,  
 und haete uf der rivagen hus  
 und hiez der *Urgan li vilus*.  
 dem selben risen dem was Gilan  
 und sin lan undertan

D'après l'histoire véridique qui nous raconte l'âge viril de Tristan il y avait à la même époque en pays de Galles un géant vaillant et insolent qui avait sur le rivage une maison et s'appelaît Urgan li vilus. Au même géant, Gilan et son pays étaient soumis.

<sup>1</sup> V. 15915, éd. Ranke. Au vers 16235 nous lisons le cas régime: *Urganen li vilieu*.

## L'OGRE

Alors, autre Ulysse, Tristan ayant aveuglé d'un coup de lance le géant velu et lui ayant coupé le bras avec son sabre, met en fuite et délivre le pays de ce cauchemar.

N'a-t-on pas reconnu dans le géant de Gottfried qui a copié ici servilement son modèle français jusqu'à lui prendre la forme même du nom de son héros, épithète comprise, le géant dont Beowulf délivra la côte d'Angleterre? En tout cas la forme française du nom était *Urgan* ou *Urgen* avec *n* final.

La forme française du nom me semble avoir été conservée aussi par le *Lancelot en prose* dont l'auteur transcrit ainsi le texte de Chrétien: „la lance de laquelle le fer saigne sans cesser de laquelle il est escript que tout le royaulme de Logres dont *Orgeus* en fut roy et seigneur a jadis par ceste lance esté conquis.“ Négligeons l's du nominatif et remplaçons le *u* de *Orgeus* par *n*, en corrigeant ainsi l'erreur usuelle des copistes et éditeurs, et nous obtenons précisément la forme de Gottfried: *Orgen*.<sup>1</sup> Cela montre que pour l'adaptateur du roman en prose la synonymie de *ogre* et de *orgen* était connue. Les deux formes vivaient côte à côte pendant quelque temps.

L'ogre qui excite l'imagination des petits Français n'a donc rien de commun avec les Hongrois, puisqu'il existe en réalité, il mange les hommes et les enfants de préférence: c'est Orcus, la Mort.

Un grand dilettante moderne qui n'est autre qu'Anatole France a deviné avec son rare bon sens les conclusions que l'on vient de lire. En effet il fait causer ainsi les personnages dans un petit mémoire sur les contes de fée (*Le livre de mon ami*), auquel il donne, comme jadis Walckenaër, la forme dialoguée:

*Raymond:*

Toutefois il est assez probable que les contes de fées, et notam-

<sup>1</sup> Hilka (p. 733) ne voit dans cette forme qu'une mutilation de *ogre*.

## L'OGRE

ment ceux de Perrault procèdent des plus anciennes traditions de l'humanité!

*Octave:*

Je vous arrête, Raymond. Bien que peu au fait de la science contemporaine, et plus occupé d'agriculture que d'érudition, j'ai lu dans un petit livre fort bien écrit que les ogres n'étaient autres que les Hongres ou Hongrois qui ravagèrent l'Europe au moyen-âge...

*Raymond:*

Nous avons changé tout cela, mon cher Octave, et votre petit livre, qui a pour auteur le baron Walckenaër, est bon à faire des cornets. Les *Hongrois* s'abattirent, en effet, comme des sauterelles sur l'Europe à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. C'étaient d'épouvantables barbares; mais la forme de leur nom dans les langues romanes s'oppose à la dérivation proposée par le baron Walckenaër. Diez donne au mot ogre une plus ancienne origine; il le fait sortir du latin *orcus*, qui selon Alfred Maury, est d'origine étrusque. Orcus est l'enfer, le dieu dévorant, qui se repait de chair et préfère celle des enfants au berceau...

Et c'est aussi notre conclusion.



### III

## LES HONGROIS-SARRASINS DANS LA CHANSON DE ROLAND ET LES CROISÉS FRANÇAIS EN HONGRIE

Depuis les recherches de Ferdinand Lot<sup>1</sup> il n'est plus permis de placer la composition de la Chanson de Roland après les premières croisades d'Orient.

Et pourtant que d'hypothèses n'a-t-on pas échafaudées sur les noms utilisés par Turolodus! Voici, par exemple, ce fameux *Butentrot* qui, dit-on, joue un si grand rôle dans l'histoire de la croisade de 1097. Turolodus en fait venir une armée de Baligant:

La premiere est de cels de *Butentrot*,  
Et l'altre apres de *Micenes* as chefs gros (3220.)

Cependant, si l'on avait feuilleté avec plus de diligence *l'Énéide*, on aurait peut-être hésité à fonder sur ce nom la chronologie du poète, comme on l'a fait si souvent:

Litoraque *Epiri* legimus portuque subimus  
Chaonio et celsam *Buthroti* accedimus urbem (III, 292).

Mycènes et ses habitants se rencontrent aussi très souvent dans *l'Énéide*, puisque c'est de son port que la flotte d'Agamemnon part pour la conquête de Troie, c'est là que les Grecs feignent de retourner pendant qu'ils font entrer le cheval de bois dans la ville assiégée. Et les vers de Virgile que nous venons de citer, nous font comprendre

<sup>1</sup> *Romania*, t. LIV (1928).

aussi où le poète français a cueilli l'énigmatique „terre de Bire“ que l'on a si justement identifiée avec l'Épire.

Ajoutons encore que l'*Argoilles*, (*Argoillie*, *Arguille*) de la Chanson nous renvoie directement à Virgile pour qui *Argolicus* est un synonyme de „grec“, et je n'hésite pas à voir dans „*Torleu, rei persis*“, une réminiscence de *Troilus*, fils de Priam (I, 474) mentionné par Virgile.

Il se peut d'ailleurs que tous ces noms aient été suggérés au poète par un extrait en prose de l'*Énéide* . . .

Or, si les croisades d'Orient ne pouvaient influencer l'auteur de la Chanson, nous devons aussi rejeter toutes les hypothèses qui rattachent la présence des Hongrois dans l'armée de Baligant, émir de Babylone, au souvenir des revers que les premières bandes indisciplinées de Pierre l'Ermite, de Gautier Sans-Avoir, d'Émicho subirent en Hongrie.<sup>1</sup>

On connaît d'ailleurs l'érudition confuse de Turolodus. Il fait flèche de tout bois et il lui suffit d'avoir recueilli tel nom dans une chronique ancienne ou contemporaine pour l'associer à d'autres sortis de son imagination. Prototype et modèle de tous les jongleurs du moyen âge, ce n'est pas de fidélité historique et géographique qu'il se pique, puisqu'il ne se donne même pas la peine de s'informer sur l'Espagne, théâtre choisi par lui pour sa narration grandiose.

Néanmoins, une chose paraît certaine: il avait sous les yeux la *Vita Caroli Magni* d'Éginhard. C'est de là qu'il a tiré sa philosophie de l'histoire: et conformément à l'esprit des croisades d'Espagne qui occupaient les esprits de son époque, il divisa l'univers en deux camps: Francs-chrétiens et Sarrasins-paiens. Comme le porteur de son idée de mission était l'empereur Charlemagne, tous les peuples

<sup>1</sup> Cf. notamment Boissonnade, *Du nouveau sur la Chanson de Roland* p. 181; Birkás, *Les Hongrois dans la Ch. de R.*; *Revue des Études Hongroises* 1924, p. 192.

## HONGROIS DANS LA CHANSON DE ROLAND

qui figurent dans la *Vita* d'Éginhard comme adversaires de l'empereur durent passer au camp ennemi:

Encuntre mei revelerunt li Seisne  
Et Hungre et Bugre et tante gent averse . . . (2921.)

— s'écrie Charlemagne après la perte de Roland et un peu plus bas, au vers 3254, parmi les „échelles“ de Bali-gant figurent aussi les Huns avec les Hongrois:

L'altre est de Hums et la terce de Hungres . . .

et on n'a qu'à parcourir la liste des autres „échelles“ pour voir avec quelle fécondité l'imagination du poète, à court d'informations précises, travaillait quand il s'agissait d'inventer des noms de peuple: géants de *Malprose*, gens de *Baldise* la lunge, ceux de *Val Penuse* — des diables, sans doute — ceux de *Joie* et de *Maruse*, de *Leus* et d'*Astrimonie*, d'*Argoille* et de *Clarbonate*, enfin les „barbés de *Fronde*“.

Dans toute cette macédoine diabolique — Argoille mis à part — il n'y a guère que les Huns et les Hongrois qui aient une teinture historique. Mais où le poète a-t-il cueilli le nom des Hongrois-Sarrasins et comment expliquer son injustice envers ce peuple qui depuis tantôt cent ans marchait sur la voie du salut et avait même donné un roi qui jouissait d'une réputation extraordinaire de sainteté dans le monde chrétien, Étienne ayant reçu du grand pape Sylvestre II la couronne angélique et accueilli à bras ouverts les pèlerins se rendant en Terre-Sainte et leur ayant même fait construire des hospices à Rome et à Jérusalem?

Pour moi il ne fait pas de doute que Tuoldus ignorait tout des Hongrois, sauf leur nom qu'il rattachait, comme on le voit, à celui des Huns, ce qui était l'usage général de l'historiographie de l'époque. Or on sait qu'une des grandes victoires de Charlemagne, racontée par Éginhard (chap. 13), était celle remportée sur les Avars qu'il écrasa en envoyant son fils Pépin en Pannonie. Ainsi les „Avers“ sont

entrés eux aussi dans l'armée de Baligant (vers 3242) mais ils ont amené avec eux les Huns et les Hongrois. En effet, Éginhard lui-même appelle les Avars des Huns, ce qui est peut-être moins faux que l'identification des Huns et des Hongrois. Cette équation Huns-Avars-Hongrois explique donc la présence des Hongrois dans la chanson de Roland.

En relisant d'ailleurs la *Vita Caroli Magni*, on a l'impression que les érudits n'ont pas exploité suffisamment cette source vénérable pour expliquer la genèse du poème.

La critique a admis, il est vrai, que l'auteur du poème a lu la *Vita Caroli Magni* et qu'il en a même tiré l'idée de la défaite de Roncevaux qui est à la base de son œuvre, y compris le nom de son héros. On sait en effet qu'Éginhard fait un récit détaillé de la campagne de l'empereur en Espagne, rapporte les circonstances de la défaite de son arrière-garde dans les Pyrénées et nomme parmi les victimes des montagnards basques ce Roland, comte de la Marche de Bretagne (*Hruodlandus Brittanici limitis praeffectus*) que la plume du poète métamorphosera en un neveu de Charlemagne.

D'autre part, la biographie d'Éginhard a été invoquée pour expliquer la liste que Turolde donne des conquêtes de l'épée de Roland: le poète n'a fait ici, en somme, que résumer, en les complétant de quelques conquêtes de fantaisie, les diverses campagnes de Charlemagne narrées par son auteur. De même, le rôle attribué dans le poème aux Huns, Avars et Sorabes, figurant dans l'armée de Baligant, s'est avéré aussi un souvenir de la lecture d'Éginhard et on a reconnu que plusieurs éléments du portrait de l'empereur ont été tirés du même auteur.<sup>1</sup>

Tout cela n'est pas peu de chose, mais en y regardant de plus près, on aurait pu trouver mieux. A mon avis,

<sup>1</sup> Tavernier, *Zur Vorgeschichte des altfranz. Rolandsliedes*. Rom. Studien V; pp. 164, 34 et 141. Cf. les vers 2322—2332 du manuscrit d'Oxford

ceux qui ont établi le bilan d'Éginhard dans la formation de la Chanson de Roland se sont rendus coupables du péché d'omission. Fascinés par le récit dramatique du coup de main des Basques qui offrait une ressemblance si frappante avec la narration de Tuold, ils ont négligé de lire la *Vita* avec les yeux du poète émerveillé de la grandeur de la figure impériale et avide d'y trouver de la matière pour le poème dont il mûrissait l'idée dans son cerveau.

Pour moi, il ne fait pas de doute qu'à part la trahison de Ganelon, *toute l'intrigue* de la Chanson de Roland a été puisée dans la *Vita* et que même le portrait moral des Sarrasins, tel qu'il se dessine dans le poème, fut calqué sur tel chapitre d'Éginhard.

Si l'importance de certaines pages d'Éginhard pour la composition de la Chanson de Roland a échappé jusqu'à présent aux chercheurs les plus avertis, c'est qu'elles se rapportent dans son œuvre non à l'épisode des Pyrénées, mais aux Saxons qui ont été les grands, les véritables adversaires de l'empereur.

Voici en effet ce que nous lisons dans Éginhard à propos de ce peuple féroce et surnois (chap. 7):

„Cette guerre terminée, l'on reprit celle de Saxe, qui avait pu sembler un moment interrompue. Aucune ne fut plus atroce, plus pénible pour le peuple franc. Car les Saxons, comme presque toutes les nations de Germanie, étaient d'un naturel féroce: *ils pratiquaient le culte des démons, se montraient ennemis de notre religion et ne voyaient rien de déshonorant à violer ou transgresser les lois divines ou humaines.* Le tracé des frontières entre notre pays et le leur mettait, en outre, chaque jour la paix à la merci d'un incident: presque partout en plaine, sauf en quelques points où de grands bois et des montagnes forment une séparation nette, elles étaient le théâtre de scènes constantes de meurtres, de rapines et d'incendies, se répétant de part et d'autre. Les Francs finirent par en être

tellement excédés que, jugeant désormais insuffisant de rendre coup pour coup, ils résolurent d'entamer une lutte ouverte.

La guerre fut donc déclarée. Elle fut menée des deux côtés avec une égale vigueur, quoique avec des pertes plus sérieuses chez les Saxons que chez les Francs, et se poursuivit pendant trente-trois années consécutives. Elle eût pu finir plus vite n'eût été la perfidie des Saxons. *Il est difficile de dire combien de fois, vaincus et suppliants, ils se rendirent au roi, combien de fois ils promirent de faire ce qu'on exigeait d'eux, combien de fois ils livrèrent sans délai les otages qu'on leur réclamait, combien d'ambassades ils reçurent, domptés à de certains moments et assez affaiblis pour se déclarer prêts à abandonner le culte des démons et à se soumettre à la religion chrétienne. Mais s'ils se montraient parfois enclins à céder, ils étaient toujours prompts à renier leurs engagements*, au point qu'on ne saurait dire lequel des deux ils faisaient avec le plus de facilité: et de fait, à compter du début de la guerre, il ne se passa pour ainsi dire pas d'année sans pareille trahison de leur part.

Mais leur manque de foi ne put avoir raison de la grandeur d'âme du roi ni de sa constance dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; elle ne put le décider à lâcher prise, et *il ne laissa jamais passer aucun acte de ce genre sans se venger de leur perfidie et leur imposer un juste châtement soit en marchant contre eux lui-même, soit en envoyant contre eux des troupes commandées par ses comtes*. Ayant ainsi fini par triompher des plus intraitables et par les réduire à merci, *il déporta, avec leurs femmes et leurs enfants, dix mille de ceux qui habitaient sur les deux rives de l'Elbe et les dispersa par petits groupes à travers la Gaule et la Germanie*. Et l'on sait que la guerre, après tant d'années de luttes, ne s'acheva que *lorsque les Saxons eurent accepté les conditions imposées par le roi: abandon du culte des démons et des cérémonies nationales, adoption de la foi*

*et des sacrements de la religion chrétienne, fusion avec le peuple franc en un peuple unique.*<sup>1</sup>

Une lecture attentive de ce texte doit nous amener à penser que Tuold à qui le court chapitre (9<sup>e</sup>) sur la campagne d'Espagne offrait peu de matière, s'est reporté au récit des deux chapitres précédents pour imaginer l'intrigue de son poème. Ces Saxons vaincus et suppliants, promettant à l'empereur de faire ce qu'on exige d'eux, quittes à le tromper, le danger une fois passé, ce sont le roi Marsile et ses Sarrasins. Ces otages offerts et livrés de gaieté de cœur, n'est-ce pas le prix du stratagème proposé par le rusé Blancandrin et accepté d'enthousiasme par le conseil des Sarrasins? Et la promesse fallacieuse des Saxons formulée par leurs ambassadeurs, d'abandonner le culte de leurs idoles et de recevoir le baptême, n'est-elle pas identique à celle que Marsile fait transmettre à Charlemagne par ses ambassadeurs?

Li reis Marsilie out finet sun conseil,  
 Dist a ses humes: Seignurs, vos en ireiz,  
 Branches d'olive en voz mains portereiz,  
 Si me direz a Carlemagne le rei,  
 Pur le soen deu, qu'il ait merci de mei.  
 Ja einz ne verrat passer cest premer meis  
 Que je'l sivrâi od mil de mes fedeilz,  
 Si recevrai la chrestiene lei.  
 Serai ses hom par amur et par feid.  
 Sil voelt ostages, il en avrat par veir.  
 Dist Blancandrins: Mult bon plait en avrei. Aoi.

Ces vers semblent résumer tout ce qu'Éginhard a dit du caractère sournois des Saxons, de leurs vaines promesses et des otages nombreux qu'ils livrèrent sans se préoccuper de leur sort après la rupture de leurs engagements.

<sup>1</sup> Traduction de Louis Halphen, *Éginhard, Vie de Charlemagne*. (Les classiques de l'Histoire de France au moyen âge.) Paris, 1923.

On sait que la proposition de Marsile n'est pas acceptée d'emblée. Roland rappelle à Charlemagne que ce n'est pas la première fois qu'on entend ces belles promesses et qu'en certaine occasion déjà l'empereur fut accusé de légèreté pour y avoir ajouté foi. Il l'a payée d'ailleurs bien cher, sa belle confiance: deux barons envoyés en ambassade y perdèrent leur tête.

Or c'est encore là une réminiscence d'Éginhard: les Saxons, eux aussi, se rendirent coupables non pas d'une, mais de nombreuses trahisons: „il ne se passa pour ainsi dire pas d'année sans pareille trahison de leur part“.

Selon Éginhard les Saxons pratiquaient le culte immonde des démons et se montraient des ennemis acharnés de la religion chrétienne, en violant continuellement les lois divines et humaines. Ai-je besoin de rappeler que les Sarrasins de Tuold sont la gent diabolique par excellence et que Marsile et ses alliés entretiennent des rapports intimes avec les démons? Parmi les barons de Marsile et de Baligant, il en est qui pratiquent la nécromancie, qui se parent de cadeaux de l'enfer, mais tous adorent les idoles de Mahumet, d'Apollin, de Tervagant. Et leur fausseté insigne, comme celle des Saxons, consiste précisément en cette promesse d'accepter la „loi de salveté“, la loi du salut, et ce, dans l'intention de violer cet engagement sacré: c'est là tromper à la fois Dieu et son apôtre impérial.

Mais la perfidie des Sarrasins ne reste pas impunie: c'est d'abord le baron Roland qui triomphe de ses ennemis avant de mourir, puis c'est l'empereur en personne qui accourt pour écraser les armées de Marsile et de Baligant. De même Éginhard nous assure que Charlemagne ne laissa passer aucun acte de trahison sans se venger de la perfidie des Saxons, „soit en marchant contre eux lui-même, soit en envoyant contre eux des troupes commandées par ses comtes“.

La victoire finale sur les Saxons aboutit à leur déportation massive; on lit chez Éginhard qu'ils furent éparpillés en Gaule et en Germanie, avec leurs femmes et leurs

## HONGROIS DANS LA CHANSON DE ROLAND

enfants“. Ils furent aussi obligés d'abandonner le culte des démons et leurs cérémonies nationales et d'accepter d'être tenus sur les fonts baptismaux. On se rappelle qu'après la prise de Sarragosse les Sarrasins subissent le même sort (vv 3660—3674):

Li emperere ad Sarraguce prise,  
A mil Franceis funt ben cercer la vile,  
Les sinagoges et les Mahumeries.  
A mailz de fer et a cuignees qu'il tindrent,  
Fruissent les ymagenes et trestutes les ydeles,  
N'i remeindrât ne forz ne falserie.  
Li reis creit en deu, faire volt sun servise;  
E si evesque les eves beneissent,  
Meinent paien entresqu'al baptisterie  
Sor i ad cel qui Carle voillet cuntredire,  
Il le fait prendre o ardeir ou ocire.  
Baptizet sunt asez plus de · c · milie,  
Veir chrestien ne mais sul la reine;  
En France dulce iert menee caitive.  
Co voelt li reis, par amur cunvertisset.

Ainsi le sort de Bramidonie, femme de Marsile, est semblable à celui des Saxonnnes capturées par Charlemagne: elle est déportée en Germanie.

Ces rapprochements permettent de suivre la pensée de Turol. Ce grand poète, contemporain des croisades d'Espagne du X<sup>e</sup> siècle, rempli de l'idée de la mission des croisés français, reconnu en Charlemagne le symbole de cette idée, en lisant la biographie d'Éginhard. Enthousiasmé d'abord par le récit des campagnes glorieuses de Charlemagne et les détails de la défaite des diaboliques Saxons aux chapitres 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup>, il tomba ensuite, au chapitre 9<sup>e</sup>, sur la campagne victorieuse d'Espagne, suivie de l'épisode douloureux des Pyrénées qui d'ailleurs, même au dire d'Éginhard, n'empêcha pas le roi de continuer sa guerre contre les Saxons. Il y lut cette conclusion désolante que

„ce revers ne put être vengé sur-le-champ parce que les ennemis, le coup fait, se dispersèrent si bien que nul ne put savoir en quel coin du monde il eût fallu les chercher“. Éginhard voulait dire ainsi, en termes un peu voilés, que le coup de main des Basques restait impuni.

Mais Turolde ne l'entendait pas ainsi. Il imagina une vengeance définitive, écrasante. Il transforma ces Basques insignifiants en une grande armée de Sarrasins d'Espagne, fit de la défaite des Pyrénées le mobile de la victoire finale de la chrétienté sur les païens. Mais comme, à part la topographie et le résultat désastreux de la bataille, il ne trouva pas dans ce chapitre de quoi faire un grand poème héroïque, il fonda les détails de la guerre de Saxe dans la défaite pyrénéenne. Ignorant tout des mœurs et des intrigues politiques des rois maures de la péninsule, il puisa à pleines mains dans les pages où le biographe de Charlemagne analysait les mœurs et la religion des Saxons, ces ennemis dangereux de l'empereur, pour transporter les traits qu'il y recueillit aux Sarrasins d'Espagne. Ainsi les Maures d'Espagne sont devenus sous la plume de Turolde un peuple fourbe, sournois, pratiquant le culte des démons, promettant de se faire chrétiens et traîtres à leur promesse, que l'empereur force, à la pointe de l'épée, de recevoir le sacrement du baptême, qu'il fait même déporter en Allemagne, après la prise de leur dernier repaire.

L'idée de faire fusionner le campagne de Saxe avec celle des Pyrénées peut aussi avoir été suggérée au poète par l'analogie que présentent les deux théâtres de guerre chez Éginhard. En effet, non seulement l'embuscade des Basques était favorisée par des bois épais et les hautes montagnes dont ils dévalèrent pour massacrer les Francs jusqu'au dernier homme, mais encore la guerre de Saxe fut déclenchée, selon l'auteur, par le tracé des frontières où, en quelques points, „de grands bois et des montagnes forment une séparation nette“ et où l'on déplorait des „scènes constantes de meurtres, de rapines et d'incendies...“

Il y a encore un point de contact entre le récit des guerres de Saxe et celui de la défaite des Pyrénées. Dans son bilan final, Éginhard établit que la victoire remportée sur les Saxons n'alla pas sans de lourdes pertes pour la noblesse franque: „Cette guerre n'en coûta pas moins la mort à plus d'un représentant de la noblesse franque comme de la noblesse saxonne et même à quelques-uns de ceux qui occupaient les plus hautes charges“ (chap. 8). C'est là une remarque qui permettait à l'imagination de Turol d'agrandir les proportions de la défaite de Roncevaux. En lisant les guerres de Saxe dans Éginhard, il entrevoyait dans son imagination les corps des barons francs et sarrasins entassés sur le champ de Roncevaux, ce qui satisfaisait mieux sa soif de gloire que l'observation désolante du chapitre 9<sup>e</sup> où l'auteur affirmait que l'arrière-garde de Charlemagne fut massacrée jusqu'au dernier homme et que l'ennemi, son forfait accompli, s'était volatilisé, sans que l'on pût le relancer sur les hauteurs inaccessibles des Pyrénées.

On sait qu'au vers 2921 l'empereur, pleurant la perte de Roland, s'écrie:

Encuntre mei revelerunt li Seisne  
Et Hungre et Bugre et tante gent averse . . .

Ainsi le roi lui-même range les Saxons parmi les nations diaboliques (*averse*) qui semblent guetter le moment favorable pour se soulever. Ils sont même le premier peuple dont le caractère récalcitrant lui revient à l'esprit, dès qu'il pense à la perte qu'il vient de faire en la personne de son neveu.

Nous tenons ici la preuve matérielle de ce que nous avons avancé: Turol se rappelle fort bien ce qu'il a lu dans Éginhard sur les mœurs des Saxons, leur esprit de rébellion, leur trahison, bien qu'à la fin du poème il les range parmi les juges du „plaid“ de Ganelon (vv 3700 et 3793).

On a montré que les textes sibyllins et apocalyptiques qui présageaient le venue d'un empereur apostolique dans les temps précédant le jugement dernier, furent appliqués à l'empereur Charlemagne et utilisés par l'auteur de la Chanson de Roland.<sup>1</sup> Cela est juste, mais nous devons faire remarquer que le mobile de cette application a été fourni au poète, encore par la *Vita* d'Éginhard. Celui-ci consacre en effet tout un chapitre — le 32<sup>e</sup> — aux nombreux présages qui annoncèrent la mort de l'empereur. De fréquentes éclipses de soleil et de lune, une tache noire dans le soleil, l'effondrement d'un portique construit sur l'ordre du roi, l'incendie du pont de Mayence, un bolide traversant le firmament, „de fréquentes secousses qui ébranlèrent le palais d'Aix et des craquements continuels dans les plafonds“, la foudre tombant sur la basilique où l'empereur fut plus tard enseveli, voilà les signes par lesquels Dieu annonçait la fin prochaine de son apôtre qui d'ailleurs, dit Éginhard, ne tint compte d'aucun de ces présages.

Il est difficile de ne pas voir dans ce chapitre, d'ailleurs imité de Suétone, la source où l'imagination du poète puisait quand il faisait annoncer en France la douleur que le Ciel ressentait au sujet de la mort prochaine de Roland (v. 1423) :

En France en ad mult merveillus turment,  
Orez i ad de tuneire et de vent,  
Pluies et gresilz desmesurement,  
Chiedent i fuildres et menut et suvent  
Et terremoete co i ad veirement.  
De Seint Michel de paris josqu'as Senz,

<sup>1</sup> Karl Heisig: *Geschichtsmetaphysik des Rolandsliedes u. ihre Vorgeschichte*. Zschr. f. Rom. Phil. 1935, t. LV. Rappelons à ce propos que Babylone d'où sort l'armée de l'émir Baligant, passe pour le lieu de naissance de l'Antéchrist et en général pour la ville de la corruption où se réfugient tous les péchés du monde.

## HONGROIS DANS LA CHANSON DE ROLAND

Des Besencun tresqu'as Guitsand  
Nen ad recet dunt del mur ne cravent.  
Cuntre midi tenebres i ad granz,  
Ni ad clartet, se li ciels nen i fent:  
Hume ne'l veit ki mult ne s'esspant.  
Dient plusor: Co es li definement,  
La fin del secle ki nus est en present.  
Il ne'l sevent, ne dient veir nient:  
Co est li granz dulors por la mort de Rollant.

Tout y est, la foudre, le tremblement de terre, les murs crevés, l'éclipse de soleil et — surtout l'idée: le Ciel annonce la grande perte qu'il va faire en la personne du héros de la chrétienté.

Mais à part certains détails relatifs à l'épée et au costume de fête de Charlemagne,<sup>1</sup> l'extérieur et même le caractère du Charlemagne d'Éginhard, calqué sur le bon père Auguste de Suétone, n'ont rien de commun avec la figure hiératique et légendaire qu'en a retracée Turolf. C'est tout au plus si dans le cri final de Charlemagne recevant sa nouvelle mission de l'ange de Dieu:

Deus, dist li reis, si penuse est ma vie!

on peut reconnaître une réminiscence de cette remarque d'Éginhard: „C'est que le roi qui dépassait en sagesse et en grandeur d'âme tous les souverains de son temps, ne recula jamais devant aucun labeur ni devant aucun danger pour assurer la réussite d'une entreprise“ (chap. 8). On dirait que le poète voulait contredire un peu sa source, en insistant sur la fatigue du vieillard légendaire, âgé, selon

<sup>1</sup> Parfois il ceignait une épée ornée de pierreries... avait toujours suspendu au côté un glaive dont la poignée et le baudrier étaient d'or ou d'argent... Les jours de fête, il portait un vêtement tissé d'or, des chaussures décorées de pierreries, une fibule d'or pour agraffer sa saie, un diadème du même métal et orné lui aussi de pierreries (chap. 23).

lui, de plus de deux cents ans, et en peignant ce vieillard fatigué rechignant, tel le Moïse de Vigny, devant la tâche qui l'appelle.

Mais même pour son portrait impérial Turolde doit à sa source plus que ces détails. Il lui doit les proportions grandioses, surhumaines de son héros, l'immensité de ses conquêtes, l'idée de sa mission céleste.

La théorie romantique, celle du „développement continu“, comme l'a appelée Joseph Bédier, a longtemps soutenu que la Chanson de Roland était le produit du travail de longues générations: des chants divers, mis bout à bout par un jongleur inconnu, auraient donné le poème grandiose conservé dans le manuscrit d'Oxford.

La critique moderne, on le sait, a fait justice de ces théories vagues et fausses. Turolde fut vengé et on reconut en lui un des plus grands poètes de la France.

L'étude de sa source principale, la *Vita* d'Éginhard, permet, on l'a vu, de serrer de plus près le problème de la composition de son œuvre. Nous venons de soulever le voile qui couvrait le travail de la pensée de ce jongleur énigmatique. Turolde était en somme un poète comme les autres: il prenait son bien où il le trouvait. Sans prétendre faire de l'histoire, il isola, dans la grande série des exploits de Charlemagne, l'épisode le plus douloureux qui lui permit d'insuffler dans le héros qu'il créa de toutes pièces, de son propre fonds, tout le pathétique et toute la beauté tragique dont son âme était remplie. Ignorant à peu près tout du monde arabe, il fondit ensemble Basques et Saxons, pour opposer ces gens démoniaques aux justes, les peuples de l'Empire franc. Afin de nouer son intrigue, il eut recours à ce que son historien disait de la rouerie des Saxons. Les fausses promesses de ceux-ci lui permettaient d'y joindre le guet-apens de Roncevaux et de transformer l'expédition punitive de Charlemagne en une guerre de vengeance personnelle.

Ce n'était là qu'une charpente, mais une charpente solide, destinée à soutenir les riches produits de l'imagina-

tion et de l'érudition fantaisiste du poète. Ce Turolde comprit que seul le travail libre de la création poétique pouvait l'affranchir de la banalité et de l'ennui des biographes et annalistes et qu'en usant librement de sa matière, il pouvait créer des figures qui passeraient dans les siècles suivants pour plus authentiques que tous les personnages de ses sources.

\*

Si, après ce que nous avons dit précédemment, l'on doit renoncer à chercher dans la Chanson de Roland le souvenir du passage des croisés français en Hongrie, cet événement historique n'a pas été sans laisser des traces dans l'âme de certains contemporains.

En effet, les historiens français des premières croisades ont conservé bien des détails fort intéressants pour l'histoire de Hongrie.

Parmi ces auteurs il convient de faire une place particulière à Guibert de Nogent qui le premier a raconté les aventures des hordes de Pierre l'Ermite et de Gautier Sans-Avoir, des bandes pillardes d'Émicho et de Guillaume, vicomte de Melun, défaits par Kalman, roi de Hongrie, en 1096, à leur entrée dans le pays hongrois.

En narrant l'histoire de la défaite de ces Allemands et Français pillards sous la ville de *Moson* (Bongars, *Gesta Dei per Francos*, t. I, p. 199), il rapporte une anecdote dont on n'a pas donné encore, à mon avis, une explication satisfaisante. Une partie des troupes écrasées par le roi Kalman, — dit Guibert de Nogent, — réussit à prendre la fuite. Or les Français rentrés dans leur pays furent accueillis avec une hilarité générale, parce qu'ils disaient qu'ils n'étaient arrivés que jusqu'à *Moson*: „Et quia idem castrum *Moyssonem* vocabant, et reversi ad suos ad *Moyssonem* usque se fuisse dicebant: magna omnium irrisione excepti sunt“.

Pourquoi ce rire? L'historien hongrois Gyula Pauler a déjà tenté une explication de ce passage: on riait, dit-il, parce que les croisés avaient voulu aller à Jérusalem et n'étaient arrivés que jusqu'à la *moisson*; le mot *moisson*

formant alors un quiproquo avec le nom de la ville de *Moson* où la débâcle avait eu lieu.

Cette solution présente deux lacunes assez graves: la première c'est que le nom de la ville hongroise n'était pas encore *Moson* à cette époque; la seconde, que même en admettant cette forme du nom de lieu, le calembour aurait été bien faible pour déchaîner ce rire général dont parle l'historien français.

Le linguiste hongrois M. Jean Melich a démontré que l'ancien nom hongrois de Moson a été *Musun* (lire: *mouchoun*) et c'est sous cette forme que le nom reparait dans les chartes et chez les auteurs du XII<sup>e</sup> et même du XIII<sup>e</sup> siècle. *Moson* (lire: *mochonne*) est une forme bien plus jeune, et ainsi Guibert, qui écrit un peu avant 1112, n'a pu conserver à propos des événements de 1096 une forme qui n'existait même pas. Or, *Musun* ne peut guère figurer dans un calembour avec *moisson* qui, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, était prononcé: *moysōn*. Et cependant il est incontestable que la plaisanterie est en rapport avec le nom hongrois de la ville, car déjà Albert d'Aix connaît le nom *allemand* de la ville qui est désormais *Meseburg* ou *Mieseburg* et non pas la forme v.-bavaroise *\*Mosum* > *\*Mosun* (= *moosen*, „marais“) qui est à l'origine du nom hongrois.<sup>1</sup>

Nous croyons qu'une autre solution s'impose. La forme *Moysson* conversée dans l'édition de Bongars ne peut être, à mon avis, qu'une forme légèrement corrompue de *Mousson*. Dans la graphie médiévale *y = ii* et l'on sait combien il est facile de lire, surtout dans les noms propres, *ii* à la place de *u*. Et alors le calembour — est-ce le plus ancien jeu de mots en France? — est fort simple: il y a quiproquo entre hongr. *Musun* et fr. *Mousson*. Le château de Mousson, *Mosomum*, le *castrum Montionis* des Romains, dont les ruines imposantes se voient encore aujourd'hui sur

<sup>1</sup> J. Melich, *A honfoglalás kori Magyarország* (La Hongrie au temps de la conquête du pays) Budapest, 1925; p. 408. Albert d'Aix chez Bongars t. I, p. 194.

## HONGROIS DANS LA CHANSON DE ROLAND

la Moselle, défendait au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècle les Marches orientales de la France. Quelle joie ne fut-ce donc pas pour les compatriotes de ces fugitifs d'entendre que ces ambitieux qui s'étaient vantés de reconquérir la Terre-Sainte, n'étaient arrivés que jusqu'à Mousson, c'est-à-dire à la frontière de la France!

On sait d'ailleurs que les vaillants et purs chevaliers de Godefroy de Bouillon, le Chevalier du Cygne, furent accueillis avec tous les honneurs par le même roi qui avait chassé les bandes pillardes quelques mois auparavant.

Tel chroniqueur de ces événements s'imagine, dans des hexamètres assez barbares, la joie des Hongrois de pouvoir se purger du „crime du massacre“ des premiers croisés et salue avec enthousiasme la ville de saint Martin de Tours où le roi de Hongrie était accouru pour rendre les honneurs à Godefroy de Bouillon:

Gaudent non modice regiones Pannoniarum,  
Quod digne exceptae legiones Francigenarum,  
Sufficerent sese purgare a crimine caedis,  
Unde supra caese est descripta tragoedia gentis.  
Dicta dies venit, locus alma Sabaria cessit,  
Qua, Martine, tuus sacer ortus in Orbe reluxit.  
Huc Rex devotus.... accurrit.<sup>1</sup>

Ainsi se présente dans la conscience de ce chroniqueur des croisades la grande légende franco-hongroise de la Hongrie médiévale. Les cœurs de ces croisés venus de tous les coins de la France étaient profondément remués de voir le lieu de naissance du plus grand saint de la Gaule. De même, tous les croisés français traversant la Hongrie étaient électrisés à la vue de la route romaine qui était encore en excellent état à cette époque, car ils croyaient suivre l'itinéraire de Charlemagne en Terre-Sainte. On n'avait qu'à marcher sur ses traces jusqu'à Constantinople, puisqu'il avait fait construire cette belle route pour son

<sup>1</sup> Cf. Du Chesne, *Hist. Franc. Script.* IV, 890: l'auteur, Fulco, moine de Cluny, y a compilé, vers 1118, les *Gesta Francorum et aliorum Hierolosymitanorum* et Robert le Moine.

armée, le „mirifique“, „l'incomparable“ roi de France.<sup>1</sup> Comment n'auraient-ils pas cherché partout le passage du merveilleux empereur, ces chevaliers à qui le pape Urbain II avait dit de marcher sur ses traces: „Moveat vos et incitent animos vestros ad virilitatem gesta praedecessorum, probitas et magnitudo Karoli magni regis, et Ludovici filii eius, aliorumque regum vestrorum. Qui regna Turcorum destruxerunt, et in eis fines sanctae ecclesiae dilataverunt.“<sup>2</sup> Dans cette allocution fulminante du pape des croisades je crois distinguer le reflet de toutes ces croyances légendaires qui sont à la base des chansons de geste, le *Pèlerinage de Charlemagne* et la *Chanson de Roland*. Dans le *Pèlerinage* aussi Charlemagne traverse la Hongrie après la Lorraine et la Bavière:

Il issirent de france et bourgoine guerpirent  
 Lohereigne trauersent baiuiere et *hungerie*  
 Les turcs et les persauz et cele gent haie....

Ainsi la légende travaillait dans l'âme de ces héros et comme, un peu plus tard, des moines cisterciens retrouveront l'ancienne capitale de leur peuple dans les ruines d'Aquincum, et certains croisés parleront de reconquérir Troie, leur ancienne capitale, de même ces croisés qui traversaient la Pannonie, ignorant tout du travail civilisateur de Rome dans ces parages, rapportaient à leur fabuleux empereur tout ce qu'ils voyaient d'ancien au cours de leur pèlerinage héroïque.

<sup>1</sup> Cf. Robert le Moine: Hic (Godefroy de B.) cum fratribus suis Eustachio et Balduino et magna manu militum peditumque per Ungariam iter arripuit. Per viam scilicet, quam *Karolus Magnus, incomparabilis Rex Francorum, olim suo exercitui fieri usque ad Constantinopolim praecepit.* Et l'auteur anonyme des *Gesta Francorum* et aliorum Hierolosymitanorum: „Una pars Francorum in Hungariae intravit regionem, scilicet Petrus heremita, et dux Godefridus, et Balduinus frater eius, et Balduinus Comes de Monte. Isti potentissimi milites et alii plures, quos ignoro, venerunt per viam, quam iam dudum *Carolus Magnus, mirificus rex Franciae, aptari fecit usque Constantinopolim.* (Bongars: *Gesta Dei per Francos* t. I, p. 1 et 33). — <sup>2</sup> Ibid. t. I, p. 31.

#### IV

### LES SEPT DORMANTS, BERTHE AUX GRANDS PIEDS ET LA MANEKINE

Parmi les récits légendaires qui ont poussé autour de la magnifique *Chanson de Roland* les savants considèrent la *Gesta Karoli Magni ad Carcassonam et Narbonam*, cette compilation de langue latine du XII<sup>e</sup> siècle, avec la vénération due à un ouvrage de si haute antiquité.

L'auteur, un clerc qui se nomme *Paduanus* dans le texte, y brode sur la narration de la Chanson de Roland en ajoutant des détails fabuleux au passage de Charlemagne et de ses preux avant l'occupation de l'Espagne. Toute cette histoire légendaire a été imaginée par le Padouan pour appuyer les droits de son abbaye sur l'autorité de la personne de l'Empereur. Nous sommes à l'époque où les légendes sont inventées à plaisir pour remplir les lacunes de l'histoire et où les fondations ecclésiastiques cherchent à justifier leur existence et leur indépendance en se réfugiant dans des privilèges fictifs soi-disant octroyés par l'auguste apôtre, symbole de la mission chrétienne, défenseur de l'Église.

Or donc, le Padouan nous raconte ingénument qu'après la prise de Carcassonne par Charlemagne, celui-ci tient conseil avec le pape saint Léon, l'archevêque Turpin et les autres prélats. L'on prend la décision de conquérir la ville de Narbonne avant l'invasion de l'Espagne. Comme itinéraire, Turpin conseille le passage de la région montagneuse: on s'y offrirait une belle partie de chasse. L'armée escalade les hauteurs, main un Sarrasin chasseur tombé

## LES SEPT DORMANTS

entre les mains de Turpin raconte que près de Petra Colobra, dans une vallée appelée jadis *Vallis Vallica*, sept hommes velus et demi-sauvages végètent depuis sept ans comme des bêtes; leur maigreur a fait donner un nom nouveau à la vallée qui s'appelle maintenant *Vallis Macra*. Rejoignant l'armée, l'archevêque Turpin s'empresse de rendre compte du récit du Sarrasin, sur quoi Roland, curieux, recommande de descendre dans la vallée pour voir ce qui en est. On suit son conseil: Turpin qui arrive le premier à l'entrée de la gorge, n'aperçoit que de pauvres cabanes, une chapelle et, à proximité, un ermite qui, par des gestes, fait entendre aux nouveaux venus que la chapelle est vouée à la Sainte Vierge. Turpin rassure l'ermite affolé en lui annonçant que son désert va avoir l'honneur de la visite du pape lui-même, accompagné d'un cortège de 70 prélats, de Roland et des douze pairs qui tous s'emploient à l'exaltation de la vraie foi.

Alors l'ermite, tombant à ses pieds, raconte que les cénobites sont au nombre de sept et qu'ils étaient venus dans cette retraite d'un commun accord. „Je te dirai tout — dit-il, — apprends que nous sommes sept et qu'aucun de nous ne vient du pays de l'autre. Moi, je m'appelle Thomas et tire mon origine d'un village de Normandie appelé Rohan et je suis le plus vil de la compagnie; le second est de Pavie en Lombardie, ville édiflée sur le Tozitus; il est de naissance illustre et il est encore plus noble en vertu de son savoir.

Le troisième, le plus saint, est un Hongrois: „*Tertius fuit de Ungaria, filius regis regni eiusdem, et vocatur Robertus, bonitatem et mores ipsius esset longissimum enarrare*“; le quatrième est Écossais et se nomme Germain; le cinquième est de Saint-Omer en Flandre et a nom Alayran; le sixième est un Allemand natif de Cologne et s'appelle Philippe; le septième est Égyptien et a nom Bartholomée, c'est un brave clerc. „Par quel moyen sommes-nous venus ici, tu vas l'apprendre: nous étions des écoliers parisiens, (*scolares eramus Parisienses*) compagnons pendant

quatre ans; enfin par la grâce divine il nous fut proposé de quitter tout et de suivre l'exemple du Christ, en abandonnant les plaisirs terrestres, et de souffrir pour celui qui a souffert et est mort pour nous. Cet endroit nous fut désigné par son ange. " Ils se nourrissent de seigle et de chou millet, de choux et d'herbes sauvages. Les bêtes féroces les laissent tranquilles, eux aussi s'abstiennent de leur faire la chasse.

Sur ces entrefaites tout le cortège magnifique arrive et les ermites, d'abord effrayés de la magnificence des chevaliers, finissent par retrouver leur tranquillité et l'un d'eux, désirant même inviter ces touristes de marque à leur maigre dîner d'ermites, s'attire les railleries de son compagnon qui fait remarquer que pour toute volaille ils n'ont qu'un coq; c'est évidemment le coq des hymnes du bréviaire qui chante à la tierce pour réveiller les cénobites. Néanmoins toute cette foule de prélats et de chevaliers est rassasiée par les pains rassis et moisis dont se nourrissent ces saints hommes. Entre-temps des cerfs et des chevreuils se précipitent dans l'ermitage, fuyant devant les limiers des barons; une fois arrivés là, bêtes et chiens sont vite apprivoisés et ne se font aucun mal.

Charlemagne rend grâce à Dieu pour l'avoir conduit dans ces lieux sacrés et prend immédiatement la résolution d'y fonder un cloître qui sera appelé La Grasse, sur la proposition de Turpin.

On voit que toute cette histoire n'a été inventée que pour entourer l'abbaye de La Grasse d'une auréole historico-légitime où l'auteur fait intervenir Dieu, sept saints, Charlemagne, Turpin, Roland, le pape Léon, bref tout ce qui à cette époque pouvait rehausser la réputation de sainteté de la vallée de La Grasse, près Carcassonne.

Ensuite on lit les détails de la fondation, de la construction et de l'octroi des privilèges: ayant expédié cette affaire, Charlemagne part à la conquête de la péninsule.

Schneegans, éditeur de la *Gesta Karoli Magni*, place cet ouvrage au XII<sup>e</sup> siècle (*Romanische Bibliothek* t. XV). Pour

expliquer la provenance de ce fabuleux Robert, roi de Hongrie, il se contente de renvoyer (p. 4, note) à la *Vida de S. Honorat* où le père de saint Honoré est aussi roi de Hongrie.

La vérité est que le père de saint Honoré vient du même endroit que le Robert de la *Gesta Karoli Magni*.

En effet, la vraie explication doit être cherchée dans le nombre des anachorètes. Les sept ermites de La Grasse correspondent évidemment aux sept dormants de Marmoutier près Tours.

On sait que l'hagiographie ne se contentait pas de la simple biographie de Sulpice Sévère et que les amplificateurs s'emparèrent de la figure du grand saint de Tours pour rattacher à sa personne toute une série de narrations cycliques. Saint Martin eut bientôt des parents illustres, rois et princes.

*L'Historia Sanctorum Septem Dormientium* est surtout ce récit qui résume ces amplifications légendaires, presque romancées.<sup>1</sup> Ici l'apôtre de la Gaule est le descendant de rois huns — toujours l'identification de la Pannonie, de l'Empire des Huns et de la Hongrie! — on nous rapporte toute sa généalogie fantastique et même l'histoire de ses ancêtres. Nous apprenons que sous les empereurs Dioclétien et Maximien, Florus, successeur d'Amnarus, régnait sur les Huns en Pannonie. Attaqué par les Romains, il fut défait et traîné en captivité. Plus tard, l'empereur lui rendit la liberté à condition qu'il renonçât au trône et qu'il se contentât du titre de „tribunus militum“. Ce Florus eut trois fils: Florus, Amnarus et Hilgrinus. L'aîné fut élevé à Constantinople et épousa Constance, nièce de Constantin, avant de retourner en Pannonie. C'est là que naquit leur fils, celui qui devait être saint Martin, apôtre de la Gaule, qui lui

<sup>1</sup> Migne, *Patr. lat.* LXXI, 1106. Cf. sur la légende de saint Martin de Hongrie, la dissertation fort intéressante de mon élève, R. M. Ilona Király: *Szent Márton magyar király legendája*. Budapest 1929; Bibl. de l'Institut Français à l'Université de Budapest, n° 8. Je vais résumer en ce qui suit ses principaux résultats.

## LES SEPT DORMANTS

aussi porta d'abord le nom de Florus et fut baptisé à la cour de Constantinople par le patriarche saint Paul. Les deux frères de saint Martin engendrèrent Clément, Primus, Laetus, Théodore, Gaudent, Quirien et Innocent qui suivirent bientôt leur saint oncle à Tours pour mener la vie d'ermites au cloître de Marmoutier. Enfin tous les sept moururent le même jour. Comme après leur mort leur corps resta en parfait état de conservation, ils ressemblaient à des dormants: de là leur nom de „septem dormientes“.

La R. M. Ilona Király a démontré que l'ascendance fantastique de saint Martin de Tours a été copiée en partie sur l'arbre généalogique de Pépin, père de Charlemagne. Dès le IX<sup>e</sup> siècle, on voulut donner au grand saint de la France une parenté impériale. En outre, l'histoire des sept dormants s'inspire de la légende de la conversion de la Gaule, œuvre de sept évêques qui évangélisèrent leur pays. Enfin tous ces missionnaires et ermites au nombre de sept nous ramènent aux sept dormants d'Éphèse dont l'histoire fut rapportée de l'Orient peut-être par Posthumien, disciple de saint Martin de Tours. La même histoire nous est racontée par Grégoire de Tours (*De gloria martyrum*).<sup>1</sup>

Le brave Padouan croyait donner l'origine la plus illustre à son monastère en copiant ainsi la légende des sept neveux du plus vénéré des saints de la Gaule. Charlemagne ayant ordonné de commencer la construction de la Grasse, invite chacun des prélats de sa suite à fonder une chapelle à proximité de son abbaye. „L'abbé de Montmajour qui fut un des sept dormants, fit sa chapelle à un endroit d'où il pût voir l'armée, en l'honneur de saint Martin“, dit la *Gesta Karoli Magni*.<sup>2</sup> Il était, on le voit, Bénédictin, car ce sont les disciples de saint Benoît qui édifièrent sur les hauteurs.

<sup>1</sup> Cf. I. Király, op, cit, p. 32 ss.

<sup>2</sup> Abbas Majoris Monasterii, qui fuit unus de VII. dormientibus, fecit suam capellam in quodam loco, de quo totum exercitum poterat videre, ad honorem Sancti Martini (ligne 369).

Il n'y a pas de doute: l'ermite hongrois avec son père fabuleux n'est qu'une pâle réplique de saint Martin de Tours et de son père, le roi Florus de Hongrie; il est naturellement le plus saint de tous les anachorètes, puisqu'il est du pays du plus grand saint de la Gaule.

Ce qui ne provient pas du cycle de saint Martin de Tours, c'est que les sept anachorètes prétendent avoir été des écoliers parisiens. L'auteur de la légende pouvait déjà connaître les diverses nations réunies dans la „natio Germanica“ et c'est ainsi que dans son histoire un saint hongrois voisine avec un Allemand, un Flamand, un Écossais et d'autres nations exotiques. Peut-être avait-il rencontré sur la Montagne Sainte-Geneviève un étudiant hongrois qui, lui ou son père, portait ce nom et qui vivait en odeur de sainteté?



Le sujet de l'histoire de *Berthe aus grans piés* appartient comme l'on sait au folklore international.<sup>1</sup> C'est l'histoire de la belle fiancée qui, à sa nuit de noce, est remplacée au lit de son mari par une intrigante et qui, chassée dans la forêt, y est recueillie par des gens charitables où son mari viendra la découvrir au cours d'une chasse.

Dans la tradition française *Berthe aus grans piés* est la fille d'un roi de Hongrie. Peut-on expliquer cette origine ou faut-il y voir une fantaisie de jongleur?

La R. M. Ilona Király me semble avoir résolu cette question. Dans la plus ancienne version de l'histoire de Berthe, qui se trouve dans le *Speculum Regum* de Godefroy de Viterbe (m. en 1191) celui-ci a écrit:

Sponsa fuit regi grandis pede nomine Berta  
Venit ab Ungaria, sed greca matre reperta  
Cesaris Eraclii filia namque fuit . . .

<sup>1</sup> Dernièrement encore un élève de Voretzsch s'est efforcé d'y relever les traces de l'origine germanique. Cf. ce que j'en ai dit dans *Literaturbl. f. germ. u. rom. Phil.* 1936, p. 334.



L'archiabbaye de Pannonhalma, foyer du culte de saint Martin de Tours, sous l'occupation turque (Dilbaum, *Eikonografia*, 1605)

Au pied de la colline, le village porte encore aujourd'hui le nom de saint Martin: Szentmárton



## LES SEPT DORMANTS

Et dans *Panthéon*:

Pipinus moritur, consurgit Karolus acer  
Natus in Ingelheim cui Berta fit Ungara mater  
Pipinus pater: cronica vera patent.<sup>1</sup>

Dans un autre chapitre du *Speculum Regum* il insiste encore sur l'origine gréco-romaine de la reine Berthe.<sup>2</sup>

In ipso Karolo utriusque propaginis genus concurrat. Mater enim eius Berta cum esset filia filie imperatoris Eraclii de genere imperatorum Romanorum et Grecorum fuit, Pipinus autem pater eius rex Theutonicorum a genere Troiano descendit.

Il est évident que Berthe, comme saint Martin, devait se prévaloir d'une origine illustre: dans l'imagination romanesque des chroniqueurs il n'y avait que la cour de Constantinople où elle pût voir le jour. Pouvait-on trouver en effet un ancêtre plus illustre que l'empereur de Constantinople?

On sait qu'en France c'est la *Chronique Saintongeaise*, éditée aussi sous le titre *Tote listoire de France* par Bourdillon, qui mentionné pour la première fois l'origine hongroise de Berthe:

Après li conselierent si homa quil presist femme e que presist la filia au rei Floire de Ongaria, Berta e tramist li ses messagies e sis pere tramist la li most henoraublement (p. 53).

Dans la poésie épique c'est une version de Floire et Blancheflor qui renvoie la première à la légende de Berthe au grans piés:

Oyez seignor tout li amant  
Cil qui damors se vont penant  
Li chevalier et puceles,  
Se mon conte volez entendre  
Moult i porrez damors aprendre,  
Cou est du roi Flore l'enfant

<sup>1</sup> *Mon. Germ. Hist.* SS. t. XXII, p. 32 et 209.

<sup>2</sup> *Ibidem* p. 22.

## LES SEPT DORMANTS

Et de Blanceflor, la vaillant,  
De qui Berte as grands pies fu nee;  
Puis fu en France coronne  
Berte fu mere Charlemaine  
Qui puis tint et France et Maine  
Floire son pere que vous di  
Uns rois payens l'engermi  
Et Blancheflor de chrestiens  
Uns cuens crestiens l'engendra  
Floire fus tout ne de payens  
Et Blancheflor de chrestiens  
Baptizier se fit en sa vie  
Floire par Blancheflor s'amie.  
Car en un beau jor furent nes  
Et en une nuit engendres.  
Puisque Floire fu crestiens  
Li avint grans honors et frens  
Car puis fu roi de Hongrie  
Et de la tere de Bougrie  
Uns siens oncles fu mors sans oirs  
Qui de Hongrie estoit rois  
Floires est fils de sa seror  
Por cou fu sire de l'honor.<sup>1</sup>

Le conte lui-même n'a rien à voir avec l'histoire de Berthe. Ce qui relie les deux récits, c'est le nom du roi Florus de Hongrie. Or nous savons que c'est ce nom que la légende des Sept Dormants avait donné au père de saint Martin de Pannonie (=Hongrie). Il est certain que la chronique où Godefroy de Viterbe et l'auteur de la *Chronique Saintongeaise* puisèrent leurs informations sur l'origine hongroise de Berthe avait voulu donner à la mère de Charlemagne qui s'appelait réellement Berthe, une ascendance illustre. Qu'aurait-il trouvé de mieux que le nom du roi Florus de Hongrie, qui fut aussi le père de saint Martin de Hongrie? Il n'osa tout de même pas aller jusqu'à affirmer

<sup>1</sup> Cité d'après Edélestand du Méril. Reinhold (Bibl. Intern. de l'Acad. de Cracovie 1908) date le poème du XII<sup>e</sup> siècle.

que saint Martin était le frère de Berthe aux grands pieds. Néanmoins, la gloire du roi Florus pouvait aussi donner quelque éclat à cet autre Florus légendaire qui figure désormais comme le père du plus grand souverain de la France.

La R. M. Ilona Király insiste encore sur le culte de Charlemagne à Tours: sa femme Luitgarde y fut enterrée au cloître saint Martin. A Saint-Denis aussi le culte des deux grandes figures du moyen âge fut confondu par la tradition savante et populaire.

Ajoutons encore que dans la variante franco-italienne de *Berta de li grand pied* le roi de Hongrie porte le nom d'Alfari, ce qui paraît une réplique de l'*Almarus* de la légende de saint Martin. Il est aussi intéressant de relever que le père de la Floire de la chanson de geste *Floire et Blanceflor* est roi d'Aumarie.

Voici d'après la R. M. Ilona Király la genèse de la légende de Berthe aux grands pieds: La source première est une chronique aujourd'hui inconnue où Godefroy de Viterbe et la Chronique Saintongeaise puisèrent leurs informations sur l'origine de Berthe, car l'unique ambition de l'auteur fut d'attribuer une naissance illustre, royale et pour ainsi dire hagiographique à la mère de Charlemagne.

Dans la version suivante, un jongleur vint rattacher au personnage historico-légendaire de Berthe le conte de la fiancée persécutée et à laquelle est substituée une autre femme.

Rien ne nous autorise donc à croire avec Louis Karl<sup>1</sup> que les alliances dynastiques franco-hongroises aient été pour quelque chose dans la localisation de l'histoire de Berthe au pays hongrois. Encore moins est-il permis de rapprocher toute cette histoire des tristes années de sainte Élisabeth de Hongrie, comme l'a fait encore Louis Karl, puisque l'histoire de Berthe aux grands pieds avait trouvé sa forme définitive dès avant la mort de la sainte princesse (1231).

\*

<sup>1</sup> *Revue des Langues Romanes*, t. LI. p. 5.

Depuis le succès de *Berthe aux grands pieds* les jeunes filles et femmes innocentes, princesses ou reines, persécutées, chassées d'auprès de leur mari, victimes de noires intrigues, pullulent dans la vieille littérature française. Il est assez naturel que la plupart d'entre elles soient filles ou femmes de rois de Hongrie, depuis que la figure de Berthe jette un si grand éclat sur son légendaire pays d'origine.

*Parise la Duchesse*, l'héroïne de la belle chanson de geste du XIII<sup>e</sup> siècle, est une de ces femmes calomniées. Elle est fille d'un roi de Hongrie, son fils Hugon retourne au pays de sa mère, il y est élevé et comblé d'honneurs jusqu'au moment où il revient pour la venger et la réhabiliter.

*Florence de Romme*, héroïne d'une histoire analogue, est aussi une princesse de Hongrie.

La *Manekine* est cette pauvre princesse poursuivie par son propre père qui se mutilé en se tranchant une main pour échapper à un mariage incestueux, est aussi la fille d'un roi de Hongrie.

Tout cela est raconté avec force détails par les jongleurs sans qu'ils se donnent la peine de s'informer tant soit peu de la géographie et de l'histoire de ce pays où ils situent leur récit. L'autorité d'Adnés le Rois, auteur de l'histoire versifiée de Berthe aux grands pieds, leur suffit.

Seul un auteur, Jean Wauquelin, le compilateur de la *Manekine* en prose, essaie de faire œuvre d'historien en plaçant sa fable dans un cadre réellement historique.<sup>1</sup> Il s'est mis à la recherche de noms et en a placé partout dans le roman qu'il essaie de situer historiquement. Ainsi le roi anonyme de Philippe de Remi devient chez lui Salomon,

<sup>1</sup> Le manuscrit de Jean Wauquelin fut édité par Hermann Suchier dans les *OEuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, t. I, 1884; Appendice. Le manuscrit avait déjà été tronqué par des mains barbares qui en avaient arraché les enluminures et avec celles-ci des parties considérables du texte. L'incendie de 1904 qui a dévasté une grande partie de la bibliothèque de Turin, a détruit d'autres parties du manuscrit. Une copie exécutée par Olivieri vers 1850 est conservée aux archives de l'Académie hongroise des Sciences de Budapest. Cf. encore L. Kropf, *Archivum Philologicum*, 1916, p. 350 et Lukcsics, *Magyar Könyvszemle* XXXII, (1925), p. 52.

## LES SEPT DORMANTS

et sa femme qui chez Philippe de Remi était fille du roi d'Arménie, se nomme Gisle, fille de Henri, empereur d'Allemagne.

A mon avis, Jean Wauquelin agit de bonne foi en attribuant ces noms à ses personnages. Le roman de Philippe de Remi fournissait un point de départ chronologique à cet écrivain ayant des prétentions d'historien: il y trouva le nom et la figure du pape Urbain II (1088—1099) qui fut à peu près contemporain de Salomon. Celui-ci, ayant régné entre 1063 et 1074 au milieu des plus grandes vicissitudes, disparut vers 1087, chassé de son trône par ses cousins. Cette chronologie est celle de l'historiographie moderne; mais Jean Wauquelin se contenta de l'à peu près.

Il se réfère d'ailleurs lui-même à la chronologie de sa source sans la nommer: „Lequel, selonc ce que j'ai peult ymaginer par aultre histories, fu nommez Salomon et reugnoit ou tamps de l'incarnation de nostre seigneur Jhesucrist mil soissante quinze ou environ“ (chap. II).

Cette source devait être très germanophile et très prévenue contre les Hongrois, car Jean Wauquelin ajoute à la fin de son chapitre cette remarque: „Laquelle [histoire] dist que cestui roy Salomon, selonc ce que diient les histories et tesmoignent, des Hongres fu le troixysme roy Xrestiien, dont le premier fu nommez Estievene, le second Piere, et le tierch fu cestui dont est le procès“. Or saint Étienne, premier roi de Hongrie, Pierre son neveu et Salomon furent précisément ceux parmi les rois hongrois qui épousant des princesses allemandes s'appuyaient dans leur politique sur leur alliance avec les empereurs d'Allemagne. Le christianisme d'Abraham Samuel, rival de Pierre, est, il est vrai, assez suspect, mais leurs successeurs André I<sup>er</sup>, père de Salomon et surtout Béla I<sup>er</sup> continuèrent l'œuvre de saint Étienne; le dernier étouffa dans le sang une rébellion tendant au rétablissement de l'ancienne religion païenne et qui fit de nombreux martyrs parmi les missionnaires de la chrétienté. Tous ces services ne l'ont pas sauvé dans le jugement de ce chroniqueur inconnu chez lequel Jean Wau-

quelin alla puiser ses informations sur l'histoire de Hongrie.

Cependant Jean Wauquelin a cru devoir corriger son modèle en mettant Gisle, fille de l'empereur Henri d'Allemagne, à la place de la fabuleuse fille du roi d'Arménie qui devient ainsi chez cet auteur, désireux de garder dans la mesure du possible les données de sa source, la mère de Gisle et la femme de l'empereur d'Allemagne.

Or la vérité historique est que Salomon épousa bien la fille de l'empereur d'Allemagne, Henri III, mais celle-ci s'appelait Judith et non Gisle. Ce dernier nom ne fut porté dans la dynastie arpadienne que par une seule femme, l'épouse de saint Étienne, princesse de la maison de Bavière.

Tout le reste de l'histoire de Jean Wauquelin est de la fable, ainsi que le nom et la figure de Joïe, prétendue fille de Salomon, qui d'ailleurs sont sortis de l'imagination des jongleurs. Il introduit encore à sa manière des personnages historiques dans son roman, mais ceux-ci n'ont trait qu'à l'histoire de Flandre et de France, ainsi qu'au pape Urbain II, dont il connaît le rôle important dans l'histoire de la chrétienté.

Cependant à la fin du roman on trouve une indication intéressante qui permet de conclure sur la naissance de toute cette prose lourde et naïve. „Prenez en gre ceste matere, écrit Jean Wauquelin, telle que je l'ay seue composer au commandement de mondit seigneur Jehan du Croy devant dit.“

Le savant éditeur du texte a déjà remarqué le rapport de la légende de Manekine avec la famille de Croy qui rattache encore aujourd'hui son ascendance à la dynastie des rois de Hongrie de la première race. Le manuscrit qui a conservé les œuvres de Philippe de Remi, parmi lesquelles figure la *Manekine*, appartenait, selon une note qu'on peut lire au recto du f. I, à Charles de Croy, prince de Chimay, (Cf. Suchier, ouvr. cité p. xvij). Or ce prince de Chimay, protecteur des poètes, est le petit-fils de Jean.

## LES SEPT DORMANTS

comte de Croy, que Jean Wauquelin nomme comme celui qui lui avait commandé la transcription en prose de la poésie dont le comte était certainement le possesseur.

Hermann Suchier trouve que „l'intérêt particulier que les Croy prenaient au roman de la *Manekine* tient à leur descendance des rois de Hongrie, contestée par quelques-uns, mais confirmée par des chartes du XII<sup>e</sup> siècle“. Nous ne désirons pas entrer ici en lice ni pour ni contre la tradition de famille des Croy.<sup>1</sup> Pour notre cas il importe seulement de retenir que c'est précisément Charles, fils du comte Philippe de Croy et petit-fils de Jean de Croy, comte de Chimay, qui fut élevé au rang de prince de Chimay en 1486 par l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>, parce qu'il avait allégué sa descendance de la maison princière des Arpad.

Wauquelin semble avoir composé son roman entre 1440 et 1450 (cf. Suchier, ouvr. cité, p. xcij); la commande de Jean de Croy montre avec certitude que la famille s'intéressait dès cette époque aux choses de Hongrie et que la tradition de famille qui aboutit à la demande et à l'élévation de 1486, était déjà en train de se former. Quant à la nature de ces commandes il est intéressant de rappeler que Philippe le Bon, le souverain de Jean de Croy, agit de même en commandant à Jean Wauquelin une transcription en prose de *Girart de Roussillon*, car dans le héros de cette chanson de geste il révérait un ancêtre de sa famille qui avait lutté victorieusement contre le roi de France.<sup>2</sup> Jean de Croy aussi désirait lire en prose l'histoire de la *Manekine*: c'est qu'il croyait avoir affaire à l'histoire d'une

<sup>1</sup> Dans l'historiographie hongroise le dernier mot a été dit sur ce problème ardu par Géza Nagy, *Turul*, t. XXX, (1912). Il montre jusqu'à l'évidence qu'il est impossible de rattacher les Croy, ainsi que le fait la tradition de famille, à André III, dernier roi de la dynastie conquérante; mais si l'on admet, — comme il le fait, — l'authenticité des documents cités d'après le cartulaire d'Amiens, la famille remonte à un certain André, prince de Hongrie, qui vivait vers 1252 et dont la généalogie est incertaine.

<sup>2</sup> Cf. Doutrepont, *La littérature française à la Cour des ducs de Bourgogne*, 1909, p. 26.

## LES SEPT DORMANTS

de ses aïeules et qu'il prétendait la posséder sous une forme plus intelligible et plus sérieuse, les romans versifiés du XIII<sup>e</sup> siècle ayant passé de mode et étant devenus illisibles pour le public du XV<sup>e</sup> siècle. Jean Wauquelin qui avait compilé et traduit nombre d'ouvrages historiques, crut faire ici encore œuvre d'historien. Peu importe que dans la réalité Salomon n'ait pas eu de fille ou d'autres descendants sur le trône de Hongrie! Légende et histoire se mêlent à cette époque et les chansons de geste jouissent de la même autorité que les autres sources écrites de l'histoire.

Le commencement perdu du roman de Jean Wauquelin auquel l'auteur renvoie le lecteur à la fin, nous aurait certainement mieux renseignés sur l'intention de Jean de Croy. Peut-être la riche bibliothèque de la famille de Chimay a-t-elle conservé un autre manuscrit de ce roman. Tel que nous l'avons aujourd'hui, il est un curieux témoignage des rapports historiques de la France et de la Hongrie médiévales.

## SOUVENIR ÉPIQUE DES HONGROIS CONQUÉRANTS

Le puissant poème que l'on connaît sous le nom de *Garin le Loherain* a été l'objet de curieuses recherches historiques tendant à reconnaître les éléments historiques dans le chaos fantaisiste du monde imaginaire créé par l'auteur. Après les premiers efforts de Paulin Paris,<sup>1</sup> M. F. Lot a indiqué avec la perspicacité et la précision de son érudition distinguée les nombreuses attaches de l'histoire et du récit légendaire.<sup>2</sup> L'on sait que M. Joseph Bédier s'est efforcé de réduire l'importance de ces éléments historiques des chansons de geste dans ses *Légendes épiques* (sur *Garin le Loherain*, v. t. IV, p. 351 et 374). Enfin, plus près de nous, un jeune savant allemand, M. Leonhard Gleich, a montré par une étude intéressante et nouvelle<sup>3</sup> qu'une recherche approfondie ne peut que profiter à la conclusion de M. F. Lot; en effet, l'atmosphère du poème est chargée de souvenirs d'érudition historique, et l'auteur du poème se révèle un excellent connaisseur du pays lorrain.

Nous désirons, en ce qui suit, ajouter un trait nouveau à ces interprétations historiques: nous ne prétendons pas moins que d'expliquer en quelque sorte la provenance du

<sup>1</sup> *Étude sur les chansons de geste et sur le Garin le Loherain*, Correspondant, 1863.

<sup>2</sup> *L'élément historique dans Garin le Lorrain*, dans *Études d'histoire dédiées à Monod*, 1896, p. 201.

<sup>3</sup> *Der landschaftliche Character der Geste des Loherens*, Diss München, 1926.

## LES HONGROIS CONQUÉRANTS

héros dont les exploits ouvrent la geste: le duc Hervis de Metz, tentative qui n'a été faite par aucun de ceux qui se sont donné pour tâche d'établir l'élément historique du poème.

Résumons d'abord ce début du poème en soulignant les passages dans lesquels nous croyons reconnaître le souvenir de certaine lecture historique.

Le poète veut chanter une nouvelle chanson:<sup>1</sup>

*Si com li Wandre vindrent en cest pais,  
Crestienté ont malement bailli,  
Les homes morts et art tout le pais;  
Destruirent Rains et assisrent Paris,  
Et sains Nicaïses de Rains i fut ocis.  
Et sains Morises de Cambrai la fort cit . . .*

Ou suivant une autre variante:<sup>2</sup>

Vielle chanson voire volez oïr  
De bone istoire vos dirai sans mentir  
*Si com li Wandre par merveilleus aïr  
Vindrent en France cretiens envaïr;  
Main home i firent de male mort morir:  
Il artrent Reins trestot à lor loisir,  
Puis alerent fieremant asaillir  
Et Saint Niquesse font la vie tollir,  
Et Saint Minus decoper et laidir,  
Et Saint Morise de Chambloy defenir,  
Et avec euls mille cretiens morir  
Qui por Jhesu furent veraï martir . . .*

Charles-Martel, embarrassé, convoque ses vassaux et prélats. Parmi ceux-ci l'archevêque de Reims s'oppose à toute cession de revenus ecclésiastiques, même au bénéfice de la guerre contre les mécréants. Hervis de Metz parle

<sup>1</sup> Éd. Paulin Paris, p. 1.

<sup>2</sup> *Hist. litt.*, t. XVIII, p. 742.

## LES HONGROIS CONQUÉRANTS

avec une chaude éloquence, et finalement on réussit à mettre sur pied une grande armée, dont une partie est conduite par le roi lui-même, l'autre par Hervis. Les païens font partout des ravages; des nouvelles arrivent que:<sup>1</sup>

...l'arcevesque de Rains nos ont ocis  
Dont grant dueil fur par trestout le païs.

Il est évident que ce ne peut être que saint Nicaise de Reims, mentionné au début du poème, et non l'archevêque ladre dont il a été question plus haut, et qui s'appelle Henri, selon certaines variantes.<sup>2</sup> Ailleurs, les Sarrasins tuent saint Loup (t. I, p. 41):

*Saint Lou de Troies nous ont iluec ocis . . .*

Mais enfin de terribles batailles s'engagent; Charles-Martel est mortellement blessé. Hervis, qui se bat ailleurs avec son armée, est vite appelé au secours; il arrive à temps pour faire couronner roi le jeune Pépin contre la volonté des barons, et selon une variante, du vivant même de son père:<sup>3</sup>

Li dus Hervis ne vuet le roi guerpîr,  
*Ains l'emmena en la cit de Paris*  
A sa moillier la roïne au cler vis.  
Dolente en fut et Pepinès ses fils . . .

Le roi Charles-Martel étant enterré à Saint-Denis, devant le crucifix (p. 43):

Les princes mande li Loherens Hervis,  
Coroner fait le demoisel Pepin.  
*De mainte gent i ot grant contredit*  
*Qui ne le volent otroier ne soffrir.*  
Hervis l'entent, à poi n'enrage vis  
*Et jure Dieu et le cor Saint Denis,*  
*Qui fera mal au damoiseil Pepin*  
N'à la roïne, au gent cor seignori,

<sup>1</sup> Ed. P. Paris, p. 17.

<sup>2</sup> *Hist. lit.*, t. XVIII, p. 743.

<sup>3</sup> Ed. P. Paris, t. I, p. 42.

## LES HONGROIS CONQUÉRANTS

*Jamais nul jor ne sera ses amis.  
Hardré apèle : „Venez avant, amis;  
Je vos comant mon cher seigneur Pepin  
Lui et sa terre, por Dieu je vos en pri...“<sup>1</sup>*

Alors Hervis, ramassant ses forces, écrase l'ennemi, qui compte des Esclers, des Rox et des Hongres dans ses rangs. Ces derniers sont nommés inopinément la première fois (p. 11) :

*Soz l'estandart fait les hongres flatir...*

Jusque-là il n'était guère question d'eux, ce qui veut dire qu'ils ne se distinguent pas nettement des Wandres-Sarrasins.

Après la victoire, Hervis trouve le temps de se marier et d'engendrer sa belle famille. Mais les Hongrois, brûlant du désir de vengeance, viennent à la rescousse:<sup>2</sup>

*Or vous lairons ester del duc Hervi,  
Durons des Hongres, que Diex puist maléir!  
Qui ont lor gent assenblé et porquis,  
Por prendre Gaule et gaster le païs;  
Si com la bible le nous tesmoigne et dit.  
Mez ont assise qui fu au duc Hervi,  
Dont grant despit en vint au palasin.  
Secors va querre en France au roi Pepin,  
Tant le cercha, ce ne vous quiers mentir,  
Qu'à Mont-Loon a trouvé le meschin...*

Hervis demande l'appui du roi, mais les mauvais conseillers Hardré et Amatri déconseillent l'enfant-roi de venir au secours de celui qui lui a assuré le trône. Hervis se voue alors au service d'Anseïs de Cologne, entreprend seul la défense de sa ville et triomphe des païens, tout en per-

<sup>1</sup> Dans la variante dont Paulin Paris a donné la traduction (*Garin le Loherain*. Paris, Hetzel, p. 17), Hervis dit au roi Charles-Martel: „Gaule est perdue si vous lui manquez. Mais au moins, sire, faites couronner votre fils, pendant que vous vivez encore...“

<sup>2</sup> Éd. P. Paris t. I, p. 51.

## LES HONGROIS CONQUÉRANTS

dant la vie dans la bataille et laissant des orphelins qui vont être privés de leur héritage par son allié Anseïs de Cologne.

Voilà ce prologue héroïque où je crois reconnaître les traces d'une lecture historique: l'*Historia Ecclesiae Remensis* de Flodoard. Traces bien effacées, il est vrai, mais quiconque connaît la manière de composer des auteurs de chanson de geste, appréciera peut-être les suggestions qu'on va lire.

En effet, il est facile de reconnaître dans les traits d'*Heriveus de Metz* la figure historique de *Heriveus*, archevêque de Reims entre 900 et 922. Celui-ci ne vécut pas, il est vrai, sous Charles-Martel et Pépin, mais bien sous Charles III, dit le Simple. Heriveus était archevêque de Reims lorsque, en 917, les Hongrois, obéissant à l'appel d'Arnoulf, duc de Bavière, firent leur première apparition en Lorraine, qu'ils dévastèrent. Et voici ce que nous lisons à propos de ce prélat chez Flodoard:<sup>1</sup>

Hungaris denique regnum Lothariense depredantibus, dum Karolus proceres Francorum in auxilium sibi contra gentem ipsam convocaret, solus hic presul ex omnibus regni huius primatibus cum suis tantum in defensionem ecclesiae Dei regi occurrit, habens armatos secum, ceu fertur, mille quingentos.

Heriveus, seul, obéit au cri d'alarme du roi en réunissant 1,500 hommes contre les Hongres. Ailleurs aussi il se montre l'unique défenseur du roi contre ses vassaux.<sup>2</sup>

Sequenti vero anno cum *pene cuncti Francorum optimates* apud urbem Suessionicum a rege suo Karolo desciscentes, propter Haganonem consiliarium suum, quem de mediocribus electum super omnes principes audiebat et honorabat, eum penitus reliquisset, hic pontifex fidelis et pius atque robustus in periculis semper existens, *regem* intrepidus ab eodem loco suscipiens, ad metatum

<sup>1</sup> Pertz, *Mon. Germ. Hist. SS.* t. XIII, p. 577.

<sup>2</sup> *Ibid.* t. XIII.

## LES HONGROIS CONQUÉRANTS

suum deduxit, indeque *secum ad urbem Remensem perduxit*, et per septem fere menses eum prosecutus atque comitatus est, donec illi comites suos eundemque regno restituit . . .

Ainsi Heriveus, ce fidèle et robuste prélat, bravant tous les dangers, sauve son roi abandonné de tout le monde à cause d'un conseiller indigne, appelé Hagano.<sup>1</sup>

Nous trompons-nous si nous voyons dans ce Heriveus un ancêtre du Hervis du poète? Seul ce Heriveus et seul ce Hervis défendent leur pays contre les Hongrois dévastant la Lorraine;<sup>2</sup> seul ce Heriveus et seul ce Hervis défendent le roi Charles — Martel ou non, peu importe au poète — ou son fils contre ses barons comme contre les Hongrois. La coïncidence est frappante, et si les autres circonstances du récit ne sont pas les mêmes, il convient de mettre cette différence sur le compte du poète qui a écrit son poème selon la recette des chansons de geste et non conformément à la vérité historique. Il avait besoin d'un héros et non pas d'un archevêque fidèle et loyal.

Je serais même tenté de voir dans ce Hagano, conseiller intime du roi Charles le Simple, le point de départ pour la création du perfide Hardré qui dessert son bienfaiteur auprès du jeune roi. L'imagination mélodramatique du poète médiéval a pu faire un traître du conseiller indigne.

Notre hypothèse se trouve confirmée par d'autres détails qui en eux-mêmes ne signifieraient pas grand'chose, mais qui, réunis à l'histoire de Heriveus-Hervis, nous confirment dans notre conviction que l'auteur du *Garin le Loherain* a utilisé des informations provenant du livre de Flodoard.

Ainsi Flodoard raconte avec d'amples détails l'histoire du martyr de saint Nicaise, nommé au début du

<sup>1</sup> Voir aussi Flodoard, *Annales* (*M. G. S. S.*, t. III, p. 368 et suiv.).

<sup>2</sup> En réalité, il n'y a pas eu de bataille avec les Hongrois, mais le texte de Flodoard ne le dit pas, et le poète en use d'ailleurs librement avec son texte.

## LES HONGROIS CONQUÉRANTS

poème<sup>1</sup> qui eut lieu selon lui, comme d'ailleurs selon les autres témoignages historiques, *sub Wandalica persecutione*. Saint Nicaise est cet archevêque de Reims dont on annonce la mort pendant la guerre et dont on mène un si grand deuil dans le pays, à en croire le poète. M. Bédier conteste, il est vrai, que la mention du martyr de saint Nicaise dans le poème prouve l'intimité du poète avec l'histoire,<sup>2</sup> mais si l'on rapproche ce détail des autres, il gagne en valeur démonstrative.

On a dit aussi que l'identification des Vandales et des Hongrois se comprend aisément, puisque les poètes du moyen âge ont mêlé ensemble tous les peuples barbares dans le concept *Sarrasin*.<sup>3</sup> Mais que va-t-on dire si nous rappelons qu'on peut lire chez Flodoard même: „*sub eadem Wandalorum vel Hunorum persecutione*“?

Il va sans dire que le siège de Metz par les Hongrois correspond au siège de Metz par Attila: Huns et Hongrois sont le même peuple pour le moyen âge. Ainsi même sa source historique poussait le poète à confondre Wandres et Hongres dans la masse des Sarrasins.

D'autre part, M. Bédier triomphe facilement en montrant la distance des dates des martyres de saint Nicaise et de saint Loup qui coïncideraient selon le poème, puisque nous lisons chez Flodoard dans le récit du martyr de saint Nicaise<sup>4</sup> le nom de *sanctus Lupus Trecassinus* à côté de celui du saint archevêque de Reims. Ainsi saint Loup serait, selon Flodoard, comme selon notre poète, un contemporain de saint Nicaise.<sup>5</sup> Enfin nous y trouvons aussi, tout au début

<sup>1</sup> Pertz, *Mon. Germ. Hist. SS.* t. XIII, p. 417 ss.

<sup>2</sup> *Légendes épiques*, t. IV, p. 376.

<sup>3</sup> Voir surtout Leonh. Gleich, *ouvr. cité*, p. 17.

<sup>4</sup> Pertz, *Mon. Germ. Hist. SS.* t. XIII, p. 418.

<sup>5</sup> „Sub huius vero tempestatis turbine gloriosi renitebant in Galliis inter episcopos viri *sanctissimus* Remorum presul *Nicasius* et beatissimus Aurelianensium pontifex *Anianus*, *sanctus* quoque *Lupus Trecassinus* et beatus *Servatius Tungrensis* antistes . . .”

de l'*Histoire*, il est vrai, le nom de *saint Memmie*<sup>1</sup> qui, selon certaines variantes, figure aussi parmi les victimes des Wandres sous le nom de saint Minus,<sup>2</sup> à moins que nous ne devions y voir plutôt une forme défigurée de saint Aignan (Anianus), mentionné par Flodoard à côté de saint Nicaise et de saint Loup. Quant à saint Maurice, nommé aussi parmi les martyrs des Wandres, nous rencontrons son nom chez Flodoard à plusieurs reprises, étant le titulaire d'une église de Reims.<sup>3</sup>

Faut-il voir le jeu du hasard dans la ressemblance de ces informations historiques avec le récit légendaire? Ou plutôt ne convient-il pas de croire que l'*Historia Ecclesiae Remensis*, qui était un livre fort connu pendant le moyen âge, a fourni au clerc, auteur du magnifique poème, les suggestions que nous venons d'indiquer?

Et alors, malgré tout ce qu'on a pu dire sur les lieux communs dans les chansons de geste, il faut prendre notre auteur à la lettre quand, ce qui arrive plusieurs fois dans le poème, et particulièrement en parlant de l'invasion hongroise, il renvoie au témoignage d'une „bible“, c'est-à-dire d'un livre.

<sup>1</sup> Pertz, *Mon. Germ. Hist. SS.* t. XIII, p. 414. „ac beatum Memnium Catalonicae urbis rectorem“.

<sup>2</sup> C'est du moins ainsi que le traduit P. Paris (p. 4).

<sup>3</sup> V. l'index du tome XIII des *Mon. Germ. Hist. SS.* Saint Maurice est de Cambrai, selon l'édition de P. Paris, et de Chambloy (?), selon la variante citée dans l'*Hist. litt.*, t. XVIII, p. 742. — Peut-être n'est-il pas sans intérêt de signaler aussi que dans les *Annales* de Flodoard (*Mon. Germ. Hist. SS.*, t. III, p. 369), le Mont-Loon, mentionné par le poète comme siège du jeune Pépin, figure réellement comme le siège royal de Charles le Simple: „Karolus rex... reversus est in montem Lauduni; Karolo denique Laudunum regresso...“ Je sais que c'est un lieu commun chez les auteurs des chansons de geste (cf. Olschki, *Der ideale Mittelpunkt Frankreichs im Mittelalter*. Heidelb., 1913, p. 32), mais la coïncidence est d'autant plus remarquable qu'il ne s'agit pas cette fois comme d'habitude de siège provisoire, mais dans les deux cas, chez Flodoard comme chez le poète du *Garin*, de siège régulier à Laon.

## LES JAMBES DU ROI DE HONGRIE

La littérature courtoise du moyen âge a vénéré comme une autorité de premier ordre André le Chapelain, auteur d'un traité de l'amour: *De amore libri tres*. Cet ouvrage se range parmi les plus anciens produits de cette littérature qui, à l'exemple du galant Ovide, s'occupe de définir l'amour, d'en éclairer les problèmes sous tous les aspects. Sa réputation était considérable: non seulement le *Roman de la Rose* s'en inspire, mais déjà les romans de Chrétien de Troyes lui doivent un certain nombre de leurs thèses et presque toute leur conception de l'amour courtois.

L'auteur qui se dit „chapelain royal“, était attaché au service de Marie de Champagne qui était, comme l'on sait, protectrice du grand romancier et certains indices laissent supposer qu'André connut l'auteur d'*Yvain* et qu'il eut voix au chapitre de Marie de Champagne.<sup>1</sup>

Le livre d'André le Chapelain est souvent cité aussi sous le nom de „Gautier“ parce que l'auteur l'adresse à un ami portant ce nom. Gautier l'avait en effet prié de lui enseigner l'art de conserver l'amour et de diriger la flèche de Cupidon vers le cœur de la femme inflexible. Le livre nous apprend donc ce qu'est l'amour, pourquoi il s'appelle ainsi, entre quelles personnes il peut s'établir, comment on s'enrôle dans son armée etc. La casuistique de

<sup>1</sup> Cf. Robert Bossuat, *Li Livres d'Amours de Drouart La Vache*, Paris, Champion, 1926, p. 23.

l'amour y est pratiquée par des représentants de toutes les classes: un bourgeois y parle à la bourgeoise, au gentilhomme et à la dame noble, puis un gentilhomme fait sa cour à sa dame et à la bourgeoise; on y expose l'amour des clercs, des réguliers, des manants et des courtisanes. Tout cela forme le premier livre où s'insère aussi une lettre de la comtesse de Champagne.

Le deuxième livre est la véritable *Ars amatoria*: on y apprend l'art d'allumer, de nourrir, d'animer et d'éteindre le feu de l'amour. Ensuite viennent les „arrêts d'amour“ prononcés par des comtesses et des princesses: ces jugements sont suivis des règles de l'amour courtois. (Le palais de l'Amour a déjà été décrit au premier livre.)

Enfin le triomphe de la dialectique ne serait pas complet si au troisième livre l'auteur avait manqué de nous présenter le démenti de tout ce qu'il a entassé dans les deux livres précédents: et l'on apprend, en effet, les méfaits de l'amour, on y lit le blâme du beau sexe et les arguments qui plaident contre le service de Vénus.

Dans ce livre si important pour l'histoire de la littérature française se rencontrent deux passages qui se rapportent à la Hongrie et qui ne sont pas sans intérêt, car l'un d'eux au moins permet de préciser un peu mieux la date de la composition du livre.

Le premier passage se lit dans la conversation du noble homme et de la femme de „bas lignage“. L'homme essaie de réduire la résistance de la femme en invoquant les arguments les plus spécieux. Il prétend que seules les femmes qui se laissent assujettir par l'Amour jouissent de l'estime des hommes de cour, car tout bien émane de lui. Aucune femme ne saurait nier cette thèse sans en avoir fait l'expérience.

La dame répond qu'il est aisé d'entrer dans la cour de l'Amour mais que le séjour y est moins doux à cause des peines qu'on y souffre.

## LES JAMBES DU ROI DE HONGRIE

A tele court domques aler,  
Fait mauvais, a briément parler,  
Puis qu'il i a legiere entree  
Et oissue n'i est trouvee;  
On la doit fuir vraiment,  
Et tele cours est droitement  
A la cour d'Enfer comparee:  
Car en Enfer a grant entree,  
Mais puis c'om est entrez leans,  
De jamais issir est niens.  
J'aime miex dont demorer en France,  
Ou ma petite souffissance  
E avoir franche volenté,  
Qu'avoir argent a grant plenté  
Et demourer en Honguerie,  
Por a autrui estre sougie.  
Bien doi domques hair la sale  
D'Amours, si cruel et si male.

C'est en ces termes que Drouart La Vache, qui a traduit, en 1290, l'œuvre d'André le Chapelain, rend le texte latin de son modèle: „Malo igitur aere modico Franciae contenta adesse et liberum eundi, quo voluero, possidere arbitrium quam Ungarico quidem onusta argento alienae subiici potestati, quia tale multum habere est nihilum habere“.<sup>1</sup>

Dans l'autre passage un homme de „bas lignage“ cause avec la noble dame qui l'éconduit avec hauteur, car comme elle dit: „homs de bas lieu, qui a proesse de meurs, ne puet avoir noblesse fors par la puissance le prince“. Elle lui reproche surtout sa constitution physique; „Car tu t'efforces d'être compté parmi les chevaliers (*militantes*), alors que je vois en toi bien des choses nuisibles et contraires à la pratique de la chevalerie. Ceux qui sont che-

<sup>1</sup> Rober. Bossuat, *Li Livres d'Amours de Drouart La Vache*, Paris, Champion 1926; p. 80. L'édition critique d'André le Chapelain est due à Ed. Trojel, *Andrea Capellani regii Francorum De Amore libri tres*, Havniae 1892. Le passage cité: p. 87.

## LES JAMBES DU ROI DE HONGRIE

valiers (*militēs*) doivent avoir les cuisses grêles et longues, les pieds menus et également formés comme par un artisan; par contre, je vois que tu as les cuisses grosses, largement arrondies et courtes et les pieds longs et également étendus dans toutes les directions et très larges“.

Et tu voiz quiex jambes tu portes,  
Courtes et grosses, .i. peu tortes,  
Tu as les piez lons, plaz et lés:  
Por ce es tu vilains apelés,

— dit Drouart La Vache en son simple français, rendant ainsi le latin un peu entortillé de l'original.

Sur quoi le roturier réfute les arguments de la belle dame en citant le cas d'un comte vivant sur les confins de l'Italie — le traducteur traduit par Lombardie — dont le corps a les proportions régulières et cependant à qui il manque toute probité et qui abrite dans son magnifique château toutes sortes de gens dépravés. „Par contre il y a un roi en Hongrie ayant les cuisses à la fois larges et rondes et des pieds plats et longs et qui est pour ainsi dire dépourvu de toute grâce. Et comme cependant on trouve qu'il brille de l'éclat d'une grande probité de mœurs, il a mérité de recevoir la gloire de la couronne royale et presque tout l'univers résonne de son éloge et de sa gloire.“ Ici le traducteur du XIII<sup>e</sup> siècle se montre infidèle: car il ajoute encore à la laideur du portrait:<sup>1</sup>

.I. autre en ot en Honguerie  
Qui ot les jambes malotrues,  
Trop grosses et toutes tortucs:  
Les piez avoit plaz et prolis

<sup>1</sup> Éd. Trojel p. 62: „Et econtra: Rex est in Ungaria intensa plurimum habens crura simulque rotunda prolixosque et aequales pedes et omnibus fere decoribus destitutus. Quia tamen nimia morum invenitur probitate fulgere, regalis coronae meruit accipere gloriam et per universum paene mundum resonant eius praeconia laudis.“ Le texte de Drouart La Vache, op. cit. p. 59.

## LES JAMBES DU ROI DE HONGRIE

Et si n'estoit pas mout jolis,  
Ains fu mout laide creature.  
Gros fu et de courte estature,  
Lais fu ses cors et ses visaiges,  
Mais, por ce que il fu mout saiges  
Et de proesse avironnés,  
Fu il après rois coronés  
Et fist tant que, par la contrée,  
Fu de lui grant la renommée:  
Partout fu loez et prisiés  
Por ce qu'il fu bien avisiés,  
Prex et saiges. Si vous pri domques,  
Dame que ne regardez omques  
Mes piez, ne mes jambes tortues.

On voit que le traducteur a ajouté que le roi de Hongrie était de petite taille, ce qui manquait dans son texte.

Quel est ce roi de Hongrie dont la gloire résonne par tout l'univers, à en croire le chapelain royal, et qui a les jambes si mal formées?

Cette énigme a déjà intrigué un certain nombre de savants qui en considération de l'importance historique de cette œuvre, ont cherché à identifier ce modèle de souverain vertueux dont l'âme habitait un corps si vilain. Les commentateurs d'André ont désigné plusieurs rois de la dynastie arpadienne sans aboutir à un résultat satisfaisant. Comme tous ceux qui se sont posé la question n'étaient guère versés dans l'histoire de Hongrie, nous croyons pouvoir apporter quelque lumière dans ce problème, ce qui permettra aussi de nous aider à établir avec plus de précision la date de la composition de l'ouvrage.

Rappelons au préalable que selon Gaston Paris toutes les dames qui sont nommées par l'auteur ont vécu vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle et que la lettre de Marie de Champagne citée par lui porte même une date: 1174. Cela n'exclut pas la possibilité, bien entendu, que l'ouvrage ait été composé au début du XIII<sup>e</sup> siècle et Gaston Paris a même adopté cette hypothèse et cru reconnaître en la personne du roi

de Hongrie, André II qui occupait entre 1205 et 1235 le trône de saint Étienne. Gaston Paris venait en effet de trouver chez l'auteur d'*Aymeri de Narbonne* une allusion à ce roi, dans le passage où l'héroïne du poème énumère ses prétendants :

Si me demande rois Andrés de Hongrie,  
 Mais il n'avra ja a moi compaignie;  
 Car il est vieus, s'a la barbe florie,  
 Et si est rous, s'a la chiere flaistrie.<sup>1</sup>

Il est assez probable que cette allusion se rapporte en effet au mariage tardif du roi de Hongrie qui épousa en troisièmes nocés Béatrice d'Este. Or selon Gaston Paris André II était le neveu de Marie de Champagne, car il était le fils de Marguerite de France, reine de Hongrie, qui était elle-même la sœur de Marie de Champagne et dès lors André le Chapelain devait être fort bien informé sur les affaires intimes de la dynastie hongroise.

Cependant l'identification de Gaston Paris est erronée. D'abord André II n'était point le fils de Marguerite de France; il était né du premier lit du roi Béla III, fils d'Anne d'Antioche. Marguerite de France ne donna pas de postérité au roi de Hongrie. D'autre part, si nous admettons que le livre fut composé au début du XIII<sup>e</sup> siècle, comment nous expliquer l'affirmation de l'auteur que la gloire du roi de Hongrie remplissait l'univers? André II venait à peine de monter sur le trône après la mort de son frère Émeric et au commencement de son règne il était entièrement occupé de ses ennemis intérieurs et ne guerroyait que contre les Russes. Il ne prit la croix qu'en 1218 et cette croisade même fut assez malchanceuse. En général, André II, dont la femme Gertrude de Méranie fut massacrée par les nobles hongrois révoltés contre sa cour allemande, fut un souverain assez pitoyable et qui manquait

<sup>1</sup> Cf. *Romania* t. XII, p. 526.

## LES JAMBES DU ROI DE HONGRIE

de tout prestige. Nous ne savons rien de précis sur son extérieur.

Ajoutons que l'allusion du poète d'*Aymeri de Narbonne* se rapporte à un événement qui eut lieu seulement en 1234, car c'est alors, à l'âge de 60 ans, que le roi de Hongrie épousa Béatrice d'Este, au grand étonnement de toute l'Europe. Faut-il remarquer que d'ailleurs nous ne connaissons aucune connexion entre l'auteur de cette chanson de geste et André le Chapelain et que le portrait qu'il trace d'André II est tout le contraire de celui qui se dégage des indications du chapelain royal, car celui-ci ne parle ni d'un vieillard ni de „chair flétrie“, mais insiste sur les qualités morales du souverain?

Récemment, M. A. Steiner a révoqué en doute l'identification avec André II,<sup>1</sup> en proposant à sa place le roi Kalman (Coloman) qui régna au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, entre 1095 et 1116. Ce qui, sans doute, a orienté M. A. Steiner vers cette hypothèse, c'est le grotesque portrait que la chronique nationale a donné de ce roi. En effet, tout en reconnaissant les qualités intellectuelles de ce roi, le chroniqueur, qui lui en voulait pour sa cruauté envers sa parenté, affirme qu'il avait un aspect méprisable, étant poilu, bigle, bossu, boiteux et bègue.<sup>2</sup> On sait qu'en des circonstances analogues les chroniqueurs travaillaient d'après certains schémas appris à leur classe de rhétorique.

Mais sans compter que cette hypothèse nous ferait remonter trop loin dans le temps, remarquons que le portrait de Kalman ne correspond pas du tout à celui que trace André le Chapelain. Ajoutons aussi que dans ce cas André n'aurait pu recueillir ses informations que chez les Hongrois: or à cette époque la chronique nationale était à peine ébauchée et il n'est guère probable qu'un étranger

<sup>1</sup> *Speculum* IV, 92—92. Je n'ai pu voir cette étude; je n'en sais que ce qu'en a dit Manitius, *Geschichte der lat. Lit. des Mittelalters* III, 282.

<sup>2</sup> *Rerum Hung. Scriptores*. t. I.: Erat namque habitu corporis contemptibilis, sed astutus et docilis, ispidus, pilosus, luscus, gibosus, claudus et blesus.

en ait pu prendre connaissance. N'oublions pas non plus que l'auteur parle d'un de ses contemporains: „*Rex est in Ungaria . . .*“

Il ne nous reste donc plus qu'à nous arrêter avec Trojel, éditeur d'André le Chapelain, à la personne de Béla III dont le règne glorieux remplit les années 1172—1196. Il est vrai que Trojel balance quelque peu entre Béla III et André II, mais il estime que le mariage de Béla III avec la fille du roi de France occupait plus la curiosité des Français que l'histoire de son „fils“. (Trojel croit aussi avec Gaston Paris qu'André II était le fils de Marguerite de France.) Il rappelle aussi que l'autre passage d'André le Chapelain où celui-ci fait parler sa dame du riche trésor de Hongrie qui serait le prix d'une vie d'esclave, s'applique aussi à ce mariage, car il est l'écho de l'étonnement qui partout en France accompagnait cette alliance exotique.

Le point de départ de Trojel n'était pas mal choisi. Mais nous croyons pouvoir mieux assurer les fondements de son hypothèse. Rappelons encore une fois que Marie de Champagne qui est une sorte de personnage central du livre et dont la cour fut le milieu où le chapelain royal en conçut l'idée, était réellement la belle-sœur du roi de Hongrie. Béla III avait demandé et obtenu la main de Marguerite, veuve de Henri Plantagenet, fils du roi d'Angleterre, après le décès de sa première femme, Anne d'Antioche, appelée aussi Anne de Châtillon. Marguerite était la fille de Louis VII, roi de France, la sœur de Philippe-Auguste II et de Marie de Champagne. Le roi Louis VII avait connu le père de Béla III, le roi Géza II qui l'avait accueilli dans son pays avec beaucoup d'honneur lors de la deuxième croisade. Mais c'est son fils, Béla III qui devait répandre en France la renommée de la richesse des rois de Hongrie. En effet, avant d'accorder la main de sa sœur au roi de Hongrie, Philippe-Auguste exigea du prétendant un rôle exact de ses revenus. La copie du bordereau, ce document si précieux. l'on peut même dire unique, est conservée encore aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale (ms. lat. 6238, fol.

## LES JAMBES DU ROI DE HONGRIE

20). Selon l'historien hongrois Valentin Hóman ces revenus s'élevaient à 8 millions de florins or et atteignaient en importance ceux des rois de France et d'Angleterre, les plus riches souverains de la chrétienté.

N'était-ce pas assez pour que se répandit dans le public la renommée de ce pays fabuleux? A partir de cette époque les jongleurs font jurer à leurs personnages de ne pas faire ceci ou cela „pour tout l'or de Hongrie!“ Mais si dans le livre d'André le Chapelain la dame préfère son modeste pécule de France et sa vie libre à tout le trésor de Hongrie et à la vie d'assujettissement qui l'y attend, c'est que sans doute la patronne de l'auteur, Marie de Champagne, suivait le cœur serré l'affaire du mariage de la veuve d'Henri d'Angleterre et que, en dépit de toute la richesse qui attendait celle-ci dans ce pays éloigné, elle n'enviait guère son sort.

Quant à l'autre passage d'André le Chapelain, il serait bien difficile de trouver à cette date un roi de Hongrie à qui l'éloge d'André pût s'appliquer avec plus d'exactitude. Seule la politique impérialiste de ce souverain qui affectait l'Empire d'Orient, seuls ses faits d'armes glorieux contre Byzance et Venise pouvaient lui valoir l'éloge de l'auteur français. Son premier mariage avec Anne d'Antioche, fille du roi de Jérusalem, puis avec Marguerite de France, ses mœurs chevaleresques contribuèrent sans nul doute à former une auréole autour de sa tête. Le chapelain de Marie de Champagne devait être fort bien renseigné sur les succès diplomatiques et militaires du beau-frère et Philippe-Auguste, qui prit la croix, parla sans doute dans cette cour de Champagne de l'attente dont Béla III était l'objet dans le monde chrétien. Le Pape et tous les souverains de l'Europe jetaient des regards d'espoir vers ce puissant roi, lorsque, un an après ses noces avec la bru du roi d'Angleterre. Saladin occupa Jérusalem et tua de sa propre main Raynaud de Châtillon, le premier beau-père du roi de Hongrie. Béla III fut l'espoir de la chrétienté après l'échec de la troisième croisade et l'on sait que précisément le fils de

## LES JAMBES DU ROI DE HONGRIE

Marie de Champagne, Henri, comte de Champagne, régnait alors sur les débris du royaume de Jérusalem. Enfin Béla III se décida à entreprendre le voyage avec une puissante armée, mais tombé gravement malade, il fut obligé de léguer à son fils cadet, André II, l'accomplissement de son vœu (1196).<sup>1</sup>

Ces considérations nous permettent de placer l'œuvre du chapelain royal entre 1186 et 1196, puisque l'auteur y parle du roi de Hongrie comme d'une personne vivante.

Mais tout cela n'est-il pas contredit par ce que nous lisons chez l'auteur français du physique du roi de Hongrie? L'histoire de Hongrie n'a-t-elle pas, précisément, conservé le souvenir de Béla III comme d'un roi à l'aspect imposant? Le squelette du roi, découvert à Székes-Fehérvár (Albe Royale) et étudié pièce par pièce au début de notre siècle, est celui d'un homme qui était presque un géant. Or André le Chapelain analyse avec force détails la laideur des jambes du roi de Hongrie et même, en général, il affirme que toute son apparence manque de prestige (*omnibus fere decoribus destitutus*).

A tout cela s'opposerait le portrait que Richard de Londres nous a laissé du roi Béla: „Rex Hungarorum Bela nomine... vir quidem multiplici naturae dote conditus, statura productionior, vultu insignis, cui et si cetera non suppetent, sola imperiosi vultus elegantia regno dignissima censeretur“.<sup>2</sup> Béla III était aux yeux du pèlerin anglais un homme richement doté par la nature et rien que son extérieur majestueux le rendait digne de régner sur ses sujets. Il est donc de l'avis opposé à celui du chapelain royal.

A la vérité, les deux auteurs ne se contredisent que dans l'impression que fait sur eux l'apparence du roi de Hon-

<sup>1</sup> Cf. sur tous ces événements et sur Béla III en général, le grand album de Jules Forster, III. *Béla emlékezete*, 1900 (En mémoire de B.) et Jules Pauler, *A magyar nemzet története* (Histoire de la nation hongroise) t. III, p. 12.

<sup>2</sup> *Itinerarium Peregrinorum*, *Mon. Germ. Hist.* SS. t. XXVIII, p. 200. Cf. l'album de Forster p. 31.

grie. Or on sait que les goûts sont différents et ce qui pouvait paraître imposant à un Anglais, lui-même peut-être taillé en Hercule, pouvait repousser un Français contemporain dont l'idéal de beauté masculine était plutôt le type de la race alpine, aux extrémités fines, aux contours élégants.

Béla III était un homme de haute taille: 190 cm, si l'on en croit l'anthropologiste Aurélien Török qui procéda à la mensuration des restes humains du tombeau d'Albe Royale (Székes-Fehérvár). Sur la royale fiancée ou son héraut d'armes qui informe André le Chapelain, cette haute taille dut produire un effet plutôt repoussant qu'imposant.

Le crâne aussi avait une conformation insolite pour un observateur français: le front fuyant, s'arrondissant depuis les arcades sourcilières pour se fondre avec la calotte crânienne, les orbites trop larges et trop profondes, le menton droit, sans inflexion, étaient faits pour choquer le goût de l'entourage français de la reine, habitué à des proportions plus harmonieuses.

Mais la discussion de la noble dame et du bourgeois apporte, on l'a vu, des précisions surtout relativement aux jambes et aux pieds du roi de Hongrie. On se rappelle que ce sont surtout ces extrémités dont la laideur a frappé l'auteur: le roi de Hongrie avait les jambes trop longues et trop rondes et les pieds plats.

Or les fémurs et les tibias du squelette d'Albe Royale semblent s'accorder avec les indications d'André le Chapelain. Béla III avait les jambes très longues et, comme dit Aurélien Török, „sa force corporelle puissante est attestée par les adhérences musculaires très marquées sur les os“. Ce constat anthropologique correspond exactement aux „intensas“ et „rotundas“ de l'auteur français. Quant aux pieds, les notes de l'anatomiste ne nous renseignent pas suffisamment pour affirmer que le roi était un pied-plat, mais étant donnée la hauteur extraordinaire de la taille, on peut supposer à bon droit que chez cet homme déjà assez âgé au moment de son second mariage, un effondre-

ment de la voûte plantaire devait accompagner le développement très prononcé des jambes.<sup>1</sup>

André le Chapelain avait-il accompagné la sœur de sa patronne en Hongrie? Les détails très précis de sa description du souverain étranger, la seule de ce genre dans tout son livre, nous suggèrent cette hypothèse. Peut-être aussi devait-il ses informations à une personne de l'entourage de la reine ou à la reine elle-même.

Si Béla III n'était pas un Pâris pour la société raffinée de Marie de Champagne, il pouvait se consoler en lisant l'éloge de ses vertus par le chapelain royal, car il passait aux yeux de ces casuistes de la courtoisie pour un parfait chevalier — du moins au moral. On sait que son règne marque un progrès du goût français à la cour de Hongrie: costumes, armures, port de barbe, mœurs chevaleresques et — dans les chancelleries — orthographe et écriture, tout porte la marque française. Et à la cour de France on était content de voir que la noblesse et la gloire du roi s'accordaient avec l'idée que l'on s'y faisait du souverain idéal.

<sup>1</sup> L'anatomie de Béla III a été décrite par Aurélien Török dans son *Rapport sur les restes humains de Béla III et de sa femme*. Értekezések a Természettudományok köréből (Bulletin de l'Académie des Sciences Hongroise, Section des Sciences Naturelles) 1894. Une photographie du squelette reconstitué que nous reproduisons ici même, a été donnée par Forster, ouvr. cité. Malheureusement elle a été prise de face et ainsi elle ne permet pas de conclure sur les proportions des pieds.

## VII

### VILLON ET L'AMBASSADE HONGROISE A LA COUR DE FRANCE EN 1467

L'abbaye Saint-Julien de Tours me paraît le coin le plus pittoresque de la capitale tourangelle. Tapie au fond d'une place vétuste qui me rappelle les petites places qui précèdent les couvents si solitaires des villes d'Ombrie, elle garde avec son unique étage et sa massive tour romane le cachet de ce très haut moyen âge français dont on trouve peu de souvenirs même dans ces régions qui pourtant ont si bien conservé leur physionomie antique.

Au touriste hongrois, ces murs et surtout la grande salle de l'abbaye affectée aujourd'hui aux services de la municipalité évoquent un événement historique mémorable qui, sans l'intervention de la fatalité, aurait donné à l'histoire de Hongrie, si féconde en malchances et en revers de fortune, une tournure intéressante et dans tous les cas, différente de celle qu'elle prit dans la suite.

En effet, c'est dans cette salle qu'eut lieu le festin solennel donné par Gaston de Foix en l'honneur de l'ambassade hongroise chargée de négocier le mariage du roi Ladislas V avec la fille de Charles VII, roi de France.

Ladislas V, fils d'Albert, le premier roi de Hongrie de la maison de Habsbourg, et neveu de l'empereur Frédéric III, succéda sur le trône de Hongrie à Uladislas I<sup>er</sup>, le vaillant Jagellon qui trouva la mort dans la tragique bataille de Varna. Ladislas V dut son élévation au trône à un compromis entre le parti national et le parti aus-

trophile. Jean de Hunyad lui-même consentit à ce choix en sacrifiant ainsi ses intérêts de famille, car il vit dans l'alliance germano-tchéco-hongroise un renforcement de sa politique hostile au Croissant. Après la mort de Jean de Hunyad, des luttes sanglantes éclatèrent: son fils Ladislas abattit d'un coup d'épée, dans le château de Belgrade, le propre oncle du roi, Ulric de Cilly; le roi à son tour, en dépit de ses promesses solennelles, fit monter le fils de Jean de Hunyad sur l'échafaud. Les partisans de la famille de Hunyad prirent les armes contre le jeune roi qui se sauva à Prague, capitale de son autre royaume.

C'est dans ces circonstances que Ladislas songea à Madeleine, fille du roi de France, et aux avantages immenses que cette alliance lui apporterait dans ses luttes contre les partisans hongrois et les Turcs. La beauté angélique du roi qui n'avait pas plus de dix-huit ans, était connue dans toute l'Europe: on connaissait peut-être moins ses penchants à la débauche, fruits précoces de l'éducation d'Ulric de Cilly.

Le roi de France avait déjà reçu à Lyon les envoyés du roi Ladislas qui étaient venus le pressentir sur ses intentions, mais Charles VII ne voulut pas donner de réponse définitive avant de traiter avec une délégation officielle. Le roi de Hongrie eut alors de longs pourparlers avec ses conseillers hongrois, tchèques et allemands pour fixer l'endroit où devrait avoir lieu le mariage royal: il se décida en faveur de ses Hongrois mécontents. Il déboursa 40.000 écus d'or pour couvrir les frais de l'ambassade et mit à la tête de la délégation un Hongrois, Étienne de Várda, archevêque de Kalocsa, qui avait fait ses humanités à Padoue et à Ferrare en compagnie de Janus Pannonius, grande figure de l'humanisme hongrois.<sup>1</sup> Várdai était accompagné du justicier Ladislas de Pálócz et du chanoine Simon de Tervisio. L'Autriche était représentée par

<sup>1</sup> Sur ce prélat éminent cf. André Veres: *Olasz egyetemeken járt magyarországi tanulók anyakönyve és iratai* (Matricules et archives des étudiants hongrois des universités d'Italie). Budapest, 1941.



Madeleine, fille de Charles VII, roi de France, fiancée de  
Ladislav V  
(Collection d'Ambras, Vienne)



l'évêque de Passau, par un Starhemberg, un Eyczingen et par Jacques Trapp, précepteur et conseiller du prince Sigismond. La Bohême désigna Zdenko Sternberg, le maréchal Michelsperg et un certain Terczko. De chaque pays partirent aussi 100 à 200 chevaliers avec femmes, valets et tout l'équipage compliqué des seigneurs de l'époque. L'archevêque hongrois reçut pleins pouvoirs pour conclure le mariage royal.

Le cortège, composé de plus de 500 hommes, 26 chariots et tout le brame-bas atteignirent en été 1457 le duché de Lorraine. Les Français n'en revenaient pas d'admiration: ce fut „la plus belle et la plus grosse ambassade qui onques vint en France“, écrit Messire Olivier de la Marche, premier maître d'hôtel de Philippe comte de Flandre.<sup>1</sup> Ce qui émerveilla surtout les bons bourgeois, c'est que les Hongrois promenaient partout avec eux le „billot d'or“ et „forgeoyent florins d'or, parmy les vilages“ qu'ils traversaient, ce qui mit le comble à l'impression de somptuosité inouïe qu'ils laissèrent partout dans ce pays, pour tant si béni du Ciel.

Jean, duc de Lorraine, leur fit un accueil on ne peut plus hospitalier. Un chroniqueur du pays nous rapporte que „beau les faisoit veoir, grantz chariots avoient, dessus grantz bastons estoient“. Les Nancéens étaient frappés de la belle tenue de ces cavaliers et admiraient leur batterie de timbales attachées aux montures: „Ils estoient tous noblement montez, ils avoient des tambours comme gros chaulderons dessus des chevaux, ils frapportoient dessus. s'en resjouissoient tous, aux sons des tabourins dançoient les chevaux;“.<sup>2</sup> Les Hongrois furent si contents de la réception du duc qu'ils lui promirent d'en rapporter la nouvelle au roi lui-même.

Le roi Charles VII, maladif et vieux, logeait avec sa famille dans le vieux château des Montils, au sud de

<sup>1</sup> *Les Mémoires de M. Olivier de la Marche*... Lyon 1562, p. 305.

<sup>2</sup> Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, t. III, col. XXII.

Blois. Mais la reine de France et la future reine de Hongrie, en femmes curieuses, n'attendent pas la réception solennelle pour voir de leurs yeux la magnifique ambassade venue de si loin; elles assistèrent, incognito, des fenêtres d'une maison de la banlieue à l'entrée du cortège somptueux, dans la ville de Tours.<sup>1</sup> Devant la porte, Guillaume Jouvenel, chancelier du roi prononça en latin le discours de bienvenue. On remarquait dans l'assistance l'archevêque de Tours, l'évêque de Coutance, l'évêque du Mans, les comtes de Foix, de Dunois, de la Marche, Philippe de Savoie et une grande multitude de gentilshommes illustres que le roi „avait fait venir là pour parement“.<sup>2</sup> Alors tout ce cortège magnifique chevaucha aux côtés des ambassadeurs du roi de Hongrie qui entrèrent en la ville de Tours le 8 décembre 1457. Les Tourangeaux ouvrirent de grands yeux à l'apparition de ces 26 chariots „branlants“ dorés attelés chacun de deux forts „roncins“. C'étaient sans nul doute ces voitures suspendues d'invention et de fabrication hongroises qui sous le nom de „coches“ s'étaient répandues dans toute l'Europe depuis que les charrons royaux du village de Kocs (lire: Kotch) s'étaient mis à les fabriquer pour les besoins du voyage à travers la plaine hongroise.<sup>3</sup> Un des chroniqueurs contemporains qui nous ont conservé tous les détails de ces événements, Georges Chastellain renonce à consigner les noms des ambassadeurs, car ils sont „durs à nommer à ceux de la langue française“, mais un autre, Jean du Clercq appelle l'archevêque hongrois „Croidoffam“ ou „Croldestam“ et son compagnon „Laxillan de Polui“.

<sup>1</sup> Copey-Buch der gemainen Stat Wienn. Fontes Rer. Austr. t. VII, p. 125.

<sup>2</sup> G. Chastellain, *Oeuvres* t. III, p. 370; éd. Kervyn de Lettenhove.

<sup>3</sup> Cf. Guillaume Tolnai, *L'origine du „coche“*, Rev. Ét. Hongr. III. La nouvelle édition du dictionnaire étymologique de Meyer-Lübke admet une autre dérivation en se basant sur un article de Karol Titz, linguiste tchèque, et en négligeant de tenir compte des faits historiques cités par Tolnai. Un jeu de combinaison phonétique ne suffit pas pour éliminer le témoignage des documents historiques.

Sous ces noms défigurés par les copistes il est assez difficile de reconnaître les noms hongrois de Várdai Están et la forme latine Ladislas de Pálócz.<sup>1</sup>

Dix jours passèrent en visites et en promenades dans la ville; enfin Étienne de Várda put prononcer aux Montils son allocution latine devant le roi assis sur son trône doré et entouré de sa famille et de sa suite. Il parla de la grâce exceptionnelle de la Providence qui réunissait deux rois puissants par ce mariage. Y a-t-il des personnes assez ignorantes pour n'avoir pas entendu parler de la splendeur et de la gloire du roi Charles? Qui n'admire sa sagacité dans l'action, sa diligence dans les conseils, sa persévérance dans l'exécution, ses vertus militaires, sa mansuétude, sa justice, son équité etc. etc.? N'avait-il pas libéré la terre de France de ses anciens ennemis en la restituant dans son antique gloire? (De Jeanne d'Arc pas un mot, bien entendu.)

Mais le roi qu'on vient lui offrir pour gendre, n'est pas moins digne d'éloge. Le jeune débauché sort de cette harangue comme un modèle de perfection royale. Probité, modestie, libéralité, jugement sain, ingénuité, dignité, application aux études et à la gloire militaire, voilà ses vertus qui éveillent l'admiration de tout son entourage. L'archevêque a recueilli journellement les preuves de sa maturité précoce, de sa miséricorde et de sa piété. La princesse Madeleine, ce soleil brillant, a trouvé en lui un mari parfait. „O fortunatum regem qui tuo generi parem habiturus es coniugem! O felicem puellam, que tantum regem tuo habitura es thalamo!“ Heureux aussi le mariage qui donnera la sécurité aux sujets, la prospérité aux affaires, la paix à l'Église et la joie à la terre... Deux colonnes puissantes furent érigées ce jour-là pour soutenir la foi chrétienne, contre lesquelles se briseront les assauts de l'ennemi. Il ne lui resterait plus qu'à refréner

<sup>1</sup> Croldestam = Cnal (Cardinal) d'estam?

sa fureur et qu'à frémir de peur! Finis les massacres de population, les incendies de villes, les défaites sanglantes...<sup>1</sup>

Ainsi parla l'illustre orateur formé à l'école de Padoue, d'après le témoignage d'une copie conservée à la Bibliothèque Royale. Mais les contemporains qui ont assisté à cette scène solennelle, rapportent qu'il dissertait longuement sur l'affection particulière qui rattachait de tout temps les royaumes de Hongrie et de Bohême à la très chrétienne maison de France, rappela les nombreuses alliances qui liaient les rois de Hongrie à la dynastie capétienne et argumenta en rapprochant la mission de la France de celle de la Hongrie: „Sire roy, tu es la colonne de la chrestienté, et mon souverain seigneur le roy Lancelot en est l'escu; tu es la tres-chrestienne maison, et mon souverain seigneur en est la muraille...“ Ces paroles où pour la première fois en France on entendit formuler la thèse de la mission historique de la Hongrie et les métaphores de l'orateur qui avaient été mises en cours quelques années avant ce voyage par l'usage diplomatique de la cour de Hongrie et du Saint-Siège,<sup>2</sup> semblent avoir retenu l'attention de l'assistance, car à partir de cette date elles reparaissent de façon permanente dans la phraséologie politique française, et cela, avec des intermittences, jusqu'à nos jours.

Le roi de France, touché par l'éloquence hongroise, déclara alors qu'il accordait volontiers la main de sa fille au roi de Hongrie et de Bohême, puis forma un conseil de délibération pour la discussion des articles du contrat de mariage. Dans ses mémoires Olivier de la Marche trouve intéressant de noter que les ambassadeurs discutaient point par point les 36 articles „dont ils avoyent à faire au Roy Charles“ mais que „jamais ne voulurent parler du

<sup>1</sup> J'ai publié ce discours (Bibl. Nat. latin 11414) in-extenso dans *Archivum Philologicum* t. LXII, p. 101.

<sup>2</sup> Cf. Terbe, *Archivum Philologicum* t. LX et J. Györy, *Le rempart de la chrétienté*. Nouvelle Revue de Hongrie, t. LI, p. 468.

second, que le premier article ne fust vidé, fust par refus ou par acord, et ainsi de tous les autres points".

Cependant dans le jardin du château s'étaient réunis une foule de grandes dames, de demoiselles, de gentilshommes pour prendre part au bal organisé dans la maison de plaisance du roi: les ambassadeurs hongrois eurent l'honneur de danser quelques tours avec la royale fiancée qui prit ainsi un contact direct avec ses futurs sujets.

Mais le vrai festin fut donné dans la ville de Tours, à l'abbaye Saint-Julien, par le richissime parent du roi, le comte Gaston de Foix. De l'avis des contemporains on n'en avait jamais vu d'aussi brillant, d'aussi luxueux et les détails de ce repas spectaculaire ont été conservés soigneusement par toute une série de chroniqueurs de l'époque. Les membres de la famille royale s'étaient réunis dans un cabinet particulier, mais dans la grande salle la table principale était réservée aux ambassadeurs hongrois qui y dînèrent en compagnie du chancelier du roi. Le dîner était servi sur 140 plats d'or et de vermeil et le menu offrait tous les raffinements dont les maîtres-queux de cette époque étaient capables. On engloutit un pâté de chapon à haute graisse avec du jambon de sanglier, accompagné de sept sortes de gâteaux, des rôtis de faisan, de perdrix, de paon, de butor, de héron, d'outarde, d'oison, de cygne, de bécasse etc. Puis ce fut le tour des chevreaux sauvages, cerfs et autre venaison. „Le cinquième service fut de tartes, dariolles, stais, cresse, oranges, citrons confits.“ Comme dessert on servit des épiceries et confitures faites „en façon de lions, de cygnes et d'autre sorte.“ „Et en chascune pièce estoient les armes du roy de Hongrie.“ De vins, pas un mot: on but de l'hypocras tantôt avec des „têtes“, tantôt avec des oublies.

Mais ce qui fut la grande surprise, c'étaient les intermèdes spectaculaires qui par leur machinerie naïvement compliquée nous rappellent déjà les trucs des ballets des siècles suivants. D'abord on apporta un grand donjon entouré de quatre tourelles auxquelles pendaient les

armes des ambassadeurs; le donjon, surmonté du fanion du roi de Hongrie, avait quatre fenêtres où quatre jolies têtes de demoiselles souriaient aux spectateurs et faisaient semblant de chanter un air gracieux, exécuté en réalité par six enfants cachés à l'intérieur. Puis ce fut un tigre qui portait un collier composé des armes du roi de Hongrie et qui „par subtil engin“ cracha le feu par la gorge. Il fut apporté par six Béarnais qui exécutèrent une danse de leur pays. „Et les Hongrois priserent plus cestuy entremets que tous les autres, à cause de la danserie nouvelle.“ La danse fougueuse des Basques suscitait en eux des élans nostalgiques . . .

Ensuite, on vit entrer un chevalier habillé de satin cramoyisé et monté en apparence sur son cheval: en réalité, cheval et jambes du cavalier étaient contrefaits et la machinerie était agencée de l'intérieur. Il déposa sur la table des ambassadeurs hongrois une corbeille de fleurs avec, au milieu, un superbe lys blanc, fleur héraldique de la maison de France. Puis, d'une montagne merveilleuse, apportée par 24 hommes sortirent des lapins, des oiselets et cinq enfants habillés en Sarrasins qui exécutèrent un ballet grotesque.

Enfin on posa clandestinement un paon vivant sur la grande table. L'on sait combien la chair de paon était estimée par les hautes classes du moyen âge; mais ce bel oiseau avait aussi une destination symbolique: c'est sur le paon que les chevaliers faisaient leurs vœux galants. Aussi le paon portait-il les armes de la reine de France et tout autour du vaisseau où il était couché, pendaient les armes de toutes les dames de la cour „qui en furent bien fieres de ce que le comte leur avait fait tant d'honneur.“ Messire Jacques Trapp, précepteur et conseiller du prince Sigismond, fit alors le vœu que pour l'amour de la demoiselle de Villequier, à côté de laquelle il était assis, „jamais il ne seroit à table, ne à disner, ne à souper, jusques à ce qu'il eust fait armes pour l'honneur d'elle.“ Là-dessus, un chevalier hongrois, mû sans doute par un esprit

## VILLON ET L'AMBASSADE HONGROISE

de rivalité nationale, „fit vœu aux dames et au paon que un mois apres que arrivé seroit en son pays, il romproit deux lances à fers esmolus pour l'honneur de la damoiselle de Chasteaubrun, ne que jamais ne se vestiroit que de noir jusques il eust accompli son vœu pour l'amour que ladite damoiselle en estoit vestue pour tout icelui jour.“<sup>1</sup>

Ce charmant épisode montre que les coutumes de la chevalerie étaient fort connues et couramment pratiquées par ces Hongrois du XV<sup>e</sup> siècle, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque dès le XII<sup>e</sup> siècle les mœurs chevaleresques s'étaient implantées dans ce pays grâce à Béla III, élevé à la cour francisée de Byzance et mari tour à tour d'Anne d'Antioche et de Marguerite de France.

Ce festin extraordinaire devait être suivi d'un autre, plus somptueux encore, quelques jours après, aux frais du comte du Maine: il devait être honoré de la présence de la future reine de Hongrie. Mais celle-ci ne pouvait croire à son bonheur, car depuis quelques jours elle faisait des rêves inquiétants: elle vit pendant deux nuits, successivement, son fiancé mort et elle en fut toute affligée. Rien de cela n'échappa à la vigilance de la reine qui essaya alors de consoler sa fille: „Sois plus gaie, ma fille, lui dit-elle, aujourd'hui c'est une fête sacrée, — on était à la veille de Noël, — des personnes pieuses vont venir nous voir, tu devrais être habillée déjà!“ Puis au bout de quelque temps, elle lui suggéra: „Voilà une robe qui te serait trop lourde à porter, prends plutôt la noire!“ „Le rêve était donc vrai!“ dit simplement la princesse et rien ne put plus chasser de sa tête sa vision fatidique. Le roi à son tour vit en songe son épée cassée en deux. A ses hommes qui lui apportèrent son arme et lui représentèrent qu'elle était intacte, il répondit: „Oh si nous faisons des rêves pareils, c'est que Dieu entend nous éprouver; le songe annonce un événement triste!“

<sup>1</sup> *Chronique des comtes de Foix*. Panthéon litt. Choix. de chron. du XIV<sup>e</sup> siècle, Notices litt. XLI—XLII; Chastelain, op. cit. p. 376.

## VILLON ET L'AMBASSADE HONGROISE

Les pressentiments de la famille royale s'avérèrent justes. Le jeune roi de Hongrie et de Bohême était en effet décédé depuis quelques jours à Prague, d'une mort foudroyante. Une tradition veut que ce fût son entourage hussite qui l'empoisonna, certains historiens tchèques contestent cependant cette thèse de l'empoisonnement. La nouvelle qui arriva à Tours parla de peste. Le camp des ambassadeurs en fut consternée et la panique fut telle que l'on n'osa pas rapporter la nouvelle désastreuse au roi alité. La population tourangelles en fut tellement émue que selon un témoin oculaire, les enfants s'abordaient dans la rue en pleurant et en criant: „Le roi Lancelot est mort!“ Le lendemain, jour de Noël, un magnifique service funèbre fut célébré par l'archevêque de Tours à la cathédrale Saint-Martin; les autels revêtus de noir, un catafalque avec une chapelle ardente de mille cierges et de deux cents torches, et à chaque autel cinq hommes vêtus de noir représentant les cinq pays du roi défunt, attestèrent la grandeur du deuil de la famille royale. On s'imagine le chagrin de la royale fiancée, puisqu'elle s'était éprise de son prince lointain non pour ses terres et ses trésors, mais „mais pour son seul corps“.

Les envoyés hongrois remirent tout de même leurs cadeaux; la fiancée de naguère reçut „ung moult riche collier, ung diamant, et une robe de drap d'or à la façon de Hongrie“. (N'en subsiste-t-il rien dans le trésor du Louvre?) Le roi Charles VII eut quatre chevaux blancs „qui avoient esté conquis sur le grand Turc, dont sur les deux avoit deux pages, et les autres estoient en main, tous couverts de drap d'or et scellés.“ Le roi donna aux ambassadeurs une vaisselle toute dorée, des coupes d'or pleines d'écus d'or; et personne ne rentra les mains vides. „Sy n'y furent mie oubliés les héraux et roys d'armes, trompettes et ménestriers et toutes telles gens, ains y furent les dons grans et larges et y cria l'on: Largesse! à haute voix. Au roy d'armes de Hongrie seul et à par lui, le conte de Foix lui envoya dix aunes de veloux.“

## VILLON ET L'AMBASSADE HONGROISE

(Selon cette source, la chronique de Chastellain, les cadeaux avaient été échangés au banquet du comte de Foix.) La valeur des dons généreux du roi était estimée à 22.000 écus d'or.

Au retour, le cortège fut accompagné de Georges de Saccamville, — dit Havart, maître des requêtes du roi, — qui servit d'interprète aux Hongrois auprès des autorités à qui ils devaient avoir affaire. Sans doute les ambassadeurs jouissaient d'une excellente réputation grâce à leur coin-matrice qui ne cessait de travailler pendant leur trajet. Aussi tout Paris était-il accouru aux portes lorsque les Hongrois approchèrent de la capitale. On alla au-devant d'eux „jusques au mullin à vent hors de la porte Saint-Jacques“. On y vit les évêques et archevêques de Paris, de Langres, de Narbonne, de Noyon, de Rodez, de Meaux, de Béziers, de Saint-Brieuc, le comte d'Armagnac, le prévôt de Paris, le premier président et les conseillers du Parlement, les échevins, seigneurs et bourgeois notables et le recteur accompagné de l'Université. Les hôtes étaient logés dans les rues Saint-Jacques, Saint-Antoine et de la Harpe, et à la porte Baudet. „Et leurs chariots tous chargez de leurs biens demeurèrent par chacune nuyt . . . parmy les rues, et y avoit gens establiz à coucher dessus, tous enchainés de grosses chaînes, quelque froidure qu'il feist, qui estoit bien excessive.“ Le lendemain une grande procession formée par les étudiants de l'Université défila en leur honneur et un témoin évalue à 12.000 hommes la foule qui se bousculait pour voir le cortège et les ambassadeurs étrangers. A Notre-Dame un service solennel à grand luminaire fut célébré et un maître de l'université prononça une allocution fort belle et touchante.<sup>1</sup> Alors les Hongrois allèrent visiter les curiosités de la ville: la Sainte-Chapelle, le Palais, la Cité, mais comme le sol couvert de glace et de verglas était glissant, ils n'osèrent se promener dans les rues de Paris ni à pied ni à cheval. Au grand étonnement des Parisiens

<sup>1</sup> Cf. J. Chartier, *op. cit.* p. 79 et Copey-Buch, *pass. cit.*

ils se faisaient porter partout dans des traîneaux qu'un contemporain compare à des „tonneaux tout carrés sans roues“. C'étaient sans doute les premiers traîneaux qu'on ait vus dans la ville de Paris. A Saint-Denis, réception solennelle, on présente au baiser la relique de la Sainte-Croix.

Avant d'atteindre l'Allemagne, les Hongrois virent encore une chose singulière. Aux environs des carrières de la Marne ils rencontrèrent une armée d'enfants exaltés qui, venus d'Allemagne, allaient tout droit vers le Mont-Saint-Michel en criant: „Le Christ est ressuscité!“ (Copey-Buch).

Dans les sources françaises contemporaines le roi Ladislas V est nommé toujours „Lancelot“. Cette identification, d'ailleurs erronée, des deux noms est une preuve de la prédominance des notions de la chevalerie dans les esprits de cette époque, puisqu'on prêta le nom du chevalier le plus parfait, le plus dévoué à la dame de son cœur, au fiancé royal. Les noms des héros de roman français n'étaient point inconnus en Hongrie: on y trouve dès le XIII<sup>e</sup> siècle des Tristan, des Achille, des Priam, même des Lanzalottus. Mais on n'y avait jamais fait confusion entre Ladislas et Lancelot. Cependant il faut croire que dans les pays latins cette identification dut se produire de très bonne heure, puisqu'en Italie dès le XIV<sup>e</sup> siècle Ladislas, frère de Louis d'Anjou, roi de Hongrie, est souvent nommé Lancelotto dans les documents contemporains. L'usage de ce nom romantique était sans doute favorisé par la forme magyare du nom Ladislas: „László“ qui est plus rapproché de Lancelot que les formes slave ou allemande (Vladislav, Laclav, Lasslav; Ladislaus, Lasslaw). C'est sous cette forme peut-être que les ambassadeurs hongrois nommaient leur roi devant les Français. C'est encore Lancelot que nous lisons dans la „Ballade des seigneurs du temps jadis“:



Ladislaus V, roi de Hongrie et de Bohême  
(Collection d'Ambras, Vienne)



## VILLON ET L'AMBASSADE HONGROISE

D'en plus parler je me desiste,  
Ce monde n'est qu'abusion.  
Il n'est qui contre mort resiste,  
Ne qu'y trouve provision.  
Encor fais une question:  
*Lancelot, le roy de Behaigne,*  
Où est il? Où est son tayan? (= oncle)  
Mais où est le preux Charlemagne?

François Villon avait-il humé l'odeur des rôtis à la porte de Saint-Julien de Tours ou guignait-il par une froide nuit de Paris les chariots lourds de bons écus d'or et d'étoffes précieuses confiés à la surveillance de gardiens attachés aux voitures par de lourdes chaînes? Quoi qu'il en soit, nous découvrons dans le cortège solennel qui vient à la rencontre de l'ambassade de Tours l'évêque de Meung, Thibaut d'Aussigny que le début du Grand Testament maudit comme le fauteur principal des malheurs du poète. A peine échappé aux souffrances de la prison de Meung, il ne pouvait être très loin de l'itinéraire de cette ambassade et peut-être avait-il causé avec ces ménestrels qui amusaient de leur musique les banqueteurs de Saint-Julien et qui avaient été si largement récompensés? Ou avait-il seulement recueilli les témoignages de l'émotion qui s'empara de la foule à la nouvelle de la mort du roi de Hongrie et de Bohême?<sup>1</sup>

Ce qui paraît certain, c'est que nous devons au passage des ces Hongrois du XV<sup>e</sup> siècle ce vers mélancolique qui reflète un peu de la consternation générale qui envahit la France à la nouvelle du décès inattendu de Ladislas V.

<sup>1</sup> Cf. P. Champion, *Villon et son temps*, dont une brève notice nous a suggéré les recherches ci-dessus.



## VIII

### UN PRÉLAT HONGROIS HUMANISTE ET ÉRASMIEN: JEAN DE GOSZTONYI A PARIS (1515)

La vie universitaire de Paris au début du XVI<sup>e</sup> siècle portait dans son sein la promesse d'une époque nouvelle. Nominalistes et réalistes, orthodoxes et néo-platoniciens, mystiques et nominalistes formaient des groupes plus ou moins opposés qui par leurs querelles, publications, sermons faisaient prévoir qu'une grande hérésie se préparait.

Les étrangers qui, alors, venaient continuer leurs études à Paris comme avaient fait leurs ancêtres au moyen âge furent entraînés par le tourbillon. Un de ces petits orages, présage symbolique des révolutions à venir, fut déclenché par un Hongrois, fils du pays qui se trouvait à la veille de sa grande catastrophe politique: la défaite de Mohács où les Turcs mirent au tombeau le royaume de Hongrie avec son roi et la fleur de son aristocratie (1526). Non seulement les divisions intérieures, et l'égoïsme effréné des classes politiques avaient préparé cette défaite, mais aussi le souffle de la Préréforme qui énervait les esprits, minait les énergies nationales. Érasme avait ses disciples dans l'entourage de la reine, et la „sagesse“ humaine prêchée par ses disciples détournait l'élite intellectuelle du danger qui allait détruire son rêve de paix universelle.

La plupart de ces humanistes entretenaient des relations avec les érasmiens de l'Empire. Celui qui va nous occuper dans les pages qui suivent, fut attiré par le grand creuset des idées: Paris et son université.

La vie de Jean de Gosztonyi, évêque de Győr et de Transylvanie nous est assez connue. Nous ignorons la date de sa naissance. Il est assez probable qu'en 1489 il étudia à l'université de Vienne et qu'il acquit soit là soit dans une université d'Italie le grade de docteur.<sup>1</sup> En 1502 il entre au service du secrétaire du roi Uladislas II; en 1503, il est secrétaire et interprète d'Anne de Foix, la nouvelle reine de Hongrie, ce qui permet de supposer qu'à cette époque il était déjà évêque de Győr, après avoir été conseiller royal et, depuis la mort de la reine, vice-chancelier. Il prend part aux négociations diplomatiques avec les Turcs, les voïvodes de Valachie et la diète de l'Empire. Sa fortune, son autorité augmentent de jour en jour. La reine Marie voudrait lui faire conférer la place de chancelier, mais sur la demande du pape elle doit retirer sa promesse et Brodaritch est nommé à sa place. En 1524 Gosztonyi obtient l'évêché de Transylvanie, dont les revenus étaient évalués à cette époque à 25,000 ducats. Il mourut à son poste en 1527, entre les mains des hommes de Jean de Zápolya, le roi national de Hongrie, à la suite des affronts et des supplices dont ils accablèrent le vieux prélat, suspect de connivence avec Ferdinand de Habsbourg.

Il était évêque de Győr quand, en 1513, il entreprit son voyage de Paris: il y devait rester jusqu'au printemps de 1514, car on sait que vers Pâques il participa à la répression de la révolte des paysans.<sup>2</sup> Il est certain qu'à partir de février 1515 on peut relever toute une série de livres dédiés à l'évêque hongrois par les théologiens de Paris. Il est probable qu'il fut aussi chargé à cette époque de

<sup>1</sup> C'est l'ambassadeur de Venise, Guidotto, qui l'appelle ainsi, cf. Knauz, *Magyar Sion*, t. III, p. 555.

<sup>2</sup> Sur la date du séjour de Gosztonyi à Paris cf. l'étude de mon élève, le R. P. Astric Gabriel, dans *Archivum Philologicum*, (1936, t. LX, p. 19: *Gosztonyi püspök és párizsi mestere* (L'évêque G. et son maître parisien). L'étude du R. P. Gabriel a paru après la première publication de l'étude ci-dessus.

quelque mission diplomatique, puisqu'il avait été secrétaire d'Anne de Foix, nièce d'Anne de Bretagne, et mère du malheureux Louis II, tombé à Mohács, et qu'il prenait une part notable à l'activité diplomatique de son pays.

Cependant les dédicaces ne nous renseignent que sur les études et la figure morale de Jean de Gosztonyi. Les professeurs et certains autres théologiens distingués de Paris se rappellent encore longtemps après son départ leur disciple hongrois qui, en dépit de ses hautes dignités ecclésiastiques et de son âge avancé, fit un si grand voyage pour venir entendre leur parole et leurs doctrines.

Deux de ses anciens professeurs le comparent, selon la mode humaniste, à Platon et à Pythagore, qui, eux aussi, avaient pris le bâton de pèlerin pour compléter leur éducation.<sup>1</sup> L'humaniste Clichtove mentionne sur le ton du plus grand enthousiasme son aménité incroyable, la pureté de ses mœurs: ses préoccupations l'attachent toujours au bien public et jamais à ses propres intérêts.<sup>2</sup> Son autre professeur, Jérôme de Hangest, est frappé aussi de son honnêteté exceptionnelle et de son savoir distingué et oppose volontiers la noble figure de Gosztonyi aux prélats superbes et corrompus de son temps. Mais la plus belle caractéristique de l'évêque hongrois nous est donnée par Boniface de Ceva, provincial de la maison parisienne de l'ordre de saint François. Élevé au siège épiscopal, son érudition et ses mœurs illuminent de leurs rayons la vallée obscure de l'ignorance de ses subalternes, dit Ceva dans le style fleuri des humanistes. Sa vie est une des plus pures et des plus parfaites, sa chasteté et son humilité émerveillent toutes ses connaissances et parmi les Français il acquit une réputation extraordinaire (*maximum inter Gallos... nomen praecipue reportasti*). Et les

<sup>1</sup> Cf. Clichtove dans les dédicaces de son *Elucidatorium* et de son *De regis officio*, et Jérôme de Hangest dans la dédicace de son *Introductorium morale*.

<sup>2</sup> Postface de *De necessitate peccati Adae*, de Clichtove.

Franciscains de Paris avaient l'occasion de connaître de près cet homme parfait, puisqu'il disait sa messe quotidiennement dans leur couvent. Les frères le citaient encore longtemps après son départ comme un modèle de sainteté. Et si nous faisons même abstraction des superlatifs du style encomiastique, la concordance des témoignages nous donne à croire que Gosztonyi était un ecclésiastique de mœurs irréprochables qui acquit à Paris une certaine renommée par sa conduite et son savoir.

Tout cela, d'ailleurs, s'accorde avec ce que nous savons par les sources historiques. L'ambassadeur de Venise mande à son sujet qu'il n'aime pas l'illustre république, mais il s'empresse d'ajouter: „Homo de picola statura, assai grosso, Doctor, homo de bona vita et honesta“.<sup>1</sup> Ainsi le petit et gros évêque avait même aux yeux de l'ambassadeur ennemi la réputation d'un homme intègre, ce qui n'est pas peu dire, dans les temps qui précèdent la catastrophe de Mohács.

Mais, plus que les mœurs de Gosztonyi, son aspect intellectuel doit nous intéresser, car nous savons qu'à la suite de son séjour à Paris les savants parisiens lui font l'honneur de lui dédier tour à tour cinq ouvrages.<sup>2</sup>

Voici la liste de ces livres:

1. Jodocus Clichtoveus: *Elucidatorium ecclesiasticum*. Paris, H. Stephanus 1516. (Le succès de ce livre est attesté par les nombreuses rééditions, dont les plus répandues sont celles de 1517 et de 1519.)

2. Jodocus Clichtoveus: *De necessitate peccati Adae et felicitate culpae eiusdem: apologetica disceptatio*. Paris, Stephanus 1519.

3. Jodocus Clichtoveus: *De regis officio opusculum: Quid optimum quemque regem deceat, ex sacris literis et probatorum*

<sup>1</sup> Knauz, *Magyar Sion*, t. III, p. 555.

<sup>2</sup> La description exacte de ces ouvrages se lit chez Apponyi, *Hungarica*, t. I, p. 80, 86—88, 107—109, qui cite aussi les passages importants des dédicaces. La bibliographie complète de Clichtove: *Bibliographie des œuvres de Jean Clichtove*, Grand, 1888.

## GOSZTONYI A PARIS

*authorum sententiis historiisque depromens*. Paris, H. Stephanus 1519.

4. Hieronimus ab Hangesto: *Introductorium morale*. Paris, G. Petit 1519.

5. Bonifacius de Ceva: *Viaticae excursiones*. Paris 1515.

Les trois premiers ouvrages sont dus à Josse Clichtove, humaniste flamand établi à Paris, qui se lia si intimement avec Gosztonyi qu'ils se voyaient tous les jours. Gosztonyi suivait les cours de Clichtove au collège de Navarre, où celui-ci dirigeait les études de Louis Guillard, évêque de Tournai.<sup>1</sup>

Certes, cette amitié avait une base un peu matérielle: le riche évêque hongrois combla son ami de ses dons et le ton panégyrique des dédicaces s'en ressent incontestablement. Comme à toutes les époques, dans le monde des humanistes l'argent était le nerf de toute chose, et surtout de la vie littéraire.

Josse Clichtove était depuis 1492 à Paris à côté du célèbre Lefèvre d'Étaples, dont il était le plus fidèle disciple et collaborateur. On sait que c'est à Faber Stapulensis que se rattache la période la plus intéressante de la Préréforme française. Il répandit le culte d'Aristote, mais il commenta avec un zèle particulier le néo-platonisme mystique, antique et moderne. En outre, il s'efforça d'ouvrir des voies nouvelles à l'exégèse: conformément à l'esprit de l'ère moderne, il appliqua la critique philologique à l'Écriture sainte et à la littérature hagiographique. Tous ses efforts sont inspirés par l'idée, si chère à la Préréforme française, d'installer à la place du nominalisme triomphant le sentiment religieux et de développer celui-ci dans les couches les plus profondes de la société.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Cf. la Bibliographie des œuvres de Jean Clichtove; p. 4. Son maître, à son tour, reçut de Gosztonyi des impulsions dont le fruit fut la publication des trois ouvrages que nous avons cités dans notre liste.

<sup>2</sup> Sur Clichtove et Lefèvre d'Étaples cf. A. Renaudet, *Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie*. Paris, Champion 1916

Le nom de Josse Clichtove, né à Nieuport en Flandre, se lit dans nombre d'ouvrages de Lefèvre d'Étaples, dont il est le collaborateur le plus intime: dans toute sa carrière littéraire il reste fidèle à l'esprit de son maître; à la fin seulement, aux heures de la persécution, ils se séparent et Clichtove publie un *Antilutherus* (1524) pour se disculper en Sorbonne. Mais jusqu'alors il travaille à des commentaires du grand péripatéticien, publie des écrits d'exégèse moderne, et surtout il déploie une activité inlassable dans la vulgarisation de la littérature mystique.

L'évêque hongrois, tombé dans cette atmosphère préréformiste, fut saisi, à ce qu'il paraît, par ce courant mystique et néo-platonicien. Dans son *Elucidatorium*, dédié à Jean de Gosztonyi, Clichtove rappelle que l'étude de Denys l'Aréopagite est son occupation la plus chère (*cuius praeter caeteros es studiosissimus*). Or, c'est justement ce pseudo-Denys dont G. Clichtove publie une édition nouvelle pendant le séjour de Gosztonyi à Paris, en y ajoutant les notes explicatives de son maître Lefèvre d'Étaples.<sup>1</sup>

Clichtove dédia la nouvelle édition de son ouvrage à Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, ami de Marguerite de Navarre dont la cour fut une espèce de centre de la Préréforme française. C'est sans doute Clichtove qui mit entre les mains de l'évêque hongrois ce manuel de mystique religieuse. Renonçant au travail de l'intellect, Gosztonyi put s'y plonger dans la „docte ignorance“ et prendre son essor vers le silence éternel qui plane au-dessus de toute dialectique.

Il y connut les secrets de la hiérarchie divine, les sphères angéliques, et toute cette spéculation abstruse qui caractérise les néo-platoniciens de tous les temps. Il put

<sup>1</sup> *Theologica vivificans Cibus solidus, Dionysii caelestus* (1) *hierarchy, Divina nomina, Mystica theologia*. H. Stephanus, 1515. Selon l'achevé d'imprimer, l'impression fut terminée le 14 avril 1515, donc après la date probable du départ de Gosztonyi. L'ouvrage, sous cette forme, avait déjà paru en 1498.

y contempler les figures tracées par le commentateur pour illustrer ses spéculations métaphysiques.

Les néo-platoniciens s'occupaient aussi volontiers d'astrologie. Mathias Corvin, roi de Hongrie, dont la cour fut en un certain sens la succursale de l'école florentine de Marsile Ficin, favorisa les astrologues et l'on sait que Catherine de Médicis avait un faible pour eux. Gosztonyi, trempé de néo-platonisme, dut se passionner aussi pour l'astrologie, car on a observé qu'il connaissait la musique sacrée et les étoiles du ciel comme „ses propres ongles“.<sup>1</sup>

Cependant Gosztonyi, qui dut tant de connaissances nouvelles à son milieu parisien, fut lui-même quelquefois le stimulateur de son entourage. C'est à sa prière que Clichtove publia en 1516 son *Elucidatorium* qui est un produit fort remarquable de la Préréforme française. Le livre se divise en quatre parties: la première offre un commentaire des hymnes liturgiques, la deuxième d'autres chants sacrés, — l'auteur y explique dans un style familier antennes, répons et bénédictions, — la troisième apporte des éclaircissements sur les textes de la sainte messe, en premier lieu sur les proses en usage avant la récitation de l'évangile.

La lettre-dédicace adressée à l'évêque hongrois nous dévoile en toute franchise l'intention de l'ouvrage. L'auteur a toujours été scandalisé d'entendre le clergé réciter sans intelligence, à la manière de pies bavardes, les textes sacrés de la liturgie, il n'a pas remarqué chez les officiants le moindre sens pour leur signification profonde. Ni le cœur ni la raison n'ont part aux pratiques sacrées. L'évêque hongrois, à son tour, a été affligé de cette ignorance; il n'a trouvé que rarement parmi les serviteurs de l'autel des gens capables de saisir le sens de ce qu'ils psalmodiaient. Venu à Paris de son pays éloigné, sans re-

<sup>1</sup> Stephanus Taurinus, *Stauromachia*: „Ibat Johannes Goston veterum atque novorum Historias, Sacramque Chelimi, qui sidera celi Novit ceu proprias unguis.“ Cf. Endlicher, *Mon. Ungrica*, t. I, p. 56.

culer devant les fatigues du long voyage, pour entendre les docteurs de l'illustre Université de Paris, il s'est lié si intimement avec Clichtove qu'ils se sont vus quotidiennement. Les deux amis sont tombés d'accord sur l'ignorance du clergé et depuis ce moment, Gosztonyi n'a cessé d'aiguillonner son professeur et ami pour lui arracher un ouvrage où les textes liturgiques fussent éclairés par un commentaire accessible à tous les esprits, même les plus simples. Cela était d'autant plus nécessaire que les textes sacrés ont été dénaturés par les imprimeurs et que, d'autre part, souvent ils sont assez obscurs pour que le lecteur exige une explication détaillée. J. Clichtove prétend même introduire de la lumière dans les textes du canon qui se rapportent aux mystères les plus sacrés.

L'application de l'exégèse philologique aux textes liturgiques, voilà ce qui était le but de Clichtove en publiant cet *Elucidatorium* à l'instigation de l'évêque hongrois. Mais, plus encore, il s'efforce de rapprocher ces textes de l'esprit et du cœur du clergé, d'animer le rite par la piété intime. Clichtove affirme que cette idée lui est venue de son ami hongrois et qu'il ne s'est abaissé jusqu'à cette tâche digne d'un grammairien plutôt que d'un savant de son envergure que pour faire plaisir à son cher ami qui avait à cœur la composition de cet ouvrage.

Néanmoins, nous croyons que l'évêque de Győr n'aurait jamais eu l'idée de cette exégèse s'il n'y eût été amené par son entourage parisien. Ici, au centre du mouvement religieux et intellectuel, surgit dans l'âme du prélat hongrois le souvenir du clergé de son pays et dans la fréquentation de ces sommités de la théologie il se rappela sans doute l'ignorance de ses prêtres. Et comme Clichtove hésitait, reculant devant la tâche épineuse d'éventer les mystères du saint office, ce fut encore Gosztonyi qui le tranquillisa en disant que chacun doit connaître à fond l'objet de sa profession.

Il est significatif que le rationaliste Clichtove termine sa lettre-dédicace par une similitude tirée du jargon mys-

tique: il destine, dit-il, son ouvrage non seulement à sa ville épiscopale et à la Hongrie, mais encore à la France et à d'autres pays et Denys l'Aréopagite a raison de dire que, dans le domaine spirituel, les faits, au lieu de diminuer, se gonflent et „débordent“ par suite de la répartition.

Pour moi il est certain que l'évêque hongrois lui-même a aidé Clichtove dans son ouvrage. Il serait difficile de dire quelle est sa part dans les commentaires de l'*Elucidatorium*, mais il est fort probable que c'est lui qui a fourni la matière des notes explicatives dont le professeur de la Sorbonne fait suivre les hymnes des saints hongrois. En effet, saint Étienne et saint Ladislas de Hongrie figurent chacun avec une hymne et une prose, saint Émeric et sainte Élisabeth de Hongrie chacun avec une hymne dans le recueil et la critique verbale de l'auteur n'exclut pas maintes observations historiques intéressantes. Ainsi dans le commentaire de l'hymne de saint Étienne (f. 66 v<sup>o</sup>) on lit l'histoire abrégée de la conquête du pays hongrois et de la conversion des Hongrois au christianisme. Après Attila qui fut le premier conquérant parmi le peuple hongrois — l'identité des Huns et des Hongrois était à cette date une idée généralement admise en Hongrie, — le quatrième prince de ces peuples sauvages, que l'on appela pour leur cruauté féroce le fléau du christianisme, fut Geysa, l'auteur de la deuxième conquête de la Pannonie que l'on dénomma *Hungaria* d'après son peuple. Ce prince, quoique dur à ses propres sujets, se montra généreux, noble et tendre aux chrétiens, tout en restant étranger à la vraie religion. Cependant, il écouta volontiers les missionnaires, et il finit par recevoir le baptême avec toute sa famille et prit la résolution de convertir son peuple à la foi chrétienne. Mais un ange l'avertit dans son sommeil que cette tâche ne convenait point à ses mains maculées de sang, tandis que saint Étienne le Protomartyr lui enjoignit de donner son nom au fils qui lui allait naître. Et celui-ci fut le premier roi chrétien de la Hongrie. Tout

cela n'est, il est vrai, qu'un extrait de la légende de saint Étienne que Clichtove put aussi connaître par un recueil des légendes des saints hongrois, édité à Venise en 1498. Mais peut-être est-il permis de croire que c'est Jean de Gosztonyi qui avait mis ce livre entre ses mains.

On trouve pareillement de copieux commentaires à la suite des autres hymnes hongroises. Nous ne rappelons ici que celui de la prose de saint Ladislas (*Varadini fulget ara*, f. 201. r<sup>o</sup>) où nous lisons que Várad est une ville épiscopale où saint Ladislas éleva une église somptueuse en l'honneur de Notre-Dame et que là repose son corps sacré que viennent visiter les foules des pèlerins. Le commentaire de l'hymne mentionne que jadis, au temps de Ladislas, comme aujourd'hui, la gloire des Hongrois était de lever bien haut le drapeau de la chrétienté, de se mesurer aux Turcs et de les jeter en une fuite sauvage. Les nombreuses explications à propos des sujets hongrois donnent une empreinte légèrement hongroise à ce livre; on sent pour ainsi dire la présence d'un collaborateur hongrois.

L'*Elucidatorium* eut un succès fort notable; il eut l'honneur de nombreuses rééditions, et fut mis à l'index par la Sorbonne. La tendance à la vulgarisation rationaliste que respirait le commentaire de Clichtove fut-elle pour quelque chose dans cette condamnation? Nous n'en savons rien; le motif qu'on alléguait était une hardiesse du commentateur qui révèle plus que le reste le criticisme de son esprit.

En effet, Clichtove s'était permis d'omettre dans son édition ces deux phrases de la bénédiction du cierge pascal, attribuée à saint Grégoire, qu'il trouvait scandaleuses pour la foi: „*O certe necessarium Adae peccatum, quod Christi morte deletum est. O felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere redemptorem.*“ Elles sont en usage aujourd'hui encore et chacun peut les entendre chanter au cours des sublimes cérémonies du samedi saint. Clichtove les ayant reléguées dans ses annotations, ajoute cette réflexion (f. 110 v<sup>o</sup>): „En vérité, sans préjudice de notre

respect à l'auteur, ces clauses renferment non seulement une opinion fautive, mais encore impie, indigne des choses sacrées. En effet, si le péché d'Adam était nécessaire pour être aboli par la mort du Christ, on ne saurait condamner et honnir le serpent ancestral qui a suggéré frauduleusement ce péché, mais il faut plutôt le bénir, car il a donné matière et occasion à notre rédemption future... Et s'il en est ainsi, on se saurait blâmer non plus Adam pour avoir commis un péché si nécessaire pour notre salut, mais il conviendrait bien plutôt de le glorifier pour ce grand bien qu'il a assuré à la postérité. Dieu est donc injuste d'avoir frappé de malédiction le serpent et nos premiers parents, puisqu'ils semblent avoir mérité plutôt une récompense immense. Mais qui peut écouter, l'âme tranquille, de pareilles inepties et sottises extraordinaires? En vérité, le péché d'Adam est un fait lamentable, puisqu'il cause la misère de toute l'humanité: il ne méritait pas une pareille rédemption. „Ainsi nous n'avons qu'à proclamer, louer et glorifier la grande miséricorde divine qui en dépit d'un si grave péché envoya sur la terre un Sauveur céleste. Par conséquent il faudra biffer et effacer ces deux clauses dans tout livre d'offices et elles ne devront plus être chantées devant Dieu, de peur que, poussé par un sot zèle pieux, l'ignorant n'attribue à l'œuvre du diable ce que nous devons uniquement à Dieu“.

Cette libre critique des textes liturgiques choqua sans doute l'orthodoxie de la Sorbonne qui s'empressa de condamner le livre de Clichtove. Clichtove s'incline, puis se relève pour écrire son apologie où il maintient son point de vue. Dans son *De necessitate peccati Adae* (1519), il répond „modestement“ aux griefs de ses adversaires. Il destine cet ouvrage aussi à son ami hongrois et la préface nous apprend qu'au moment „où l'étude de Clichtove vient de recevoir les coups les plus durs de l'ennemi et où elle est attaquée par une troupe furieuse“, il a raison de s'a-

<sup>1</sup> Cf. Bibliographie des œuvres de Jean Clichtove, p. 79 et 100.

brûler sous la protection de l'évêque hongrois, puisque l'idée de la censure du texte contesté venait de Jean de Gosztonyi lui-même! Celui-ci avait entendu ces deux phrases à Paris pendant l'office et en avait été scandalisé d'autant plus qu'elles n'étaient pas en usage dans son diocèse de Győr.<sup>1</sup> Il exposa ses griefs contre ce texte insensé à Clichtove qui fut gagné par son argumentation et l'adopta dans son commentaire.

Ainsi l'idée de la critique venait de Gosztonyi et la Sorbonne frappait l'opinion d'un théologien hongrois en y flairant le souffle des temps nouveaux.

Il est certain que le texte est fort épineux si nous le considérons comme une thèse de l'Église. Cependant il est évident que Gosztonyi et Clichtove sont dans l'erreur: ils ont pris pour un article de foi ce qui n'est que poésie et cette fois ils ont oublié, eux, les mystiques, que la prière peut dépasser la raison... Encore un cas qui révèle la contradiction intérieure de cette époque ballottée entre le mysticisme et le rationalisme; ici, c'est l'esprit critique qui essaie de l'emporter sur le génie de la prière.

La défense de Clichtove provoqua la réplique de l'esprit le plus pétulant de la Sorbonne: ce fut Noël Beda qui entra en lice, celui-là même qui osa affronter la colère du roi en s'attaquant à sa sœur et qui représenta l'opinion la plus conservatrice et la plus inexorable dans la lutte contre la Réforme. Il avait mesuré ses armes avec Érasme et avec Jacques Lefèvre d'Étaples, maître de Clichtove.

Dans sa réponse, qu'il intitula *Restitutio in integrum benedictionis Cerei Paschalis per duarum eius particularum damnationem ac subtractionem mutilatae* (Paris, Jod. Badius, 1520), il énonce cette idée que la censure de Clichtove porte l'empreinte du dangereux esprit moderne: celui de Luther et d'Érasme qui attaque les „cimes de la foi“.

<sup>1</sup> Fol. 11 v<sup>o</sup>: Clichtove énumère un grand nombre d'églises françaises et autres où les clauses critiques ne sont pas en usage. Celle de Győr y figure aussi.

Selon lui, à Paris cet esprit est représenté par Lefèvre d'Étaples, le maître de Clichtove, qui eut l'audace d'altérer certains chapitres du Nouveau Testament et d'exposer en collaboration avec Clichtove des théories hardies sur la fille de sainte Anne et sur les trois Madeleines (f. 30 v<sup>o</sup>).

En effet, Clichtove n'en était pas à sa première polémique avec l'orthodoxie: Lefèvre d'Étaples et lui avaient pendant des années soutenu une lutte tenace contre la Sorbonne en affirmant que les trois Madeleines n'étaient qu'une seule et même personne.<sup>1</sup> Leur thèse fut sévèrement condamnée par la Sorbonne qui s'opposait à toute tentative de modernisme dans l'exégèse.

Dans sa brochure Beda reproche à Clichtove et à Lefèvre de venir apporter le trouble dans l'Église avec leurs innovations au moment où elle lutte contre tant de difficultés: l'indiscipline du clergé, la pompe superbe et l'ambition effrénée des prélats, les exactions iniques exercées aux dépens du pauvre peuple affaiblissent de plus en plus l'Église. D'ailleurs Beda voit fort bien que la critique de Clichtove et de Gosztonyi a été suggérée par l'esprit individualiste de l'époque: „Il nous plaît ainsi; — écrit-il ironiquement, au nom de Clichtove, — c'est-à-dire que moi, le théologien privé, je ne peux admettre ce que l'ensemble de l'Église a confirmé. Et si l'on m'adresse des griefs, je peux les rejeter impunément“ (f. 15). „Josse seul a le nez qui sait discerner la lèpre d'avec la non-lèpre, la vraie piété d'avec l'impiété“ (f. XVI v<sup>o</sup>).

Selon lui la seule explication juste aurait été d'interpréter le passage incriminé comme une figure de rhétorique. En effet, que deviendrait l'Écriture sainte si l'on y prenait chaque mot au sens littéral? L'attitude irréprochable de l'exégèse est celle-ci: dès que le sens littéral du texte se heurte à la morale ou à la vérité, il faut le prendre au sens figuré. Et Beda de faire la leçon à Clichtove en lui expliquant ce que sont les tropes, la métaphore, la mé-

<sup>1</sup> Cf. Bibliographie des œuvres de Jean Clichtove p. 127.

tonymie et ce qu'Aristote appelle „l'expression accidentelle“.

En ce qui concerne l'argument de Clichtove que dans nombre d'églises les deux phrases ne sont pas en usage, Beda répond en affirmant que Rome, Paris et la partie la plus grande et la plus considérable de l'Église s'en servent couramment et que Clichtove se trompe en citant Sens, Le Mans et Chartres pour sa défense, car les deux phrases contestées figurent dans les livres les plus anciens conservés en ces églises (f. XXVI v<sup>o</sup>).

Par contre rien ne montre mieux le danger d'une pareille innovation que le fait qu'on lui a rapporté récemment; à savoir qu'à Sens, au Mans et à Arras le clergé s'est déjà divisé en sectes sous l'influence des idées de Clichtove, et que des querelles envenimées se sont produites à la suite de cette dissension.<sup>1</sup>

Or, on l'a vu, l'initiateur de ce petit mouvement de réforme était l'évêque hongrois, Jean de Gosztonyi. Le prélat hongrois n'avait sans doute pas l'intention de susciter une dissension quelconque dans l'Église: la fin de sa vie nous répond de la solidité de son orthodoxie. Mais l'esprit critique de ses maîtres érasmiens l'avait entraîné. Il provoqua par là un petit tourbillon, signe incontestable du grand orage qui allait venir.

Le troisième ouvrage de Clichtove que nous avons cité ci-dessus est surtout intéressant pour l'histoire de la Hongrie. En effet, le *De regis officio* orné des armes de l'Université de Paris fut écrit encore sur la commande de Gosztonyi à l'usage de Louis II, roi de Hongrie. Selon la préface, l'évêque hongrois a parlé fréquemment à Clichtove, au cours de leurs entretiens quotidiens, des talents et des vertus du jeune prince et prié son ami d'écrire ce „miroir des rois“, afin de montrer au jeune souverain l'idéal du roi vertueux. Le pays entier, dit Clichtove, attend avec affec-

<sup>1</sup> Fol. 25 v<sup>o</sup>: Unde in clero sectae et divisiones animosae oriuntur. Haec certo accepti de diocesi Senonensi et Atrebatensi.

tion que Louis devienne un jour le grand roi de Hongrie, digne successeur de ses ancêtres. Ceux-ci se distinguèrent au milieu des triomphes qu'ils remportèrent sur les Turcs par leur modération et leur piété, et la postérité n'oubliera jamais leurs exploits. „En vérité, quel siècle oubliera Jean de Hunyad, le célèbre prince des Hongrois? Et pourtant depuis son époque il s'est écoulé bien du temps. Il fut, à lui seul, la terreur de la nation turque, à laquelle il infligea de fréquentes et sanglantes défaites. Ou qui pourrait passer sous silence son fils Mathias que l'on fit sortir de prison, ainsi que le patriarche saint Joseph, pour l'asseoir sur le trône? Il rivalisa de vaillance avec son père et lui-même défit souvent en bataille rangée les ennemis de la foi: il en rapporta des trophées et du butin abondant, ainsi qu'on peut voir encore aujourd'hui dans les églises. „Et Clichtove prédit une carrière brillante et glorieuse au jeune prince, car toute la Hongrie et toute la Bohême espèrent, dit-il, qu'il sera le refuge de la chrétienté contre l'ennemi du Christ. Dans cet ouvrage Clichtove prétend lui indiquer les chemins qui le conduiront à l'heureux accomplissement de cette expédition si attendue pour la défense et la propagation du nom du Christ. „Quand tu l'auras commencée, tu l'achèveras avec l'aide du Ciel, d'une âme intrépide et inébranlable, car nous n'avons rien à craindre si c'est le Christ qui nous conduit et protège...“

Prophétie tragiquement fautive, énoncée sept ans avant Mohács, où tombera le jeune roi avec l'élite de son peuple! Depuis que Gosztonyi s'était entretenu à Paris avec Clichtove et qu'il avait commandé le *De regis officio*, le petit prince était monté sur le trône et la grande attente qui avait précédé son avènement avait atteint son paroxysme: tout le monde croyait que ce roi enfant serait le grand apôtre de la chrétienté. Dans l'âme du pieux évêque brûlait aussi la flamme hongroise: l'espoir de la grande croisade contre le Croissant. Car c'est certainement lui qui avait parlé à Clichtove de ces étendards turcs accrochés

aux murs des églises hongroises en souvenir des campagnes glorieuses de Mathias Corvin et qui, peut-être, servaient à entretenir la confiance des Hongrois en leur puissance. Et l'on comprend que Gosztonyi, avant la mort de Vladislav II, père de Louis II, eût l'idée de faire composer par un illustre théologien de Paris un traité d'éducation princière pour que le petit Louis dont il était, selon Clichtove, l'ami intime, pût se préparer à sa mission sacrée. La matière de ces leçons est tirée de l'Écriture sainte, des Pères de l'Église et des auteurs anciens: Aristote et Sénèque.

Gosztonyi joua plus tard un rôle politique assez important dans l'affaire turque. C'est à lui que Louis II conféra la mission de se rendre à la diète de Nuremberg afin de demander l'aide de l'Empire contre l'armée turque en marche vers la frontière hongroise.<sup>1</sup> Cependant il ne périt pas à Mohács comme les autres évêques et archevêques hongrois, car à cette date il était déjà évêque de Transylvanie et, au moment où il réunissait ses troupes pour se rendre avec Zapolyai au camp de Tolna, le roi des espoirs glorieux et avec lui des milliers de nobles Hongrois gisaient morts sur le champ de Mohács.

L'œuvre de Jérôme de Hangest, professeur de philosophie en Sorbonne, dédiée à l'évêque hongrois, cet *Introductorium morale* est un traité de morale pratique sans grand intérêt historique. La préface nous apprend que Gosztonyi fait aussi l'admiration de Hangest qui l'oppose volontiers aux orgueilleux prélats de son époque, amateurs de luxe, se vautrant dans les péchés et n'ayant de commun avec lui que le titre et la robe qu'ils portent. Quant à l'évêque hongrois, il semblait nourrir une affection particulière pour Hangest et de l'aveu de celui-ci il lui offrit à plusieurs reprises un emploi en Hongrie, mais Hangest ne put se décider à s'en aller si loin de son pays.

Enfin le cinquième ouvrage, *Viaticae excursiones* (1515) dédié à Gosztonyi par Boniface de Ceva, provincial et prier

<sup>1</sup> Cf. P. Sörös, op. cit.

du couvent des Frères mineurs où l'évêque hongrois disait sa messe quotidienne pendant son séjour à Paris, contient aussi des renseignements intéressants. Ceva était un personnage fort en vue, en raison du rôle qu'il joua dans la guerre des observants et des conventuels, qui divisait à cette époque l'ordre de saint François.<sup>1</sup> Boniface de Ceva représentait le parti modéré contre les observants rigoristes qu'il ne cessait d'attaquer devant les autorités ecclésiastiques de Paris.

Voilà l'homme que Gosztonyi avait prié d'écrire un traité sur les péchés et un autre sur les vertus. La première partie terminée, après le départ de Gosztonyi, Ceva en remit le manuscrit à un Hongrois nommé Basile Várdai pour le faire parvenir à Gosztonyi; mais Várdai, voulant rendre service des deux côtés, fit imprimer l'ouvrage à Paris chez Jean Petit en y insérant une préface, des vers liminaires et deux gravures pieuses.

Ce Basile Várdai ou Kisvárdai était prieur de Locsmand, près de Sopron. Selon un document de l'époque il était encore à Paris en 1549, en compagnie de Jean Nardai, chanoine de Szentadalbert, pour y continuer ses études de théologie.<sup>2</sup>

On voit que le cas de Gosztonyi n'est pas aussi isolé qu'on serait tenté de le croire et que les étudiants hongrois fréquentant les cours de la Sorbonne et des collèges parisiens forment une série assez continue.

La dissertation de Ceva est une étude intelligente, mais un peu aride sur les péchés. Son modérantisme se révèle à chaque page. A propos de la gourmandise il condamne l'ascétisme de ses collègues les observants: „Celui qui défend les choses nécessaires est plein de suffisance plutôt

<sup>1</sup> Cf. à ce sujet Renaudet, *Préréforme et humanisme*, passim.

<sup>2</sup> Sur Várdai et ses amitiés françaises cf. l'étude de R. P. Astric Gabriel, dans *Archivum Philologicum*, 1942, t. LXVI, pp. 26—48. L'auteur y cite encore quelques noms de Hongrois qui étudient à l'époque à Paris: Emericus Pannonius Colosvarinus, Georges de Pech (Pécs), Grégoire de Szeged, Jean Uray, Jean Garay.

que de sainteté. En effet, Dieu n'aime pas l'abstinence immodérée et exècre l'immodération. Ce sont des extrêmes également condamnables. Dieu aime plutôt celui qui vit avec sagesse, fait preuve d'obéissance raisonnable et n'offre rien de ce dont il priverait les nécessités du corps. Et tandis que toute chose modérée est durable, les immodérés ne peuvent être endurants. " Il n'est pas difficile de reconnaître dans ces paroles l'esprit de sagesse modérée qui combat à cette époque l'ascétisme traditionnel et rénové du moyen âge. On ne peut s'empêcher d'y sentir la voix de l'humanisme serein qui ne comprend plus l'ascétisme du fondateur de l'ordre. C'est sans doute pour la même raison que Ceva condamne la tristesse qui figure chez lui parmi les péchés les plus graves.

On peut regretter que la seconde partie, le traité sur les vertus, n'ait pas été achevée par Ceva, car nous aurions pu compléter le portrait de l'ami de Gosztonyi à qui, selon le témoignage de Várdai, il était attaché par les liens d'une affection des plus intimes. Toutefois il est permis de conclure de ce qui nous reste, que Gosztonyi était lui-même le représentant de la religion sereine et philosophique; sinon il n'aurait pu être le modèle des prélats aux yeux du chef du modérantisme.

Et en effet plusieurs données historiques viennent compléter le portrait que nous avons tracé de Gosztonyi. L'on sait que, d'une part, il poursuivit les abus ecclésiastiques et que dans son procès avec la chapitre de Győr il est mentionné expressément pour son énergie purificatrice. D'autre part, son âme abhorrait toute cruauté et l'on a noté que pendant la révolte des paysans (1514), voulant éviter l'effusion de sang, il fit tirer sur la populace des canons chargés d'étope, de paille et de chiffons, ce qui suffit pour provoquer la fuite désordonnée des assiégeants. Et quand, évêque de Transylvanie, il fut invité par le roi Ferdinand à sévir contre le luthéranisme qui commençait à se répandre dans ce pays, il adressa à la municipalité de Nagyszeben une lettre dont le ton révèle que cette lutte ne convenait

pas à son âme aristocratique et distante.<sup>1</sup> Il appelle bien les luthériens des *impii magistri* et évoque les supplices dont les rois de Hongrie ont frappé de tout temps les rebelles; néanmoins son langage est celui d'un homme qui prie et qui veut éviter le recours aux grands moyens. Gosztonyi est pacifiste comme Érasme et connaît le prix du repos: „Pensent Dominations vestrae amoenitatem pacis, quid pretiosa quies valet...”

Certes, ce ne sont pas là les arguments qui pouvaient arrêter la grande scission. L'esprit d'Érasme, l'*aequanimitas* des humanistes, sombra dans la lutte meurtrière qui allait commencer. Le modérantisme de Gosztonyi lui coûta d'ailleurs la vie. Voulant rester neutre dans la rivalité de Ferdinand et de Zápolyai pour la couronne hongroise, il fut supplicié et mis à mort par les hommes du Transylvain, qui l'accusaient, à tort sans doute, d'avoir fait chanter le Te Deum lors de l'entrée de Ferdinand à Bude. Le lendemain le peuple se révolta contre les scélérats, mais le temps était passé où il était possible de vivre sans prendre parti.

Retourné dans son pays, l'évêque hongrois était resté en relations amicales avec son maître parisien. Le Musée National de Budapest conserve un manuscrit de Josse Clichtove où celui-ci répond longuement à un questionnaire envoyé à Paris par son ancien élève. Le R. P. Gabriel qui a découvert cet ouvrage intéressant, en a montré aussi l'importance pour l'histoire des idées du mouvement préréformiste. Clichtove y expédie avec un geste d'ennui les problèmes grammaticaux que Gosztonyi a soulevés dans son questionnaire. Mais il s'occupe avec d'autant plus de véhémence des problèmes philosophiques auxquels l'évêque hongrois s'était heurté au cours de ses lectures néo-platoniciennes: Jamblique et Proculus. Il met en garde son disciple contre les philosophes païens, sources

<sup>1</sup> Éditée par K. Fabritius, Akad. Értek., section Histoire, t. IV, 6, p. 151.

d'erreurs diaboliques, pour l'orienter uniquement vers Denys l'Aréopagite, source de sagesse divine. Les 102 réponses données aux 102 questions de l'évêque hongrois montrent nettement la position du groupe de Lefèvre d'Étaples: les membres de ce groupe n'étaient néo-platoniciens que dans la mesure où ils pouvaient accorder leurs études d'humanistes avec leur attachement à la doctrine mystico-chrétienne.<sup>1</sup>

Ainsi, quarante ans avant André Dudith, autre humaniste hongrois qui fut le collaborateur de Vicomercato, professeur au Collège Royal, un évêque hongrois réunit autour de lui un groupe de savants parisiens et suscita des travaux intéressants qui reflètent l'effervescence spirituelle de son milieu parisien. Néo-platonisme mystique, criticisme qui ose s'attaquer à des textes sacrés, modérantisme philosophique, voilà les courants qui s'emparent de son esprit à Paris et lui-même suggère des critiques, commande des livres et impose l'intégrité de ses mœurs comme un modèle à suivre. Aussi cette figure intéressante méritait-elle d'être tirée de l'oubli qui l'enveloppe depuis la catastrophe qui l'a engloutie.

<sup>1</sup> L'étude du R. P. Gabriel a été publiée dans *Archivum Philologicum*, 1936, t. LX, p. 15—27: *Gosztonyi püspök és párizsi mestere* (L'évêque G. et son maître parisien). L'auteur y utilise le résultat de ses recherches publié la première fois dans *Minerva* 1929 et dans la *Rev. du 16<sup>e</sup> Siècle*, 1931.

## LES ORIGINES DANUBIENNES DE RONSARD

Ἐπτά πόλεις μάρναντο σοφὴν  
περὶ εἶζαν Ὀμήρου...

Certes, Pierre de Ronsard, dont la plus haute ambition était de devenir l'Homère-Virgile de sa nation, n'aurait pas été peu fier d'apprendre la discussion qu'il a soulevée lui-même sur ses origines entre les publicistes et savants de cinq pays. La France, la Hongrie, la Moravie, la Roumanie et la Bulgarie s'attribuèrent tour à tour la gloire d'avoir donné naissance à l'ancêtre du grand poète.

La plupart de ces croyances relatives aux origines étrangères de la famille de Ronsard ont pour point de départ les vers fort connus placés par le poète au début de son épître autobiographique où il raconte que son ancêtre sortit d'un pays lointain situé quelque part sur le Bas-Danube pour combattre les Anglais aux côtés de Philippe de Valois (1328—1350) peut-être à Crécy même (1346) et s'établir définitivement en France, sur le Loir. Voici d'ailleurs ce morceau célèbre:

Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa race  
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace:  
Plus bas que la Hongrie, en une froide part,  
Est un Seigneur nommé le Marquis de Ronsart.  
Riche d'or et de gens, de villes et de terre.  
Un de ses fils puisnez ardent de voir la guerre,  
Un camp d'autres puisnez assembla hasardeux,  
Et quittant son pays, fait Capitaine d'eux,

## LES ORIGINES DE RONSARD

Traversa la Hongrie et la basse Allemaigne,  
Traversa la Bourgogne et la grasse Champaigne,  
Et hardy vint servir Philippe de Valois,  
Qui pour lors avoit guerre encontre les Anglois.  
Il s'employa si bien au service de France,  
Que le Roy lui donna des biens à suffisance  
Sur les rives du Loir: puis du tout oubliant  
Frere, pere et pays, François se mariant  
Engendra les ayeux dont est sorly le pere  
Par quoy premier je vy ceste belle lumiere.

Un poète roumain, Alecsandri et un publiciste roumain, A. Ubicini, furent les premiers qui, dans *Les Chants populaires de la Roumanie*, recueillis par Alecsandri (Paris, Dentu 1855), crurent reconnaître la Roumaine dans le pays danubien d'où l'ancêtre de Ronsard aurait tiré son origine. Ils allèrent jusqu'à identifier le nom de Ronsard avec le nom du village roumain *Mărăcini* qui signifie *ronce*. Le *ban* de *Mărăcini* serait donc le marquis de *Ronce* (+ *art*), ancêtre de Pierre. Cette hypothèse n'est appuyée d'aucune espèce de preuve historique ou linguistique. En effet on ne sait rien d'un *Mărăcini* établi en France. Il y a peut-être un nom de famille *Mărăcini* qui signifie ronce en roumain, voilà toute la base de ces conjectures. Ces combinaisons furent adoptées par Blanchemain, éditeur de Ronsard, et tout naturellement par les Roumains qui brodèrent sur sur ce thème romanesque d'un de leurs compatriotes offrant son service au roi de France. Cette légende étymologique fut reprise, par exemple, dans les colonnes des *Nouvelles Littéraires* (Ronsard était-il Roumain? 14 juin 1924) par Léo Claretie, qui admet cependant sur la foi d'un Roumain le fait généralement connu dans l'historiographie hongroise qu'en 1340 il n'y avait encore d'autre *ban* en Valachie que celui de Severin (le mot vient de l'ancien hongr. *Seurin* > hongr. mod. *Szörény*). Nous devons ajouter que le banat de *Szörény* fut fondé par les rois de Hongrie qui ne le donnèrent qu'à des nobles hongrois ou à des chevaliers étrangers au service de leur royaume. Aussi, au lieu des

Mărăcini, M. Pessiakow, l'auteur d'une Histoire de Craiova (1902), propose-t-il plutôt Macechurite, le château des Bassarab, comme le lieu de provenance de la famille de Ronsard, car, dit Léo Claretie, Mucesianu (?) et Mărăcini sont synonymes (?) et les deux noms signifient l'un et l'autre *ronce*.<sup>1</sup>

En réalité il faut beaucoup d'imagination romantico-politique pour admettre avec tous ces étymologistes improvisés que parmi les Valaques du prince Bassarab l'esprit de chevalerie francophile ait été aussi fort que l'histoire de l'ancêtre de Ronsard le fait supposer. En raison de leur culture orientale les peuples balkaniques étaient, à cette époque encore, assez peu accessibles aux idées occidentales: or le geste du marquis de Ronsard est celui d'un chevalier qui obéit aux lois de la féodalité.

Les mêmes considérations nous font rejeter l'hypothèse d'un linguiste hongrois qui a cru trouver dans la ville bulgare de *Tirnovo* (=ronce), le lieu d'origine de Ronsard.<sup>2</sup>

D'après lui, la famille de Ronsard aurait été bulgare et aurait porté le nom de *Tirnovo*. Cette conjecture vaut bien celle des Roumains; elle n'a d'autre fondement que le rapprochement entre un nom de ville signifiant *ronce* et le nom de famille des Ronsard.

Tout au plus peut-on dire que l'indication géographique de Ronsard, le voisinage de la Thrace, semble parler en faveur de la Bulgarie et qu'ainsi la localisation de Szamota est un peu plus vraisemblable que celle des Roumains.

Cependant, ces combinaisons ont la faiblesse de contredire le témoignage de la linguistique.

Et à ce propos il convient de citer l'opinion d'un romainiste distingué, Lucien Beszard, auteur de travaux savants

<sup>1</sup> Je ne connais l'ouvrage de M. Pessiakow que d'après ce que Léo Claretie en a cité.

<sup>2</sup> I. Szamota, *Oláh, magyar, bolgár eredetű volt-e Ronsard Péter?* (P. Ronsard était-il d'origine valaque, hongroise ou bulgare?) *Egyetemes Phil. Közl.* XV. 1891, 177.

et précieux de toponymie et d'onomastique française. Dans un article, échappé sans doute aux ronsardisants français à cause de la langue dans laquelle il est écrit,<sup>1</sup> il en finit avec tous les Mărăcini et Tirново: „Arrêtons-nous d'abord à la forme Ronssart, — écrit-il. — Admettons que les ancêtres du poète s'appelaient Mărăcini ou Tirnovoi; pourquoi auraient-ils adopté cette forme française pour la traduction française de leur nom? Il y a des noms de famille français: de l'*Épinay* ou de la *Roncière*, *Ronceray*, celui-là formé directement de lat. *spinetum*, ceux-ci de lat. *rumicem* > fr. *ronce*, auquel fut joint le suffixe *-aria* et *-aretum*. Par contre, les noms de plante n'affectent jamais le suffixe *-ard*<sup>2</sup> (ce suffixe d'origine germanique prend souvent le sens péjoratif). Dès lors il est évident que le radical *Ronss* dans *Ronssart* ne provient pas de lat. *rumicem* > fr. *ronce*; ainsi s'écroulent les hypothèses d'Ubicini et de Szamota, car il n'est pas permis de rapporter un nom qui signifie *ronce* en slave ou en roumain à un nom qui en français signifie probablement tout autre chose.“

Nous n'avons rien à ajouter aux réflexions de ce linguiste compétent. En effet, même si l'on admet l'origine danubienne de Ronsard, il faut éliminer au préalable toutes ces légendes étymologiques qui ne sont bonnes qu'à embrouiller le problème.

Quant aux origines hongroises de Ronsard, cette théorie, formulée d'abord par Sainte-Beuve qui n'y regardait pas de si près (*OEuvres choisies de Ronsard*, 1828), et passée, grâce à l'autorité de l'illustre homme de lettres, dans l'opinion publique qui l'a conservée jusqu'aux temps modernes, n'a d'autre base que la négligence du grand écrivain qui

<sup>1</sup> *Ronsard Péter családjának és nevének eredetéhez* (Sur l'origine de la famille et du nom de P. Ronsard). *Egyet. Phil. Közl.* XXXI. (1907), 572.

<sup>2</sup> Le Dictionnaire topographique de la France cite nombre de *La Ronce*, *Ronceray*, *Ronciers*, *La Roncerie*, *La Roncière*, et pas une seule fois *Ronsard* (Note de L. Beszard).

n'a pas analysé avec précision les vers de Ronsard sur lesquels il a fondé cette hypothèse. Naguère un écrivain hongrois, Jules Pekár a renouvelé cette hypothèse sur une base quelque peu fantaisiste.<sup>1</sup>

Enfin un publiciste français établi à Prague, Chopin-Pichon a énoncé la thèse de l'origine allemande de Ronsard.<sup>2</sup>

Il rejette les données précises de l'autobiographie de Ronsard pour recourir à deux vagues allusions trouvées par M. Roger Sorg dans les *Sonnets à Hélène* et au texte de l'éloge funèbre de Du Perron qui en délayant les vers de Ronsard fait sortir de la „Moravie, province située entre la Pologne et la Hongrie“ les aïeux du poète. Chopin-Pichon cherche l'ancêtre de Ronsard parmi les chevaliers allemands de Jean, roi de Bohême, qui réellement accourut au secours de Philippe de Valois et se battit à Crécy contre les Anglais. Malheureusement Du Perron est un témoin tardif (1586) et semble suivre dans son récit uniquement les vers de

<sup>1</sup> Cf. le journal *Uj Nemzedék* 1924; à la séance du 9 décembre de la Société littéraire Petöfi, Pekár aurait lu une communication de Jean de Bonnefon qui avait appelé, son attention sur les *Mémoires* du Marquis de Rochambeau (1837) où il est dit que les armoiries de la famille de Ronsard portent une tête de cheval avec pour devise le mot hongrois *puszta*. (?) Il est évident que l'imagination de Jules Pekár a joué ici sur le texte de Binet, l'autobiographie de Ronsard: „Et l'etymologie de ce nom en montre quelque chose, Rossard signifiant en la langue du pais comme qui diroit coeur chevalereux: aussi les armes de ceste maison semblent l'exprimer, ayant pour timbre un cheval, et dans l'escusson trois poissons, qu'on dit en la mesme langue se nommer Ross, c'est-à-dire chevaux, et se trouver dans le Danube. De là pourroit avoir esté nommée la seigneurie de la Poissonniere, maison paternelle de Ronsard.“ (*La Vie de Ronsard* de Claude Binet, éd. Laumonier p. 2, n. 3). Laumonier rappelle que la Possonnière n'a rien à voir avec les poissons. Ajoutons que la „langue du pays“ n'étant pas l'allemand en Hongrie, tout ce que Binet a échafaudé sur les gardons du Danube qui n'ont jamais porté le nom de *roce* ailleurs qu'en France (cf. le Dictionnaire de Godefroy) appartient au monde des fables pédantesques.

<sup>2</sup> *Les origines de Ronsard*, Gazette de Prague, 24 sept. 1924.

Ronsard;<sup>1</sup> sa géographie fantastique ne peut avoir de valeur documentaire en face du témoignage de Ronsard lui-même qui laissa sans retouche sa fameuse histoire généalogique dans toutes les éditions publiées de son vivant. Or Ronsard parle expressément d'un pays situé plus bas que la Hongrie et voisin de la Thrace.

En présence de cet embrouillamini faut-il s'étonner que la critique française soit devenue sceptique au sujet des origines étrangères de la famille de Ronsard et qu'elle ait relégué la tradition de famille rapportée dans l'épître de Ronsard au pays des légendes généalogiques si nombreuses à cette époque et même plus tard? En effet le nom de Ronsard est employé en France dès le XI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> et par conséquent toutes les hypothèses fondées sur des étymologies exotiques (Rosshart [Chopin], Maracini, Mucesianu, Tir-novo) s'écroulent d'elles-mêmes.

Et cependant le récit de Ronsard contient des détails trop précis pour une légende: ainsi, par exemple, l'itinéraire tracé par le poète s'accorde exactement avec une des grandes routes de l'Europe médiévale.

A la vérité, n'y a-t-il pas moyen d'accorder la tradition de famille de Ronsard avec le caractère français de son nom et avec le fait connu depuis les recherches de Martellière que les Ronsard sont bien établis dans le Vendômois depuis le moyen âge? Le nom de Ronsard est bien français. Le suffixe *-art*, quoique d'origine germanique, est fort vivant dès le français médiéval. *Rossart*, *Roussart* (le père de Ronsard est appelé ainsi par Claude Binet, p. 61) est simplement un dérivé de *roux*, muni du suffixe péjoratif, et signifie homme aux cheveux *roux*, *rouquin*. Ainsi ce nom de famille se range parmi les Leblond, Leblanc, Lenoir Leroux, Rosset, et les — Rousseau.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Cf. Laumonier, *La vie de Ronsard par Cl. Binet*, p. 53.

<sup>2</sup> Cf. Laumonier, *Vie de Ronsard*, p. 56.

<sup>3</sup> Dans l'ancienne langue on alterne avec *ou* et *o* dans presque tous les mots, cf *bobance* ~ *bombance*, *convent* ~ *couvent*, *monstrer* ~ *moustrer*, *couti* ~ *compter*, *jombarde* ~ *joubarde* etc. Voir Théodore

## LES ORIGINES DE RONSARD

Maintenant: les origines bas-danubiennes de Ronsard sont-elles incompatibles avec le caractère nettement français de son nom? A la vérité Ronsard ne dit nulle part dans son *Épître à Remy Belleau* que sa famille soit d'extraction étrangère. Cela nous oblige à poser cette question: n'y avait-il pas dans les Balkans, au XIV<sup>e</sup> siècle, des Français dont une petite troupe aurait pu se rendre en France pour venir au secours du roi?

Le problème ainsi posé prend un nouvel aspect. En effet la présence de chevaliers français dans la péninsule balkanique est attestée dès les premières croisades. Depuis le commencement du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la prise de Constantinople l'Empire latin entretenait dans l'Orient français les mœurs de la féodalité française et les suzerains de la Morée n'avaient jamais perdu contact avec le roi de France.

Je relève, par exemple, parmi les personnages historiques jouant un certain rôle dans l'histoire de la Morée un certain *Roux de Sully*, appelé aussi *Rousseau*, qui fut envoyé comme bailli en Épire par Charles d'Anjou vers 1285.<sup>1</sup>

Je ne prétends pas, bien entendu, que ce Roux de Sully soit l'ancêtre de notre poète. Mais le fait est là: dès le XIII<sup>e</sup> siècle on rencontre dans le Péloponèse des Français portant des noms analogues au sien.

Et si nous admettons que l'ancêtre de Ronsard doive être cherché parmi ces Roux, Rousseau ou autres Français hommes liges d'un petit suzerain de Byzance, toutes les difficultés se trouvent résolues d'un coup. L'ancêtre de Pierre de Ronsard n'était ni Roumain, ni Hongrois, ni Bulgare, ni Tchéco-Allemand, mais bel et bien le descendant d'un Français de l'Empire latin, peut-être même d'origine roturière. Et alors l'esprit aventurier de ce fils puîné du

Rosset, *Les origines de la prononciation moderne*, Colin 1911, p. 178. Le *Rosshart* supposé par Chopin est une absurdité linguistique.

<sup>1</sup> Cf. *Chronique de Morée*, p. 213; éd. Soc. Hist. Fr.

## LES ORIGINES DE RONSARD

„marquis“ de Ronsard et de ses compagnons se comprend aussi: c'est le même esprit idéaliste et héroïque qui avait jeté leurs ancêtres dans ce coin reculé de l'Europe. A en croire Pierre de Ronsard, ces croisés retournèrent en France en prenant la route que Louis VII, roi de France, avait choisie pour aller en Terre-Sainte: la ligne du Danube.

## L'HÉROÏSME HONGROIS DANS UNE GAZETTE RIMÉE DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

Tous les moliéristes connaissent le nom de Jean Loret, ce sympathique et plat rimeur dont le principal mérite a été d'être le contemporain des plus grands génies de la France. Nous devons à sa veine facile et indiscrete le souvenir de quantité de détails sur les premières de Molière dont il était l'enthousiaste et naïf chroniqueur. Mais l'histoire littéraire ne saurait se passer de Loret même quand elle étudie la vie de Corneille, de Bossuet et de tant d'autres.

C'est en 1650 qu'il commence à écrire son journal épistolier, sur le modèle de la Gazette Burlesque de Scarron, afin d'amuser la duchesse de Longueville qui vivait alors en province. Il s'y fait le chroniqueur de la vie parisienne, rendant compte des petits et grands événements de la Cour et de la Ville, des spectacles, des derniers potins et des nouvelles de la vie politique intérieure et extérieure. Ses lettres rimées s'étant vite répandues, il se mit à les faire copier lui-même en beaucoup d'exemplaires et finalement il s'adressa à la presse pour donner sa chronique hebdomadaire sous les titres de „Lettres en vers“ et de „Muze Historique“.

Pour les Hongrois Loret présente cet intérêt particulier qu'il s'est fait l'écho, dans sa chronique des événements de Hongrie. Par son canal, l'opinion publique était

de semaine en semaine assez bien renseignée sur ce qui se passait dans ces parages lointains.

Il est vrai que le public français était tenu aussi au courant par les libelles et les feuilles volantes qui n'étaient pour la plupart que des traductions de produits analogues de langue allemande.<sup>1</sup> Et par exemple, l'*Histoire des Troubles de Hongrie* de Martin Fumée (Paris 1594), parue en plusieurs éditions et même en traduction anglaise, n'est qu'une vaste compilation de ces brochures et de feuilles volantes allemandes, ce qui ne l'empêcha pas d'être traduite en — allemand.

Cette presse primitive qui inonda l'Empire de ses productions d'inspiration plus ou moins populaire, parvint aussi en France et l'on a montré que cette circulation de nouvelles hongroises en Europe où la vérité historique était adaptée et déformée selon les besoins de l'imagination populaire et les préjugés des nouvellistes, avait commencé dès la catastrophe de Mohács (1526). La France n'était qu'une étape de ces courriers qui partaient le plus souvent du pays le plus intéressé, l'Empire allemand.<sup>2</sup>

Le cas de Jean Loret est assez analogue. Il nous dit lui-même qu'il doit une grande partie de ses informations aux „journaux d'Allemagne“. Souvent, il renvoie son lecteur aux feuilles volantes de Lunébourg, de Hambourg, de Francfort et de Spire, ce qui nous rappelle assez les „correspondants particuliers“ de la presse moderne. C'est même quelquefois un procédé plus honnête...

Cependant Jean Loret ne prête pas à ces informateurs une entière confiance. Quand après la mort du prince Chimin Janos (Kemény János) il rend compte de l'action de son fils Sigismond contre Apafi, le nouveau prince de Transylvanie, il s'empresse d'ajouter (24 juin 1662):

<sup>1</sup> Cf. Kálmán Benda, *A törökök német újságirodalma* (La litt. périodique de langue allemande pendant la conquête turque). *A Magyar Történettud. Intézet évkönyve*, 1942 (Annuaire de l'Institut d'Études Hist. Hongr.) p. 245.

<sup>2</sup> Cf. Benda, *ouvr. cité* p. 247.

## UNE GAZETTE RIMÉE

Et comme je suis pour Chimin,  
Je voudrois que cette nouvelle  
Arrivât d'une main fidelle,  
Mais entre maint et maint raport  
Qui nous vient du côté Nord  
Des mains de certains escogrifes,  
On en voit très-bien d'apocrifes.

Il fait preuve du même scepticisme, quand il lit dans les journaux de Francfort la nouvelle du décès de Montécuculi: il va consulter la *Gazette de France* et comme il n'y trouve pas cette nouvelle, il la qualifie d'un peu „sotte“.

Il y avait déjà à cette date, à Paris, une sorte de bureau de presse que Jean Loret appelle simplement le Bureau ou le Bureau d'Adresse et qui lui fournit des nouvelles sur la Hongrie. Par exemple, il lui doit les détails du siège d'Érsekujvár (29 sept. 1663); de même en apprenant les stipulations absurdement honteuses du traité de Vasvár où l'Empereur-Roi renonçait à tous les avantages de sa victoire, il fait remarquer (25 octobre 1664):

Le Maître du Bureau d'Adresse  
Homme excélt dans son espèce,  
Plus-que moy, sans doute, en sçaura,  
Et la *Gazette* en parlera.

Mais le bon Loret peut se vanter aussi de fournir à ses lecteurs des informations de première main. De temps à autre il se donnait la peine d'aller interviewer des témoins oculaires, tel ce maître Ambroise qui lui raconte les nouvelles de la diète de Francfort, ou ce maître Étienne qui lui parle de l'émotion des Viennois à l'approche des Turcs (2 février 1664) et décrit d'après le rapport d'un ami les travaux de fortification. Un trinitaire, le Père Mathurin l'informe sur les exploits et le butin du comte Nicolas de Serin (Zrinyi), le grand général hongrois (8

## UNE GAZETTE RIMÉE

mars 1664). Il fréquente même des grands-seigneurs dont les fils étaient partis pour la guerre de Hongrie en 1664, comme ce comte de Saint-Aignan dont deux fils se battaient sous De Souches à Érsekujvár (Neuhauzel). Lorsque les Turcs dévastent la contrée de cette place forte, il écrit qu'ils n'osent pas attaquer d'autres villes, car les troupes impériales viennent de recevoir des renforts (3 novembre 1663):

C'est ainsi, qu'à peu-prés, le mandent  
Les Fils du Comte Saint-Aignan,  
Absens d'icy depuis un an,  
Qui, depuis deux mois Volontaires,  
Aimans les exploits militaires,  
Hardis, généreux et loyaux,  
Sont au Camp des Impériaux,  
Métans bien-souvent en uzage  
L'ardeur de leur jeune courage.  
Qui fait, en mainte ocazion,  
Honneur à notre Nation.

Et je crois, en effet, que si les nouvelles sur cette place forte sont si nombreuses dans la Muze Historique, nous le devons à la correspondance adressée par les fils du comte de Saint-Aignan à leurs parents.

Jean Loret recueille aussi volontiers les racontars qui courent la ville. Le siège de Kanizsa par exemple devait tenir en émoi le monde parisien, puisque de semaine en semaine il en rapporte les nouvelles les plus contradictoires. L'informateur ajoute que ces rumeurs sont peu dignes de foi, mais il tient à renseigner ses lecteurs sur tout ce qui se dit.

Il est intéressant de suivre aussi comment la nouvelle de la bataille de Saint-Gothard — les contemporains l'appelaient la bataille du Raab, — parvient à Paris. D'abord c'est un courrier qui, traversant Paris en toute hâte, raconte qu'il y eut une formidable et sanglante rencontre où périrent 40.000 hommes des Impériaux et des

Turcs, mais il ne sait pas même dire lequel des deux camps est resté maître du terrain. Mais bientôt d'autres nouvelles arrivent :

Mais un autre Courier depuis,  
 A raporté d'autres nouvelles,  
 Dont un Amy, des plus fidelles,  
 Qui dans un martial Employ  
 De servir nôtre Illustre Roy  
 Posséde l'honneur et la gloire,  
 Me vient prêter un Mémoire,  
 (O chers Lecteurs pour mon repos,  
 Que cela vient à propos!  
 Car en vérité je puis dire  
 Que je ne sçavois plus qu'écrire)  
 Dans lequel Mémoire indiqué  
 Voicy ce que j'ay remarqué . . .

Puis vient le récit détaillé de la bataille. Mais le nouvelliste a soin de relever en marge même le nom de son informateur: „Monsieur Desplanes“ (23 août 1664). La semaine suivante il raconte des épisodes nouveaux non sans corriger les erreurs du rapport précédent, en insistant sur l'authenticité de ses sources: des „lettres de gens de crédit“.

Sur le comte de Zrinyi, le grand poète et chef de guerre hongrois il a des informations très précises et très particulières. Il prétend avoir causé avec un seigneur français qui fut l'invité du comte, mais il apprend dans une correspondance particulière qu'à Vienne on a fait la sourde oreille à ses prières. C'est d'un „amy blondin“ qu'il apprend la clause honteuse du traité de Vasvár, la cession de Várad.

L'inconvénient de ce genre de service d'information c'est que si l'exécution du prince Barcsai — Loret l'appelle Barklay — qui eut lieu dans les premiers jours de juillet lui parvient dès avant la rédaction de sa feuille du 10 juillet, il n'informe ses lecteurs sur la campagne d'hiver

de Zrinyi qu'en mars et sur l'accident mortel qui mit fin à ses jours, un mois seulement après l'événement, le 20 décembre 1664: c'est une belle marquise rencontrée dans une église qui l'en a informé . . .

Dès cette époque on a affaire aussi à des agents de presse. Comme dans les temps modernes, c'est un homme de la Cour de Vienne qui vint informer la presse française, représentée en cette occasion par le bonhomme Loret. Cela se passa dans les circonstances suivantes:

Loret avait dit à ses lecteurs qu'après la mort du prince de Transylvanie, Georges II Rákóczy, les Hongrois décimés par les Tartares implorèrent en vain le secours de l'Empereur Roi qu'il appelle par erreur Ferdinand. Or un jour „un gentilhomme d'icelle cour“, un nommé Jeucour lui écrit une lettre rectifiant son erreur et expliquant la politique impériale (21 mai 1661):

Léopold Premier, Empereur,	
Que bien des fois, avec erreur,	
(Qui me causait du vitupére)	
J'ay nommé du nom de son Pére;	Ferdinand
Erreur, dont Monsieur de Jeucour	
Gentilhomme d'icelle cour,	
A dézabuzé nôtre Muze,	
Qui, cy-devant, parloit en buze,	
Mais, à l'avenir, dira mieux,	
Grace à ce sage officieux,	
Qui par une Lettre obligeante	
La rend, sur ce point, plus sçavante . .	

Donc, en dépit de ce qu'on dit, Léopold est toujours „aux écoutes“, il préfère attendre que les Turcs lui déclarent la guerre.

Comme il de la conscience,  
Aussi bien que de la prudence,  
Il affecte quelque lenteur,

Et ne veut point être infracteur  
De l'Alliance contractée  
Avec cette Race indomptée . . .

Mais il se promet de bien „dauber sur Mahomet“ dans le cas où les Turcs viendraient à rompre la paix. La chrétienté peut dormir tranquille, Montécuculi et De Souches veillent.

Cette intervention de l'agent diplomatique montre qu'à cette époque déjà on tenait compte de l'effet exercé par la presse sur l'opinion publique et que la Muze Historique de Loret était un organe assez important pour qu'une cour étrangère condescendît à rectifier ses informations préjudicieuses pour elle.

Malgré ses nombreuses informations Loret n'a qu'une idée très vague de la géographie de la Hongrie. Après la chute d'Érsekújvár il informe ses lecteurs que les Hongrois sont fort mécontents, car il est assez dangereux de voir les Turcs dans un si proche voisinage! Il semble ignorer que voilà plus de cent ans que les Turcs tiennent la plus grande partie du pays sous leur domination. Après la prise de Várad, il établit, d'air important, que désormais la Silésie, la Bohême et la Moravie sont menacées par le Croissant! Une fois, il place même Érsekújvár en Transylvanie . . .

Il va sans dire que les noms de lieu hongrois lui sont inconnus et qu'il cite leurs formes allemandes: Newhauzel, Caniza, Clauzembour, Neutra etc., sauf Várad auquel il donne un tour français: Varadin et Zatmar, Temizouar (Szatmár, Temesvár) qui n'ont pas de noms allemands. Ce détail montre aussi que, comme ses compatriotes, Loret puisait ses informations chez les Allemands et qu'il n'entretenait guère de contact avec les Hongrois.

Les informations sur la Hongrie se groupent autour de la malheureuse campagne de Georges II Rákóczy en Pologne, l'élévation de Léopold I<sup>er</sup>, roi de Hongrie, sur le trône de l'Empire, la catastrophe de la Transylvanie et les guerres turco-hongroises. Ces dernières sont les plus inté-

ressantes, car elles abondent en informations originales et un grand Hongrois, le comte Nicolas de Zrinyi y est au premier plan.

Loret commence ses lettres en vers le 12 mai 1650 et les termine le 28 mars 1665 sur son lit de mort. D'abord il s'abstient de s'occuper d'événements extérieurs. La première mention de la Hongrie se rencontre dans sa lettre du Nouvel An 1655 où il fait un tour d'horizon sur le théâtre mondial. La Hongrie y figure avec son malheur :

Bien souvent la pauvre Hongrie  
Contre Constantinoble crie . . .

Mais bientôt les Hongrois auront perdu ses sympathies, car dans la campagne de Pologne, ils se trouvent au camp opposé aux Français, empêchant l'accord des rois de Pologne et de Suède. L'antipathie du novelliste provient naturellement des feuilles de l'Empire.

Jusque là le prince de Transylvanie n'était même pas nommé. Mais aussitôt qu'il a maille à partir avec le Sultan, Loret en fait son héros. A sa mort, il en est presque attendri :

Ragotzky, prince de courage,  
Est décédé, dont c'est dommage,  
Mais il a par un noble effort,  
Vendu bien chèrement sa mort  
Aux Turcs, Nation violente,  
Car il défit six mille et trente  
Desdits Turcs, pires que les Chiens,  
Sans perdre que sept cents des siens :  
Le combat, dit-on, fut terrible,  
Il y fut percé comme un crible,  
Après avoir luy-mesme mis  
A bas, plus de trente Ennemis :  
Il receut, de coups d'alumelles,  
Cinq ou six blessures mortelles,

UNE GAZETTE RIMÉE

Dont il mourut dix jours après,  
Changeant ses Lauriers en Cyprés . . .  
Dieu reçoive en son Paradis  
(Des vertueux le vray domaine)  
L'ame de ce grand Capitaine;  
Et voilà tout ce que, mes-huy,  
Nôtre Muze dira de luy.

Après la chute de Várad il ne parle plus que de la panique qui s'est emparée des Hongrois qui réclament désespérément le secours de leur roi de Vienne (23 octobre 1660):

J'aprens que la Trassilvanie  
Est quazi comme à l'agonie,  
Et que les Turcs, illec, puissans,  
En victorieux, agissans,  
Intimident fort la Hongrie,  
Qui sans cesse, crie et recrie,  
A l'Empéreur ayant recours,  
„Grand Ferdinand, secours, secours,  
„Envoyez-nous Monsieur De Souches  
„Pour nous garantir d'escarmouches,  
Lequel secours on leur promet  
Contre les Gens de Mahomet,  
Pour les prézerver de mizères:  
Mais pourtant il n'avance guéres.

Le brave homme ne cache pas ses sympathies pour ce général de l'Empereur qui porte un nom français (2 oct. 1660):

Car on dit que ce preux Seigneur,  
Dont on vante tant la vaillance,  
Est un Brave François, de France.

Le débonnaire Loret, politicien du juste milieu, comprend et apprécie aussi la politique de temporisation de l'Empereur (30 oct. 1660):

Ferdinand a bien du courage:  
 Et si ce prince généreux  
 N'arme point, si soudain, pour eux,  
 Il n'en est pas moins héroïque,  
 Et chacun a sa Politique.

Cependant la tragédie transylvaine suit son cours et le successeur de Georges Rákóczy, Jean Kemény qui continue la politique d'alliance avec l'Empereur, résiste à ceux qui, comme le candidat du parti turcophile, croyaient sauver leur pays en retournant à une politique de soumission envers le Sultan. Jean Loret rend compte sur un ton gaillard des efforts de Jean Kemény qui défraiera sa chronique pendant toute une année à partir de l'entrée en scène jusqu'au dénouement tragique:

Et, de plus, on dit *inter nos*,  
 Que le Seigneur Chimin Janos  
 Ne craignant en aucune sorte  
 Le Grand Turc, ny toute sa Porte,  
 A fait trancher sans nul delay,  
 La teste au comte de Barklay (= Barcsay),  
 (Qui fut un trait assez sévère)  
 Et, pareillement, à son Frère,  
 Dautant qu'iceux deux pauvres Gens,  
 Chez les Turcs ayans des Agens,  
 Entretenoient corespondance  
 Avec cette barbare Engeance.  
 Ce coup me semble assez hardy  
 (Pour ne pas dire d'étourdy)  
 Car si ce Général d'Armée  
 Aly, de grande renomée  
 Trouvoit, de hazard, en chemin,

UNE GAZETTE RIMÉE

Le susdit rigoureux Chimin,  
Quoy qu'il fût pris de bonne guerre.  
Son chef iroit bien-tôt par terre,  
On n'en feroit point à demy:  
Mais l'Empereur est son amy;  
C'est où Monsieur Janos se fie,  
Il s'en pique, il s'en glorifie;  
Et, mesme, avec quelque raizon,  
Car d'entr'eux-deux la liaizon  
Pouroit bien doner des affaires  
Tant aux Spahis, qu'aux Janissaires.

Cela se raconte dans la lettre du 10 juillet 1661. En septembre „Chimin Janos“ branle encore dans le manche selon Loret, car le secours de l'Empereur se fait attendre. Le prince grince des dents:

Ce n'est pas que le susdit Prince  
N'ait en luy beaucoup de vigueur.  
Il a de l'esprit et du coeur,  
Un instinct d'honneur l'environne,  
Il est brave de sa Personne,  
Mais, pour rézister au Croissant,  
Luy seul n'est pas assez puissant.

Tout cela est bien raisonnable. La malheur c'est que Montécuculi, enfin arrivé, se retirera bientôt avec son armée mal payée, affamée, dévastant le pays qu'elle traverse à son retour. Loret qui puise ses renseignements dans les dépêches de Vienne, en accuse les Hongrois (21 janvier 1662):

Mais les Hongrois, peuples mal-nez,  
Sont si mal-intentionnez,  
Laissans, faute d'un peu de soupes,  
Dépérir ses meilleures Troupes,  
N'ayans, durant l'hyver fâcheux,

UNE GAZETTE RIMÉE

Voulu les héberger chez-eux, . . .  
Chimin Janos court grand danger  
De n'être pas souverain Maître  
Si soudain qu'il le croyait être.

Ainsi le pays était déchiré par deux ennemis: du dehors la Transylvanie était menacée et bientôt détruite par Ali pacha, à l'intérieur les troupes de Montécuculi réquisitionnaient avec la cruauté habituelle à la soldatesque impériale. Loret semble prendre le parti de l'Empereur (4 février):

Les Hongrois, fière Nation,  
N'ayans pas trop d'affection  
Pour Léopold de leur Monarque  
En ont témoigné mainte marque  
Au Comte Montécuculy,  
L'ayant quelquefois assailly,  
Et refusé pains, vins, viandes,  
A ses Cohortes Allemandes . . .

Alors il fut obligé de prendre de force ce qu'on lui avait refusé:

Mais de cette brusque conduite  
On craint une mauvaize suite,  
Et du Noble et du Laboureur,  
Dont Dieu préserve l'Empereur.

Voilà comment le spectateur „impartial“ voit les années les plus tragiques de l'histoire de Transylvanie. C'est alors sans doute que La Fontaine, peut-être même lecteur de la gazette de Loret, conçut le plan de sa petite fable „Les voleurs et l'âne“ dont voici la conclusion:

L'âne c'est quelquefois une pauvre province,  
Les voleurs sont tel et tel prince,  
Comme le Transylvain, le Turc et le Hongrois:  
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois.

## UNE GAZETTE RIMÉE

Il est assez de cette marchandise.  
De nul d'eux n'est souvent la province conquise;  
Un quart voleur survient qui les accorde net  
En se saisissant du baudet.

Le quatrième voleur, c'est l'Empereur, cela est évident. Mais si la vue politique de La Fontaine était teintée d'aversion pour Vienne, la pitié pour les pays ruinés de la Hongrie n'en est pas moins visible: il avait tant lu de rapports dans la gazette de Loret. Qui sait si même son style causeur ne doit tel ou tel trait au bavardage jovial du nouvelliste?

Ensuite, les nouvelles sont de plus en plus désastreuses. La nouvelle de la bataille de Szöllös où périt ce prince abandonné de tout le monde, lui valut une nécrologie sympathique dans la gazette de Loret (11 mars 1662):

C'étoit un Prince de courage,  
Adroit, prudent et généreux,  
Et digne d'être plus heureux.

Et rendant compte du nombre des morts, il ne cache pas son humeur et ses sympathies:

Je voudrois que les Ecrivains,  
Qui du Pays des Transylvains  
Nous mandent ces bruits éfroyables,  
Fussent menteurs comme des Diables:  
Car selon les plus Gens de bien,  
Cette nouvelle ne vaut rien.

Le chroniqueur naïf console ses lecteurs en rapportant la nouvelle de l'exécution des traîtres: un officier écartelé, des bourgeois sympathisant avec les Turcs décapités etc.

Les années 1663 et 1664 augmentent encore l'intérêt des Français pour les événements de Hongrie. Louis XIV, étant

entré en alliance avec l'Empereur Léopold, avait permis la sortie d'un grand nombre de gentilshommes français qui allèrent en Hongrie tailler de la besogne aux troupes du Sultan. Le 29 juillet déjà, nous lisons la première nouvelle de la campagne qui se prépare en Turquie. Loret évalue le nombre des troupes turques à 300.000 hommes, „pleins d'une fureur aguerrie“ qui viendront „fondre sur la Hongrie“,

Et sur les Transsilvains aussy;  
Cela doit donner du soucy,  
Et c'est pour tout le voisinage,  
Un grand et redoutable orage.

Et voici Loret qui lance son appel à tous les chrétiens du fond de son cabinet:

Songez à vous, Vénitiens,  
Songez à vous, Princes Chrétiens,  
Que pas-un ne soit intrépide, (?)  
Et contre ce Torrent rapide  
Faites soudain de grands apprêts,  
Ce sont, à tous, vos intérêts.

Disons, pour l'excuse de Loret, que „intrépide“ était un mot assez nouveau encore en son temps, un italianisme, et comme il le dit ailleurs, il ne parlait pas la langue de Cicéron.

Pendant les préparatifs ce correspondant de guerre pacifique et bavard stimule les Impériaux:

Courage, Messieurs les Germains,  
Et s'il en faut venir aux mains,  
Pour être dignes de vôtre Aigle,  
Batez-moy ces Turcs comme seigle.

UNE GAZETTE RIMÉE

Ils ont à défendre leurs biens, leurs femmes et leurs filles, mais surtout leurs „aimables vignes“ :

Le vin pour eux n'a point d'apas,  
Et vous ne le hâissez pas.

Et comme tous les embusqués, lui aussi se montre belliqueux au conditionnel :

Mais si je n'avois que trente ans  
(Quoy que moins hardy qu'un Pompée)  
J'irois vous offrir mon épée.

En avait-il une ?

N'empêche que cette guerre était une cause commune à toute la chrétienté et cela explique l'extraordinaire sympathie avec laquelle toute l'Europe suivait les exploits du comte Nicolas de Zrinyi (Serin). Après la chute d'Érsekujvár (Newhauzel) la panique pénètre jusque dans la lointaine France (20 octobre 1663) :

L'Alemagne en est consternée,  
Quazy d'un bout à l'autre-bout,  
La frayeur y régne par-tout :  
Car, ensuite de sa conquête,  
Le Grand-Vizir, qui n'est pas beste,  
Etant d'honneur assez glouton,  
Veut venir jusqu'au Rhin, dit-on,  
Fleuve, ou Rivière d'importance,  
Qui n'est pas trop loin de la France ;  
Et s'il prétendoit le passer,  
Ce seroit à nous à danser.

Loret rassure ses lecteurs, disant qu'ils auraient affaire à des troupes françaises, ces païens ! C'est la nation des Condé, des Ferté, des Turenne. d'un roi amoureux de gloire :

## UNE GAZETTE RIMÉE

Mais en vain, je dy tout cela,  
Je croy qu'on n'en viendra pas-là.

Les détails du siège de cette place forte remplissent des colonnes dans le journal rimé. Une fois (29 septembre 1663) Loret insère même en renvoyant au Bureau d'Adresse la réponse que la garnison aurait donnée à la sommation du Grand-Vizir de se rendre à merci. C'était le langage héroïque des Hongrois de ce temps-là. Loret, comme sans doute l'informateur du Bureau d'Adresse, néglige de donner à ses lecteurs le nom du capitaine Adam Forgach et la nationalité des défenseurs du château, mais il admire leur bravoure et la fermeté de leur langage:

„Nous sommes tous Gens de courage,  
Dût-on de nous faire carnage,  
Dût-on nous rôtir et brûler,  
Dût-on tous vifs nous empaler,  
Dussions-nous souffrir le martire,  
Nous n'avons autre chose à dire  
Sinon que nous résisterons  
Et plutôt cent fois nous mourrons,  
Que faire dans nôtre infortune  
Capitulation aucune.  
De Dieu nous soutenons nos Loix . . .  
Mais quoy qu'enfin vous puissiez faire  
Avec vôtre éfort sanguinaire,  
Vous ne serez jamais vainqueurs  
De nôtre Foy, ny de nos cœurs:  
Toute la Garnizon aspire  
A servir comme il faut l'Empire,  
Léopolde, dans peu de jours,  
Doit nous donner un grand secours:  
Mais, après tout, quoy qu'il ne vienne  
Ny de Presbourg, ny de Vienne,  
Nous périrons s'il faut périr;  
Mais paravant que de mourir

## UNE GAZETTE RIMÉE

Au gré de vos lâches envies  
Nous vous vendrons bien cher nos vies  
C'est ce que je rêpons pour tous;  
Héraut, adieu, retirez-vous."

Que peut-on dire davantage!  
J'admire ce brave langage,  
Et quand je serois sur les lieux  
Je ne pourrois dire mieux . . .

Loret suit avec angoisse le sort de la ville: les nouvelles sont contradictoires. Enfin il annonce le cœur navré la capitulation de la garnison (29 oct. 1663): le crève-cœur du brave nouvelliste est d'autant plus grand qu'il lit dans la correspondance d'un Capucin que le comte de Serin approchait avec une grande et puissante armée . . .

Les informations de Loret sur la région d'Érsekujvár étaient puisées, on l'a vu, dans les correspondances des Français combattant en Hongrie. C'est ce qui explique que quelquefois il sert au beau monde des histoires qui devaient paraître des morceaux de roman aux dames de Paris, mais qui étaient cependant assez fréquentes aux confins militaires hongrois. Un jour, par exemple, des Heïduques ayant appris que de belles Turques s'amusaient à patiner sous bonne escorte sur la glace du Danube, mirent en fuite les cavaliers surveillants et enlevèrent les patineuses qui, fort naturellement, étaient autant de Dianes (1<sup>er</sup> mars 1664). La principale de ces dames, au visage en ovale (sic), était la maîtresse du gouverneur d'Érsekujvár. Le pacha, en apprenant le malheur qui venait de le frapper, fut pris d'un accès de rage:

Mesme on dit qu'il ofre, en tout cas,  
Plus de six-vingts mille Ducats,  
Et d'Esclaves une trentaine.  
Pour recouvrer la belle Héleine,  
Métant sa rançon à haut prix.  
Car on dit que jamais Cypris,

## UNE GAZETTE RIMÉE

Quelque peinture qu'on en fasse,  
N'ût tant de beauté, ny de grace,  
Tant son corps est blanc et parfait;  
C'est le récit qu'on m'en a fait . . .

Avant de raconter cette aventure de Heïduques Loret, ravi, avait rendu compte du „grand Balet des Amours Déguisez“ qu'on venait de donner au Palais-Royal et des beautés de la Cour de France qui ornaient de leur présence ce beau spectacle:

Mais je ne puis en ce moment  
En discourir plus amplement,  
Il faut qu'un peu je me récrie  
Sur une afaire de Hongrie.

Ce contraste involontaire dans la situation des deux pays fait rêver le lecteur d'aujourd'hui: pour les Français de Louis XIV tout était fête, amusement, distraction, même la guerre n'était qu'un chapitre de leur vie romancée. Pour les Hongrois les pas de ballet étaient exécutés par les femmes de l'ennemi qui patinaient sur la glace et qu'on venait surprendre par une aube brumeuse . . . Là, luxe brillant, exubérance joyeuse, ici ruine et horreurs. pays dévastés, familles traînées en esclavages, car, entendons bien, la trentaine d'esclaves offertes par le pacha d'Érsekujvár étaient des Hongroises ravies au cours d'une campagne sanglante . . .

L'expédition de 1664 absorbe entièrement la curiosité de Loret. Les jeunes héros français qui, nouveaux croisés, partirent pour vaincre le Turc sur la plaine de Saint-Gothard, sont glorifiés dans le détail par ce brave plumitif.

Mais le vrai héros de ces années mouvementées est le grand comte hongrois, Nicolas de Zrinyi. Loret n'en finit pas d'admirer ses exploits, de dénombrer son butin, de rapporter ses manœuvres (15 mars 1664):

UNE GAZETTE RIMÉE

Sérin, ce Hongrois généreux,  
Si guerrier et si valeureux,  
A sur les Turcs, par son courage,  
Obtenu maint gros avantage  
En les guerroyant chaudement,  
Et voicy, ce dit-on, comment.  
Outre quantité de vacarmes  
Qu'il leur a causés par ses armes,  
Il leur a pris trente Bâteaux,  
Seize Villes, ou gros Châteaux,  
(Y compris quelque Citadelle)  
La plus-part, dit-on assez belle,  
Gagné, de fonte verte, ou non,  
Cinquante pièces de canon,  
La plus-part, dit-on, toutes neuves,  
Rompu quelques ponts sur des fleuves,  
Qui ne peuvent, quoy que de bois,  
Etre réparez de six mois . . .

Il a détruit mille villages, délivré plus de onze cents prisonniers, occis six mille trente infidèles, fait deux mille prisonniers dont quantité de „fort rançonnables“, pris vingt mille pièces de bétail, trois mille chevaux ou cauales et des drapeaux en quantité . . .

Mais comme les Turcs enragés préparent une expédition punitive contre lui,

Ce brave requiert, aujourd'huy,  
Du secours pour ses Gens et luy;  
Et c'est à quoy, vaille-que-vaille,  
Ratisbonne, dit-on, travaille.

Puis c'est le tour du siège de Kanizsa cernée par le comte hongrois. Loret suit le sort de ce château avec encore plus d'angoisse que celui d'Érsekujvár. Il rend compte de la famine qui décime les défenseurs de la place forte et si Zrinyi n'a pu prendre la ville, la faute n'en est cer-

tes pas à son Pindare burlesque. Son impatience, son désir d'annoncer la bonne nouvelle se trahit dans chacun de ses rapports (juin 28 juin):

De Caniza, par-cy, par-là,  
 L'on dit cecy, l'on dit cela;  
 Elle est prize, elle est secourue,  
 Sont les divers bruits de la rue:  
 Des fous, et mesme des prudans  
 Dizent que Serin est dedans,  
 Afirmans hautement l'affaire;  
 D'autres dizem tout au contraire,  
 (Mais non, certes, sans déplair)  
 Que le Premier et Grand Vizir  
 A secouru ladite ville,  
 Et que c'est un cas approuvé  
 Que le Siège en étoit levé...  
 Mais ces bruits sont des bruits en l'air,  
 Dont pas-un n'est certain, ny clair...

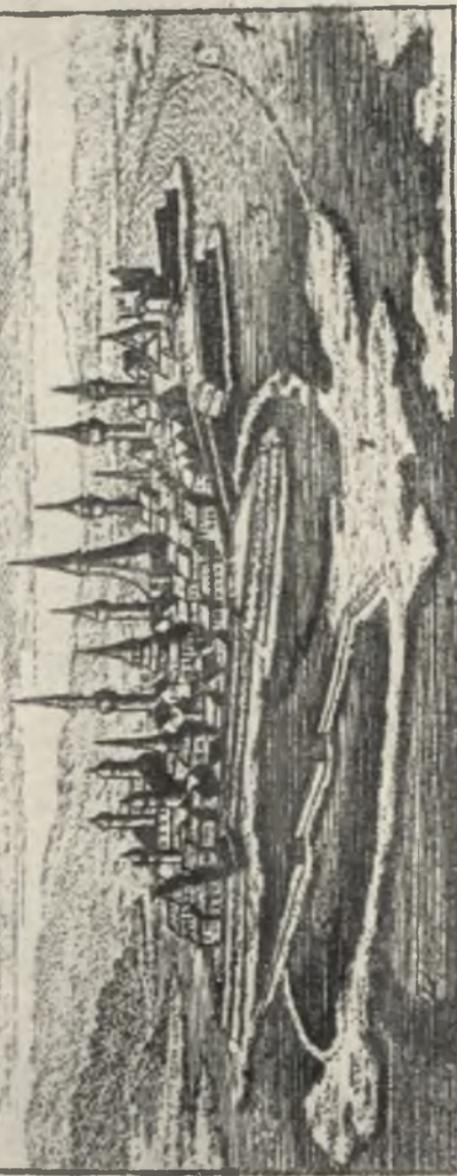
Et Loret de disserter longuement sur les qualités de ses informations, sur son instinct de journaliste qui conseille la prudence:

Toute erreur m'afflige et me choque,  
 Je hay la fraude et l'équivoque,  
 Je hay les supozitions,  
 Artifices et fictions,  
 Autant qu'il se peut je les blâme,  
 Et ceux qui connoissent mon ame  
 Sçavent que j'ay toûjours été  
 Amateur de la vérité...

Les journalistes — sinon les poètes — de nos jours pourraient bien le prendre pour modèle. Bientôt, hélas, la nouvelle se confirme; il sait même que les Turcs ont mis le siège sous le château de Zrinyi lui-même. Le 26

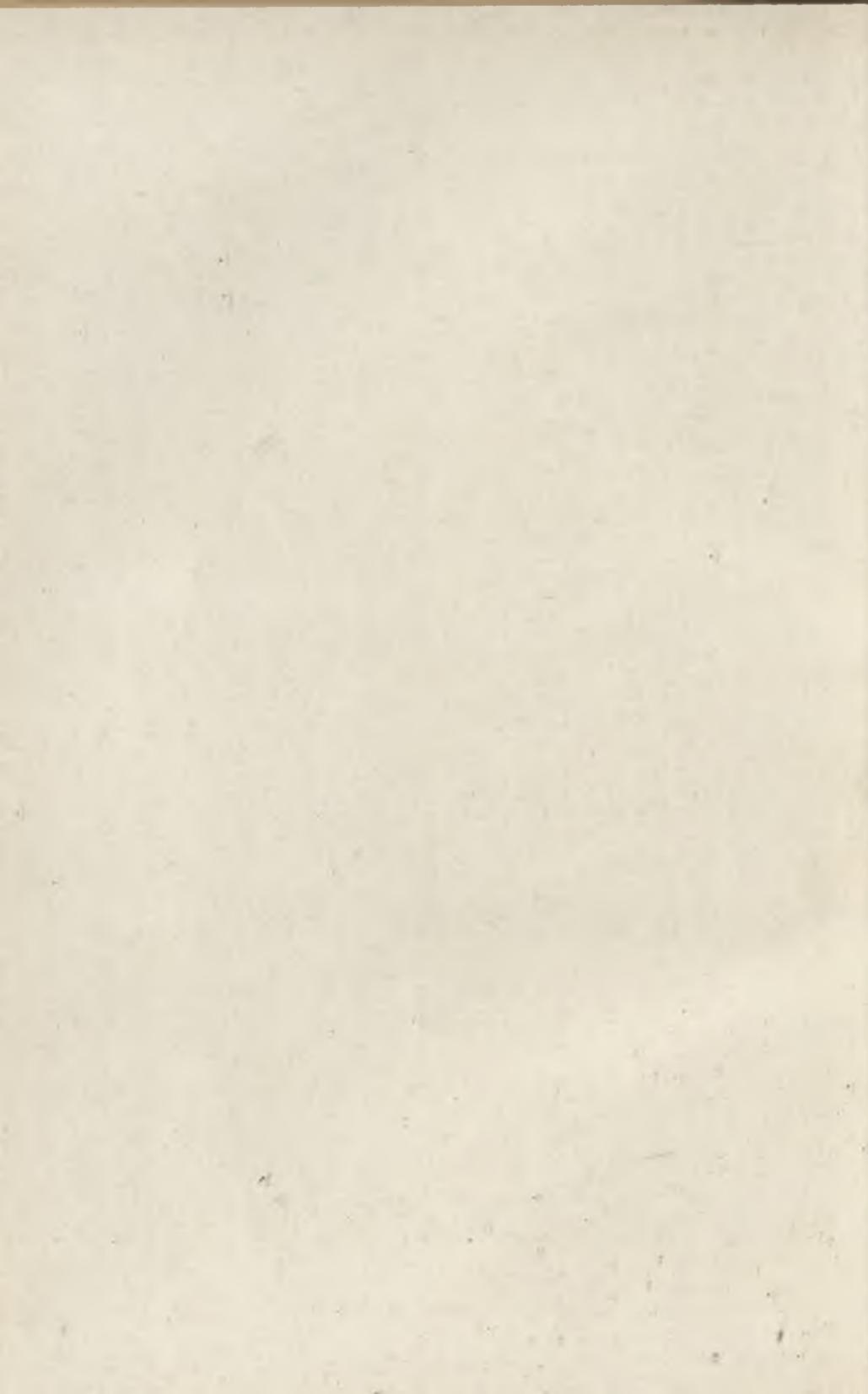
CANISCHA

74



1. Vorstadt, 2. Canischa fl. 3. Morast. 4. Seite gegen Serinwar.

La ville de Kanizsa, assiégée par le comte Zrinyi  
(Der vermehrte Donau-Strand de S. von Birken)



## UNE GAZETTE RIMÉE

juillet il annonce que le fort de Serin est pris, — on le dit un peu partout dans Paris, — et que les Turcs ont fait décapiter trente officiers. Toute la Hongrie en est alarmée et les peuples sont plus que jamais consternés. A ce coup-là, même Loret en a assez des temporisations des généraux impériaux qui, nous le savons aujourd'hui, abandonnèrent Zrinyi à son sort pour se débarrasser de ce concurrent qui à toute occasion leur faisait la leçon et pratiquait une stratégie offensive, à l'opposé de Montécuculi Cunctator. Mais Loret n'entend pas ainsi l'art de la guerre :

Braves Généraux de l'Empire,  
Ce n'est donc plus le temps de rire,  
Mais d'être alerte, à tout moment,  
Et d'agir vigoureuusement  
Avec tous les Auxiliaires,  
Contre de si grands Aversaires.  
Il faloit faire un prompt éfort  
Pour sécourir le susdit Fort  
Contre cette Engeance infidelle;  
L'action auroit été belle,  
Et vous eût, ou vainqueurs, ou non,  
Aquis à jamais du renom.

Ayant expédié cette semonce, il se ravise: de quoi se mêle-t-il? Il faut laisser le monde comme il est. Mais il est certain que le nouvelliste s'est ici fait l'écho de Paris qui s'intéressait de plus en plus à l'histoire de ce grand général.

Bientôt, le chroniqueur trouve l'occasion de rendre compte de la plainte que le comte de Zrinyi adressa à l'Empereur pour l'abandon dont il fut la victime. Tout en s'efforçant d'être impartial, Loret fait preuve de beaucoup de sympathie pour lui (2 août):

Dudit fort, le Seigneur et Comte,  
Qu'un juste déplaisir surmonte,

## UNE GAZETTE RIMÉE

Le comblant quazy de fureur,  
S'est, dit-on, plaint à l'Empéreur,  
Que les Généraux ses Confraires,  
Loin d'ataquer ses Aversaires,  
Par un combat un peu douteux,  
Ont lâché le pié devant eux,  
Qu'ils n'ont point fait de tentative,  
Et que sur le premier *Qui vive?*  
Qui leurs oreilles a frapé,  
Ils ont tout soudain dècampé;  
Que de sondit Fort, la défence  
Etoit d'extrême conséquence,  
Qu'ils devoient hazarder un peu,  
Et ne pas-tant craindre le feu,  
Que leur lâcheté non commune,  
Détruit sa gloire et sa fortune,  
Le rendant gueux comme un Lezard,  
Et métant l'Empire au hazard . . .  
Mais dans les biens et les disgraces,  
Comme chaque choze a deux faces,  
Les chefs dont il se plaint ainsy  
Ont (je croy) leurs raizons aussy,  
Mais à présent je les ignore,  
Et je ne les puis dire encore.

Le désappointement de Zrinyi le poussa à nouer des relations avec le roi de France. Il entretenait aussi des rapports amicaux avec les chevaliers français qui venaient de décider la bataille de Saint-Gothard et qui lui répétaient volontiers qu'ils n'étaient point venus pour soutenir l'Empereur mais pour secourir la nation hongroise. Je crois reconnaître le souvenir d'une de ces causeries amicales qui eurent lieu dans un des nombreux châteaux du comte, dans l'épître où Loret analyse le conflit intime qui déchirait le cœur de patriote de Zrinyi. Après la victoire de Saint-Gothard le comte, ayant imploré l'appui de Vienne, essuya un refus catégorique (20 septembre 1664) :

## UNE GAZETTE RIMÉE

Car le Conseil du Souverain  
Ayant pour luy le cœur d'airain,  
Par raison, ou par politique,  
Luy fit entendre, pour réplique,  
Que ce qu'il avoit demandé  
Ne luy pouvoit être acordé:  
Que l'on vouloit (bien au contraire)  
Qu'il devint un peu sédentaire,  
Et que l'on trouvoit à propos  
Qu'il prit chez luy quelque campos.  
Par une prudente retraite,  
Qu'il a (ce dit-on) déjà faite,  
Non en murmurant, ny pestant,  
Mais le cœur fort outré, pourtant.

Zrinyi est un grand ami des Français; il les reçoit si bien  
dans son intimité!

Ce comte a grande bienveillance  
Pour les François et pour la France,  
Et quelqu'un m'a dit, aujourd'huy,  
Qu'il avoit fêté chez luy,  
Avec abondance et largesse,  
Avec estime, avec tendresse,  
Joye, honneur et civilité,  
Une assez bonne quantité  
De nos Guerriers et Volontaires,  
Et par ses vertus militaires,  
Et son sort digne de pitié,  
Gagné toute leur amitié.

Et Loret en sait quelque chose, puisqu'il vient de voir la  
lettre d'un particulier:

Et comme il fait-là sa campagne  
Pour le secours de l'Alemagne,  
Je présume que ce qu'il dit  
Doit avoir chez-nous du crédit.

## UNE GAZETTE RIMÉE

Un amateur d'histoire aura peut-être un jour la chance de déterrer la missive de l'informateur de Loret. Était-ce un fils du comte de Saint-Aignan?

Pour glorifier la bataille elle-même, Loret trouve les accents du barde qui ne sait plus maîtriser sa fougue épique. Il embouche la trompette guerrière, détaille les coups comme, jadis, le poète de la Chanson de Roland!

Rochefort recut à la bouche  
Une très-douloureuse touche,  
Tant par dehors, que par dedans,  
Qui luy cassa cinq ou six dents.  
Le généreux et beau Canaple,  
Que Dieu garde du mal de Naple,  
(C'est pour rimer ce que j'en dy)  
Et le Comte de Sault, hardy,  
Comme un Hector, comme un Pompée,  
Eurent au bras un coup-d'épée.

Outre ces généreux blessés et ces illustres trépassés

Las! combien de braves Gens-d'armes,  
Capitaines et Cavaliers,  
Gens de mérites singuliers,  
Gens du noble Pais de France,  
Et dont je n'ay point connoissance,  
De la guerre étans le butin,  
Ont-ils-là finy leur destin!

Les eaux du Raab étaient teintes du sang de 7000 janissaires et de trois „Bassaz assommez“.

Enfin, nos François généreux  
Ont emporté, dit-on, sur-eux,  
Bien des Drapeaux, bien des Enseignes  
Qui font voir qu'à bonnes enseignes  
On s'est chamaillé de fort-prés;

## UNE GAZETTE RIMÉE

Et qu'un certain Courier exprés  
(Au moins on me l'est venu dire)  
A présentez à nôtre Sire,  
Qui, certes, est très-satisfait,  
Que ceux de France ont si bien fait.

Le nouvelliste s'excuse même de la longueur de cette lettre qu'il intitule „Guerrière“, mais il ne pouvait donner à ses lecteurs affamés de nouvelles rien de plus curieux ni de plus glorieux.

Le traité de paix, si désastreux pour la Hongrie, sema le mécontentement par tout le pays. Loret qui en est informé par ses correspondants particuliers, rend un compte fidèle de l'effervescence générale qui aboutira bientôt à une conjuration où le frère de Nicolas de Zrinyi perdra la tête.

Les Hongrois, qui trouvent à dire  
Au dernier Traité de l'Empire,  
Qui leur semble trop épineux,  
Font toujours un peu les hargneux,  
Et ne sçauroient, dit-on, s'en taire:  
Mais ils ont beau-dire et beau-faire,  
Ils ont beau pester et crier,  
L'Empéreur veut se marier,  
Mais se marier, à bon titre,  
C'est maintenant son grand chapitre,  
Car n'est-il pas juste qu'Amour  
Après Mars, l'enflâme à son tour?

Le ton du nouvelliste est galant, digne de la plate suffisance de sa Muse.

Mais les Français qui venaient se battre pour terrasser définitivement le dragon, n'étaient pas plus contents que leurs camarades hongrois. A Vienne on était jaloux de leur vaillance et Montécuculi ne se dépensait point pour les retenir. Alors ils rentraient, dépités de n'avoir plus à

## UNE GAZETTE RIMÉE

verser leur sang pour la chrétienté. Parmi ceux-ci se trouvait aussi l'abbé de Richelieu, un mécène du brave Loret, qui lui aussi avait envie de risquer son sang et sa vie dans une campagne contre le Sultan :

Mais cette Tréve, ou paix fourée,  
Des Gens-de-cœur peu désirée  
Etant contraire à ses desseins  
Que l'on trouvoit justes et saints,  
Voyant déchoir son entreprize,  
Il se retira dans Venize

où il mourut, de chagrin (31 janvier 1665). On sait que précisément cette campagne de Hongrie de l'abbé de Richelieu sauve l'honneur de Mlle de Molière que certains calomniateurs plus ou moins érudits accusent d'avoir berné son mari avec l'abbé de Richelieu.

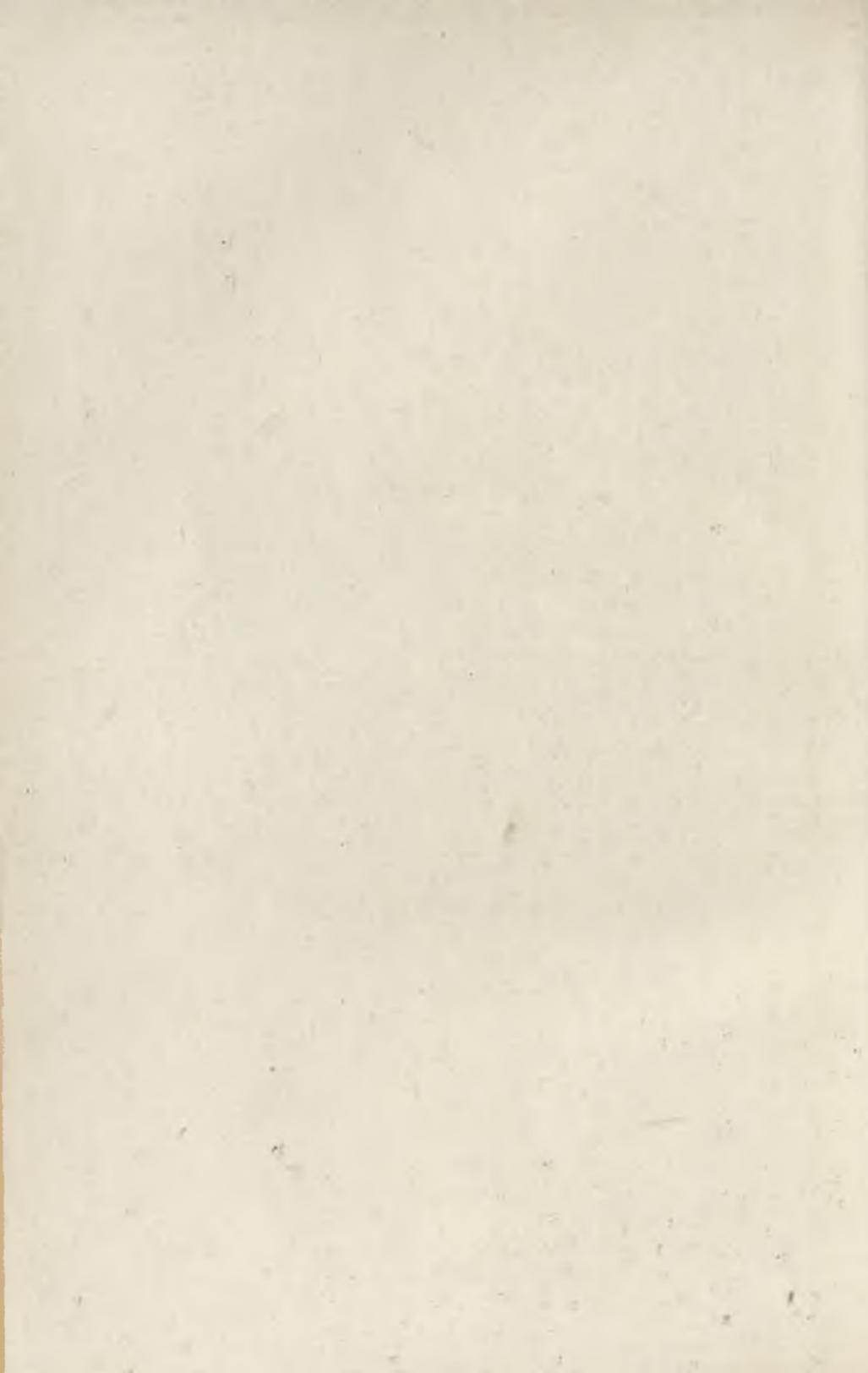
Ce n'est que le 20 décembre 1664 que le chroniqueur rapporte dans le détail la nouvelle de la mort tragique du comte de Zrinyi éventré par un sanglier qu'il poursuivait dans une de ses forêts. (L'accident avait eu lieu le 18 novembre). La nécrologie donne la mesure de la sympathie du chroniqueur pour l'héroïque poète hongrois — Loret ignorait, bien entendu, que son héros fréquentait aussi les Muses — mais aussi de la popularité dont cette figure auguste jouissait dans les pays chrétiens.

Ces jours passez, dans une Eglise,  
J'apris d'une belle Marquize,  
J'apris, mais non pas sans chagrin,  
Que le preux Comte de Sérin,  
Au grand regret de sa Patrie  
Que l'on appelle la Hongrie,  
Par une assez tragique mort  
A vû finir son noble sort,  
Et ce fut, dit-on, à la Chasse  
Que luy survint cette disgrâce.



Abbildung der Traurigen Begebenheit: Des Edlen und Dapperen  
Herrn Grafen Nicolaus, von Zriny, welcher überhäuflicher weise, auf der Jagd, u  
einem großen wilden Schwein, ist gefangen, und unglücklich worden, geschi  
am 18. Novembri 1664. Anno 1664. Maria Z...

Mort du comte Nicolas Zrinyi (1664)



## UNE GAZETTE RIMÉE

Ce Guerrier, ce Comte fameux,  
Voyant un Sanglier écumeux  
Sortir d'une épaisse brossaille,  
Alla pour luy livrer bataille;  
Et, dans ce périlleux dessein,  
Ayant mis le sabre à la main,  
Le Sanglier, ébloüï du sabre,  
Se lance à côté, puis se cabre,  
Et se rüant sur le Chasseur,  
De l'Aigle, autrefois. Défenseur,  
Ce furieux Sanglier, ou Laye,  
Fit une si profonde playe,  
Avec ses crocs longs et hideux,  
A ce Seigneur trop hazardeux,  
Que cédant au Sanglier superbe,  
Il tomba tout sanglant sur l'herbe,  
Et vit incontinent après  
Changer ses Lauriers en Cyprés . . .

Ce que le Grand-Seigneur avait convoité en vain, la vie de Zrinyi, la bête l'eut achevé en une minute. Cette histoire met en verve le faux goût du nouvelliste poète qui se rappelle alors le cas de „feu Monsieur Adonis“, mort dans des circonstances analogues.

Comme j'ay toujours fait grand conte  
De ce brave et généreux Comte,  
Son trop déplorable mal-heur  
M'a cauzé bien de la douleur:  
Si j'étois Virgile, ou Pindare,  
Ou quelqu'autre Esprit aussi rare,  
Ses faits, dignes d'être prizez,  
Par moy seroient éternizez;  
Il fit, pour l'Empéreur son Maître,  
Beaucoup d'ardeur toujours paraître:  
Dans l'Empire, pas-un Seigneur  
Ne le surpassoit en honneur,

Ny mesme en grandeur de Lignage,  
 Non plus qu'en grandeur de courage:  
 Mais enfin, pour mieux m'exprimer,  
 Ce qui m'obligeait de l'aimer,  
 C'est qu'il avoit pour nôtre France  
 Estime, zèle et bienveillance,  
 Ayant, dit-on, chez-luy traité  
 Bien des François de qualité.

Trois ans avant sa mort, Zrinyi avait composé un ouvrage, le *Török Áfium* (L'opium turc) où il proclame la nécessité de mettre sur pied une armée nationale hongroise. Au début de cette brochure classique qui en force et en profondeur politique dépasse les traités analogues de Machiavel, le comte Zrinyi fait un tour d'horizon européen et parlant sur le ton de l'homme qui a perdu toute illusion, démontre que les Hongrois n'ont à compter sur aucune des grandes nations européennes. Le compte de la France n'y est pas très beau:

„Nous avons à parler aussi de la nation française. Certes, cette nation est belliqueuse, glorieuse, puissante, mais il est évident aussi que l'on ne peut en attendre beaucoup, si elle ne gagne pas et ne guerroye pas pour elle-même. Notre histoire nous en offre deux exemples. L'un c'était lorsque sous Nicopolis le roi Sigismond perdit sa bataille à cause des Français, l'autre c'était la trahison de Pápa.<sup>1</sup> Aucun de ces deux cas ne nous a laissé un souvenir rassurant. Ajoutez que si le Français est victorieux, il est insupportable, s'il est défait, il ne vaut rien.“

Au moment où Zrinyi conçut cet ouvrage, il suivait encore Machiavel qui avait formulé dans ses Discours une thèse analogue sur les soldats français. Après l'expérience de Saint-Gothard, il n'aurait pas écrit ces lignes. Là il fut témoin de l'enthousiasme désintéressé de la

<sup>1</sup> En 1660 les Français de la garnison de Pápa faillirent remettre le château entre les mains des Turcs assiégeants.

noblesse française et la correspondance de Loret donne la preuve du changement qu'a dû subir pendant les dernières années de sa vie son jugement relatif à cette nation.

D'ailleurs le brave rimailleur ne survécut pas longtemps au héros de la Hongrie. En mars 1665 il posa la plume, rongé d'une maladie mortelle. Après sa mort, la Muze Historique fut continuée par d'autres, mais aucun de ses imitateurs ne fut aussi populaire que lui, le naïf admirateur des Hongrois, champions de la chrétienté...

Loret n'était pas seul à informer le public français sur les événements de Hongrie. Livres et gazettes fourmillent d'informations plus ou moins sensationnelles sur ce théâtre sanglant de l'Europe. L'impression qui se dégage de toutes ces informations se résume dans ce jugement de Voltaire:

„De tous les peuples qui ont défilé devant nos yeux dans cette histoire, aucun ne fut aussi malheureux que les Hongrois“.



## UN OUVRAGE INCONNU DE LA BRUYÈRE

L'événement décisif de la vie de l'auteur des *Caractères* fut, comme l'on sait, d'avoir été appelé, en 1684, par le prince de Condé à diriger, pour un traitement de 1500 livres, les études de son petit-fils, le Duc de Bourbon. Le grand soldat vivait alors tantôt à son hôtel de la rue Monsieur-le-Prince, tantôt à Chantilly. Le jeune duc qui avait alors 16 ans, s'avéra un véritable cancre; c'était un dégénéré comme son père, le Duc d'Enghien. D'abord il avait été confié aux R. P. P. de la Compagnie de Jésus, mais toute l'habileté de ces maîtres, pourtant si habitués aux sujets récalcitrants, échoua sur l'inattention distraite de cet auguste imbécile, dont la tête exceptionnellement grosse contrastait avec sa taille chétive.

Le grand Condé, si plein d'affection pour sa famille, essaya donc de l'éducation à domicile. Entre-temps le jeune prince fut marié: il dut épouser la fille illégitime du roi, Mlle de Nantes, fille de la Montespan. Il fut présenté à la Cour et à partir de ce temps il dut participer aussi à la vie trépidante de Versailles et de Marly, chasses, bals, opéras etc., ce qui sans doute ne fit point avancer les études du jeune homme. Cependant La Bruyère s'installa avec lui à Versailles.

L'excellent écrivain n'avait d'ailleurs à lui montrer que l'histoire, la géographie, la généalogie et les langues: les mathématiques et l'art des fortifications étaient réservées à un maître engagé à cet effet.

De toute la correspondance de La Bruyère il n'est resté, précisément, que les lettres où le grand moraliste rend compte au Prince des progrès de son élève.

A la lecture de cette correspondance, on est aussitôt frappé de l'importance que le maître accorde à l'histoire de Hongrie dans son programme d'enseignement. Dès la première missive La Bruyère apprend au grand-père qu'en dehors d'explications sur Descartes et sur Ovide, il a parlé à son élève de l'Italie, de la Hongrie, de la Pologne et de la Turquie.<sup>1</sup>

Dans la deuxième lettre, datée du 3 avril 1686, il entre dans les détails:

„J'ai mis au net ce que j'ai traduit par vos ordres du petit livre allemand: c'est une suite des affaires des Hongrois, et la succession de leurs rois, que l'on voit rarement avec tant d'ordre et d'exactitude. Cela sera utile à Son Altesse pour ce qui concerne l'histoire. Ce qui suit ce que je vous envoie, Monsieur, et que j'ai laissé sans traduire, c'est quelque chose du comte de Serin, le siège de Candie, celui de Vienne, un mot de Tekehli et du siège de Bude, mais moins en détail que ce que vous en avez lu dans les gazettes et dans toutes les relations.“ (II, 481).

Ainsi nous apprenons que le Prince de Condé avait lui-même ordonné à La Bruyère de traduire l'histoire de Hongrie d'après un „petit livre allemand“ et que cette traduction servait de manuel dans l'enseignement du petit Duc de Bourbon.

De quel ouvrage peut-il être question ici? Il est certain d'abord que ce petit livre était écrit en allemand et non en latin, sinon le Prince de Condé n'aurait pas eu besoin de l'intermédiaire de La Bruyère pour le lire.

Pour fixer la date de publication du livre nous avons deux points de repère. L'un est la mention que fait La Bruyère du siège de Vienne qui, comme l'on sait, eut lieu en 1683, l'autre la date de la lettre de La Bruyère: 3 avril 1685.

<sup>1</sup> T. II, p. 477; éd. Grands Écrivains.

Der Vermehrte  
**Donau = Strand /**

Mit

Allen seinen Ein- und Zuflüssen / an-  
gelegenen Königreichen / Provinzen / Herz-  
schaften und Städten / auch derer selben Alten  
und Neuen Namen / vom Ursprung  
bis zum Anflusse: in

**Dreyfacher Land Mappe**

vorgefallet;

auch samt kurzer Verfassung  
einer

**Hungar- und Türckif. Cronik /**

Und des Anno 1663. und 1664.

geführten

**Türken = Krieges /**

beschrieben durch

**Sigmund von Birken / C. Com. Pal.**

Aniego aber

Mit einer kurzen Continuation der merk-  
würdiasten Türckischen Kriegs-Handlungen in Tan-  
dien / Polen und Hungarn / wie auch die Beläger- und  
Entsetzung der Kayf. Residenz- Stadt Wien / Eroberung  
Barkan / Gran / Vizegrad / Baijen / und Pest etc. be-  
treffend / versehen / und

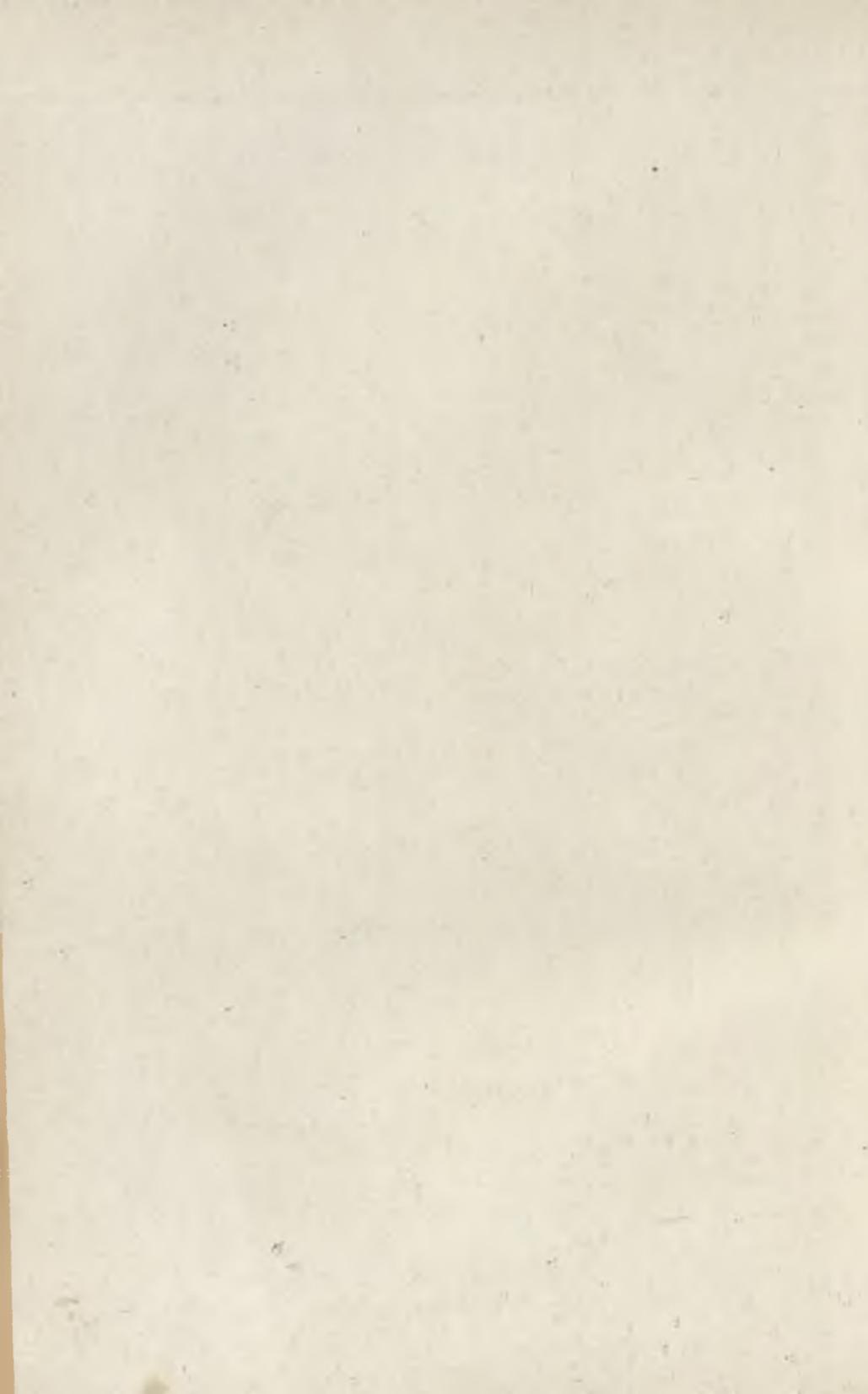
Neben L. Figuren der vornehmsten Städte und Be-  
festungen an der Donau in Kupfer hervor gegeben  
und verlegt von

**Jacob Sandrart / Kupferstecher und  
Kunsthändler in Nürnberg.**

**Im Jahr Ehricki 1684.**

Le *Der vermehrte Donau-Strand* de Sigismond von Birken

Le „petit livre allemand“ dont se servait La Bruyère pour enseigner  
l'histoire de Hongrie au Duc de Bourbon et dont il a envoyé la  
traduction au Prince de Condé



Mais il y a mieux: si le siège de Bude dont parle La Bruyère est celui qui fut commencé puis abandonné en 1684, l'imprimé allemand ne pouvait porter que le millésime 1684 ou 1685 et ce devait être un récit où l'auteur rapportait les détails des sièges de Candie, de Vienne, de Bude et des faits d'armes de Thököly.

Or, à ces conditions un seul livre correspond point par point; c'est l'édition de 1684 d'un livre de géographie allemand dont voici la page de titre (dans l'original en lettres gothiques):<sup>1</sup>

Der vermehrte Donau-Strand, Mit Allen seinen Ein- und Zuflüssen, angelegenen Königreichen, Provintzen, Herrschaften und Städten, auch dererselben Alten und Neuen Namen vom Ursprung bis zum Ausflusse: in Dreyfacher Land Mappe vorgestellet; auch samt kurtzer Verfassung einer Hungar- und Türckis. Cronik, Und des Anno 1663. und 1664. geführten Türken-Krieges, beschrieben durch Sigmund von Birken, C. Com. Pal. Anjetzo aber Mit einer kurtzen Continuation der merkwürdigsten Türkischen Kriegshandlungen in Candien, Polen und Hungarn, wie auch die Beläger- und Entsetzung der Käys. Residenz-Stadt Wien, Eroberung Barkan. Gran, Vicegrad, Waitzen, und Pest etc. betreffend, versehen, und neben L. Figuren der vornehmsten Städt und Vestungen an der Donau in Kupfer hervor gegeben und verlegt von Jacob Sandrart, Kupferstecher und Kunsthändler in Nürnberg. Im Jahr Christi 1684.

Le livre du comte palatin Sigismond de Birken, cette description si ancienne de la vallée danubienne, devait être très populaire à son époque, puisque les bibliothèques en conservent de nombreuses éditions à partir de l'année 1664. Sous sa forme primitive il portait simplement le titre: *Der Donau-Strand* (Les rives du Danube) mais ses éditeurs

<sup>1</sup> Deux exemplaires à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences Hongroise, cotes M. Föld O. 304 et R. 133. Une autre édition de la même année, *ibid.* R. M. Ir. IV. (Vigyázó). La même bibliothèque conserve aussi une traduction italienne du même ouvrage. Birken cf. Jöcher: *Allg. gelehrt. Lexicon*. Il a aussi un livre intitulé *Mausoleum der ungarischen Könige*.

continuèrent à l'enrichir de la chronique des événements qui occupèrent au fur et à mesure l'opinion publique européenne et lui donnèrent pour titre, précisément dès l'édition de 1684: *Der vermehrte Donau-Strand* (Les Rives du Danube amplifiées.) La première édition de 1684 ne contient pas encore le récit du siège de Bude, mais dans la deuxième, parue la même année, le continuateur de Birken rend compte de la prise de Pest et raconte les circonstances du siège de Bude qui venait de commencer. On y lit aussi une courte mention du siège de Candie et si l'on considère aussi le format petit in-16, on doit conclure que c'est le livre de Birken qui était sur la table du grand écrivain français.

L'auteur y promène son lecteur sur les rives du Danube en commençant par la Bavière, puis à travers l'Autriche et la Hongrie. Ensuite il le fait descendre en Serbie et en Valachie. Le voyage se termine à Constantinople. Les nombreuses planches accompagnant le texte et représentant les châteaux les plus célèbres des pays parcourus, ont sans doute contribué à la célébrité européenne dont jouissait cet ouvrage d'information.

Le livre donne aussi la description des affluents du Danube et ainsi tout le pays hongrois défile sous les yeux du lecteur, de Tokay jusqu'à Kanizsa. A la page 121 commence „une chronique abrégée hongroise et turque“ (*Kurtz verfassetete Hungar- und Türkische Chronik*) qui raconte d'abord l'histoire primitive des Hunno-Hongrois — cette identification était courante jusqu'aux temps modernes — et des Turcs, où l'auteur semble suivre la chronique nationale hongroise. L'histoire de la conquête arpadienne est escamotée et le catalogue des rois de Hongrie s'ouvre sur saint Étienne et va jusqu'à Léopold I<sup>er</sup>, mais l'auteur fait alterner souverains hongrois et sultans turcs afin d'observer l'ordre chronologique.

C'est cette partie que La Bruyère dut mettre en français sur l'ordre du Prince de Condé. Ensuite vient un chapitre nouveau: „Les guerres turques“ (*Türcken Kriegs-Verlauf*“),

enfin un dernier appendice portant le titre: „Continuation des événements les plus importants relatifs à la Hongrie, à la Pologne, à Candie, à la Turquie et à la Tartarie depuis l'an 1665 jusqu'en 1684“. Dans ces parties La Bruyère put lire les exploits du comte Nicolas Zrinyi qui jouissait à cette époque d'une renommée mondiale, jusqu'à figurer dans presque toutes les lettres en vers de Loret où cet ancêtre des journalistes rend compte des événements du Tout-Paris; là encore il lut le récit des campagnes de Tököly auxquelles il renvoie dans sa lettre.

Voilà le manuel d'histoire que le maître mit entre les mains de son élève.

Dans la lettre suivante La Bruyère revient encore sur sa traduction (14 avril 1685):

„Je viens de trouver une méprise dans l'exemplaire de la traduction dont j'ai envoyé une copie à Votre Altesse, qui a dû l'y apercevoir mieux que personne du monde; car c'est dans l'article de Ferdinand III, où par une transposition de mots qui est échappée à ma plume, je fais la bataille de Nortlingue que ce prince gagna, en 1634, contre les princes protestants, postérieure à une autre qui est de votre connaissance.“ (II, 485).

Ici La Bruyère fait allusion à la victoire de Condé qui battit les Impériaux en 1645 près de Nortlingue aussi. L'erreur du traducteur était due au manque de clarté de l'original qui remarque à propos de Ferdinand III:

„(Anno). 1634. (gleichwie auch anno 1647.) zoge er, wider die Schweden und Uniirten, persönlich zu Feld und obsiegete ihnen den 6. September, in dem namhafften Treffen bey Nördlingen, welcher Sieg die Stände wieder in Keyserliche Devotion gebracht...“

C'est sans doute à cette date de 1647 mise entre parenthèses que La Bruyère rapporta la victoire de Ferdinand, alors qu'il devait savoir que celle-ci fut remportée en 1634, bien avant celle de Condé. Mais cette correction tardive

vient confirmer notre certitude qu'il s'agit bien du livre de Birken.

Suivons maintenant le progrès du Duc de Bourbon en histoire de Hongrie. Le maître envoie d'abord des messages rassurants au grand-père. Le 14 avril 1685 ils n'en sont qu'à l'histoire de France:

„J'espère qu'il vous rendra aussi bon compte des vies de ce roi et de Louis XII son successeur, comme il a fait de celle de Louis onzième, et que vous serez encore satisfait de lui sur ce qui concerne la géographie et ses autres études; car son esprit s'ouvre et se forme de jour à autre, comme sa taille qui s'embellit extraordinairement: il croit beaucoup, et tout le monde le remarque.“

La croissance du pupille était une question importante, car les rejetons du Grand Condé étaient tous de petite taille. Autre signe rassurant: le duc commence à s'intéresser à l'histoire... Le 7 juillet 1685 ils sont toujours en Savoie, mais il promet que bientôt ils passeront dans les autres pays: „... et de là nous irons en Hongrie par les pays héréditaires, qu'il saura parfaitement comme tout ce qui est géographie: c'est dont je répons à Votre Altesse.“ (II, 468).

Voilà qui est clair: l'histoire de Hongrie devait être considérée dans ce plan d'enseignement comme une des matières importantes, puisque le maître croit devoir assurer le Prince qu'il n'oubliera pas ce pays. Une autre lettre, du 13 août, est encore plus explicite: il y annonce que ce jour-là même son élève abordera l'étude des provinces héréditaires qu'ils venaient de sauter „pour passer plus vite au royaume d'Hongrie dont vous m'aviez commandé de l'instruire préférablement à tout le reste: il ne sait assez bien; il est capable d'entendre parler des nouvelles de ce pays là et d'en parler lui-même“ (II, 487). Une autre lettre, sans date, nous apprend qu'on répète la Flandre, l'Allemagne, la France et la Hongrie afin que le duc retienne

mieux ces choses „si essentielles“ et qu'il sache par cœur les noms qu'on y rencontre (II, 496).

Cependant, le 4 juillet 1686, le professeur La Bruyère envoie de Versailles un rapport découragé sur l'inattention permanente et le manque de mémoire de son élève:

„Ainsi je ne sors presque point de l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la France, les Pays-Bas, qu'il oublierait dès que je passerois à d'autres connoissances et m'y arrêteraï trop longtemps“ (II, 507).

Le maître oppose à l'inattention de son élève sa propre obstination et comme dernière ressource il a recours à „mille et mille répétitions“.

D'où vient au Prince de Condé ce grand intérêt pour les choses de Hongrie? Pourquoi La Bruyère est-il invité à traduire pour lui une histoire de Hongrie écrite en allemand? Pourquoi veut-il que son petit-fils étudie „plus que tout le reste“ les événements de ce pays éloigné? Et pourquoi cette obstination même après l'échec total du programme?

Je crois que la raison de cette insistance ne doit pas être cherchée seulement dans la curiosité du Prince de Condé pour les guerres turques.<sup>1</sup> Un homme d'un esprit aussi supérieur que le Prince de Condé n'aurait pas donné ces ordres au précepteur de son petit-fils, s'il n'avait pas poursuivi un but particulier.

Rappelons ici ce qui s'est passé en 1683, un an avant que l'éducation du Duc de Bourbon eût été entreprise par La Bruyère. Un des princes du sang, le Prince de Conti et son frère le comte de Turenne, ainsi qu'Eugène de Savoie qui avait alors vingt ans, étaient partis en secret pour s'engager dans l'armée impériale, afin de se battre en Hongrie contre l'ennemi millénaire de la chrétienté. Le Prince de

<sup>1</sup> C'est ce que pense Étienne Allaire dans *La Bruyère dans la maison de Condé*. Paris 1886; I, 246. D'ailleurs, il n'essaie même pas d'identifier le „petit livre allemand“, bien qu'il lui attribue une grande importance dans le plan d'éducation du jeune prince.

Conti prit part au siège d'Esztergom en 1685 où il se montra si témérairement courageux que Charles de Lorraine dut le menacer de l'enfermer à la forteresse de Komárom, s'il s'obstinait à risquer sa vie si inutilement.<sup>1</sup> Le prince rentra bientôt en France, mais Louis XIV ne lui pardonna jamais son escapade de Hongrie, nous dit Saint-Simon.

Une partie de l'opinion publique française crut que le prince de Conti était parti pour la Hongrie afin de devenir empereur... Ne fit-on pas courir sur lui les vers suivants?

Quitter par un beau zèle une épouse charmante  
 Pour suivre dans la guerre un malheureux parti.  
 Voler dans les endroits où règne l'épouvante  
 C'est montrer un Condé dans un jeune Conti.  
 Mais de tout ce qu'on en peut dire  
 En deux vers on peut décider  
 Qui court pour secourir l'Empire  
 Mérite de le posséder.<sup>2</sup>

Il n'est pas impossible que dans ces temps troublés le vieux Condé ait nourri aussi des ambitions politiques pour son petit-fils. Et c'est ce qui nous livre la clef de son programme d'enseignement. On croyait en France que le chemin de l'Empire menait par la Hongrie et qu'un roi de Hongrie pouvait bien aspirer au plus haut rang en Europe. Avait-il aussi une arrière-pensée, se disait-il que Louis XIV lui-même ne serait pas fâché d'avoir sous la main un prince du sang expert dans l'histoire de Hongrie, étant donné l'éternel conflit entre la France et la maison d'Autriche? Cette haute ambition politique du grand Condé s'appuyait sur son petit-fils qu'il désirait initier à l'art du gouvernement par l'intermédiaire de l'histoire.

<sup>1</sup> Cf. le Duc d'Aumale, *Histoire des Princes de Condé* VII, 747 et Étienne Allaire, *ouvr. cité*.

<sup>2</sup> Ces vers ont été recueillis par le Comte Alexandre Apponyi: *Hungarica* n° 1060.

Probablement, La Bruyère essaya même d'initier son élève aux secrets des troubles de Hongrie, cette histoire si compliquée où l'Empereur-roi, le Sultan et le prince de Transylvanie étaient aux prises.

On sait d'ailleurs que la cour de France était en relations suivies avec les „mécontents“ de Hongrie, surtout avec Thököly, et dès lors un prince du sang qui en cas d'extinction de la branche aînée pouvait même succéder à Louis XIV sur le trône de France, devait être orienté aussi sur ce chapitre de la diplomatie française.

Pour le grand malheur des Condé, ce rejeton ne fit preuve d'aucun talent politique: son entourage même le fuyait. Il était, dit Saint-Simon, comme une meule toujours en l'air; on évitait ses éclats terribles et ses quolibets caustiques.

D'ailleurs, un an après, le Prince de Condé ferme les yeux à jamais et les leçons de La Bruyère prennent fin immédiatement.

L'écrivain lui-même a gardé peut-être un souvenir plus vif de ces études historiques, puisqu'en traçant ses portraits il semble, deux fois, se rappeler ce qu'il a appris à son élève dans son cours d'histoire. Dès la cinquième édition (1690) il présente le portrait du pédant spécialiste en qui les commentateurs ont cru reconnaître le Bénédictin Paul Pezron, chronologiste célèbre: „Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême (c'est-à-dire qu'il ignore qu'il n'y en a plus), mais il rapporte toutes sortes de bagatelles sur l'antiquité. Entendons bien: La Bruyère sait fort bien l'histoire de Hongrie et de Bohême... Une autre fois, en se moquant des stratèges de café, il dit de l'un d'eux, Basilide (édition de 1691): „Il sait par une voie indubitable, que T. K. L. fait de grands progrès contre l'Empereur“, ce qui est la vérité d'ailleurs puisque, l'année précédente, Thököly ou Tekeli — comme on l'appelait dans la presse française, — avait battu près de Zernest l'armée de Michel Teleki et qu'en

## UN OUVRAGE DE LA BRUYÈRE

1691 encore il luttait victorieusement contre l'armée d'Augustin, duc de Hanovre, pour se retirer ensuite en Valachie.

Mais le souvenir le plus intéressant de ces leçons d'histoire est cet abrégé de l'histoire de Hongrie traduit de l'allemand par l'illustre écrivain et qui est resté inconnu jusqu'à présent. Maintenant qu'on en connaît la source et le contenu, on peut espérer qu'un jour un conservateur des archives de Chantilly où sont gardés les papiers du grand Condé, mettra la main sur cet ouvrage inédit de la Bruyère qui aurait pour les Hongrois un intérêt tout particulier.

## VOLTAIRE, MICHELET ET LA CATASTROPHE HONGROISE DE 1526

Le quatrième centenaire de la catastrophe de Mohács a tourné notre attention vers l'écrivain français qui s'en est le plus occupé dans ses ouvrages historiques: Voltaire, qui le premier en France sentit le grande portée de cet événement pour la cause de l'Europe et du christianisme.

Déjà dans les *Annales de l'Empire*, cet extrait sommaire fait à l'usage de la duchesse de Gotha et publié en 1753, nous lisons au chapitre *Charles-Quint* (éd. Moland, XIII, 492):

„Le jeune Louis, roi de Hongrie et de Bohême, croit pouvoir soutenir seul l'effort de l'empire turc. Il ose livrer bataille à Soliman. Cette journée, appelée de Mohats, du nom du champ de bataille, non loin de Bude, est aussi funeste aux chrétiens que la journée de Varne. Presque toute la noblesse de Hongrie y périt; le roi est noyé dans un marais en fuyant. Les écrivains du temps disent que Soliman fit décapiter quinze cents nobles hongrois prisonniers après la bataille, et qu'il pleura en voyant le portrait du malheureux Louis. Il n'est guère croyable qu'un homme qui fait couper de sang-froid quinze cents têtes nobles, en pleure une, et ces deux faits sont également douteux.

Soliman prend Bude et menace tous les environs. Ce malheur de la chrétienté fait la grandeur de la maison d'Autriche...“

Dans *l'Essai sur les Mœurs* il consacre à la catastrophe hongroise plusieurs pages (Chap. CXIX: *État de l'Europe au XVI<sup>e</sup> siècle*) que je me permets de transcrire ici:

„Les Hongrois en se choisissant ainsi leurs rois, restreignaient toujours leur autorité, à l'exemple des nobles de Pologne, et des électeurs de l'empire. Mais il faut avouer que les nobles de Hongrie étaient de petits tyrans qui ne voulaient point être tyrannisés. Leur liberté était une indépendance funeste, et ils réduisaient le reste à un esclavage si misérable que tous les habitants de la campagne se soulevèrent contre des maîtres trop durs. Cette guerre civile, qui dura quatre années, affaiblit encore ce malheureux royaume. La noblesse, mieux armée que le peuple, et possédant tout l'argent, eut enfin le dessus; et la guerre finit par le redoublement des chaînes du peuple, qui est encore réellement esclave de ses seigneurs.

Un pays si longtemps dévasté, et dans lequel il ne restait qu'un peuple esclave et mécontent, sous des maîtres presque toujours divisés, ne pouvait plus résister par lui-même aux armes des sultans turcs: aussi quand le jeune Louis II, fils de ce Ladislas de Bohême, et beau-frère de l'empereur Charles-Quint, voulut soutenir les efforts de Soliman, toute la Hongrie ne put, dans cette extrême nécessité, lui fournir qu'une armée de trente mille combattants. Un cordelier nommé Tomoré, général de cette armée dans laquelle il y avait cinq évêques, promit la victoire au roi (1526). L'armée fut détruite à la célèbre journée de Mohats. Le roi fut tué, et Soliman, vainqueur, parcourut tout ce royaume malheureux dont il emmena plus de deux cent mille captifs.

En vain la nature a placé dans ce pays des mines d'or, et les vrais trésors des blés et des vins; en vain elle y forme des hommes robustes, bien faits, spirituels: on ne voyait presque plus qu'un vaste désert, des villes ruinées, des campagnes dont on labourait une partie les armes à la main, des villages creusés sous terre, où les habitants s'ensevelissaient avec leurs grains et leurs bestiaux, une centaine de châteaux fortifiés dont les possesseurs disputaient la souveraineté aux Turcs et aux Allemands.

Il y avait encore plusieurs beaux pays de l'Europe dévastés, incultes, inhabités, tels que la moitié de la Dalmatie, le nord de la Pologne, les bords du Tanaïs, la fertile contrée de l'Ukraine, tandis qu'on allait chercher des terres dans un nouvel univers et aux bornes de l'ancien.“

Afin de juger de la sagacité de Voltaire dans ces beaux passages, il convient de chercher d'abord quels étaient ses

informateurs. Où Voltaire a-t-il puisé ses renseignements sur l'histoire de Hongrie?

Nous pouvons établir d'abord que Voltaire, fort heureusement, s'est servi d'un ouvrage qui relate avec beaucoup de compassion et aussi une précision rare dans l'information, les malheurs de la Hongrie. C'est l'*Histoire des Révolutions de Hongrie* (Amsterdam ou La Haye, 1739), œuvre historique sortie de l'entourage du Prince François II Rákóczi, écrite selon les uns par l'Abbé Brenner, secrétaire-diplomate de Rákóczi, selon les autres par Bechon et Saussure, autres secrétaires du Prince.<sup>1</sup> C'est ici (I. 99) qu'il a pu lire les détails de la révolte des paysans de 1514 et une remarque sur leur esclavage: „Les paysans étoient Esclaves avant cette révolte, mais après cet événement leur joug fut appesanti...“, laquelle observation se traduit chez Voltaire en une série de réflexions sur la tyrannie de la noblesse hongroise. Évidemment, ni les auteurs de l'*Histoire des Révolutions de Hongrie*, ni Voltaire ne pouvaient prévoir encore les résultats récents de l'histoire économique de l'Europe qui ont montré que l'oppression des paysans hongrois n'est pas un fait isolé, mais une conséquence générale et atteignant toute l'Europe par suite du changement du système monétaire. C'est encore dans le livre inspiré par l'entourage du Prince que Voltaire lut la mention des 200.000 captifs faits par Soliman; c'est encore ce livre qui évalue à 30.000 le nombre des combattants hongrois. Il y lut aussi le nom de Paul Tomorré, moine de l'ordre de saint François, généralissime des forces hongroises; en effet l'*Histoire des Révolutions de Hongrie* est la première à donner d'après sa source latine Brodarics: *De conflictu Hungarorum cum Turcis ad Mohacz verissima historia* (Cracovie 1527) cette transcription inexacte du nom latinisé de *Tomori: Tomorrhæus*<sup>2</sup>. N'était cette petite erreur philologique, on pourrait encore suppo-

<sup>1</sup> Kont, *Bibliographie française de la Hongrie*, Paris 1913, p. 42.

<sup>2</sup> Les auteurs renvoient p. 105 à leur source: *Braderith—Brodarics*.

ser que Voltaire avait puisé ses informations ailleurs, mais ce détail ajouté aux autres confirme définitivement notre assertion.

D'autres passages de l'histoire de Hongrie que Voltaire donne dans ses ouvrages, montrent qu'il a puisé à pleines mains dans l'*Histoire des Révolutions*. L'histoire de *Marie Rex*, du cruel sort de sa mère Élisabeth, etc. viennent de là. A propos de Louis d'Anjou dit le Grand, Voltaire vante ses études mathématiques et raconte quel mérite il a eu en abolissant les épreuves superstitieuses; or tout cela se retrouve dans sa source qui semble avoir subi dans ses jugements, tout comme Voltaire, l'ascendant du rationalisme à la mode.

Mais la réflexion méprisante que Voltaire ajoute à ce sujet est bien du spirituel et superficiel écrivain: „Cependant il est presque ignoré en Europe: il n'avait pas régné sur des hommes qui sussent transmettre sa gloire aux nations. Qui sait qu'au XIV<sup>e</sup> siècle il y eut un Louis le Grand vers les monts Krapac?“ (ch. CXIX).

Ce dernier mot, forme défigurée du nom des *Carpathes*, n'est pas dû, comme on serait tenté de le supposer, à une négligence voulue de l'ironiste. Au contraire, la forme de ce nom nous conduit à une autre source de Voltaire: c'est la traduction de l'*Histoire Universelle* de Jacques de Thou par l'Abbé Prévost d'Exiles (La Haye, 1740). En effet, c'est ici que nous trouvons dans la description de la Hongrie le nom des Carpathes déformé de cette manière (t. II, p. 3): „Au-dessous de la Pologne, on trouve... les monts *Crapak*, qui bornent la haute et la basse Hongrie au Septentrion.“ C'est chez de Thou que Voltaire lut l'anecdote du sultan pleurant à la vue du portrait de Louis II, anecdote dont l'absurdité choqua son bon sens (I, 83): „Il livra à l'Armée Chrétienne, près de Mohatz, cette célèbre Bataille, où Louis perdit lui-même la vie, à l'âge de vingt-deux ans, par l'imprudencce des siens... On rapporte que Soliman répandit des larmes à la vue du portrait du Roi Louis, et de la Reine Marie son Epouse; ne pouvant s'em-

pêcher, dans la joye même du triomphe, de se remettre en mémoire la fragilité de la condition humaine, et de plaindre le sort d'un jeune Roi qui s'étoit précipité ouvertement dans sa ruine par l'imprudence de ses Conseillers. Son dessein, disoit-il lui-même, n'étoit pas de chasser Louis du Trône de ses Pères; mais de châtier l'insolence des Hongrois, et de faire recevoir à ce Prince le Sceptre de sa main, comme un bienfait de l'Empire Ottoman". Dans les notices l'Abbé Prévost ajoute encore, en citant la *Turkish History* de Knolles, quelques détails anecdotiques sur la conduite du sultan après la défaite, mais au lieu des 1.500 nobles décapités de Voltaire on n'y trouve que sept ou huit têtes rangées „en présence de Soliman“ et la mention des brocards que la suite du sultan adresse à ces têtes d'évêques. Moreri cite une anecdote analogue, mais il ne parle que de la tête de l'archevêque Tomori (voir l'art. *Tomorrhæus* dans l'édition d'Amsterdam 1740).

Reste à établir d'où proviennent le récit du massacre des 1.500 nobles décapités et le tableau désolant de la Hongrie après la défaite. Nous avouons n'avoir pas réussi à découvrir la source où Voltaire a trouvé le chiffre de ces victimes; peut-être a-t-il brodé quelque peu sur la notice de l'Abbé Prévost. Quant à la peinture de la Hongrie sous la domination turque, il est à peu près certain qu'il avait lu une relation de voyage de l'époque turque, car les détails qu'il apporte sont bien observés et correspondent aux recherches modernes. Parmi les nombreuses descriptions de voyage, celle du célèbre médecin anglais Édouard Brown ressemble le plus au tableau de Voltaire: lui aussi mentionne la fertilité du pays et le fait extraordinaire que les habitants cachent leurs grains dans des caves de peur de l'ennemi et des voleurs et que pendant la guerre turque les habitants d'un village avaient cherché refuge dans ces réduits souterrains, mais que même ainsi ils ne purent éviter leur sort, l'esclavage: „Ils ne se servent point de granges pour enfermer leurs grains, mais ils font seulement de grands trous dans la terre, et les mettent de cette manière à couvert aussi

bien des voleurs, que des couises des ennemis. A *Clesch*, proche de *Topolchan*, lorsque les Turcs entrèrent dans ce pays pendant les dernières guerres, le Peuple se retira, et alla se cacher dans les trous de cette manière, mais comme il y avoit quelques Turcs qui parloient bien Schlavon, ils leur dirent, que les ennemis s'étoient retirés et qu'ainsi il n'y avoit plus rien à craindre; et les ayant fait ainsi sortir adroitement de leurs trous, ils en firent des Esclaves...“ C'est Brown encore qui fait l'éloge de la vaillance et des qualités spirituelles des Hongrois; on trouve ainsi réunis chez lui les éléments principaux de la description de Voltaire. D'ailleurs il ne dut pas lire son auteur en anglais, le livre de Brown ayant été traduit en français dès 1674 (*Relation de plusieurs voyages faits en Hongrie, Servie, Bulgarie, Macédonie, Thessalie, Autriche, Styrie, Carinthie, Carniole et Friuli*. Trad. p. *Le Vasseur*).

Ces détails une fois établis, nous pouvons constater que Voltaire s'est donné la peine, sinon de s'adresser aux sources originales, du moins d'utiliser de bons travaux parus en français: on a l'impression en effet que déjà les sources latines étaient lettre morte pour lui. Mais chez Voltaire la question des sources est, comme on le sait, de second ordre: l'histoire ne l'intéresse qu'au point de vue général. Il voit trop de bévues chez les anciens historiens pour qu'il se soucie d'établir la vérité jusque dans le détail. En l'es-pèce, d'ailleurs, il s'est adressé à bonne enseigne: Brodaries, témoin de la catastrophe de Mohács, lui fournit à travers la sympathique *Histoire des Révolutions de Hongrie* des renseignements exacts sur les antécédents et le cours de la bataille, l'excellent voyageur Brown lui prête son habile plume pour faire cet éloquent tableau de la Hongrie désolée où se révèle le grand cœur de Voltaire sensible aux souffrances de l'humanité. Par contre, son bon sens réagit contre les anecdotes de Jacques de Thou, — c'est là un trait général de sa méthode historique, — et son sentiment démocratique prend parti pour les serfs de la noblesse hongroise. Avec une lucidité qui lui est

propre, il reconnaît que la défaite de Mohács était une seconde catastrophe de la chrétienté après celle de Varna où mourut un autre roi de Hongrie (1444).

Et alors on comprendra comment la lecture des indicibles souffrances de la Hongrie, racontées dans l'*Histoire des Révolutions de Hongrie*, a pu inspirer à cet écrivain. d'ailleurs si cruel dans son ironie, ces lignes pleines de pitié humaine (*Essai sur les mœurs*, chap. CXCII) :

„De tous les peuples qui ont défilé devant nos yeux dans cette histoire, aucun ne fut aussi malheureux que les Hongrois. Leur pays dépeuplé, partagé entre la faction catholique et la protestante, et entre plusieurs partis, fut à la fois occupé par les armées turques et allemandes.“

Voltaire n'a garde de tirer des conclusions générales de la fatalité qui pèse sur la nation hongroise. Il se contente de la signaler comme un exemple du sort misérable qui est le partage de l'existence humaine. Vers la fin du siècle. un autre grand écrivain. Joseph de Maistre, fait figurer aussi la „bataille de Mohatz“ à côté du règne de Soliman. du siège de Vienne et de Malte parmi les fléaux qui ont frappé l'humanité, mais l'on sait que le célèbre métaphysicien de la guerre ne considère pas ces désastres comme les effets d'un hasard aveugle; pour lui ce sont autant de preuves, autant de cas de la „réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables“. (*Considérations sur la France*, 1794, chap. III)

Nous devons avouer que cette théorie paradoxale nous semble plus conforme à la vérité que le chapitre de Michelet, intitulé par ce brillant adversaire de l'Église: *Soliman sauve l'Europe* (*Histoire de France*, ch. xv) et où la catastrophe hongroise n'est plus qu'un épisode nécessaire de cette grande action de délivrance que le roi de France François I<sup>er</sup> et le Sultan ont exécutée en faveur de la liberté humaine. „L'infortuné Rincon (ambassadeur de France à la Cour de Pologne) ... paraît avoir conçu, avec

les Italiens (Vénitiens), l'idée vaste et hardie, vraiment libératrice pour l'Occident, de former un faisceau de Pologne, Turquie. *Hongrie turque.*“ . . . „Une solide barrière fut élevée, la Hongrie Ottomane, à la porte de Vienne.“ Le paradoxe de Joseph de Maistre est-il aussi hasardeux que celui de ce frénétique libéral?

Quoi qu'il en soit, à la Hongrie revient l'honneur d'avoir servi d'offrande sur l'autel de l'humanité, selon Joseph de Maistre, de l'Europe selon Michelet. Cependant celui-ci ne laisse pas même à la Hongrie cette suprême consolation, car il attribue la chute de la Hongrie à ses propres fautes. Après un récit mouvementé et où la brillante plume de Michelet fait honneur à la vaillance hongroise, il résume ainsi la leçon de la bataille:

„Nombre d'entre eux, emportés par la course, ou poussés par les Turcs, allèrent s'engouffrer aux marais. Le roi Louis en fut, et le royaume. La Hongrie reste là. C'est le tombeau d'un peuple. La question dès lors commença entre la Turquie et l'Autriche.

Qui avait détruit la Hongrie? Nul qu'elle-même. La fatale habitude de s'élire un prince étranger avait perverti le sens national. Dans la dernière et suprême élection, le héros hongrois, Batthori, livre sa patrie aux Allemands. En haine du Transylvain Zapoly il reconnaît l'Autrichien Ferdinand. Les Turcs feront roi Zapoly.

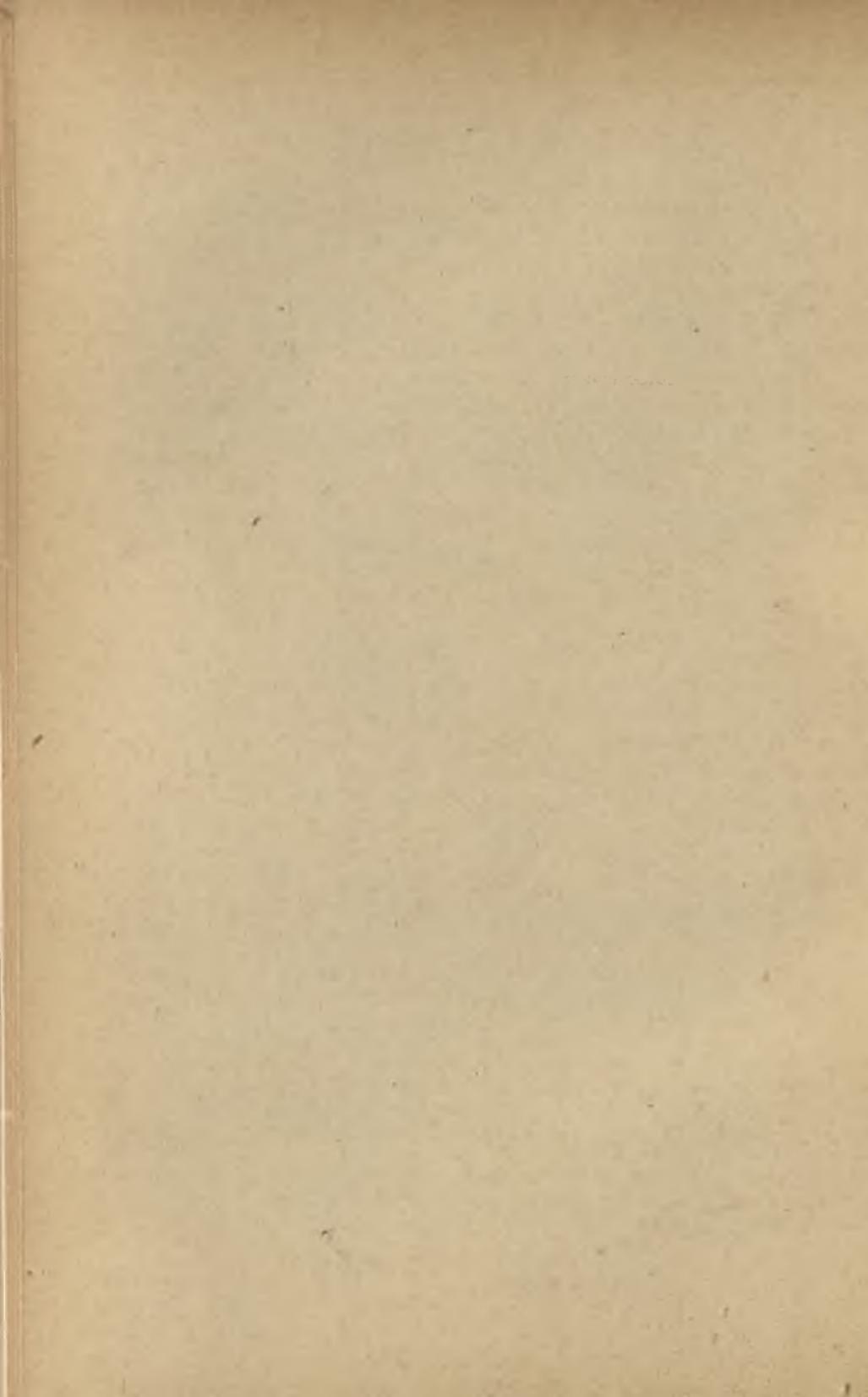
Choix difficile! Le Turc c'est le caprice, l'avanie, l'inconnu. L'Autriche, c'est l'impôt et la bureaucratie de plomb.“

Ces singulières réflexions dans lesquelles se mêlent une pitié mal dissimulée pour le malheureux pays, un reproche inintelligible, — la Hongrie fut-elle jamais aussi grande et glorieuse que sous le règne de la dynastie étrangère des Anjou? — et, dans la phrase finale, la vision un moment entrevue de la véritable situation du pays, montrent quelle incohérence d'idées se cache sous ces phrases sonores. Si en effet Soliman a sauvé l'Europe, l'Europe a cruellement et perfidement sacrifié un pays européen.

Mais on a démontré ailleurs<sup>1</sup> ce qu'il faut penser de cette alliance de François I<sup>er</sup> avec le Sultan qui fait accepter à Michelet, „hautement“, le nom injurieux que les empereurs lancèrent si souvent à la France, celui de „grand renégat“. En réalité, les choses ne se sont pas passées ainsi et la France n'a ni à se prévaloir ni à déplorer singulièrement son attitude *avant* la défaite de Mohács. Cette attitude était celle de tous les États de l'Europe, celle de l'indifférence; et encore la France a-t-elle cet avantage sur pas mal d'autres qu'elle avait moins promis que ceux-là.

<sup>1</sup> Sur cette question voir les conclusions intéressantes de M. Pál Török. *Les antécédents diplomatiques de la catastrophe hongroise de 1526.* (*Mohácsi Emlékkönyv.*)

<sup>2</sup> En d'autres occasions le grand historien romantique fit preuve de plus d'intuition pour la mission historique de la Hongrie. Suivant avec intérêt les travaux de Chassin sur l'histoire et la littérature hongroises, il exprima nettement ses sympathies pour ce pays: „Je vois avec bonheur un Français plein de cœur et de talent, M. Chassin entrer avec éclat dans ces études. Puisse-t-il payer la dette de nos cœurs à ce peuple entre tous héroïque, qui, de ses actes, de ses souffrances, de sa grande voix forte, nous relève, et nous fait plus grands.“ (*Histoire de la France au seizième siècle. Préface.*)



## XIII

### LES FRANÇAIS EN HONGRIE PENDANT LA RÉVOLUTION

La pénétration des idées de la Révolution Française à l'étranger est un problème aux aspects extrêmement variés. Il est difficile de trouver un courant d'idées dans les temps modernes qui ait aussi profondément remué l'esprit européen que celui qui dirigeait le prologue, les péripéties et l'épilogue du grand drame historique de la France.

J'ai montré dans une étude spéciale<sup>1</sup> la profonde influence que les idées de la Révolution ont exercée sur la vie intellectuelle hongroise. Les facteurs de ce rayonnement sont multiples; il faut nommer avant tout les livres et les journaux; par ce canal les idées de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau et de D'Holbach affluèrent en Hongrie vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et transformèrent la génération hongroise contemporaine: l'ancienne génération élevée dans le culte de la tradition politique, morale et religieuse dut céder la place à une génération inquiète, progressiste, à l'esprit turbulent et irréligieux.

Cependant les événements de la Révolution eux-mêmes furent la propagande la plus puissante pour le revirement des esprits à l'étranger. Ce fut chez les personnes âgées un effroi mêlé d'admiration secrète, mais qui pendant la Terreur se changea en une indignation sincère et générale; chez les jeunes gens une admiration sans bornes

<sup>1</sup> *A francia forradalom eszméi Magyarországon*, (Les idées de la Révolution française en Hongrie) Budapest, 1923; 221 p.

et sans restriction qui ne fut ébranlée que bien tard par les massacres insensés de la Terreur.

Les études de M. Baldensperger sur l'émigration française ont attiré l'attention des historiens sur ce genre de problèmes et nous croyons apporter de notre part quelque contribution à ces travaux en indiquant à peu près le rôle qu'il convient d'attribuer dans la propagation des idées de la Révolution, aux Français vivant en Hongrie à l'époque.

Nous devons commencer par un précurseur; un certain Le Roy de Lozembrune, qui fut précepteur à la Cour de Vienne et qui s'intitule dans ses ouvrages „membre de plusieurs académies et sociétés littéraires“, vint passer quelque temps en Hongrie. En 1778 il publie une description du château et du parc de Cseklész des comtes Esterházy dans une petite brochure qui porte pour titre: *Matières de Lanschitz*. Ce devait être sans doute une espèce d'hommage au propriétaire qui venait d'offrir l'hospitalité à l'auteur du livre, à qui il ne ménageait peut-être même pas d'autres genres de libéralité. Employé d'archiducs et de princes, Le Roy de Lozembrune était un progressiste convaincu qui dans le milieu somptueux où il vivait, et où il vivait sans doute fort bien, n'était pas d'humeur à accepter les paradoxes de Jean-Jacques sur la corruption de la société et la décadence de la civilisation. En se promenant aux environs du château et en admirant la prospérité due au travail éclairé des grands seigneurs, il invoque avec emphase l'esprit des Hongrois turbulents, pour opposer à leur „destruction“ les fruits du progrès: „O vous, ombres de ces héros inquiets qui ont cru sacrifier au bonheur de la patrie en l'inondant de sang: Serin, Ziska, Bela, Batori, Ragotski, Tekeli, parcourez ces plaines jadis désertes et applaudissez à ces nouveaux maîtres...“ Il régnait, certes, un peu de confusion dans la tête du pathétique précepteur au sujet de l'histoire de Hongrie, puisqu'il met Ziska, chef des Hussites tchèques, à côté des héros de l'indépendance hongroise et qu'il cite même un énigmatique Bela qu'il serait malaisé d'identifier.

# ESSAI

SUR L'ABUS

## DU BIEN MORAL.

PAR FR. CL. LE ROY DE LOZEMBRUNE,  
*Membre de plusieurs Académies & Sociétés Littéraires.*

---

O vite philosophia dux . . . est autem unus dies, ex tuis præceptis  
actus, peccanti immortalitati anteponendus. C. C. TUSCUL.

---

### PREMIERE PARTIE.



B U D E,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE DE  
L'UNIVERSITÉ.

---

M. DCC. LXXV.

L'ouvrage d'un adversaire de Rousseau écrit et imprimé  
à Bude en 1780



Néanmoins on peut suivre sa pensée: il est plein d'admiration pour les maîtres actuels de ce pays qui, grâce aux sciences et à la philosophie, „n'en déplaise à Jean-Jacques“, ont arraché cette nation à la cruauté et à l'ignorance . . .

Son œuvre capitale, — nous n'osons pas dire chef-d'œuvre, — parut en Hongrie où il l'avait présentée à la censure.<sup>1</sup> Elle a pour titre: *Essai sur l'abus du bien moral*, Bude 1780. Le livre de Le Roy de Lozembrune appartient à cette immense littérature qui prend parti pour ou contre les paradoxes de Jean-Jacques Rousseau contenus dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*. L'auteur parle avec le plus grand respect de son adversaire et il ne lui reproche que son pessimisme: „Je n'attaquerai que bien rarement ces principes parce que je n'ai point la folle témérité de vouloir les redresser; j'annonce hardiment un sentiment opposé à l'ouvrage le plus en vogue et le plus célèbre sans avoir la ridicule prétention de me mesurer. De nos projets naissent les disparates; il accuse et charge la société; je voudrais la défendre: il abat le courage nécessaire à l'homme pour supporter les maux moraux; je cherche à les lui alléger; il n'a voulu voir que le *mal*; je le vois comme lui; il s'est refusé à voir la possibilité du grand bien; je crois l'apercevoir très distinctement. Aurait-il découvert que la corruption des mœurs est arrivée à un terme qui ne souffre plus la rétrogradation? On peut le craindre, mais il est dangereux de le persuader.“<sup>2</sup>

Ensuite il s'attaque à la conception de l'homme naturel chez Rousseau. Selon lui l'homme moral peut seul triompher des passions morales et physiques; la vie morale ne se trouve que dans la société policée. Néanmoins il accepte la théorie que Rousseau a formulée sur l'origine de la soci-

<sup>1</sup> Le manuscrit présenté à la censure est conservé à la Bibliothèque de l'Université de Budapest (cote: F. 1), où l'on trouve aussi un exemplaire du livre imprimé.

<sup>2</sup> Préface effacée par la censure.

été; cependant il juge différemment les diverses phases de cette évolution. C'est un esprit opportuniste, à l'érudition un peu pédantesque; c'est le précepteur qui s'avise de faire de la grande littérature. Dans le milieu où il vivait il ne pouvait guère défendre une autre thèse que celle qu'il a développée avec une prolixité fatigante dans son volumineux *Essai*.

Ce maître de langue littéraire est certainement le plus distingué parmi les Français que leur sort a jetés jusque dans ces régions lointaines. D'ailleurs, dès cette époque ils n'étaient pas très bien vus par les autorités et selon le témoignage d'un agent de la Cour de Vienne, déjà sous Marie-Thérèse (1740—1780) il était interdit aux Hongrois d'employer des Français ou des Françaises comme précepteurs ou maîtres de cérémonie, étant donné leur esprit libre, voire libertin.<sup>1</sup> Il est assez probable que cette ordonnance fut retirée par l'empereur philosophe qui succéda à sa mère sur le trône, mais la Révolution ayant éclaté, l'attention des autorités se tourna de nouveau vers ces représentants lointains et involontaires du pays des miracles politiques.

Gustave Lanson a demandé quelque part s'il est possible d'établir avec précision les noms de ces champions obscurs de l'esprit français qui ont été les instruments de son magnifique rayonnement au XVIII<sup>e</sup> siècle? Quant à la Hongrie nous sommes à même de fournir sur ce point quelques lumières. On lit par exemple dans le rapport secret d'un agent de Vienne, le libraire Strohmeier, qu'il assista à une scène qui fit dresser les cheveux sur la tête à cet espion dévoué. Cela se passa en 1792, à Pest, au Café de Mathias Eder, très fréquenté par la jeunesse noble, la bourgeoisie et même par les officiers du régiment Samuel Gyulay. Ce jour-là, le 22 février, il y avait beaucoup de monde au café; et voilà que, parmi l'assistance, un maître de langue français, nommé Le Page, qui vivait depuis

<sup>1</sup> Gabelhofer, 1<sup>er</sup> janvier 1791; Privatbibl. s. M. fasc. 11, no 4.

quelques années déjà à Pest, se met à pérorer avec une éloquence „fâcheuse“ sur la „noble“ Liberté française, la sacro-sainte Constitution, la générosité du peuple français et pareilles balivernes. Par contre il ne retient pas sa langue pour se moquer de la paresse (*Schlackerei*) du gouvernement autrichien. Des personnes de l'assistance essayent de répliquer, mais aucune ne peut se mesurer avec la faconde fougueuse de M. Le Page qui d'ailleurs, non content de répandre ainsi les idées nouvelles, les inocule même au tendre esprit de ses élèves.<sup>1</sup> Un autre Français, un certain Schmidt, maître de langue comme Le Page, osa parler avec la même hardiesse des événements politiques, dans un salon, mais, heureusement, un homme de confiance du général Barcò, commandant de Bude, n'eut pas beaucoup de peine à réduire au silence, grâce à son autorité, le téméraire étranger.

L'espion autrichien est indigné de tant d'insolence et s'en va se plaindre auprès du greffier Gosleth, mais celui-ci refuse d'intervenir, car, dit-il, on parle ainsi dans presque toutes les maisons de Pest et de Bude, et il n'a pas la moindre envie d'acquérir la réputation de mou-chard.

Un autre espion, Gabelhofer, conservateur de la bibliothèque de l'Université de Pest, flaire partout des agents jacobins. Des Français viennent visiter sa bibliothèque, mais ils refusent d'inscrire leurs noms dans l'album des visiteurs. Il est évident qu'ils ont à cacher quelque chose. Ce sont sans doute des jacobins secrets, quoique le général Barcò prétende que leurs passeports sont en ordre. On ne sait jamais. On apprend que beaucoup de Français s'offrent en province comme précepteurs dans les maisons nobiliaires qui les reçoivent à bras ouverts et leur confient l'éducation de la jeunesse. L'agent de Vienne en augure mal pour l'avenir; ces gens ne font que répandre des *freihheitsstimmungen* (sentiment de la liberté). Il faut

<sup>1</sup> Strohmeyer, 24 février 1792.

drait donc revenir aux bons temps de Marie-Thérèse qui a tout simplement interdit l'emploi de ces précepteurs.<sup>1</sup> Le chef de la conjuration révolutionnaire hongroise, l'abbé Martinovics lui-même, ci-devant agent de la Cour de Vienne, reçut un jour la mission d'observer à Pécs un Français suspect. La comtesse Almássy, autre émissaire autrichienne à Pest, affirme même qu'un agent français se tint enfermé chez le comte Jean Fekete pendant quatorze jours.<sup>2</sup>

Rappelons ici que le baron Hoffmansegg, aristocrate saxon qui parcourut la Hongrie pendant ces années mouvementées en vue d'enrichir sa collection d'oiseaux empaillés, fut obligé de quitter d'un jour à l'autre ses amis hongrois, étant soupçonné d'empoisonner les puits et de répandre les idées subversives des Jacobins parmi les Hongrois.

L'on ne se trompe pas sans doute si l'on attribue au travail des imaginations surexcitées la plupart de ces nouvelles sur les agents du jacobinisme en Hongrie. On n'a aucun indice précis d'une liaison entre les révolutionnaires hongrois et les Clubs de Paris et si l'abbé Martinovics s'est vanté, pendant la première période de son procès, d'avoir entretenu des relations avec Robespierre, le conventionnel Guiton de Morveau et le député Moreau qu'il accuse même d'être venus exprès en Hongrie pour organiser un complot contre Vienne, il se rétracta plus tard et avoua que tout cela était sorti de son cerveau exalté. D'ailleurs ce n'était pas la première fois qu'il se vantait de ses relations imaginaires avec la Convention. Pendant le recrutement des membres de sa société secrète il eut recours plusieurs fois à la renommée de ses prétendues relations. le prestige général dont jouissait à cette époque la propagande des Jacobins trouva de nombreux crédules parmi les connaissances de ce fou vantard.<sup>3</sup> Les Jacobins n'étaient pas venus en Hongrie, mais leur esprit y était:

<sup>1</sup> 1er janvier 1791. Privatb. fasc. 11, n° 4.

<sup>2</sup> Gotthardi, 12 novembre 1792 et Privatb. fasc. 11, 22 déc. 1790.

<sup>3</sup> Cf. Fraknói Vilmos, *Martinovics élete*. Budapest, 1921; p. 132 ss.

## LES FRANÇAIS EN HONGRIE

les autorités flairaient des agents derrière les portes fermées et sous la peau de pauvres professeurs de langue.

Une feuille volante que j'ai trouvée parmi les papiers d'un agent de la Cour de Vienne, est un amusant témoignage de cette terreur générale devant la propagande jacobine.

Cette feuille fut distribuée à un bal masqué tenu à l'hôtel des „Sept Princes Électeurs“ à Pest pendant le carnaval de 1792. Un officier impérial s'affuble en Dame Liberté; il porte des haillons représentant les finances dérangées de la République et ravaudés au hasard comme sa législation. Dame Liberté est borgne, ayant perdu un œil à la prise de la Bastille; pour les mêmes raisons elle a le nez cassé. Escortée d'une garde de poissardes, elle distribue la proclamation suivante:

Vive la liberté!

Wir de la Gottes auserwählte François Narren, macken all Personnen unser Compliment. Haben Si geschickt durck die Propaganda unsere Courier auf den Pferd de la Nation zu inviter, dass Sie möckten rebelier über gute Ordnung, damit Sie möckten geniess unser Liberté de la Paris. Sie muss aber nit erschreck über unser Courier: Er wird zwar anzeig duch sein Habillement unsere abgetrennte Finance, und geflickte Legislatur, dass unser France Liberté nock nit iss in gut perfection.

Sie miess ock nit erschrock; dass unser Courier auf une Aug iss ein Schwarz-Staar, und auf den anderen blind; Hat si un peu zerstoff sein Nas bey der Bataille in der Bastille. Ungeackt des iss er dock un Philosophe de Canaille; il parle par le cul de l'âne: Hat sie Grand-Sporn in Kopf, siht durk die Ohren, kann vill spreck von der Liberté de France, so er nur in Paris gehört, aber nit in Paris gesehen.

Unser Courier wird euck explicier unser France Liberté; dass sie so aufgeblas wie sein Haarbeitl; und dass wir hab viel zu fress, das wir so gar können mack aus unser Délicat Speis Maschen auf die Harbeitl.

Wir sind also curiose, ob Si werd acceptier noter Liberté? Ma foi ! wir können Si versickern, die Liberté zu erobern ist nur un jou jou d'enfant. Wenn Si also Plaisir an unser France Liberté haben, so plaitir aufzustecken noter Coquarde à la Mode de Rebellion. Ma foi ! Es iss dock grand Mérite für die Liberté zu sterben, oder en Compagnie un peu a une Lanterne gehangen, un peu gerädert, oder un peu fort mit der Ruthe ausgepeitscht zu werden.

Damit aber alle Personnes sehen, dass wir mit aller Vérité mit allen Nations un Complote macken wollen, so haben wir beschloss von unser Nation Garde die verwegnisten Fischer Weiber mit zu geben. damit Si defendier, dass nit wird gestoch un Loch in die Liberté, und damit alle Nations à la Mode de Racaille de Paris ihre Gardes einrichten, und unsere Courier de la Propaganda de Jacobins Glubs von aller besseren Prudens schützen mögen. Signatum Paris dans l'Année de la stupidité, dans le mois de la Rebellion.

*Mirabeau, m. p.*

Jacobin Glubs à Paris de la Propaganda <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Strohmeyer, 23 févr. 1792; Privatb. s. M. Nous essayons de donner ici la traduction de cet allemand macaronique qui s'efforce en même temps d'être une charge de la prononciation allemande des Français:

„Nous Français choisis par Dieu (parmi les peuples), faisons à toutes personnes notre compliment. Nous vous avons envoyé par la Propagande notre courrier sur le cheval de la Nation afin de vous inviter à vous rebelter contre le bon ordre pour que vous puissiez goûter notre Liberté de Paris. Vous ne devez pas vous effrayer de l'aspect de notre courrier: Il figurera en effet par son habillement nos finances délabrées et notre législation rapiécée et que notre Liberté française n'est pas encore en bonne perfection.

Vous ne devez pas vous effrayer non plus que notre courrier soit affecté à un œil d'une cataracte et qu'il soit aveugle de l'autre; il s'est un peu écrasé le nez à la bataille dans la Bastille. Abstraction faite de cela il est quand même un philosophe de la canaille; il parle par le cul de l'âne; il a une marotte dans la tête; il voit par les oreilles, sait parler beaucoup de la Liberté de France, comme il en a entendu parler, mais non comme il l'a vue à Paris.

Notre courrier vous expliquera notre Liberté française: qu'elle est enflée comme sa bourse à cheveux; et que nous avons beaucoup à bâfrer de sorte que nous pouvons faire de nos plats préférés des rubans sur notre bourse à cheveux.

## LES FRANÇAIS EN HONGRIE

Cette facétie de carnaval prouve mieux que tout autre témoignage la réputation redoutable de la propagande des Jacobins en Hongrie. L'agent de Vienne se permet d'observer de sa part qu'il trouve la plaisanterie d'assez mauvais goût, car il est inutile d'augmenter même ainsi la surexcitation des esprits.

Rien en effet ne prouve qu'on ait vu réellement en Hongrie pendant ces années dramatiques des Jacobins en chair et en os. Mais on vit autre chose: des prisonniers de guerre français! En Transylvanie on collectionne leurs boutons d'uniforme ornés des emblèmes de la République et un jeune gentilhomme transylvain, Ábrahám Barcsai, cède, autre saint Martin de Hongrie, sa propre chemise à un prisonnier français qui n'en avait point.<sup>1</sup> Mais on en transporte aussi sur le Danube dans la direction de Vác; alors Szentmarjay, le jeune *enragé* — le mot est de l'abbé Martinovics, — le même qui commence ses lettres adressées à ses amis par le vocable français: *Citoyen*, qui a traduit en hongrois le *Contrat Social* et qui trahit sa francophilie même dans ses gestes et son habillement, va en compagnie de son ami Rédey à la rencontre des prisonniers. cause longuement avec ces suppôts du diable, les embrasse, reçoit d'eux une cocarde, quelques boutons et deux

Nous sommes donc curieux de savoir si vous accepterez notre Liberté? Ma foi! nous pouvons vous assurer que conquérir la liberté est un joujou d'enfant. Si vous trouvez donc votre plaisir à notre Liberté française, qu'il vous plaise de porter notre Cocarde à la mode de Rébellion. Ma foi! C'est un si grand mérite de mourir pour la Liberté ou d'être pendu en compagnie un peu à la lanterne ou d'être roué ou d'être flagellé un peu fort avec des verges.

Mais afin que toutes personnes voient que nous voulons faire à la vérité un complot de toutes les nations, nous avons résolu d'envoyer à la suite (de notre émissaire) les poissardes les plus intrépides de notre garde nationale qui vous défendront afin qu'on ne fasse pas de trou à la Liberté et que toutes les nations organisent leurs gardes à la mode de la racaille de Paris et qu'elles défendent notre courrier de la Propagande du Club des Jacobins contre le bon sens."

<sup>1</sup> Baranyai Zoltán, *A francia nyelv és műveltség Magyarországon*, (La langue et la culture française en Hongrie). Budapest, 1920, p. 165.

assignats. Il conserve la cocarde comme une précieuse relique et ne la montre à ses hôtes qu'à condition qu'ils l'embrassent à genoux.<sup>1</sup> Il n'est pas étonnant que ce jeune homme enthousiaste sifflât la *Marseillaise* dans la charrette qui le conduisait au billot.

Tout ce qui venait du pays miraculeux paraît exercer une fascination extraordinaire sur les esprits surchauffés et tous ceux qui communiquent avec des Français semblent des hommes perdus. János Juhász, aumônier militaire de Bude, fréquente les prisonniers de guerre français pour soigner leurs âmes: il finit par copier pour son compte, lui aussi, le catéchisme de l'abbé Martinovics et se trouve ainsi impliqué dans cette affaire odieuse.

Quant aux prisonniers de guerre, ils contribuaient de leur mieux à l'excitation des esprits.

Le manifeste adressé à la Convention par le caporal Jean Hautière qui a été fait prisonnier le 12 septembre 1793 à Avesne-le-Sec, brosse un sombre tableau du sort des prisonniers blessés ou malades qui furent transportés en Hongrie sur les radeaux du Danube.<sup>2</sup> En quinze jours plus de mille prisonniers périrent sans soins à l'hôpital de Pest „à trois quarts de lieues de Pest bâti sur la rive gauche du Danube“. Le petit nombre de bien portants furent transférés à Munkács. Leur radeau ayant fait naufrage, les malheureux abordèrent dans une terre „déserte et inculte“ où des montagnes le bordent dans ces parages: „un peuple féroce et sauvage habite ces environs“. La population les recevait avec méfiance: „On nous avoit dépeint aux habitants de ce pays comme des monstres et des scélérats, aussi étions-nous malheureux chez ce peuple ignorant et stupide. Il s'est trouvé de nos camarades oubliés dans les logements et jamais on n'en a entendu parler. Qu'en conclure?“

Non, ils ne furent point mangés ni assassinés.

<sup>1</sup> Cf. le dossier du procès de Szentmarjay: Vertr. Acten, Secr. n° 7 et la déposition de Szolártsik.

<sup>2</sup> Bibl. Nat., Nouv. acq. fr. 10713.

## LES FRANÇAIS EN HONGRIE

Heureusement, d'autres informations nous assurent que si leur sort n'était pas enviable, ils jouissaient d'une certaine liberté de mouvement et que même une partie de la population, l'élite intellectuelle, fut électrisée par leur présence.

Le 10 août 1794, anniversaire de la chute de la monarchie, les prisonniers de guerre français enfermés dans l'affreuse caserne de Pest dite *Neugebäude*, s'avisent d'organiser une fête patriotique. Ils dressent l'arbre de la Liberté dans la cour de la prison, arborent le bonnet rouge, puis ils dansent une ronde autour de l'arbre républicain aux accents du *Ça ira* et aux cris de: „Vivent la République, la Liberté et l'Égalité!“

Alors des passants, braves bourgeois de Pest, pénètrent dans la cour et contemplent, bouche bée, ce spectacle horrifiant. La troupe accourt, chasse les spectateurs et ferme les portes. Mais la fête continue quand même dans la soirée: ces sacrés Français n'ont-ils pas l'audace d'illuminer les fenêtres de leur pavillon?<sup>1</sup>

La présence des combattants intrépides de la Liberté électrisait la population de la capitale hongroise quand bien même ils étaient solidement gardés dans les vastes prisons du *Neugebäude*. Les bruits les plus absurdes couraient sur les Français. Un témoin contemporain affirme qu'on a même essayé de faire parvenir aux prisonniers de la poudre à canon sous forme de poudre de riz. Le juif Warmann qui entreprit la tentative de contrebande se laissa surprendre et fut rétribué de sa peine par des coups de bâton.<sup>2</sup> Après l'arrestation des membres de la conjuration de l'abbé Martinovics le bruit était généralement répandu que la révolte aurait dû éclater d'accord avec les 1.500 prisonniers français gardés au *Josephinum* (autre nom du *Neugebäude*). Non seulement l'ambassadeur

<sup>1</sup> Rapport du Baron de Mednyánszky du 12 août 1794; Privath. fasc. 26. Le général Barcò interpellé par l'agent Mednyánszky nia l'arbre et les acclamations; il concéda la danse et l'illumination.

<sup>2</sup> Cf. Szirmay Antal, *A magyar jakobinusok története*. (Histoire des jacobins hongrois) *Hazánk* t. X. r. 338.

de Prusse à Vienne, mais encore des contemporains ont conservé ce bruit qui n'est pas confirmé par le témoignage du dossier du procès, mais qui peut-être n'est pas dénué de tout fondement. Il est certain que la conjuration dévoilée, les prisonniers français furent transférés immédiatement à Temesvár, ce qui montre que les autorités attribuaient une certaine importance à leur présence et qu'elles entendaient éliminer carrément cette cause de scandale. Pourtant tous ces Français n'étaient pas d'humeur combative en ce pays étranger, ceux qui étaient internés à Szeged, par exemple, et qu'alla visiter le père de l'écrivain hongrois Dugonics, s'occupaient de transformer en jardin la citadelle où ils étaient enfermés.<sup>1</sup>

Il y a enfin une autre catégorie de Français en Hongrie: les émigrés. Le flot de l'émigration qui avait déferlé sur l'Europe, n'évita pas non plus la Hongrie. Nous n'avons que peu de données sur la vie de ces émigrés, mais les témoignages attestent incontestablement leur présence. Le brave père Alexovits, aumônier de l'Université, qui, du haut de sa chaire, ne cessait de fulminer contre la Révolution française et qui, aux yeux des libéraux hongrois, incarnait le plus noir obscurantisme, cite dans un de ses ouvrages<sup>2</sup> des passages d'une lettre qui fut envoyée à un émigré séjournant à Pest par sa femme restée en Lorraine: „Naguère ou lut à Bude et à Pest une lettre qui fut envoyée de Lorraine par la Suisse à un émigré français par sa femme. Entre autres cette dame écrit: Chez nous l'indigence est telle qu'il nous est impossible de vivre jusqu'au bout de l'année. Nous allons tous mourir de faim ou bien une peste horrible va nous décimer. Depuis trois mois je vis avec mes enfants de pain noir et d'eau. La livre de chandelle que nous avons achetée auparavant quatre sous, coûte

<sup>1</sup> *Napkelet*, 1923, p. 456.

<sup>2</sup> *Az Egyenlőségről és Szabadságról a' Frantziák és Frantziázók ellen a' mostani üdökre*. 1795. (De l'Égalité et de la Liberté, contre les Français et les Francophiles, pour les temps qui courent). L'ouvrage est resté en manuscrit (Bibl. Univ. de Budapest. G. 34).

## LES FRANÇAIS EN HONGRIE

maintenant un écu. De là tu peux juger du reste qui est encore plus nécessaire pour la vie que la chandelle." Le père Alexovits a cité cette lettre pour montrer à ses lecteurs les effets désastreux de la Liberté et de l'Égalité „françaises“.

Or il est certain que cet émigré n'était pas le seul vivant à Bude et à Pest. En mars 1793 un autre émigré, nommé Pauget, s'adresse au Conseil de Lieutenance de Bude, autorité suprême de l'administration hongroise, en joignant à sa requête une *Lettre ouverte à la Convention* et en demandant au Conseil de Lieutenance de la transmettre à la Convention elle-même.

L'ouvrage de Pauget manque dans le dossier, mais l'on est en droit de supposer que c'était un de ces nombreux actes d'accusation dont les émigrés inondèrent l'Europe contre le régime révolutionnaire. Sans doute Pauget lui-même n'espérait pas que le Conseil de Lieutenance hongrois se chargeât de cette mission; il désirait plutôt capter la bienveillance des autorités hongroises, car dans sa requête il sollicite aussi une assistance pécuniaire ou un emploi quelconque.

Le Conseil de Lieutenance refuse naturellement l'honorable mission et ne trouve pas d'argent pour Pauget. Il fait remarquer seulement que si l'auteur s'avise d'éditer sa lettre ouverte, il lui faudra se procurer au préalable l'autorisation de la censure.

D'autre part, à propos du cas Pauget, le Conseil de Lieutenance trouve opportun de demander des instructions à Vienne au sujet des émigrés qui arrivent à Pest et à Bude en nombre toujours croissant. Nous ignorons la réponse de Vienne, mais nous pouvons en tout cas retenir de ce dossier le témoignage précieux que le nombre des émigrés français en Hongrie n'était pas méprisables.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Le dossier Pauget se trouve aux Archives Nationales de Hongrie; Conseil de Lieutenance (Helyt. Tan.) Revisio Libr. n° 26.

## LES FRANÇAIS EN HONGRIE

Dans leur nombre, le Comte de Salaberry, ce voyageur au regard éveillé dont M. Baldensperger a rappelé récemment le souvenir en citant son remarquable jugement sur les Hongrois, était sans doute la personne la plus distinguée.<sup>1</sup> Peut-être faut-il l'identifier à un de ces Français qui visitent la bibliothèque de l'Université et que Gabelhofer s'empresse de dénoncer à Vienne, comme des personnages suspects.

Voilà quelques documents sur les Français qui vivaient en Hongrie à l'époque de la Révolution. Il est certain que la propagande révolutionnaire négligeait pour le moment ce pays éloigné et que le seul agent conscient de la Révolution en Hongrie fut le baron de Trenck, folliculaire grandiloquent et romanesque de cette époque mouvementée, dont nous allons retracer ci-dessous le rôle dans l'histoire des idées en Hongrie. Néanmoins ces précepteurs, ces prisonniers de guerre, ces émigrés représentent un groupe de porteurs d'idées assez considérable pour que l'historien les tire de l'obscurité des archives.

<sup>1</sup> F. Baldensperger, *Le mouvement des idées dans l'émigration française* I, 94. L'ouvrage anonyme de Salaberry s'intitule: *Voyage à Constantinople, en Italie et aux Iles de l'Archipel par l'Allemagne et la Hongrie*. Paris, l'an VII.

## UN TÉMOIN IGNORÉ DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE : LE BARON DE TRENCK

Le livre du Vicomte E. du Jeu<sup>1</sup> a ramené l'intérêt du public français à une singulière figure du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont la vie romanesque passionna l'Europe entière de l'ancien régime.

Ce livre est une lecture captivante, le lecteur s'abandonne au charme de la narration et admire la finesse de la pénétration psychologique de l'auteur. Néanmoins, par certains côtés, la documentation nous paraît défectueuse, et nous croyons faire un travail utile en indiquant ici quelques sources dont la connaissance est indispensable, sans aucun doute, à un biographe du baron de Trenck.

En effet l'auteur tire son récit de deux sources: la traduction française de l'autobiographie de Trenck parue en 1788, et les mémoires de Dieudonné Thiébault qui lui permettent de corriger la grandiloquence et les vantardises de son héros.

Je ne reproche pas à l'auteur d'avoir laissé de côté toute cette énorme littérature que la vogue de Trenck a fait sortir de l'encrier des chercheurs allemands et dont Wurzbach a donné une bibliographie copieuse dans son *Biographisches Lexikon*. Je désire combler seulement deux lacunes considérables; d'une part l'auteur ignore le rôle intéressant que son héros a joué en Hongrie pendant la diète „révolutionnaire“ de 1790 à 1792, et d'autre part il est

<sup>1</sup> Vicomte E. du Jeu, *Trenck. Un aventurier prussien au dix-huitième siècle*. Paris, Emile-Paul, 1923.

## LE BARON DE TRENCK

certain que nous ne sommes pas, comme il le croit, réduits aux conjectures quant à son séjour en France dans l'année de la Révolution, car il a bien continué ses mémoires après son départ de Paris, mais ces mémoires, quoique imprimés, ont — chose bizarre — échappé jusqu'à présent à tous ceux qui ont étudié la vie de cet aventurier.<sup>1</sup>

Et cela pour de bonnes raisons. Le baron de Trenck publia clandestinement le 9<sup>e</sup> et le 10<sup>e</sup> tome de ses *Sämmtliche Schriften* à Pest même, en 1791, malgré le titre qui indique Strasbourg comme lieu d'impression. En voici la preuve; Le 9 juillet 1791, l'Autrichien Gabelhofer, conservateur de la bibliothèque de l'Université de Pesth et agent secret de la Cour Impériale, mande à Vienne que le baron de Trenck vend et distribue un livre qu'il a composé lui-même sur la Révolution française. Quelques jours plus tard, le 13 juillet, l'espion précise: dès 1790 Trenck a déjà recueilli, avec beaucoup de succès, des souscriptions pour cette publication, et en effet, les deux volumes promis, le 9<sup>e</sup> et le 10<sup>e</sup> volume de ses *Ceuvres complètes*, viennent réellement de paraître; le 9<sup>e</sup> semble extrêmement dangereux, car Trenck y fait le récit très détaillé des événements de la Révolution française auxquels il a assisté en personne. L'autre partie du volume, celle où l'auteur prétend donner la solution du fameux mystère de l'Affaire du Collier, semble moins dangereuse; elle paraît même favorable à la reine Marie-Antoinette.

Cependant, l'impression et le papier des écrits de Trenck parurent suspects à l'agent autrichien. Je suppose qu'il remarqua les nombreuses fautes d'impression dans les mots français, l'absence de la cédille et de l'accent grave, ainsi que le à qui se transforme chez lui en á, lettre si typique de l'orthographe hongroise. Pour un livre imprimé à Stras-

<sup>1</sup> Il faut noter cependant que l'essai bibliographique de MM. Gugitz et Pfortheim (*Le Baron de Trenck*, Vienne, 1912), indique ces deux volumes comme très rares et comme provenant de l'imprimerie de Landerer, mais les auteurs de cette brochure ne semblent pas en avoir reconnu la valeur historique.

bourg, c'était tout au moins singulier. Il en dit donc un mot devant Trenck qui, avec son habituelle désinvolture, avoua en riant le stratagème dont il avait usé pour déjouer la censure hongroise. Alors Gabelhofer partit à la chasse, alla fureter dans les imprimeries de Bude et de Pest, se fit montrer tous les caractères et bientôt il réussit à découvrir l'imprimerie dont les types étaient identiques du tout au tout à ceux des volumes incriminés. L'imprimeur était Michel Landerer, qui avait depuis longtemps la réputation d'un typographe clandestin, et qui fut, quatre années après, condamné à mort, puis gracié dans le procès des jacobins hongrois.

Gabelhofer, entièrement convaincu, alla trouver de nouveau Trenck, qui ne cacha pas longtemps son secret et confirma les suppositions de l'agent. Il ajouta même avec fierté que l'avant-veille il n'avait pas vendu et distribué moins de 168 exemplaires de ses mémoires.<sup>1</sup>

Il va sans dire que les autorités intimèrent aussitôt l'ordre de saisir tous les exemplaires des écrits de Trenck en vente dans les librairies hongroises. Et cette nature clandestine de la publication jointe à la saisie officielle fit sans doute qu'à l'étranger ces deux volumes intéressants sont restés jusqu'à présent totalement inconnus.<sup>2</sup>

Pourtant le biographe de Trenck, et je vais jusqu'à dire : l'historien de la Révolution française, trouvent des détails inédits et des pages saisissantes et colorées sur les jours mouvementés que Trenck passa à Paris en 1789. En effet, contrairement à ce que prétendent tous les biographes de Trenck, celui-ci ne quitta Paris que le 6 août 1789, après avoir assisté en témoin curieux aux scènes principales du premier acte du grand drame historique. Nous avons donc dans les mémoires de Trenck une source inconnue de la

<sup>1</sup> Staatsarchiv, Vienne, Privatbibl. S. Majestät, fasc. 11, n° 4.

<sup>2</sup> Ils se trouvent au Musée National de Budapest [Opp. 733]. En voici le titre exact : *Friedrich Freyh. von der Trenck Sämmtliche Schriften. Neunter Band.* — Non relata sed probata refero. — Strasbourg, 1791. — Le dixième volume ne porte pas la devise latine.

Révolution dont la valeur documentaire est incontestable, malgré l'importance que Trenck s'attribue à tort sans doute dans les événements.

J'épargne au lecteur de ces lignes les réflexions plus ou moins philosophiques de Trenck sur les révolutions en général et sur les causes particulières de la Révolution française, ainsi que les conseils qu'il prétend avoir donnés aux chefs des deux partis. Car Trenck était „impartial“, c'est-à-dire que, tout en suivant avec l'enthousiasme d'un philosophe cosmopolite les progrès de la révolution, il se garda soigneusement de se mêler à la lutte; tout cela ne le regardait point, lui, étranger. Ainsi, malgré les tirades sur la Bastille, à laquelle, lui aussi, victime des cachots prussiens, il en voulait de tout son cœur, on ne saurait lui contester, dans le récit, une certaine retenue qui donne à ses tableaux un air de vraisemblance et d'objectivité.

L'on sait que Trenck était à la mode lorsqu'il arriva à Paris. Cette popularité lui ouvrit les salons curieux de la connaître, et lui facilita l'accès des démocrates qui voyaient en lui une victime malheureuse du despotisme. Il était encore à Spa lorsqu'il entendit Du Barry, le beau-frère de la fameuse maîtresse du roi, se vanter d'avoir mis à la Bastille un jeune homme qui avait mal parlé de sa maîtresse, et de l'avoir laissé courir pour 60.000 louis d'or. A Paris il note la passion de la société pour le théâtre, et fait cette observation intéressante que les Français ont transporté cette passion dans l'Assemblée Nationale. On commentait les gestes, les paroles, le style des orateurs tout comme ceux des comédiens. Il décrit l'ouverture des Etats Généraux à laquelle il assista; il est ébloui de la pompe du spectacle et fatigué de la chaleur et du discours de M. Necker, qui dura deux heures. Il donne un portrait fort réussi de Mirabeau qu'il appelle d'ailleurs „le coquin le plus infâme et le plus misérable“ de France. Néanmoins il reconnaît son talent: „Son regard de vautour révèle la soif de vengeance et la rapacité. Son débit est sonore, charmant et puissant. Son génie est malin, mais d'une

Friedrich Freyh. von der Trenck

sämmtliche

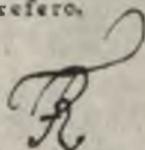
Schriften.

---

Neunter Band.

Non relata sed probata refero.

---



---

Strasburg 1791.

Le tome IX<sup>e</sup> des Mémoires du baron de Trenck, imprimé clandestinement à Pest, en 1791



grande envergure, et il serait réellement un grand homme, s'il pouvait aussi être un homme honnête. Mais il ne veut même pas le paraître. Il se moque de tout blâme, il est insolent et audacieux. Il brave tout haut la vertu et l'honnêteté et sa plume est mordante, satirique, insinuante, persuasive, rapide, pleine de raffinement et de tournures agréables qu'il sait donner aux pensées qu'il tire de son esprit inépuisable. Bref il est l'homme le plus dangereux dans la confraternité humaine, qui ose tout pour atteindre son but" (p. 92). Trenck a aussi horreur des nombreux avocats qui siègent à l'Assemblée et qui font taire les patriotes „solides". Il habitait Versailles pendant les États Généraux, ou Saint-Germain, hébergé par le duc et maréchal de Noailles. Il fréquentait journellement les députés qui s'ouvrirent entièrement à lui, le croyant de leur parti. Il connaissait des Anglais qui venaient lui dire adieu pour retourner en Angleterre et qui se dispersèrent ensuite en secret dans la province pour exciter le peuple à des excès. Il recueillit aussi les confidences des aristocrates auxquels il donna le conseil de céder. Il prétend tenir d'une source absolument authentique que l'intention de l'aristocratie était de dévaster Paris, de provoquer la faillite de la Banque Nationale, et de faire pendre M. Necker, ou au moins de le chasser du pays. Le comte d'Artois était le chef de cette conjuration; il maltraita M. Necker, en présence même du roi, en lui donnant des coups de canne (?). Trenck donne une description pittoresque de la vie mouvementée du Palais-Royal pendant la Révolution. Il y allait souvent, ayant été admis dans le club des émigrés hollandais. Lui-même enrichissait l'abondante littérature de brochures dont la vente était une spécialité du Palais-Royal. Il était à Saint-Germain, au milieu des gardes du corps, lorsqu'on résolut d'arrêter les membres de l'Assemblée Nationale. A 4 heures du soir les gardes reçurent l'ordre d'aller à Versailles le lendemain à 5 heures du matin. „Alors les jeunes gentilshommes coururent chez leurs maîtresses dans la ville, racontèrent le terrible ordre se-

cret, et achetèrent chacun pour soi de la poudre et du plomb dans les boutiques... Le soir j'étais dans une société où quelques gardes du corps prenaient leur souper; ils semblaient tous inquiets et étaient fort disposés à parader à Versailles, mais point du tout à se servir de cartouches à balle. La société était composée de patriotes et les jeunes gens furent incités à ne jamais tirer sur les citoyens; ils étaient d'accord et désapprouvèrent le procédé de la Cour. Cependant dans tout Saint-Germain la nouvelle que les gardes achetaient de la poudre et du plomb répandit une émotion considérable, de sorte que l'on ne leur en vendit plus; au contraire on gardait les munitions pour la défense afin d'être prêt dans tous les cas. Chaque habitant alla chercher alors son fusil. Et la garde du roi n'aurait pu exécuter l'ordre de se mettre en chemin les fusils chargés... A une heure de la nuit vint un courrier de Versailles avec cet ordre que la garde du corps resterait à St-Germain et ne partirait pas. Tout le monde était enchanté. Mais à 7 heures un autre courrier arriva au galop avec cet ordre que la garde devait se rendre en hâte, à bride abattue, à Versailles. " Cette nuit était celle qui précéda, le jour du serment du Jeu de Paume. Il raconte aussi la nuit du 13 juillet: de la fenêtre de son logis il regardait l'incendie. Le lendemain matin il vit au Palais-Royal l'émotion de la populace qui criait: aux armes! et courait dans tous les sens sans savoir pourquoi.

Trenck habitait à ce moment déjà incognito au Palais-Royal. Fort probablement, il avait évité d'embrasser la cause de l'un ou de l'autre parti, et conformément à son esprit romanesque il simula un départ et rentra à Paris par une autre porte. C'est ce qui fit croire à ses contemporains qu'il quitta la France la veille de la Révolution; erreur qui s'est conservée jusqu'à présent dans ses biographies. Il prit alors logement au Palais-Royal, chez le joaillier Bœhmer, son compatriote, dont le nom est connu dans la fameuse *Affaire du Collier*. Il se glissa de temps à autre chez son ami le baron Heyden qui, s'étant battu pour la

## LE BARON DE TRENCK

cause de l'Amérique, se mêlait maintenant aux intrigues politiques des patriotes hollandais. Trenck prétend qu'il était l'ami intime de La Fayette et qu'il apprenait par ce canal tous les événements notables.

La nuit du 13 juillet, il était donc au Palais-Royal. Il y apprit qu'il avait bien fait de quitter son ancien logement, car „quelques troupes du peuple furieux m'y avaient cherché pour me mettre à leur tête afin d'occuper la Bastille. Si j'étais resté à la maison, j'aurais dû obéir à la force. Et ce n'était pas précisément honorable pour moi.“ Trenck assiégeant la Bastille! Le récit n'a d'ailleurs rien d'in vraisemblable puisqu'il était la victime bien connue des prisons; le peuple, simple dans ses raisonnements, croyait sans doute que l'officier Trenck était tout désigné pour conduire la démolition du symbole de ses souffrances. Mais Trenck n'avait pas le sentiment théâtral des Français; il préféra se tenir sagement à l'écart. Toute sa vie il lui manqua quelque chose pour devenir un grand homme, d'aventurier qu'il était.

Il décrit alors la prise de la Bastille: il vit avec une grande joie la tête de De Launay à la pointe d'une baïonnette; il déverse dans ses mémoires sur la Bastille toute sa bile d'ancien prisonnier et regarda avec volupté les travaux de démolition. Il n'exagère pas d'ailleurs les difficultés des assiégeants: il assure que le fort n'était pas défendu et qu'il n'y avait que des invalides.

Il rapporte ensuite les bruits calomnieux qu'on faisait répandre sur la reine, dont il prend chaleureusement la défense. Elle était bien la fille de Marie-Thérèse, sa bienfaitrice! „Les Russes avaient acheté du blé à Marseille, et on avait laissé, par imprudence, sortir ce blé du pays. A Paris on disait que la reine l'avait acheté et envoyé en Hongrie par Trieste. Je fis un calcul et prouvai que dans ce cas la mesure de blé aurait coûté 21 livres jusqu'à l'arrivée en Hongrie et qu'on pouvait l'acheter à Trieste pour 6 livres“. Tous ces bruits, et d'autres plus fantastiques encore, rendirent la reine tellement impopulaire qu'au club on

cria: Allons à Versailles chercher la tête de la reine! Mais le baron Heyden calma les esprits. Trenck, au Palais-Royal, vit comment le peuple fit grimper à un arbre un petit abbé qui avait osé „raisonner contre M. Necker“. Monté sur l'arbre il dut s'y prosterner à genoux entre deux branches et demander pardon à Dieu, au peuple et à M. Necker. Il se sauva enfin, bombardé de chapeaux, par une échelle qu'on fit descendre d'une fenêtre sur l'arbre même.

Il vit aussi des scènes sanglantes. Un jour, se promenant au boulevard, il vit accourir une troupe au son du tambour: il se trouva en face de la tête de Foulon, attachée au bout d'une pique, il avait déjeuné avec lui quelques jours auparavant. „Un garçon la portait devant lui, et le sang lui tombait à gouttes sur son corps nu et sur son visage. Le spectacle était terrifiant. Le crâne chauve était couvert de blessures, un œil pendait en dehors, dans la bouche on avait fourré du foin et des lambeaux de chair pendaient sur la tête coupée.“ Il vit aussi le corps de Berthier et recueillit la confidence de La Fayette, auquel il demanda pourquoi on l'avait laissé périr entre les mains de la populace. D'abord le général lui répondit évasivement, mais „comme il aperçut ma pensée dans mes regards, il me dit en secret: Foulon et Berthier, pendant leur courte détention, avaient tant révélé des complots du parti de la Cour qu'on ne pouvait les faire passer par un interrogatoire en règle et les juger dans les formes, car alors il eût été impossible de sauver des personnages importants fortement compromis. Afin que la chose tombât dans un éternel oubli. on les abandonna de bon gré à la fureur du peuple.“ Je ne sais pas ce que vaut le témoignage de Trenck, mais l'explication vaut la peine d'être recueillie. Enfin Trenck raconte minutieusement son départ qui naturellement ne put avoir lieu sans accident. Il alla trouver La Fayette à l'Hôtel de Ville pour lui demander un passeport. La Fayette le pria de rester, ne pouvant garantir la sûreté de sa personne pendant le trajet. Enfin La Fayette lui remit le passeport lui-même. Mais il y avait une lacune: on y

avait mis la stipulation d'usage qu'il ne devait avoir aucune arme sur lui. „Je donnai la réponse d'un ton menaçant: — Que je ne partirais pas sans mon épée et que mon épée que je porte pour mon monarque, mon uniforme et ma naissance, m'appartenait comme mon unique défense. A celui qui me demanderait de la remettre je tirerais une balle dans la tête“. Et s'il allait être attaqué par des milliers de bourgeois? lui répliqua La Fayette. „Celui qui me la demanderait, mourrait infailliblement de ma main, fut ma réponse.“ On se regardait avec stupeur et l'on souriait. Mais on lui donna un autre passeport qui lui permit le départ avec tout l'honneur dû à son état militaire. Partout où il passa, il fut arrêté par des foules armées, mais aussitôt qu'on le reconnut on cria: Vive notre ami le baron Trenck! et on le laissa partir. Même les paysans connaissaient son nom. A Metz ce fut un véritable triomphe; le peuple l'accompagna jusqu'à la porte de la ville, en poussant des cris de joie, les officiers l'embrassaient et il emporta les sentiments de la plus profonde reconnaissance pour la France et son peuple magnanime.

Voilà les principales scènes retracées par le grand aventurier. Elles ne sont pas très importantes, mais elles sont pittoresques et, partant, très probablement authentiques. Au fond, Trenck ne raconte que ce qu'un flâneur a pu voir en ce temps dans les rues et dans les faubourgs de Paris, mais c'est ce qui fait, à mon sens, la valeur de son récit.

Dans l'autre partie de son volume il prétend donner la solution du mystère de l'Affaire du Collier. Ce petit mémoire mérite aussi l'attention des historiens. Ses conclusions sont identiques à celles de l'histoire: à part quelques détails il voit juste dans cette affaire embrouillée, car il est impartial et travaillait la main sur les documents du joaillier Bœhmer, chez qui il habitait et qui les lui prêta volontiers, et sur le dossier du procès qu'il réussit à consulter après la prise de la Bastille. Dans tous les cas Trenck, parmi les nombreux libellistes occupés de ce gros scandale, fut le premier qui pût voir ces documents précieux.

Son récit est clair et simple, il y épargne au lecteur même les tirades qui lui sont si habituelles.

Ayant quitté la France Trenck revint en Autriche. En 1790, lors de l'ouverture de la diète hongroise, il parut en Hongrie où il voulut gagner la faveur des grands afin d'obtenir l'indigénat hongrois et de recueillir ainsi l'héritage de son oncle, usurpé par des étrangers. Il fut accueilli à Bude avec enthousiasme; les agents de Vienne avaient cependant l'œil sur lui, car il était doublement suspect, comme agent de la Prusse et, qui pis était, comme l'émissaire des révolutionnaires français. Trenck envoya lui-même des rapports secrets au roi Léopold II, dans lesquels il indique avec sa grandiloquence habituelle les causes du trouble général. Il conclut que le clergé est l'ennemi le plus dangereux du trône et qu'en Hongrie on a besoin d'hommes comme lui.<sup>1</sup>

D'autre part il inonda la Hongrie de libelles écrits exprès pour la Hongrie, dirigés tous contre le clergé. Il se plaisait au rôle d'un Voltaire hongrois. Il acquit bientôt une popularité énorme: on écouta bouche bée le récit de ses aventures, mais surtout il étonna son auditoire par le récit de ce qu'il venait de voir à Paris. On tenait là quelque'un qui avait vu de ses yeux ces merveilleux événements! Les patriotes hongrois et surtout ceux qui devinrent plus tard les „jacobins“ hongrois l'entourèrent et se firent expliquer par lui la constitution française. Il tenait des propos hardis. Il traitait la population de l'Autriche de vils esclaves; dénigrait l'armée autrichienne et, au désespoir des agents de Vienne, depuis son arrivée les braves bourgeois de Bude et de Pest qui avaient obéi jusqu'alors à leurs suggestions, ne parlaient plus que de la liberté française, du joug des rois, de révolution. Après la fuite de Varennes, Trenck courut les rues hors de lui, criant „que la nation était trahie et qu'il irait à toute bride en France, se mettrait à la tête des troupes nationales et châtierait

<sup>1</sup> Privatbibl. S. M., fasc. 4, no 40.

cette canaille de rois. " Il ajoutait, plein de fureur, que c'était la maison d'Autriche qui avait organisé cette contre-révolution. Mais quand la deuxième nouvelle arrive de l'arrestation du roi, Trenck jubile et crie: „On voit bien que c'est la maison d'Autriche qui arrange tout cela, puisque le reste de la famille se trouve à Bruxelles". Il ajoute que si le roi ne lui rendait pas ses biens en Esclavonie, il irait tout droit en France (sic!). Et alors gare aux rois!<sup>1</sup>

Tous ces propos d'ivrogne ne sont pas fort sérieux, mais on voit l'importance historique de cet illustre pantin. Il représente en Hongrie la Révolution qu'il a vue, répand les idées françaises et publie même un récit assez fidèle et même dramatique des événements. En 1791 sa popularité allait décroissant, on découvrit en lui l'aventurier et surtout il lassa tout le monde par ses demandes d'argent. Très indigné d'avoir été abandonné des Hongrois, „le philosophe de l'humanité" prit comme Bélisaire — c'est là sa comparaison préférée à cette époque — le bâton de mendiant, quitta la Hongrie et même l'Autriche et rentra de nouveau en France où il périt sous la guillotine.

Ainsi le baron de Trenck fut le lien vivant entre la Révolution Française et le public hongrois; ce Prussien fut le seul agent étranger de la Révolution en Hongrie.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Gabelhofer, 9 juillet 1791, Privatbibl., S. M., fasc. 11, no 4.

<sup>2</sup> Le vicomte du Jeu a confirmé par des arguments intéressants (p. 182) l'hypothèse de M. Maurice Spronck (*Journal des Débats*, 28 mars 1920), qui a signalé la similitude de l'histoire de Trenck et du *Candide* de Voltaire. Il a rapproché notamment le nom de Trenck de celui du baron Thunder-Ten-Tronckh. Or il y a mieux; un cousin de Trenck, le même qui rédigea le fameux journal de Neuwied, s'appelait *Trenk von Tonder*. Sans doute Voltaire ne put connaître ce Maurice Flavius Trenk von Tonder, qui n'avait que 13 ans lors de la publication de *Candide*, mais il entendit parler sans doute de son père qui était ambassadeur de Pologne à Dresde (cf. Wurzbach, *Biogr. Lexikon*). La particule *ten* correspond en flamand au *von* haut-allemand.



## LE « CONTRAT SOCIAL » EN HONGRIE

Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle l'idée du Contrat Social, cette création du droit naturel rationaliste, s'est répandue aussi en Hongrie, à côté ou aux dépens du droit positif historique, évangile incontesté jusqu'alors de la noblesse hongroise. Le Contrat Social est d'abord prêché par la politique officielle de la Cour de Vienne, dont le philosophe attitré était le professeur Martini, intime de l'empereur Joseph II. L'empereur lui-même, obéissant sans doute à la suggestion de Martini, se considère comme le dépositaire de la volonté commune des citoyens, réunis par le contrat social, et s'il s'attaqua en premier lieu à la vieille administration départementale de la Hongrie, c'est qu'il entendait détruire les intermédiaires qui pouvaient empêcher la libre communication du souverain avec son peuple.<sup>1</sup>

Cependant Joseph II meurt en 1790 et avec lui disparaît son système rationaliste. Alors l'idée du Contrat Social reçoit une interprétation nouvelle; les castes nobiliaires, opprimées pendant l'absolutisme philosophique de Joseph II, s'efforçant d'échafauder sur un fondement rationaliste leurs droits et privilèges historiques, allèguent le pacte social, conclu selon leur avis entre le Souverain et la noblesse héréditaire, pour l'opposer à l'absolutisme de Joseph II.

<sup>1</sup> Henrik Marczali, *Magyarország története II. József korában*. (Histoire de la Hongrie au temps de Joseph II.) Budapest, 1885. t. II, p. 453. (L'auteur attribue, à tort, à l'influence de Rousseau et de Hobbes l'attitude de Joseph II à ce sujet).

Enfin un mouvement démocratique se dessine nettement au sein de l'effervescence générale, qui pose la thèse du *Contrat Social* dans sa forme la plus radicale et la plus pure: il adopte les formules de Rousseau et les principes de la Révolution française basés sur celles-ci.

Il sera utile de rappeler dans un coup d'œil historique les origines philosophiques de l'idée du *Contrat Social*.

Dans sa forme la plus simple, le contrat social est un pacte conclu entre les hommes quittant l'état de nature de leur propre gré, en vue de constituer une société pour leur propre défense. S'ils mettent un Souverain au pouvoir, celui-ci reçoit son pouvoir du peuple et sa tâche consiste à assurer cette défense, but de la confédération. L'idée du contrat social est l'invention du rationalisme de l'antiquité. La croyance à un état de nature individuel, précédant l'état social, était une hypothèse généralement répandue dans l'antiquité et Épicure affirme formellement, que le droit naturel n'est autre chose qu'un pacte utile, dont le but est d'empêcher les autres de nous nuire et de nous empêcher nous-mêmes de nous nuire réciproquement.<sup>1</sup> Le matérialisme de l'antiquité, dont les idées maîtresses reparaissent avec tant de force au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, est donc une des sources de l'idée du pacte social. D'autre part, le stoïcisme, qui est une autre forme du rationalisme de l'antiquité, créa le droit naturel et avec ce système l'idée de la transmission des pouvoirs, qui entre ainsi même dans le *Digeste*. Puis le catholicisme médiéval adopta le droit naturel du stoïcisme en le conformant à la théologie: l'âge d'or antique fut identifié avec l'état de perfection de l'homme avant le péché originel et de même que selon le sage de l'antiquité les passions ont fait dégénérer l'âge idyllique en anarchie, — voir le développement de cette idée antique dans le *Discours* de Rousseau, — de même selon la théologie catholique la chute de l'homme l'a privé du droit naturel *absolu* en l'abandonnant à sa raison et à

<sup>1</sup> V. P. Montagne, *Théorie du Contrat Social*, Paris, 1905.

son travail. Cette déchéance le force à se créer un droit naturel *rationaliste*. Ainsi saint Thomas d'Aquin et les papes ont défini le droit naturel rationaliste comme un droit provisoire, un droit de transition pour la moyenne de la chrétienté. Les saints n'en avaient pas besoin, car ils vivaient dans l'état de perfection. L'Église utilisa ce nouveau droit naturel en deux sens: d'une part dans le sens positif, pour justifier l'état existant de l'ordre social, et dans le sens négatif, en le tournant comme une arme contre les souverains abusant de leur pouvoir.<sup>1</sup>

Le calvinisme enfin, attaché par tant de liens au néo-stoïcisme de la Renaissance, adopta lui aussi le droit naturel rationaliste, mais comme il a toujours évité le compromis, il n'en fit pas un droit secondaire n'ayant qu'une valeur relative, ainsi que l'avait fait l'Église romaine, mais il l'intégra entièrement dans son droit ecclésiastique. En effet, le calvinisme a dès le début une teinture de radicalisme démocratique et même de républicanisme; Junius Brutus (peut-être Du Plessis-Mornay)<sup>2</sup> montre d'après la Bible l'existence d'un double pacte social, d'une part entre le Seigneur, le roi et le peuple, d'autre part entre le peuple et le roi. Son raisonnement fait de nombreux disciples. Ce n'est pas un hasard que Grotius, Burlamaqui et Rousseau, les théoriciens modernes du *Contrat Social*, aient été des calvinistes.

Le matérialiste Hobbes, le modèle direct de Jean-Jacques, but lui aussi à la source de l'antiquité: il imita Épicure et conformément à son idée de la guerre de tous contre tous, il formula le *pacte social*, seul remède de l'anarchie.

Jean-Jacques Rousseau retourna cette hypothèse qui avait servi de base théorique à l'autocratie absolue en faveur de la démocratie et unit ainsi dans son œuvre une idée du matérialisme antique à la doctrine du néo-stoïcisme chrétien qu'il avait étudiée dans Grotius.

<sup>1</sup> Cf. Ernst Troeltsch, *Das stoisch-christl. Naturrecht und das moderne profane Naturrecht. Hist. Zeitschr.*, vol. 106. 1911.

<sup>2</sup> Voir la thèse de Waddington, *Revue historique*, 1893.

## LE CONTRAT SOCIAL EN HONGRIE

J'avais besoin d'esquisser brièvement ici l'histoire du *Contrat Social*, car on ne saurait affirmer que l'expansion de cette idée en Hongrie soit due uniquement à la popularité de l'illustre citoyen de Genève. Dans les écoles de droit hongroises, notamment, on enseignait la doctrine du professeur Martini qui est une adaptation des idées de Hobbes, de Grotius et de Rousseau même au système de l'absolutisme „éclairé“. Son livre *De jure civitatis* fut réimprimé en 1795 à Bude in *usum Academicarum Hungariae*. Ainsi les autorités supérieures avaient maintenu pour les écoles, même après la leçon de la Révolution française, l'explication rationaliste de la formation des sociétés; on n'était pas revenu à la doctrine théocratique qui avait régné sous Louis XIV et sous l'empereur Léopold I<sup>er</sup>.

Et alors il est naturel que les dissertations de droit renvoient à cette époque aux livres de Martini quand elles ébauchent dans leur introduction les origines et la destination de la société dans le sens du droit naturel. Tel manuel de droit public hongrois paru sous le pseudonyme d'Étienne Rosenmann en latin et en allemand (1791 et 1792) s'ouvre également sur la définition de la „convention“ et du „pacte de sujétion“.

En dehors de Martini l'on connaît et l'on cite en Hongrie aussi les autres théoriciens: Hobbes, Grotius et Puffendorf.

Mais on entend déjà aussi les accents de Jean-Jacques et jusque dans les remontrances des comitats. La constitution hongroise permettait aux comitats, c'est-à-dire aux départements, d'envoyer des adresses au roi. Or voici en quels termes le comitat de Pest osait parler à Leopold II: „Majesté Sérénissime! Au sens du droit public, des droits de l'homme et du Contrat Social, sur la base duquel les empires se sont constitués, la Souveraineté appartient originellement au peuple: cet axiome que la Mère-Nature a inculqué au cœur de tous les hommes est de ceux que le prince juste, — nous osons croire que Votre Majesté en est un, — ne doit jamais mettre en doute et que les peuples ne peuvent ni voiler par lâcheté, ni laisser périmer, parce

qu'ils sont nés avec la nature humaine et en sont inséparables.

Dans le gouvernement tempéré par les lois, cette souveraineté est exercée par le pouvoir législatif divisé entre le prince légitime et le peuple, de manière que le peuple dispose toujours des moyens qui semblent appropriés aux circonstances de l'époque, conformément à la tâche fixée à l'État dans l'intérêt de la défense des choses et des personnes . . ."

En conséquence de quoi les castes nobiliaires invitent le roi à accorder aux Hongrois les droits que les Belges se sont acquis à la force des armes. Il désirent enfin que „conformément aux circonstances *modernes* la sécurité générale et la vie civile soient consolidées par de nouveaux contrats et de nouvelles garanties.“<sup>1</sup>

Ce sont là les idées de Rousseau et de la Révolution singulièrement adaptées aux exigences des classes privilégiées.

En Transylvanie, dès 1789, les mêmes voix se font entendre dans les remontrances, ce qui est d'autant plus significatif qu'à cette date Joseph II est encore au pouvoir: „La nature a créé les hommes libres et égaux; ils ne sont entrés en société que plus tard, grâce à une convention publique ou tacite.“ Violier ce contrat c'est offenser la liberté naturelle.

Le comitat Nyitra a déjà appris la logique déductive de Rousseau et l'applique dans sa résolution; il proteste contre l'oppression et en démontre l'absurdité logique: „Car ou les Rois ont un pouvoir absolu, ou bien ils le reçoivent du peuple; ou ils sont élus ou ils succèdent; toutefois même la loi de la succession ne peut rendre juste ce qui est injuste: la voix des électeurs ne saurait avoir pour objet leur propre péril: ni le peuple ne peut transmettre aux souverains le pouvoir de mal faire qu'il n'a pas; ni Dieu qui ne le peut non plus. Les souverains ont tort de mesurer leur dignité à la façon dont ils transgressent les prescrip-

<sup>1</sup> Archives d'État à Vienne. Vertrauliche Acten, Secr. Fasc. 3, No 5.

tions de la loi. Qui leur a donné cette liberté? Non pas Dieu, non pas la Nature, non pas le bon sens et pas non plus la Nation elle-même: voilà pourtant ce qui les fait rois." On n'a pas de peine à distinguer dans ces idées la façon de penser péremptoire de Jean-Jacques, cette méthode qui démontre rigoureusement que l'homme est dans l'impossibilité d'aliéner sa liberté.

On voit alors avec quel esprit de suite la noblesse utilisa l'idée du contrat social contre l'absolutisme démocratique de Joseph II. Le *Contrat Social* de Rousseau cité à l'appui des privilèges des castes nobiliaires! Elles réclament un nouveau diplôme royal qui garantirait leurs libertés qu'on vient de fouler aux pieds, ce serait là le nouveau contrat social. Elles ne songent point aux serfs et aux bourgeois. ceux-ci sont exclus du contrat. Cette singulière révolution nobiliaire dérive de la situation politique; en Belgique, où la domination absolue de Joseph II a provoqué les mêmes oppositions, on trouve une situation toute pareille.<sup>1</sup> Un spectateur à l'esprit critique, le chanoine Sauer, membre du chapitre de l'évêque de Nagyvárad, homme de confiance du roi, caractérise fort bien cet état d'esprit bizarre des nobles hongrois dans une lettre adressée en français à l'ambassadeur anglais: „ces grands faiseurs... avaient établi les principes suivants: que tout Roi est enclin au Despotisme, et par conséquent ennemi de toute nation qui a une liberté constitutionnelle: qu'il faut donc mettre les Rois dans l'heureuse impossibilité d'opprimer un peuple, qui selon ses loix doit être libre. Partant de là ils concluoient qu'il falloit ôter au Roi l'armée, les finances, la nomination aux grandes charges et benefices et la collation des biens fiscaux, et pour convaincre leurs subalternes de la justice de leurs demandes, ils établissoient cet autre principe que le contract par lequel le Peuple se soumet à un Roi étant bilatéral, il cesse d'être obligatoire, dès que l'une des deux parties l'a enfreint, d'où il s'en suive (!) que quand même

<sup>1</sup> Mitrofanov, *Joseph II.* t. Ier, p. 294.

la diminution projetée de l'Autorité Royale ne seroit pas fondée sur nos loix antérieures, nous serions en droit de la statuer de nouveau . . .

„Au reste il n'y a rien de commun entre notre système et celui des démocrates françois et, le croirés-vous? ce dernier système est beaucoup plus consequent que le notre, car enfin les françois ont fait main basse sur toutes les Loix Royales, et ont établi cette maxime du droit naturel le plus pur: *tous les hommes sont égaux*, mais nos Gentilshommes disent: le Roi, les Magnates, les Prelats, les Gentilshommes sont tous égaux et à cela ils ajoutent: il n'y a que les Gentilshommes qui sont hommes, car il n'est pas question de changer quelque chose à l'état du bourgeois, ou du Païsan, qui dans le fond n'a pas besoin de changement, puisqu'il est assés favorisé par la Loi.“<sup>1</sup>

En effet, un spectateur impartial avait de quoi railler cette révolution limitée aux intérêts des classes féodales. Les deux aristocrates les plus radicaux, le comte Sztáray, fils d'une baronne française et le comte Fekete, correspondant de Voltaire, déposent, il est vrai, leur titre de comte et de membre de la Chambre des Magnats pour passer à la Chambre basse. mais ils continuent à porter la clef de chambellan et à donner la livrée à leurs laquais.

Le philosophe de ce radicalisme nobiliaire est Georges Bessenyei, l'écrivain qui a ouvert par une tragédie et une comédie, imitées d'un épigone de Corneille et de Destouches, l'ère moderne de la littérature hongroise. Ses œuvres montrent qu'il a été un lecteur assidu de Jean-Jacques, dont il ne partage pas l'optimisme concernant la bonté de la nature humaine, mais adopte le système politique en l'appliquant

<sup>1</sup> Datée du 9 août 1790. Vertr. Acten, Secr. Fasc. 4, t. III, p. 1, No 8.

<sup>2</sup> V. la lettre d'un anonyme au C<sup>te</sup> Antoine Sztáray (14 juillet 1790) et le rapport de Gabelhofer (1<sup>er</sup> juillet 1790). Vertr. Acten, Secr. Fasc. 4, t. III, p. 1, No 8 et fasc. 11, No 4. Martinovics le mentionne avec éloge (*Discussio oratoria*). — Sur la mentalité politique un peu spéciale de ces gentilshommes révoltés, voir H. Marczali, *Az 1790/1-diki országgyűlés*. Budapest, 1907, t. 1, p. 113.

à la constitution hongroise. Dans son ouvrage hongrois intitulé *Les origines de la société*, il recourt aux formules de Rousseau pour expliquer la naissance des sociétés: „Doucement, lecteur! — écrit-il dans son style savoureux, — nous arrivons enfin au point délicat, considère les contrats de la nature... Nous serons vos serviteurs, — s'écrie le peuple, — nos armes, notre sueur sont à toi, ne t'efforce pas de gagner ta vie, nous te donnons tout, — prends en main la justice de la loi et quiconque agit contre toi, punis-le de par la puissance de la loi que nous déposons entre tes mains et confions à ton esprit, — terrasse les violents, maintiens la sécurité publique afin que chacun soit maître de ce qu'il gagne; prends garde à nos ennemis, et s'ils viennent contre nous, embrasse notre cause, conduis-nous, lutte et triomphe. Le roi élu répondra: J'assume votre pouvoir, je me charge de votre cause, je me fais serviteur de la justice, du bien, de la sécurité, de la victoire, de la gloire du pays. Je me jetterai contre tout péril en bravant même la mort sanglante. J'exposerai ma vie aux hasards de la fortune toutes les fois que votre sort l'exigera. Je serai votre juge suprême, votre capitaine. Je servirai votre patrie en roi et je sacrifierai tous mes loisirs à sa cause. — Un contrat serait impossible dans lequel la nation renoncerait à tous ses avantages; le despotisme est une absurdité. Quand a-t-on vu un contrat comme ceci: Nous te remettons tout ce que nous avons et tu ne nous donneras rien: nous te servirons toujours, tu nous commanderas toujours. Aucun souverain ne peut dire à son peuple: Ma Majesté Sacrée daignera royalement disposer de votre vie, de votre pain, en ne faisant rien autre chose pour votre bonheur que de vous pendre quand il me plaira.“ On n'a pas de peine à se rappeler à propos de ces pastiches les formules de Rousseau par lesquelles ce brillant écrivain a démontré *ab absurdo* l'impossibilité de l'esclavage. Il n'y a d'ailleurs aucune autre pensée dans toute l'œuvre de Bessenyeï qu'il ait reprise et développée avec tant d'insistance.

Or, pour ce théoricien aussi le peuple contractant se borne à la noblesse, le bas peuple est exclu du pacte. Besseyei, malgré ses penchants démocratiques, fut le philosophe de la petite noblesse; il a formulé dans ses œuvres les sentiments et les aspirations d'une caste et n'a accordé au peuple que des concessions pratiques.

\*

Cependant, derrière l'opposition aristocratique, un mouvement démocratique sincère se dessine et la popularité de Rousseau augmente de jour en jour. En 1792, un jeune homme, nommé Czindery traduit en latin le *Contrat Social*, — c'était la langue de la vie politique hongroise, — et son libraire demande le permis d'imprimer. J'ai retrouvé cette requête aux Archives Nationales de Budapest,<sup>1</sup> et comme le libraire y avait joint la première feuille de la traduction, il ne sera pas sans intérêt d'en citer au moins le premier chapitre, car je ne crois pas que l'œuvre de Rousseau ait eu ailleurs l'honneur d'être traduite dans la langue de Cicéron:

„Olim omnis homo natus est liber. nunc omnes ubique inter vincula gemunt, et qui se ceterorum Dominum arbitratur, servus est, et ipse. Unde haec revolutio? equidem nescio. Quid est, quod eam justam, legitimamque queat efficere? Confido me huic questioni satisfacturum.

Si solam considerem vim coactivam, et effectus unde oriundos pronus essem dicere:<sup>2</sup> si jugum excutere potest, et excutit, facit adhuc melius: nam quum libertatem suam eodem jure recipiat, quo ea illi accepta fuit, aut eam jure recipit, aut accipientis nullum fuit. Sed jam ordo rerum civilis, seu nexus socialis aliud statuit jus inviolabile, cui cetera jura omnia veluti basi insistunt. Hoc tamen jus, quod et nexu sociali hominum promanat, non est

<sup>1</sup> *Helytartótanácsi Levéltár*, Revisio libr. sept. 1792.

<sup>2</sup> Ici, par la faute du copiste, manque le début de la phrase: „Tant qu'un peuple est contraint d'obéir et qu'il obéit, il fait bien“.

## LE CONTRAT SOCIAL EN HONGRIE

naturae effectus, verum pactis conventionibus innititur. Quaeritur quibus conventionibus? Prius, quam huic questioni solvendae accedamus ea quae prius adduximus argumentis sepienda veniunt.“

Le libraire avait prétendu dans sa requête qu'on avait besoin en Hongrie d'une traduction latine de cet ouvrage illustre et écrit avec une éloquence digne de Tacite, car la majesté de l'original et la langue étrangère dans laquelle il est écrit peuvent prêter à l'équivoque. D'ailleurs, la traduction latine ne serait lue que par les lettrés qui n'y entendraient pas malice.

Cependant le rapporteur de l'affaire à la censure propose le refus. Il trouve que la traduction est mauvaise. Tandis que l'original est clair et lucide comme l'eau cristalline qui rompt le rocher (*quae saxa fragunt*), la traduction laisse à désirer quant à la clarté du style. Cette traduction, il faudrait la retraduire en latin. Mais il faut aussi rejeter la demande parce que les œuvres de Rousseau étaient interdites sous Marie-Thérèse, tolérées sous Joseph II et il n'est pas permis de réimprimer les livres tolérés et à plus forte raison d'en publier des traductions. Même les *Confessions* ne figurent point parmi les livres autorisés.

En effet la demande du libraire, qui n'aurait certainement pas fait une mauvaise affaire, fut rejetée, mais non pas à l'unanimité. Le comte Antoine Haller, grand-maître de la Loge américaine de Pest, président du Conseil de Lieutenance, organe central de l'administration, le comte Fr. Barkóczy et le baron Joseph Podmaniczky, conseillers de lieutenance, chefs intelligents de l'opposition aristocratique antihabsbourgeoise, étaient d'un autre avis. Ils auraient volontiers contribué à la vulgarisation d'une de leurs lectures favorites et ils proposèrent qu'on s'adressât directement au roi en demandant une autorisation spéciale pour cette publication.<sup>1</sup> Néanmoins l'affaire en resta là

<sup>1</sup> Voir le rapport du Baron Mednyánszky (6 oct. 1792). Privatbibl. Fasc. 26. — Fasc. 4. N° 28.

et la traduction de Czindery fut enterrée dans les archives du conseil de lieutenance.

Au cours de mes recherches aux archives secrètes de Vienne, j'ai trouvé une autre translation non moins intéressante du *Contrat Social*; c'est une traduction hongroise due à François Szentmarjay, un des chefs de la conjuration révolutionnaire de l'abbé Martinovics. Szentmarjay était connu comme le plus fervent admirateur de la Révolution française. C'est lui qui, avant son arrestation, était allé au devant des prisonniers français qu'on amenait sur le Danube, pour les embrasser, pour leur demander en souvenir des boutons d'uniforme portant les insignes de la République, des assignats et une cocarde qu'il conserva comme la plus précieuse relique et que ses amis, désireux de la contempler, devaient embrasser à genoux. C'est lui enfin, qui, en allant à l'échafaud, sifflait la *Marseillaise* et montra une contenance digne des héros intrépides de la Révolution française.<sup>1</sup>

La traduction de Szentmarjay<sup>2</sup> est à peu près complète et elle ne s'arrête qu'au chapitre IX du livre III. L'auteur fut-il appréhendé au moment où il allait terminer sa traduction? Dans tous les cas la version de Szentmarjay est digne de l'original, son style se distingue par une fougue et une élégance juvéniles.

A cette époque d'ailleurs l'idée du *Contrat Social* était pour ainsi dire dans l'air. Selon un agent secret de la Cour de Vienne dans les librairies de Pest on ne cherchait que les livres qui développent les idées du droit naturel fondé sur „l'âge fabuleux de Saturne“.<sup>3</sup> Après la conclusion de la paix de Pillnitz on entend formuler dans les cafés et dans

<sup>1</sup> Voir mon *A francia forradalom eszméi Magyarországon*. (Les idées de la Révolution française en Hongrie). Budapest, 1924. — Z. Baranyai: *A francia nyelv és műveltség Magyarországon*. XVIII. sz. (La langue et la culture françaises en Hongrie, XVIIIe s.). Budapest, 1920.

<sup>2</sup> *Társaságbéli Szerződés, avagy A' Politikabéli Törvénynek Eleji J.-J. Rousseau, Geneviai Polgár által — foederis aequas Dicamus leges. Aeneid. XI. Bernában, Helvétziában, 1793.*

<sup>3</sup> Kollmayer à Gotthardi (16 janvier 1792), fasc. 15, No 11.

les librairies cette opinion que les souverains n'aiment que la tyrannie et que néanmoins il n'est pas en leur pouvoir de faire de leur pays des objets d'échange, puisqu'ils ne doivent ce pouvoir qu'au Contrat Social.<sup>1</sup> Certes, une idée qu'on répète si souvent en public, doit être considérablement répandue. Et c'est ce que sait fort bien le rédacteur du journal hongrois: *Magyar Kurir*; il ne manque jamais d'informer ses lecteurs des événements qui révèlent l'immense popularité de Rousseau dans les pays français. Le 14 janvier 1791 il annonce par exemple que l'Assemblée Nationale a voté les frais d'une colonne commémorative dédiée à Jean-Jacques. Il en rapporte fidèlement les inscriptions, comme il indique la somme de la pension allouée à sa veuve. Et il ajoute: „C'est ainsi que l'Assemblée Nationale veut témoigner sa reconnaissance envers un homme dont elle a suivi les indications à tant de points du vue.“ Le 2 décembre il fait connaître le projet de loi du député Isnard; frappant d'exil tous les prêtres qui ne voudraient point prêter serment sur le *Contrat Social* de Rousseau, „Pauvre Rousseau! — ajoute le rédacteur, — de son vivant ses œuvres l'ont rendu malheureux et voici maintenant que les descendants des Français qui n'avaient même pas toléré sa présence à cause de ses ouvrages, veulent qu'un de ses travaux soit l'épreuve du serment des prêtres.“

Dans les pamphlets politiques de cette époque on rencontre souvent les pensées du *Contrat Social*. Telle *Introductio ad politica Regni Hungariae* commence par un développement des idées de Rousseau tout en appliquant la doctrine de Montesquieu à la vie hongroise.<sup>2</sup>

La liberté est l'ornement du genre humain: *Natura enim liberi omnes nascimur*. Il faut donc d'abord définir cette liberté, car le droit naturel nous défend d'y renoncer. En effet, personne à l'âge préhistorique n'a pu renoncer sans violer le droit naturel à l'obligation de se conserver lui-même et les siens et ainsi, au moment où l'homme est entré

<sup>1</sup> Rapport du libraire Ignace Strohmayer (26 sept. 179.), fasc. 11, N° 6.

<sup>2</sup> Bibliothèque Municipale de Budapest. Ballagi-gyüjt. N° 314.

dans la vie sociale, il n'a pu se priver de cette liberté que la nature a accordée à l'homme doué de raison. Quelle que soit d'ailleurs la forme du gouvernement, deux droits doivent rester intacts: la liberté des citoyens et celle de l'État. Celle-là soutient les actes individuels, celle-ci la souveraineté du peuple entier. Ce sont là deux droits que chaque nation qui n'est pas encore victime du despotisme, peut réclamer à juste titre. Les conséquences désagréables de la liberté naturelle sont intolérables s'il n'y a pas de sécurité publique; il faut craindre les violences des plus forts. C'est pourquoi on a constitué la société civile et accepté la constitution qui ne doit se rapporter qu'aux faits indiqués dans la loi. D'autre part, la doctrine de Rousseau fournit des arguments aux bourgeois, lorsqu'ils s'efforcent d'ébranler les fondements des privilèges de la noblesse.

Le pamphlet attribué au professeur Belnay: *Reflexiones cunctorum Hungariae civium non nobilium* réclame au nom du droit naturel et du *Contrat Social* l'égalité en droit pour chaque citoyen de la société civile. En effet, l'État n'a jamais voulu et n'a jamais pu accorder à quelques-uns des droits que la Nature elle-même ne peut accorder, cette Nature qui nous a créés tous égaux en droit. L'État n'a pu considérer des droits qu'en tant que c'était nécessaire pour la constitution de la société! Le pouvoir législatif appartient à plusieurs, le pouvoir exécutif est exercé par une personne, mais nul ne peut user en sa propre faveur du pouvoir qui est au peuple entier. „Les vérités primordiales de tout droit public civil ne pourront être bientôt ni ignorées, ni offensées impunément: c'est ce que montre l'exemple de la France qui fait trembler l'aristocratie du monde entier. Depuis les événements français on sait de quel côté sont les droits de l'homme... On a ôté enfin le masque dont l'horrible système féodal avait recouvert la vérité, et celle-ci est aujourd'hui en pleine lumière. Les temps viendront et ils ne sont pas loin, où les peuples, exaspérés par les abus des classes régnautes, mettront en doute la justice du fait acquis sur lequel celles-ci ont fondé les origines de leurs droits,

où l'on examinera la nécessité de tous les privilèges et les abolira à la manière française, où après avoir tout rétabli conformément au principe de l'égalité, on ne reconnaîtra aucun intermédiaire en dehors du contrat public sanctionné."

Que de matières explosives dans la doctrine de Rousseau! En Hongrie, comme en France, le droit naturel, les simples formules, les paradoxes antihistoriques du sombre philosophe genevois avaient déclenché le mouvement qui devait bouleverser le droit positif, historique et héréditaire. Et tandis que les aristocrates s'efforçaient par leur mouvement révolutionnaire de trouver une base solide et nouvelle dans le droit naturel, à un degré plus bas leurs secrétaires organisaient le complot révolutionnaire en formulant d'une manière plus radicale les mêmes principes du même droit naturel. En effet, l'idéologie entière du complot de l'abbé Martinovics qui se termina par l'exécution des cinq chefs et de deux membres de la société secrète, repose sur le *Contrat Social* et sur la *Déclaration des droits de l'homme* qui est, comme l'on sait, le développement de celui-là.

L'activité littéraire des conjurés en est la première preuve. Szentmarjay, le secrétaire du baron Orczy, traduit le *Contrat Social*, le communique à ses amis et même en société privée il explique avec enthousiasme la doctrine de Montesquieu, de Mably et de Rousseau.<sup>1</sup> Dans les carnets de Samuel Verhovszky, saisis par la police, l'on trouve des *Thèses tirées du Contrat Social*.<sup>2</sup> Les œuvres de Hajnóczy, qui ont d'ailleurs obtenu l'autorisation de la censure, reviennent continuellement à l'idée du *Contrat Social*. Ainsi, l'inégalité dans l'imposition des citoyens contredit, selon Hajnóczy, le but pour lequel les hommes se sont constitués en société. Elle contredit la sécurité individuelle et le droit de propriété, qui revient à tout le monde en vertu du droit naturel. Et il se demande si des lois fondamentales

<sup>1</sup> Dénonciation de Zgurich. Privatbibl. Fasc. 15. N° 22.

<sup>2</sup> Vertr. Acten, Secr. 11 A (N° 51).

pareilles méritent vraiment le nom de constitution, „c'est-à-dire de ce pacte primordial que les hommes, disposant de leur liberté naturelle, ont conclu lors de la constitution de la société civile?“<sup>1</sup> Ailleurs il démontre en suivant la déduction de Rousseau, que le pouvoir législatif appartient par sa nature à la nation entière. „Si quelqu'un l'accapare abusivement, la nation peut le reprendre...“ Toute forme de gouvernement doit envisager le bien commun de la nation et c'est uniquement la volonté de la nation qui peut dire si telle loi ou telle forme peut être appliquée à son avantage. La nation ne peut être considérée qu'au point de vue de l'état naturel de l'homme. De même que celui-ci n'a pu être obligé par ses ancêtres à se démettre de ses droits naturels, ainsi l'État ne saurait priver les descendants des dons que ceux-ci ont reçus de la nature elle-même.<sup>2</sup> Partout on entend la voix de Rousseau qui a voulu démontrer non seulement l'injustice, mais encore l'absurdité logique des droits historiques.

Le plus grand admirateur de la doctrine du *Contrat Social* a été sans doute le chef de la conjuration, l'abbé Martinovics lui-même. Dans ses premiers ouvrages destinés au grand public hongrois il ne s'était attaqué encore qu'aux privilèges de la noblesse en se fondant sur le *Contrat Social*; ses deux discours (*Oratio pro Leopoldo II*, *Oratio ad proceres*) ont pour idée centrale cette pensée que le contrat social ne reconnaît d'autre pacte que celui qui a été conclu entre le roi et la nation. Dès lors la noblesse et le clergé sont des classes usurpatrices. D'autre part, si une nation plongée dans l'obscurité de l'ignorance a admis que des tyrans de ce genre se soient imposés à la personne du roi d'une manière frauduleuse, injuste et illégitime, et si elle leur a cédé même une partie du pouvoir législatif, confirmant et approuvant cette cession par les paragraphes de la loi, cet abus ne saurait obliger la génération suivante de la même

<sup>1</sup> *De diversis subsidiis*, 199.

<sup>2</sup> *De Comitibus*, 161.

nation; dès lors tous les serments extorqués au roi par les magnats et les nobles ne valent rien et ils contredisent formellement le pacte sacré de la société civile qui exclut ces colifichets dissimulés sous de belles apparences... Les citoyens d'une république n'ont d'autre loi et d'autre pouvoir les uns sur les autres que celui qui dérive directement du *Contrat Social*. Les aristocrates sont les ennemis du genre humain, car ils empêchent que les hommes sortent de l'obscurité et qu'ils connaissent la doctrine si simple et si claire du *Contrat Social*. Quand nous aurons répandu suffisamment cette idée parmi le peuple, il connaîtra ses droits naturels qu'il n'oubliera plus jamais. L'abbé *Martinovics* attribue tant de force à la simple formule de Rousseau qu'il attend l'avènement de la révolution du simple enseignement de cette idée (*Oratio ad proceres*).

Ailleurs il écrit: „La nature a donné deux instincts clairs à l'homme: la sécurité de sa personne et la liberté; — pour les exercer ils ont formé des sociétés, d'une part afin de se conserver par l'union des forces et par tous les moyens prudents, d'autre part afin d'user librement des choses qui ne menacent pas la sécurité publique. „Tout découle de ce pacte et rien qui s'oppose à son but ne peut subsister. „Toute loi civile qui ne tient pas à la nature du pacte social, profane le nom sacré de loi, impose un joug injuste aux citoyens et produit de nombreux crimes dans la société qui compromettent l'autorité du roi, exposent sa vie à une éternelle inquiétude et détournent les citoyens de l'industrie, du travail utile et de toute sorte d'obéissances nécessaires.“ Aucune oppression ne peut abolir la force du *Contrat Social* qui renaît pleine et entière avec chaque génération: *totum renascitur*. Les exemples de l'histoire viennent d'ailleurs démentir ceux qui qualifient d'utopie irréalisable la république fondée sur le *Contrat Social*.

Dans ces écrits l'abbé *Martinovics*, qui est encore à ce moment l'agent secret du roi, défend un peu celui-ci et le fait entrer dans le pacte social. L'attaque ne visait cette fois-ci que les classes privilégiées, mais dans le *Catéchisme*

## LE CONTRAT SOCIAL EN HONGRIE

*des hommes et des citoyens* qui devait être le code des partisans du complot. l'abbé Martinovics a rejeté toute concession et a transcrit les principes de Rousseau dans leur forme la plus pure. La deuxième partie du Cathéchisme entièrement, la troisième et la quatrième dans leur essence sont une transcription dialoguée du *Contrat Social*.<sup>1</sup>

En quoi consiste ce qu'on appelle le Contrat Social? Il consiste dans cette formule: „Nous, membres associés de cette république, désirons nous opposer de toutes nos forces physiques et spirituelles à toute oppression violente, nous voulons maintenir la loi naturelle, savoir assurés notre vie, notre liberté, nos biens et notre égalité.“ La souveraineté est au peuple; le reste, roi, magistratures, etc., n'est qu'une institution de l'exercice de la souveraineté. En dehors de ces fonctions publiques il n'y a aucune distinction dans la société.

\*

Les principes de Rousseau sont résumés et appliqués dans la célèbre *Déclaration des Droits de l'Homme*. Selon Taine (*La Révolution*, I, 247), dans toute la *Déclaration* il n'y a qu'un article, la triple division du pouvoir, qui remonte à Montesquieu, le reste est le développement des idées du *Contrat Social*. Ajoutons que le principe du partage des pouvoirs se retrouve aussi, avec une certaine modification, dans le chef-d'œuvre de Rousseau (III, I).

Le texte provisoire de la *Déclaration des Droits de l'Homme* fut adopté le 26 août 1789 par l'Assemblée Nationale, cette résolution avait été précédée d'une longue discussion au cours de laquelle plusieurs projets étaient en lutte. Tous ces projets puisent leur inspiration dans le *Contrat Social*.

Il est singulier qu'en Hongrie un de ces projets se soit répandu avant le texte adopté par l'Assemblée Nationale. Le *Magyar Kurir* donne déjà la traduction des *Droits de l'Homme* dans son numéro du 22 août. Le rédacteur y a

<sup>1</sup> Publié par Vilmos Fraknói, *Martinovics élete* (La vie de M.), annexe

même ajouté l'*Acte Constitutionnel* qui pourtant ne fut rédigé définitivement qu'en 1791. Parmi les écrits du poète Bacsányi, de Szentmarjay et de Szlávy nous trouvons la copie des *Droits de l'Homme*; l'abbé Martinovics rédigea, pour la Diète de 1793, une *Déclaration des Droits de l'Homme* à l'usage des Hongrois sur le modèle français et en insistant sur le *Contrat Social*.<sup>1</sup> D'autre part, le comitat de Gömör fait allusion à la *Déclaration des Droits de l'Homme* lorsque, en protestant contre l'application de la censure (1793), il déclare que la liberté de la pensée est le droit naturel le plus sacré et le plus inaliénable de l'homme. „Nous ne considérons pas ce droit comme un droit royal et nous ne pouvons le considérer comme tel, car c'est une vérité acquise que la souveraineté qui prend ses origines dans l'association des peuples, ne peut posséder que les droits dont elle a été munie en vertu des contrats. Dès lors, les souverains n'ayant pas de droit originel, il s'ensuit que les droits qui leur sont attribués, ne peuvent être puisés que dans les lois civiles et ne peuvent être expliqués et définis qu'aux termes de ces lois. Or, comme il n'y a aucune définition de ce droit dans les lois de l'Etat hongrois, il est certain que la nation se l'est réservé; d'ailleurs la liberté et la libre communication de la pensée appartenant aux droits naturels des hommes, ils n'ont jamais renoncé à ce droit et dès lors ils n'ont pu le transmettre au souverain sans violer les droits sacrés de l'homme et sans autres conséquences dangereuses. C'est un droit supérieur à tout droit civil imaginable.“

Cette dernière phrase annonce le triomphe complet du droit naturel sur le droit historique. Le comitat de Gömör en appelle aux droits de l'homme en insistant sur la liberté de penser. Cette adresse est d'ailleurs l'œuvre du même André Cházár qui dans un libelle, édité sous ses initiales, a déduit le crime de lèse-majesté du *Contrat Social* et de la théorie de la souveraineté du peuple.

<sup>1</sup> Fraknói en a donné un extrait, voir *ouvr. cit.* p. 94.

## LE CONTRAT SOCIAL EN HONGRIE

La résolution de Gömör eut un grand retentissement dans le pays: Abaffy, l'amphitryon des jacobins hongrois, la rappelle dans son poème latin écrit contre le clergé et appliqué à la musique de la *Marseillaise*:<sup>1</sup>

Si quis pacta ex Rousseau  
tradat bono patriae  
pingunt hunc pro nebulone  
Regis et Ecclesiae  
Si quis Paini vel Voltairi  
mentem, vel *Jus hominis*  
Scribat, ut nunc Gömör, erit  
reus status criminis.

Le même Abaffy a songé à populariser aussi les idées du *Contrat Social* et des droits de l'homme parmi le public non lettré. Il a recouru à une bonne vieille méthode, employée surtout par la Réforme: au dialogue qui a l'avantage de présenter les idées sous une forme dramatique.

J'ai découvert parmi les écrits d'Abaffy, saisis par la police, ce tract qui est, je crois, un assez curieux témoignage de l'esprit de l'époque pour que je le présente ici dans une traduction fidèle:

*Notes prises pendant sa captivité par un soldat hongrois fait prisonnier dans la grande bataille sanglante du 6 novembre 1792.*<sup>2</sup>

Il serait utile de décrire cette bataille inouïe où j'ai été fait prisonnier, mais vu les circonstances et la fortune qui m'a favorisé, je trouve mieux de l'omettre ici. Si la Majesté Divine veut conserver ma vie et me laisser rentrer un jour dans mon pays, je parlerai plus abondamment de cette bataille et de bien d'autres choses encore. Le 6 novembre de cette année 1792 je tombai en captivité française et le 29 du même mois je fus transféré à Paris, capitale de la France. Comme j'avais pris les Français pour une nation païenne et cruelle, quoique pendant mon trajet à Paris ils eussent été bienveillants envers moi, ainsi qu'envers mes camarades pri-

<sup>1</sup> Dossier du procès Abaffy. Vetr. Acten Secr.

<sup>2</sup> Victoire de Jemmapes

sonniers, j'avais continuellement peur et je les suivais en tremblant, car je croyais qu'ils étaient tels que nos officiers nous les avaient dépeints. Mais comme je m'étais trompé! puisque moi, prisonnier, on ne me traite pas comme un ennemi mais comme un homme. J'ai reçu logement chez un honnête bourgeois d'un âge avancé, François Lontrié, j'habite chez lui dans une chambre, j'ai aussi un bon lit, je n'en avais pas de meilleur dans ma patrie. Je reçois sept sous par jour que je donne à mon patron et pour cette somme il me donne à manger et à boire; les habits que j'ai reçus de l'empereur sont encore bons, je n'ai pas besoin d'autres; quant à mes armes, j'ai dû les livrer à l'officier chez qui je dois me présenter deux fois par jour et il m'a fait coudre en échange des rubans bleus, rouges et blancs sur mes habits afin que je pusse me promener librement dans la ville. Mon patron et sa famille m'ont pris en affection et comme je sais lire et écrire et que je comprends quelque peu le latin, j'ai appris bien vite le français ainsi que plusieurs de mes camarades et de cette manière j'ai fait la connaissance d'un grand nombre de Français. Un jour, me promenant sur la place Louis XIV, je fus abordé par un Français. S'étant entretenu avec moi pendant un certain temps, il me pria de le suivre dans sa maison où nous pourrions causer plus à notre aise et plus librement. Je le suivis en effet; chez lui il se montra fort aimable envers moi et me demanda si la France me plaisait.

*Moi.* — Oui, Monsieur, elle me plaît beaucoup, car c'est un très beau pays.

*Le Français.* — Et sa Constitution?

*Moi.* — Monsieur, je ne saurais vous dire mon avis à ce sujet, il se peut qu'elle vous plaise et à moi non, ou au contraire qu'elle me plaise et à vous non.

*Le Français.* — Monsieur, ne croyez pas que je sois un homme dépravé qui ne vous parle pas loyalement. Parlez-moi franchement, je n'aime que les cœurs sincères.

*Moi.* — Je vous remercie de votre confiance, je vous parlerai donc comme on parle à un homme franc et loyal. Nous autres Hongrois aussi n'aimons que les hommes qui ont le cœur sur la main. Cependant pour vous dire la vérité, je ne comprends pas votre Constitution; je vous prie, Monsieur, de me l'expliquer.

## LE CONTRAT SOCIAL EN HONGRIE

*Le Français.* — C'est la chose que je fais le plus volontiers du monde. Moi, je ne veux pas louer notre Constitution, mais quand je vous l'aurai expliquée une fois, vous jugerez si elle est bonne ou non. L'essentiel de notre Constitution est donc ceci: *la liberté, l'égalité, la propriété et la sécurité de l'usage de la propriété.*

*Moi.* — Monsieur, je vous en prie, expliquez-moi la *liberté.*

*Le Français.* — La liberté n'est autre chose chez nous, que ceci: lorsque les hommes formèrent entre eux des sociétés, ils étaient tous libres, c'est-à-dire: ils n'étaient pas esclaves, serfs, les uns ne pouvaient léser les autres dans leurs biens et dans leur nourriture. Si l'on ne se plaisait point dans une société, on pouvait passer dans une autre, on pouvait gagner et améliorer sa vie de toutes les façons. Nous n'entendons donc par *liberté* autre chose que la condition de pouvoir vivre librement et gagner librement notre nourriture.

*Moi.* — Parlez-m'en plus abondamment, si possible.

*Le Français.* — Volontiers. Voyez-vous, lorsque le monde a commencé, il est certain que les hommes n'étaient pas si nombreux que maintenant, il n'y avait alors aucune différence entre les hommes et comme il n'y avait pas de nations, il n'y avait pas de pays non plus, ainsi comme la surface de la terre n'était à personne, quelques hommes se sont établis par ici, d'autres par là, ceux-ci engendrèrent des enfants, les enfants des petits-enfants et ainsi un nombre d'hommes de plus en plus grand. Les hommes n'ayant pu satisfaire leurs besoins, ils formèrent des sociétés; libre à tout le monde d'y rester ou d'en chercher une autre. Six, sept ou encore plus de personnes s'étant donné rendez-vous, ils se dirent les uns aux autres: En voulant former cette société pour alléger notre sort nous nous obligeons à nous venir en aide les uns aux autres; nous autres hommes, aurons soin du travail champêtre, nous autres femmes, de la vie domestique, l'un ne devra pas s'approprier ce qui est à l'autre, l'un ne sera pas le serviteur de l'autre, mais si quelqu'un éprouve quelque nécessité, nous y suppléerons tous ensemble; celui qui gagne quelque chose par son travail manuel, le possédera librement et l'utilisera comme il lui plaira.

## LE CONTRAT SOCIAL EN HONGRIE

*Moi.* — Je ne veux maintenant rien vous opposer, mais que veut dire ce mot: *égalité*?

*Le Français.* — Mon ami, ce mot a reçu bien souvent une fausse interprétation et nos ennemis blâment et détruisent notre constitution à cause du sens erroné qu'ils attribuent à ce mot; pour eux, l'égalité est ceci: j'ai deux bœufs et vous n'en avez aucun, vous pouvez emmener tranquillement l'un de mes bœufs. Or il n'en est rien, car, vous voyez, Darnier a plus de biens que Rendieu et Lajain en a plus encore que Darnier et cet homme qui passe là dans la rue n'a rien du tout et quand même personne ne prend ce qui est à l'autre; pour nous donc l'égalité c'est *l'égalité devant la loi*: c'est-à-dire que la loi punit le riche tout comme le pauvre, justice est rendue au riche comme au pauvre; le riche ainsi que le pauvre, s'il en a l'aptitude, peut occuper les postes les plus élevés. D'autre part, ici chez nous, il n'y a aucune servitude: moi qui possède plusieurs villages, je m'accorde avec mes gens sur le prix qu'ils payeront pour le fermage.

On voit que le jacobin hongrois, voulant expliquer à l'homme du peuple la constitution française, commence son discours par l'exposé du *Contrat Social*. Il sent que tout le système anti-historique de la Révolution repose sur le droit naturel de l'âge utopique imaginé par Rousseau et par l'antiquité.

Le pamphlet d'Abaffy est resté inachevé tout comme la traduction latine du *Contrat Social* et la traduction hongroise de Szentmarjay, jeune martyr des idées françaises, et celle de Kazinczy, apôtre des lettres hongroises. Les autorités, effrayées du progrès des idées libérales, s'empressèrent de faire un exemple et de couper les jeunes et sauvages rejetons de l'arbre du mouvement démocratique. Mais la souche était restée là, attachée au sol par des racines profondes et la renaissance de la nation hongroise est sortie directement des idées de la philosophie française du XVIII<sup>e</sup> siècle. Celui qui se mettra à la tête du grand mouvement, le comte Széchenyi, sera plus prudent que les premiers combattants, il cherchera à appliquer l'idée de progrès aux besoins réels de la nation.

## XVI

### NOVUM SANS-SOUCI

Il suffit de parcourir du regard les rayons de la bibliothèque du musée d'Arad<sup>1</sup> pour s'apercevoir que ses origines remontent au XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque du plus grand rayonnement des idées françaises en Europe. En effet, plusieurs milliers de livres français avec leur reliure caractéristique, chagrin ou demi-chagrin, rehaussée d'une dorure tantôt riche, tantôt modeste, témoignent éloquemment de la popularité du livre français en Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle. On peut estimer à 5.000 volumes, soit 3.800 ouvrages environ, le nombre des livres français d'Arad. Le XVI<sup>e</sup> siècle n'est représenté que par quatre ouvrages, le siècle suivant par une centaine: le XVIII<sup>e</sup> siècle et les premières années du XIX<sup>e</sup> ont fourni près de 3.600 ouvrages; enfin le XIX<sup>e</sup> siècle compte à peine une centaine de représentants dans cette curieuse bibliothèque.

L'œil du connaisseur n'a pas beaucoup de peine à reconnaître dans cette collection le type d'une bibliothèque seigneuriale du XVIII<sup>e</sup> siècle que des achats faits au hasard ont augmentée depuis de quelques volumes plus récents.

Avant de retracer l'histoire de cette bibliothèque, il me paraît utile d'en donner d'abord une vue d'ensemble.

<sup>1</sup> Grande ville hongroise qui appartient aujourd'hui à la Roumanie.

## I

Les quatre ouvrages qui représentent le XVI<sup>e</sup> siècle sont de nature assez disparate. Une traduction des *Métamorphoses* d'Ovide : *Le grant Olympe des Histoires poétiques* (Paris, 1543), un précieux recueil de pamphlets huguenots des années 1568 à 1570 contenant aussi les poésies de Fregeville, la première édition des *Discours* de La Noue (1587), et la traduction d'un ouvrage théologique (Paul Eber, *L'estat de la Religion et Republique du peuple Judaïque* 1581), voilà tout ce qu'on trouve de l'admirable production du XVI<sup>e</sup> siècle.

La littérature du grand siècle est représentée par des écrivains de second ordre; les œuvres des grands classiques ne figurent que dans des éditions du XVIII<sup>e</sup> siècle, uniquement accessibles à l'acquéreur de cette époque. Le *Prince* et l'*Aristippe* de Balzac y côtoient la *Macarise* de l'abbé d'Aubignac, la *Carmente* de M<sup>lle</sup> Desjardins. Parmi les œuvres des penseurs, on trouve la deuxième édition (1604) du *Traité de la Sagesse* de Charron, trois ouvrages du chevalier de Méré, et enfin plusieurs volumes des libertins : Gassendi, La Mothe le Vayer, Naudé, Guy Patin, Saint-Evremond. Les traductions de Hobbes, de Locke et de Puffendorf complètent ce groupe de précurseurs du „siècle des lumières“. Varillas, Vertot, Amelot de la Houssaye et les petits volumes anonymes portant sur le titre la „sphère de Cologne“, constituent le bagage historique de ce siècle.

Enfin les livres du XVIII<sup>e</sup> siècle se signalent moins par la rareté des éditions que par le tableau complet qu'ils présentent de la littérature du siècle. En effet c'est la partie la plus précieuse de la bibliothèque d'Arad. Voici d'abord les traductions des auteurs classiques: Homère, Anacréon, Eusthate, Héliodore, Lucien, Démosthène, Xénophon, Épicète, Marc-Aurèle, Platon, Horace, Juvénal, Lucain, Virgile, Cicéron et Tacite; les traductions d'auteurs allemands: Lessing, Gellert, Haller, Wieland, Chr. Wolf, Meissner, Moser, Campe, Meixers, Eberhard, Lichtwehr, Erdman,

Schuman, Hirzel, Hertzberg, etc. Mais la majorité des traductions appartient à la littérature anglaise: près de 250 ouvrages traduits de l'anglais s'alignent sur les rayons de la bibliothèque d'Arad.

D'autre part, toute la curiosité encyclopédique de ce siècle inquiet se reflète dans la composition de cette bibliothèque. Voici d'abord les bibliographies de Chaudon et de De la Porte, les grammaires, les dictionnaires et les ouvrages pédagogiques, la critique d'art avec les œuvres des PP. André et Brumoy, de Rollin, de Batteux, de Falconet, de La Harpe; les périodiques: les *Observations sur la littérature moderne* de De la Porte, *Le Pour et le Contre* de l'abbé Prévost, les *Cinq Années Littéraires* de Clément, la *Bibliothèque raisonnée*, quelques années du *Journal Littéraire*, des *Annales politiques et littéraires*, des *Spectateurs*, et les divers *Courriers du Bas-Rhin*, de *l'Europe*, etc., portant à travers l'Europe des nouvelles de la France qui tenait en haleine tout le continent.

Voici ensuite les poètes gentils, froids et galants: Gentil Bernard, Bernis, Colardeau, Dorat, Louis Racine, Delille, Boucher, Saint-Lambert, Piron, Cubières de Palmezeaux, Boufflers, Gresset et d'autres.

On trouve aussi une belle collection dramatique du XVIII<sup>e</sup> siècle: les deux Corneille, Quinault, Voltaire, Crébillon, Du Belloy, Destouches, Marivaux, Boissy, Carmonette, Fagan, M<sup>me</sup> de Genlis, Guyot de Merville, Legrand, Palissot, Piron, Rochon de Chabarnes, Nivelle de la Chaussée, Diderot, Mercier, Saint-Foix, Beaumarchais, Favart, Vadé, tels sont les auteurs dont les œuvres plus ou moins complètes reposent dans la bibliothèque du Musée d'Arad.

Le genre le mieux représenté est sans doute celui des contes et romans orientaux et politiques, sentimentaux ou pervers; on m'excusera d'omettre ici une énumération longue et fastidieuse des titres et des écrivains.

La bibliothèque n'est pas moins riche en ouvrages philosophiques. Les œuvres complètes de Voltaire et de Rous-

seau, dont un grand nombre d'éditions *princeps*, celles d'autres penseurs, petits et grands, philosophes et économistes forment une très belle collection, le véritable noyau de la bibliothèque.

Il faut mentionner encore les „voyages“ imaginaires et réels, une abondante littérature de correspondances et de mémoires, des travaux historiques et enfin un bon nombre de pamphlets révolutionnaires.

La présence d'une pareille collection de livres dans une ville de province hongroise a de quoi nous surprendre. Comment tous ces livres français sont-ils venus à Arad?

## II

Il est facile de se rappeler qu'ils ont été conservés pendant de longues années au Musée de la Guerre de 1848 dans des caisses où ils étaient en proie à la vermine et à l'humidité; la ville d'Arad les y avait déposés en attendant qu'ils fussent installés ailleurs, d'une manière convenable. Ces livres provenaient de la bibliothèque du baron Pierre Atzél, préfet du comitat d'Arad, qui les avait achetés de François Vörös, maire d'Arad et grand amateur de livres anciens. Là s'arrête la mémoire des autorités publiques. Or on retrouve le fil de l'histoire en consultant un catalogue manuscrit conservé parmi les in-folios de la bibliothèque. Ce catalogue qui porte le titre: *Catalogue des livres française et italiens (sic!)* est un inventaire des ouvrages français et italiens classés par matières. Chaque section est signée du nom de Julie Csaky, et l'inventaire se termine par cette clause: „Au total 5.160 volumes; quant à ceux qui sont rayés, je m'engage à les livrer à Monsieur l'acquéreur si on les retrouve. Julie Csáky, née Erdödy.“<sup>1</sup>

<sup>1</sup> „Sämtliche Bücher bestehen in Bände 5160 sage fünftausend-einhundertsechzig Bände die ausgestrichenen wenn selbe vorgefunden würden verbinde Mich selbe Herrn Käufer auszuliefern. Juliana Csáky geborne Erdödy“.

La bibliothèque avait donc appartenu à une comtesse Csáky, née Erdődy. Qui est cette Julie Csáky qui semble avoir collectionné les livres du Musée d'Arad? Le généalogiste Iván Nagy note à peine son nom sur le grand arbre de la famille Csáky: Julie Erdődy, fille du comte Erdődy, était l'épouse du comte Étienne Csáky, fils de François et petit-fils de Thomas Csáky, colonel impérial. On aurait peu de détails sur l'existence de cette branche si nous n'avions trouvé dans les archives de la famille conservées au Musée National de Budapest quelques indications intéressantes sur les origines de sa bibliothèque.

\*

Les Csáky avaient leurs biens seigneuriaux dans le comitat de Szepes<sup>1</sup> dont ils étaient les préfets par droit héréditaire. Le comte Étienne, fils cadet de François, naquit le 7 octobre 1741 et hérita d'un fort beau domaine après la mort de son père. Nous trouvons le jeune comte à l'âge de 18 à 21 ans (1759-1761) au *Theresianum*, école fondée par la reine-impératrice Marie-Thérèse pour l'éducation des fils des familles nobles autrichiennes, polonaises et hongroises. Là, sous la direction des RR. PP. jésuites, il apprenait le français, car les bons Pères donnaient à cette époque tous leurs soins à l'enseignement du français, et le *Theresianum* devint ainsi un foyer de la culture française. En 1760 et en 1761 le comte Csáky recevait les leçons des RR. PP. Melchior Abrasart, Ignace Tevelle, Joseph Blondel et Joseph Lepers qui étaient, alors, les professeurs de français du *Theresianum*.<sup>2</sup>

Cependant ce culte de la langue et de la littérature françaises était général à Vienne. La Cour et le monde comme il faut lisaient, écrivaient, parlaient le français et pen-

<sup>1</sup> Appartient aujourd'hui à la Slovaquie.

<sup>2</sup> Cf. Max Freiherr. v. Gemell-Flischbach, *Album des Kais. Kön. Theresianums*, Vienne, 1880.

saient en cette langue.<sup>1</sup> Au Burgtheater une troupe française, embauchée par Favart, faisait les délices de la Cour et même sur les scènes allemandes Hanswurst avait de la peine à lutter contre la concurrence des pièces composées à la mode française.<sup>2</sup> La littérature hongroise moderne débutait bientôt par une tragédie faite sur le modèle et par une comédie imitée de Destouches. La bibliothèque d'Arad a conservé plusieurs livrets de théâtre: l'éditeur viennois Ghelen réimprima tout le répertoire français des théâtres de Vienne et il y a des raisons de supposer que le comte Csáky assista lui-même à la représentation des *Vacances* de Dancourt (1752), de *l'Impertinent* de Desmahis (1753), du *Diable à quatre* de Sedaine (1759), du *Complaisant* de Pont-de-Vesle (1760), de *l'Échange* de Voltaire (1761), du *Tambour nocturne* de Destouches (1761), dont les livrets édités par Ghelen sont gardés au musée d'Arad. Cette série de pièces montre d'ailleurs que la tragédie n'était guère populaire à Vienne; on y jouait surtout la comédie et le ballet.

Étienne Csáky étudiait avec application et son intendant lui envoya plusieurs fois à Vienne de l'argent, des fûts de vin et même des livres — probablement latins.<sup>3</sup> Enfin en 1761 il quitta Vienne et dès 1763 il s'établit définitivement à Homonna où se trouvait sa résidence familiale.

Or on doit supposer qu'à cette époque le jeune comte avait déjà été touché par les flèches de Cupidon. Son intendant, lui envoyant des explications au sujet d'un procès de délimitation, termine sa missive par la bonne vieille formule: „je reste jusqu'à la mort, avec un respect inébranlable, l'humble et loyal serviteur de Votre Excellence,

<sup>1</sup> Cf. pour les détails Z. Baranyai, *A francia nyelv és műveltség Magyarországon. XVIII. század.* Budapest, 1920. (La langue et la culture françaises en Hongrie, XVIIIe siècle.)

<sup>2</sup> Cf. Oskar Teuber, *Die Theater Wiens, Das K. K. Hofburgtheater*, Vienne 1896 et G. Petz, *Bessenyei et Destouches* (Egyetemes Phil. Közöny 1884).

<sup>3</sup> Archives d'Illyésfalva. Fasc. 36, no 41; fasc. 47 *passim*.

Monsieur le Comte. Georges Doleviczeny.<sup>1</sup> Le comte, distrait, semble avoir parcouru ces lignes pleines de sentiments dévoués et respectueux sans y prêter beaucoup d'attention, car son regard ne s'arrêta qu'au mot „serviteur“. Ce terme hongrois lui suggéra un quatrain galant qu'il griffonna en français au bas de la page:

entre ceux qui se dissent vos serviteurs  
 il n'y a que moi qui se professe du cœur  
 s'il y a pour moi une vrai bonheur  
 c'est de sacrifier à vous ma belle mon cœur.

Il ne faut pas y regarder de trop près: les règles de la métrique et de la grammaire sont peu respectées par le jeune comte amoureux. Plus tard, déjà marié peut-être, il eut honte sans doute de sa fugue poétique, car il effaça de sa propre main son petit quatrain en insérant la lettre de l'intendant dans le dossier du procès.<sup>2</sup>

Est-il permis de supposer que le comte Csáky ne trouva ce quatrain que pour faire sa cour à la fille du comte Jean Erdödy et de la comtesse, née Thérèse Pálffy? C'était elle, la dame à qui il aurait volontiers sacrifié son cœur. Un an après la date de cette lettre (4 août 1763), le 24 octobre 1764 il épousa sa Julie. Il est assez probable que la comtesse Julie avait été élevée à Vienne elle aussi, sa famille était à peu près germanisée, et nous n'avons pas une seule ligne de sa main qui soit écrite en langue hongroise. C'est elle qui acheta la plus grande partie des livres d'Arad. Énergique et intelligente, elle veilla même sur les finances, d'ailleurs fort compromises, de son mari. Lorsqu'en 1800 le comte Csáky lui assure une pension, il la prie de patienter „puisqu'il sait fort bien, — dit-il, — ce qu'elle mériterait pour tant de souci et de chagrin.“<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Traduit de l'original hongrois.

<sup>2</sup> Fasc. 47, n. 11/36.

<sup>3</sup> Fasc. 1, n. 15.

La correspondance de François Kazinczy (1759—1831), l'organisateur de la vie littéraire hongroise, permet de compléter par quelques traits le portrait de cette dame intéressante. On y apprend qu'elle était irréligieuse et que dans son salon elle tourna les dogmes en sujets de moquerie. On se serait cru à Paris dans quelque salon de philosophes: „Il y a bien des années, — écrit Kazinczy en 1811, — la comtesse Étienne Csáky (celle d'Igló), alors qu'elle avait beaucoup de monde chez elle, parla *comme d'habitude* frivolement du saint mystère de l'Incarnation. Les officiers, qui l'entouraient en grand nombre, riaient. Un seul ne riait point. Son silence étonnait la comtesse et elle appréhendait que l'homme taciturne ne fût d'un autre avis et, dès lors, scandalisé. Capitaine, dit-elle, qu'en pensez-vous, que Dieu ait eu un fils? — Pour moi, comtesse, il peut avoir eu une fille aussi! répondit celui-ci, et il re-tomba dans son silence.“<sup>1</sup> Cette anecdote est fort instructive: elle nous montre en la comtesse Julie l'élève des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle et ce voltairianisme, ou plutôt cet holbachisme, qui faisait rire les officiers impériaux, nous fait comprendre pourquoi la littérature philosophique est si bien représentée dans la bibliothèque d'Arad. Certaines notes au crayon, marquant les passages des lettres de M<sup>me</sup> de Pompadour aux endroits où elle se permet des observations scabreuses sur les hommes d'Église, prouvent aussi que la comtesse goûtait fort ce genre de littérature.

Kazinczy prétend aussi savoir que la comtesse Julie avait une liaison avec le comte Michel Sztáray (1749—1798), préfet du comitat de Szabolcs, qui pour perpétuer le souvenir des moments heureux qu'il passa dans la société de la comtesse, rédigea en français une description du parc anglais, créé par le mari, et nommé *Sans-Souci*, tout comme le château de Frédéric de Prusse.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Wegen meiner, Gräfin, kann er auch eine Fräule Tochter gehabt haben! Corr. de Kazinczy, t. IX, p. 91.

<sup>2</sup> Corr. de Kazinczy, t. I, p. 124.

Novum  
In Scepusio  
**SANS - SOUCI**  
Sive Leens  
**ABSQVE CURIS**  
Versu Epico celebratus

Per  
Joannem Nepomocenum Demko Clericum Diœcesis  
Scepusiensis, SS. Theologiæ  
Studiosum.



LEUTSCHOWIÆ.

Liturgiæ Michaelis Podhorinszky. Anno 1777.

Page de titre d'une description en vers de Sans-Souci,  
jardin de la comtesse Csáky



## NOVUM SANS-SOUCI

Sans entrer dans les détails de la chronique scandaleuse du XVIII<sup>e</sup> siècle hongrois, il y a lieu de supposer une grande amitié entre la famille Csáky et le comte Sztáray, puisque celui-ci a décrit le parc anglais d'Étienne Csáky.

### III

Le comte Sztáray était français par sa mère la baronne Thérèse Dubois de la Tournelle.<sup>1</sup> Il était le plus bel homme du comitat et fort naturellement choyé et fêté par les dames; il figura parmi les seigneurs hongrois qui formaient la suite de Marie-Antoinette lorsqu'elle quitta Vienne pour ne plus la revoir jamais. Lors de la diète hongroise de 1790 il fit partie de l'opposition, il était connu pour ses sentiments révolutionnaires et complota avec le comte Jean Fekete et d'autres pour renverser la dynastie. Il s'habillait selon la dernière mode parisienne, parlait le français aussi bien que le hongrois. Kazinczy nous décrit un salon où il l'a vu faisant une cour obligatoire et désespérée à une dame sèche et trop mûre, alors qu'il était convoité par toutes les belles de la société. „Le soir, lui et le chanoine de Varad, le comte Paul de Forgach, maîtres réputés du clavecin, se faisaient applaudir . . .“

L'original français du petit ouvrage du comte Sztáray est perdu, on ignore même s'il fut imprimé. Par contre je n'ai pas trouvé moins de cinq traductions diverses de sa description: trois hongroises, dont une faite par le comte Csáky lui-même, une allemande et une latine.<sup>2</sup> Il y a aussi

<sup>1</sup> V. le Dictionnaire généalogique d'Ivan Nagy; Wurzbach l'appelle Desfaigny de la Tornelle.

<sup>2</sup> Voir leur liste dans ma brochure intitulée: *Az Aradi Közmuvelődési Palota francia könyvei*, Arad 1917. Dans l'exemplaire de la traduction latine de Szirmay: *Novum Sans Souci* (1776), conservé au Musée National de Budapest, on trouve le plan de Sans-Souci, dessiné à la main. C'est le plan que nous reproduisons ici.

une description du nouveau Sans-Souci indépendante de celle de Sztáray.<sup>1</sup>

Ces descriptions et les documents que j'ai trouvés dans les archives de la famille Csáky nous permettent de reconstruire ce château et ce parc qui faisaient l'admiration des contemporains.

L'idée de créer un parc anglais sur ses terres était déjà venue au comte pendant ses études à Vienne. Il s'en préoccupe dans une de ses lettres datée de 1761,<sup>2</sup> Cependant, les premiers travaux ne sont commencés qu'en 1773: ils sont achevés vers 1775. La description élogieuse de Sztáray est datée de 1776.

La mode des parcs anglais en Hongrie est venue de France en passant par Vienne. Elle n'est qu'une des nombreuses manifestations de l'anglomanie française au XVIII<sup>e</sup> siècle; elle arrive à Illyésfalva en même temps que les traductions des romans anglais sentimentaux et moraux, dont on trouve un si grand choix dans le musée d'Arad. „En ce moment l'esprit malin pousse les uns et les autres à construire des jardins anglais quelle que soit leur compétence en cette matière“, écrit Kazinczy.<sup>3</sup> Emmanuel Csáky arrière-cousin d'Étienne Csáky, fit aussi construire un immense parc dont Kazinczy nous a tracé une belle description, et le „père“ de la littérature hongroise moderne s'occupe lui-même de donner des conseils sur l'art de „dessiner des jardins anglais“. Sans doute, le comte Csáky feuilletait avec beaucoup de passion *L'art de former des jardins modernes ou l'art des jardins anglais, traduit de l'anglais*, conservé à la Bibliothèque d'Arad, où il pouvait admirer un plan de Stowe avec tous les temples consacrés à la Concorde, à la Victoire, à Vénus, à l'Amitié...

<sup>1</sup> *Novum in Scepusio Sans-Souci sive locus absque curis*... p. Joannem Nepom. Demko... Leutschoviae 1777.

<sup>2</sup> Fasc. 47. n. 2; pièce 16.

<sup>3</sup> Corr., t. IV, p. 315.

Sans-Souci, où le comte Étienne Csáky, sa femme et le comte Sztáray ont passé ensemble tant de jours heureux, fut construit à Illyésfalva près de Lőcse pour servir d'asile „aux arts, à la solitude, à la paix et à la liberté“. Ce parc est l'expression juste des sentiments de l'homme du XVIII<sup>e</sup> siècle envers la nature. On y trouve d'abord la manifestation du goût pour la solitude de la vie à la campagne si caractéristique de l'homme du siècle. L'agriculture était à la mode, surtout depuis la publication de *l'Ami des hommes* de Mirabeau (1757), elle eut bientôt fait la conquête de la haute noblesse.<sup>1</sup> Désormais chacun dut avoir sa ferme-modèle et le comte Csáky, qui avait étudié aussi l'agriculture au *Theresianum*, et qui avait même écrit un traité économique resté inédit,<sup>2</sup> fit cultiver à Sans-Souci „toutes sortes de plantes riches en produits alimentaires, des champs beaux et gras, des gazons rafraîchis et égayés par des eaux cristallines, et ensemen- cer des lacs d'une multitude de poissons, tandis que des jardins ornés d'arbres fruitiers, surgissaient dans les val- lées entre des montagnes pittoresques“. La vie idyllique de la campagne serait restée incomplète si le seigneur n'avait organisé dans son jardin des fêtes populaires, aux- quelles il assistait lui-même avec toute sa famille.<sup>3</sup> Aussi le comte Csáky fit-il construire un pavillon à cet effet (*diversorium*). On voulait vivre comme à l'âge d'or: „A gauche, — écrit l'auteur de la traduction allemande de l'ouvrage de Sztáray, — se trouve une vaste salle de danse où les serfs contents de leur sort (*der zufriedene Unter- than*) célèbrent des fêtes campagnardes auxquelles des spectateurs accourent de toutes parts. Ces réjouissances rappellent au paysan le souvenir des temps passés et l'in- vitent, après les distractions que la bonté et les prévenan-

<sup>1</sup> Cf. D. Mornet, *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à B. de Saint-Pierre*, 1907. La bibliothèque d'Arad possède plusieurs exemplaires de *l'Ami des hommes*.

<sup>2</sup> Fasc. 10, n. 27. En 1772 il le distribua à ses intendants.

<sup>3</sup> Cf. D. Mornet, *op. cit.*, p. 78-80.

ces de son maître lui assurent, à reprendre son travail obligatoire“.

Une des vallées de Sans-Souci porte le nom de Daphné, le comte voulait sans doute y vivre les idylles de Théocrite et de Virgile, ou plutôt celles de Berquin, de Delille et de Gessner.

Les ondes de la petite rivière coulent non loin de l'*Ermitage*. Il n'y a pas de jardin anglais sans „ermitage“. C'est la demeure de la solitude, le refuge des âmes sensibles. Ici la comtesse Julie lut la *Nouvelle Héloïse*; en effet le comte n'avait-il pas pensé à l'Elysée de Julie lorsqu'il fit bâtir l'Ermitage? Il faut suivre le zigzag des sentiers pour y arriver et, d'après la description allemande, on entendait de loin comme en approchant de l'Elysée de Julie, les trilles et le gazouillis enchanteur des oiseaux élevés dans une grande cage. La petite demeure était meublée avec une simplicité digne de Robinson, mais les méchants Indiens, — les serfs slovaques du comte, — durent piller à plusieurs reprises le sanctuaire des âmes solitaires et sensibles, car les inventaires énumèrent certains écrits, chaînes, assiettes, corbeilles, verres, chaises et tableaux parmi les objets volés.

Sans-Souci, c'est le rêve de l'âge d'or et la demeure de la solitude mélancolique. Par contre, la forêt de sapins qui l'entoure „effraie tant les spectateurs par sa triste couleur que cet aspect, intimidant leurs âmes, leur fait croire que c'est évidemment l'endroit où jadis les Dieux, buvant abondamment la boisson des immortels, recevaient les sacrifices sanglants des Druides“. C'est là le troisième rêve: l'horreur romantique, qui commence à faire frémir les cœurs sensibles, vers cette époque. Enfin, le style français pseudo-classique est représenté par un *Temple du Parnasse*, où s'alignaient les bustes des grands poètes. De temps à autre, la petite comtesse poussait sa promenade jusqu'au Temple du Parnasse et ceignait de violettes et

## NOVUM SANS-SOUCI

de lys ces têtes glorieuses.<sup>1</sup> Ainsi Sans-Souci, créé par le comte Csáky, exprime les frissons et les rêves poétiques de son époque.

### IV

Voilà le milieu où vivaient jadis les livres d'Arad, voilà les hommes qui les ont recueillis. Toutefois la bibliothèque „domaniale“ n'était pas à Sans-Souci, qui était la villégiature d'été des Csáky, mais à Homonna, là où la comtesse tenait ses libres propos sur les dogmes chrétiens. Toutes les fois qu'il est question de livres dans les lettres du comte ou de la comtesse, on voit qu'ils les font venir de Homonna ou se les y font envoyer.

Toutefois les livres n'arrivaient pas sans difficulté par la poste, puisqu'un grand nombre d'ouvrages, et surtout les ouvrages français, étaient interdits.<sup>2</sup> Comment se fait-il donc que, malgré les nombreux *Catalogus librorum prohibitorium*, la bibliothèque de Homonna fourmille de livres impies et révolutionnaires? La réponse nous est donnée par la correspondance du comte. Son avocat Krajzell lui écrit en 1773: „Libri Viennae procurandi per Kesmarkienses mercatores procurabuntur.“<sup>3</sup> Des marchands de Késmárk, faisant le trafic entre la Haute-Hongrie et Vienne, se procuraient à Vienne les livres dont la vente était interdite en Hongrie. C'est Vienne qui inondait la Hongrie de livres français imprimés à Paris, à Amsterdam, à Cologne, à Francfort et à Berlin; et les éditeurs viennois Graeffler, Gay, Kurzböck, Schrämbl et surtout Ghelen et les deux Trattner imprimaient et reproduisaient eux-mêmes beaucoup de livres français. Le commerce de la Hongrie avec Vienne était des plus actifs: Csáky envoyait du blé et des fûts de vin à la ville impériale et les char-

<sup>1</sup> Cf. Demko, *Novum in Scopusio Sans-Souci*, 1777.

<sup>2</sup> Fasc. 47, n. 4.

<sup>3</sup> Fasc. 47, n. 8.

NOVUM SANS-SOUCI

retiers ne rentraient sans doute pas les sacs vides. Le transport se faisait assez vite. Le relieur du comte lui offre en 1777 les *Voyages de Joseph II*. Or si ce livre est identique à *Monsieur le Comte de Falkenstein ou les Voyages de l'Empereur Joseph II en Italie, en Bohême et en France* (Paris, 1777), il faut reconnaître que les nouveautés arrivaient assez rapidement de Paris à Homonna.

La reliure dite française des livres d'Arad provient de l'atelier des maîtres Franz Kollar et Höfer à Lócse. Une facture de ces relieurs qui énumère — non sans faute — les titres d'une vingtaine d'ouvrages conservés à Arad, dissipe toute incertitude au sujet des origines des livres d'Arad. Nous la reproduisons ici, car elle est intéressante à maints points de vue:

COPIA

Verzeichniss derer Jenigen Bücher, welche vor Ihro Gräfflichen Gnaden Herrn Herrn Stepfan Graffen von Csáky sind eingebunden.

2 Titular Kalender, Empfingen VII Perceptor . . . . .	2	„
1 Beschreibung der Sauren Wasser in Blau Papir . . . . .	„	20
1 Schau Platz der Künster XIII Theil in Quarto . . . . .	1	„
16 Tome, Histoire d'Angleterre in Detto . . . . .	16	„

In Gross 8<sup>vo</sup>

6 Tome, Histoire des Differens Peuples . . . . .	3	36
5 Tome, Collection complete des OEuvres Philos . . . . .	„	„

In Ordinarii 8<sup>vo</sup>

1 Le Table de la Vie livre VI. . . . .	„	30
1 Histoire du cœur, par Mad de Mellis . . . . .	„	30
1 Les Voyages de Zulma . . . . .	„	30
2 Tome, Romans moraux . . . . .	1	„
2 Tome, Histoire de Miss Beville . . . . .	1	„
2 Tome, Le Homme juste a la Cour . . . . .	1	„
2 Tome, La Campagne, Roman . . . . .	1	„
2 Tome, La Republique de Platon . . . . .	1	„

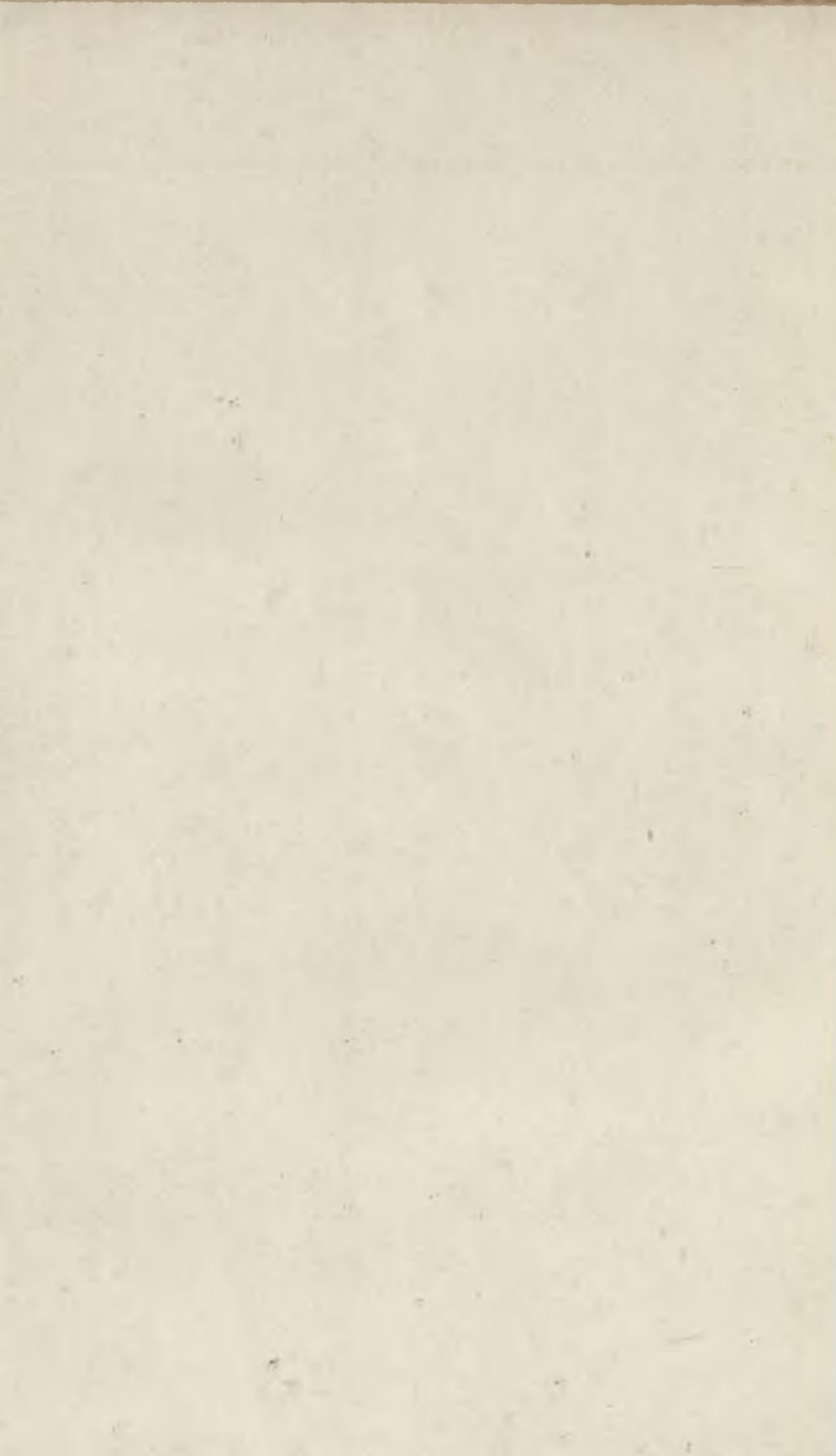


Sylva Pineae.  
 Domicellium.  
 Cubicula Hospitum.  
 Capella.  
 Magnum Palatium Officialium. Servitorum Cubicula.  
 Domus Hollandica.  
 Locus Exercitorum equestrium.

H Diversorium.  
 I Via Sinuosa ducentes ad Ludos.  
 K Ludus Vertibuli.  
 L Ludus Agitatorius.  
 M Meta Jaculatoria.  
 N Ludus Fortunae.  
 O Ludus Columbae.

P Elevatio Terrae Triangularis in Centro Ludorum  
 Q Eremitorium  
 R Vallis Daphnea.  
 S Balnea.  
 T Apiarium.  
 U Parnassus.  
 V Locus Ludi Plac.

Plan de Novum Sans-Souci



NOVUM SANS-SOUCI

2 Tome, Histoire de Amintor . . . . .	1	„
4 Tome, L'illustre Bassa . . . . .	1	„

In duodecimo

3 Tome, Les OEuvres de Crebillon . . . . .	1	12
3 Tome, Le Pied de Tranchette [sic!] . . . . .	1	12

---

Summa . . . . . 36 48

Leutschau d. 12. April 1777

*Franz Kollar und Höfer,*  
Bürgerliche Buchbinder.

Le comte et la comtesse étaient des lecteurs passionnés; ils faisaient venir à peu près tout ce qui paraissait de nouveau en France. C'est sans doute la comtesse qui aimait lire les romans et les contes: la majorité des livres mentionnés sur la facture de Lőcse sont des romans.

Vers 1790 l'intendant du comte met une certaine lenteur à solder les factures du relieur. Cependant Jean-David Kollar réclame dans plusieurs missives ce qui lui est dû. Il supplie, il menace suivant l'habitude des créanciers: „Ne vous en prenez pas à moi, écrit-il à l'intendant, si Madame la Comtesse doit attendre“. Une autre fois il refuse de livrer une commande avant que la précédente n'ait été payée. Enfin il s'écrie: „Je crois que j'ai eu assez d'indulgence, vous savez que je rends aussi des services à Monsieur votre fils.“<sup>1</sup>

La faute n'en était pas à l'intendant. L'embarras financier de la famille s'aggravait et la faillite était proche. A Sans-Souci on vendait certains objets aux enchères (1803)<sup>2</sup> et le comte s'empressait d'assurer une rente viagère à son épouse. Le comte mourut le 30 mai 1810, mais l'achat des livres avait cessé dès 1807 et le catalogue-inventaire dut être dressé vers ce temps-là, car on n'y trouve point de

<sup>1</sup> Fasc. 48, no 69, 10 août, 12 octobre 1790; 31 janvier 1793.

<sup>2</sup> Fasc. 2.

livres postérieurs à cette date. La vente de la bibliothèque dut avoir lieu à cette époque.

Ces cinq mille volumes, qui formaient une littérature bien vivante pour le comte et la comtesse Csáky, devinrent lettre morte entre les mains de l'acquéreur qui cessa d'accroître cette belle bibliothèque. De 1808 à 1824 le Musée d'Arad ne s'enrichit que de dix ouvrages français, appartenant pour la plupart à la littérature politique. D'ailleurs vers 1820 l'achat des livres français aurait cessé dans la famille Csáky, ainsi qu'il avait cessé dans presque toutes les familles aristocratiques; la naissance d'une puissante littérature allemande avait tué le livre français à Vienne, et depuis l'essor des littératures nationales Paris n'était plus le centre intellectuel vers lequel tous les yeux étaient dirigés. Le prestige de la presse française ne recommence que vers 1830.

## V

Et l'idylle de Sans-Souci? Hélas, la bucolique prit fin comme un roman. C'est à un illustre descendant de la famille, le regretté comte Étienne Csáky, ancien ministre des affaires étrangères, que je dois le récit du dénouement qui ne déparerait pas un roman de Jókai.

Dans les dernières années du comte Étienne Csáky, les rapports entre les époux s'étaient tellement relâchés qu'ils vivaient chacun de son côté. Étienne Csáky s'installa à Homonna et au vieux château d'Illéfalva qui devint vers 1860 la proie d'un incendie et ne se releva jamais plus de ses cendres. Les moellons même en furent enlevés peu à peu. La comtesse Julie passa son temps à Vienne ou au pavillon de Sans-Souci. Là elle réunissait de temps à autre son cercle d'amis intimes et continua de mener une vie conforme au goût de son époque, tandis que le mari s'adonnait de plus à en plus à l'équitation et à la boisson.

Or il arriva qu'une nuit d'été, comme le comte faisait ripaille en compagnie de ses garçons d'écurie, d'écuyers et

## NOVUM SANS-SOUCI

d'écuyères accourus de tous les coins du monde, la boisson vint à manquer. Sur le champ il expédia un homme à Sans-Souci où la comtesse donnait précisément cette nuit-là une soirée somptueuse, la priant de lui envoyer de quoi boire. Le courrier devait trouver sa maîtresse de mauvaise humeur, car elle le chargea d'annoncer à son patron qu'elle n'avait pas de vin pour le comte et sa compagnie.

Entrant dans une violente colère, le mari rassembla aussitôt la valetaille, alerta les serfs du village et marcha sur Sans-Souci, à la tête de son armée, assiégea la maison de plaisance, chassa la comtesse avec toute son élégante compagnie, et fit raser tous les bâtiments, à l'exception de la chapelle. Sur l'emplacement de Sans-Souci il fit ériger une colonne d'infamie où il fit graver la honte de la comtesse, pour montrer au monde quel châtiment mérite la femme qui manque de respect à son maître et seigneur.

La colonne est debout encore aujourd'hui, mais l'inscription en a été effacée par des parents soucieux de la réputation de la famille.

Les ruines de la chapelle et la colonne d'infamie à l'inscription effacée: voilà ce qui reste d'un beau rêve poétique...



## INDEX DES NOMS

- A**ba, Samuel-, roi de Hongrie 101.  
 Abaffy 261, 264.  
 Abrasart, Melchior 269.  
 Adenés le Roi 100.  
 Aignan, saint - 112, 170, 190.  
 Aimoin 27, 31.  
 Albert d'Aix 88.  
 Albert, roi de Hongrie 33, 125.  
 Alecsandri 160.  
 Alexandre le Grand 40.  
 Alexovits, Blaise 228, 229.  
 Ali pacha 178.  
 Allaire, E. 203, 204.  
 Almássy, comtesse d'— 222.  
 Amelot de la Houssaye 266.  
 Ammien Marcellin 24.  
 Anacréon 266.  
 André Ier, roi de Hongrie 101.  
 André II, roi de Hongrie 118—120, 122  
 André III, roi de Hongrie 103.  
 André, Père - 267.  
 André le Chapelain 113, 115, 117—124.  
 Anjou, Duc d'-, 36.  
 Anjou, Ladislas d'— 136.  
 Anne d'Antioche 39, 118, 120, 121, 133.  
 Anne de Bretagne 34, 45, 46, 141.  
 Anne de Châtillon 120.  
 Anne de Foix 34, 45, 140, 141.  
 Anonyme, le Notaire - de Béla II 38, 39, 42.  
 Anonymus, auteur de la „Descriptio Europae Orientalis“ 42.  
 Anténor 13, 14, 18, 27—29, 30, 44, 48.  
 Apafi, Michel Ier, prince de Transylvanie 168.  
 Apponyi, comte Alexandre - 142, 204.  
 Arestarcus (Aristarque) 14, 15, 21, 22, 25, 26.  
 Aristote 143, 152, 154.  
 Armagnac, comte d'-, 135.  
 Arnoulf 109.  
 Artois, comte d'-, 235.  
 Ascoli 56.  
 Atzél, baron Pierre - 268.  
 Attila 12, 32, 33, 38, 47—50, 111, 147.  
 Aubignac, l'abbé d'— 266.  
 Augustin, duc de d'Hanovre 205.  
 Aumale, duc d'— 204.  
**B**acsányi, Jean 260.  
 Baist 64, 66, 68, 69.  
 Baldensperger 218, 230.  
 Balduinus 90.

## INDEX DES NOMS

- Balzac, Jean-Louis Guez de - 266.  
 Baranyai, Zoltan 225, 253, 270.  
 Barcò, général 221, 227.  
 Barcsai, Abraham 225.  
 Barsay, Jean, prince de Transylvanie 176.  
 Barkóczy, comte Fr. 252.  
 Barrois 31.  
 Batteux, l'abbé 267.  
 Baudot 13.  
 Béat, Père - 18.  
 Béatrice, reine de Hongrie 46.  
 Béatrice d'Este 118, 119.  
 Beaumarchais 267.  
 Bechon 209.  
 Becker, Ph.-A. 31, 32.  
 Beda, Noël 150—152.  
 Bédier, J. 86, 105, 111.  
 Béla Ier, roi de Hongrie 101.  
 Béla II, roi de Hongrie 38.  
 Béla III, roi de Hongrie 39, 118, 120—124, 133.  
 Belleau, R. 165.  
 Belnay 255.  
 Benda, Coloman - 168.  
 Benoît, saint - 95.  
 Bernard, Gentil 267.  
 Bernis 261, 266.  
 Berthe, mère de Charlemagne 91, 96—100.  
 Berthier 238.  
 Bessenyei, Georges 249—251.  
 Beszard, Lucien 161.  
 Binet, Claude 163, 164.  
 Birkás, Géza 74.  
 Birken, Sigismund von - 194, 200, 201.  
 Birt, Théodore 16, 19, 20.  
 Bleda v. Buda  
 Blondel, Joseph 269.  
 Bøhmer 236, 239.  
 Boileau 36.  
 Boissonade 74.  
 Boissy 267.  
 Bonfini, A. 46, 47, 48—50.  
 Bongars, Jacques 49, 87, 88, 90.  
 Bossuat, Robert 113, 115.  
 Bossuet 167.  
 Boucher 267.  
 Boufflers 267.  
 Bouquet, Dom - 28, 40.  
 Bourbon, Duc de - 197, 202, 203.  
 Bourdillon 29, 97.  
 Bremer 19.  
 Briçonnet 144.  
 Brink, Ten - 66.  
 Brodarith 140, 209, 212.  
 Brown, E. 48, 211, 212.  
 Brumoy, Père - 267.  
 Buda, frère d'Attila 32, 38, 47.  
 Bugge 66.  
 Burlamaqui 245.  
**C**almet, Dom - 127.  
 Campe 266.  
 Carmontel 267.  
 Ceva, Boniface de - 141, 143, 154—156.  
 Champion, P. 137.  
 Charlemagne 60, 74, 75, 76, 79, 80—86, 89—91, 93, 95, 98, 99.  
 Charles le Simple 109, 110, 112.  
 Charles V, roi de France 44.  
 Charles VII, roi de France 125—127, 129, 130, 134.  
 Charles d'Anjou (XIII<sup>e</sup> s.) 165.  
 Charles de Lorraine 204.  
 Charles-Martel 106—110.  
 Charron 266.  
 Chartier 135.  
 Chassin 215.  
 Chastellain, G. 128, 133, 135.  
 Chasteaubrun, M<sup>lle</sup> de - 133.  
 Chastelar, marquis de - 31.  
 Chaudon 267.  
 Chimin v. Kemény  
 Cházár, André 260.  
 Choque, Pierre 45.  
 Chopin-Pichon 163—165.  
 Chrétien de Troyes 62, 63, 65, 68—70, 113.

## INDEX DES NOMS

- Cicéron 266.  
 Claretie, Léo 160, 161.  
 Clari, Robert de - 37.  
 Clesch 212.  
 Clément 267.  
 Clichtove, Jean 141—157.  
 Clovis 19.  
 Colardeau 267.  
 Colosvarinus, Emericus 155.  
 Collier 232, 236, 239.  
 Condé, prince de - 197, 198,  
 200, 201—206.  
 Conti, prince de - 203, 204.  
 Corneille 249, 267, 268.  
 Crébillon 267.  
 Croy, Charles de - 102—104.  
 Croy, Jean de - 102—104.  
 Cubières de Palmezeaux 267.  
 Csáky, Emmanuel 274.  
 Csáky, Étienne 268, 270, 275,  
 276, 278, 280.  
 Csáky, François 269.  
 Csáky, Julie 268—272, 276, 280.  
 Cylley Ulric de - 126.  
 Czindery 251, 253.
- D**ancourt 270.  
 Darmesteter 56.  
 Dassy 63.  
 De la Porte 267.  
 Delaudun d'Aigaliers, Pierre  
 36.  
 Delille 267, 276.  
 Demko, Népomucène - 217.  
 Démosthène 266.  
 Denis l'Aeropagite 147, 158.  
 Descartes 198.  
 Desjardins, Mlle - 266.  
 Desmahis 270.  
 Desouche 170, 173, 175.  
 Destouches 248, 249, 267, 268.  
 Deuso 23, 25.  
 Diderot 146.  
 Diez 55—57, 68, 71.  
 Dippe 18, 20, 23, 24, 26.
- Dobossy, T. 45.  
 Doleviszeny, Georges 271.  
 Doutrepoint 32, 103.  
 Dorat 267.  
 Drusus 19.  
 Du Belloy 267.  
 Dubois, de la Tournelle 273.  
 Du Chesne 40, 48, 89.  
 Du Clerc 128.  
 Dudith, André 158.  
 Du Jeu, vicomte de - 231, 241.  
 Du Maine, comte - 133.  
 Du Ménil 98.  
 Du Perron 163.  
 Du Plessis-Morney 245.
- E**ber, Paul 266.  
 Eberhard 266.  
 Eder, Mathias 220.  
 Éginhard 60, 74—77, 79—86.  
 Élisabeth de Hongrie 99, 147.  
 Éloi, saint 68.  
 Émeric, roi de Hongrie 118.  
 Émeric, saint - 147.  
 Émicho 74, 87.  
 Endlicher 145.  
 Énée 13, 19, 29.  
 Enghien, Duc d' - 197.  
 Épictète 266.  
 Épicure 244, 245.  
 Érasme 139, 150, 157.  
 Erdman 266.  
 Ethicus 15, 16.  
 Étienne, saint - 147.  
 Étienne, saint -, roi de Hongrie  
 75, 101, 102, 148.  
 Eugène de Savoie 203.  
 Eusèbe 23, 25.  
 Eustachius 90.  
 Eusthate 266.  
 Eutrope 21, 22, 44, 45.  
 Eyzingen 127.
- F**agan 267.  
 Falconet 267.

## INDEX DES NOMS

- Faral, Edmond 1, 11, 13.  
 Fekete, comte Jean - 222, 249, 273.  
 Ferdinand Ier, roi de Hongrie 140, 156, 157, 214.  
 Ferdinand III, roi de Hongrie 201.  
 Flodoard 109—112.  
 Florianus 37, 47, 50.  
 Flutre, L.-F. 43.  
 Foerster, W. 62, 165.  
 Foix, comte de - 135.  
 Forgach, Adam 182.  
 Forgach, Paul 273.  
 Forster J. 122, 124.  
 Foulon 238.  
 Fraknoi, Guillaume 222, 259, 260.  
 France, Anatole 70.  
 François Ier, roi de France 213, 215.  
 Frédégaire, Pseudo - 13, 16—18, 24, 26, 27, 33.  
 Frédéric III, empereur d'Allemagne 125.  
 Fregeville 266.  
 Fulco 89.  
 Fumée, Martin 168.
- G**abelhoffer 220, 221, 230, 232, 241, 249.  
 Gabriel, Astric 140, 155, 157, 158.  
 Garay, Jean 155.  
 Gassendi 266.  
 Gaston de Foix 125, 131.  
 Gaudent 95.  
 Gautier sans Avoir 74, 87.  
 Gay 277.  
 Gellert 266.  
 Gemmell-Flischbach 269.  
 Genlis, Mlle 267.  
 Geoffroy de Monmouth 64, 67.  
 Gertrude de Méranie 118.  
 Gervais de Tilbury 27.
- Gessner 276.  
 Geyza, (Géza) père de saint Étienne 147.  
 Géza II, roi de Hongrie 120.  
 Ghelen 277.  
 Gisle, fille de Henri d'Allemagne 101, 102.  
 Gleich, Léonard 105, 111.  
 Godefroy 62, 163.  
 Godefroy de Bouillon 89, 90.  
 Godefroy de Viterbe 27, 31, 96, 98, 99.  
 Gombocz, Zoltan 33.  
 Gomer 39.  
 Gossleth 221.  
 Gosztonyi, Jean de - 139—146, 148, 150, 152—157.  
 Gottfried de Strasbourg 69, 70.  
 Graeffler 277.  
 Grégoire de Tours 17, 19, 20, 22, 23, 25, 95, 148.  
 Gresset 267.  
 Grimm, Jacob 55, 65—68.  
 Grotius 245, 246.  
 Gröber 56.  
 Guibert de Nogent 87, 88.  
 Guillard, Louis 143.  
 Guillaume le Breton 40, 41.  
 Guillaume de Nangis v. Nangis  
 Guillermus Armoricus 28,  
 Guiton de Morveau 222.  
 Gugitz 232.  
 Guyot de Merville 267.  
 Györy, Jean 130.
- H**agano 109, 110.  
 Hagen, Hermann 50.  
 Hajnóczy 256.  
 Haller, A. comte - 252, 266.  
 Halphen, Louis 13, 79.  
 Hangest, Jérôme de - 141, 143, 154.  
 Hankiss 226.  
 Hatzfeld 56.  
 Hautière, Jean 226.

INDEX DES NOMS

Heffter 16.  
 Heisig, Karl 84.  
 Héliodore 266.  
 Heltai, Gaspard 49.  
 Henri d'Angleterre 121.  
 Henri de Champagne 122.  
 Henri III, roi de France 36.  
 Henri III, d'Allemagne 101—  
 103.  
 Henri Plantagenet 120.  
 Heriveus, évêque de Reims  
 109, 110.  
 Hertzberg 266.  
 Hervis de Metz 106—110.  
 Hilka A. 63, 64, 66, 68, 70.  
 Hippeau 60, 61.  
 Hirzel 266.  
 Hobbes 243—246, 266.  
 Hoffmann 222.  
 Holbach, baron d' 217  
 Hóman, Valentin 33, 55, 121.  
 Homère 34, 266.  
 Honoré, saint - 94.  
 Horace 266.  
 Höfer 278, 279.  
 Huet, G. 63.  
 Hugues de Saint-Victor 27—29.  
 41.  
 Hunyad, Jean de - 126, 153.  
 Hunyad, Ladislas de - 126.  
  
**I**sidore de Séville 19, 22, 23, 25,  
 41, 42.  
 Istvánffy, Nicolas 48.  
  
**J**acob, G. 56.  
 Jacques de Guyse 31.  
 Jamblique 157.  
 Janus Pannonius 126.  
 Jean de Paris 40, 41.  
 Jean, duc de Lorraine 127.  
 Jean, roi de Bohême 163.  
 Jeanne d'Arc 129.

Jérôme, saint - 23.  
 Jordanès 21—23, 25, 38.  
 Joseph II 243, 247, 248, 252.  
 Jouvenel, Guillaume 128.  
 Jöcher 199.  
 Jubinal 65.  
 Judith, fille de Henri III 102.  
 Juhász, Jean 226.  
 Jules-César 24.  
 Justin 20, 61.  
 Juvénal 266.  
 Juvencus Caelius Calanus 32.

**K**alman, roi de Hongrie 87.  
 119.  
 Kalt, Marc de - 39, 41, 42.  
 Karl, Louis 99.  
 Kazinczy, Fr. 264, 272—274.  
 Kemény, Jean, prince de Tran-  
 sylvanie 168, 176, 177.  
 Kéza, Simon de - 37, 39, 42.  
 Király, Ilona 94—96, 99.  
 Kisvárdai 155.  
 Klapproth 54, 56.  
 Kluge 66.  
 Knauz, N. 140, 142.  
 Knolles 211.  
 Kollar, Franz - 278, 289.  
 Kollmayer 253.  
 Kont 209.  
 Körting 56.  
 Krajzell 276.  
 Kropf, Louis 100.  
 Krusch 13, 16, 17, 24, 49.  
 Kurzböck 277.

**L**a Bruyère 10, 197—203, 205,  
 206.  
 Ladislas V, roi de Hongrie  
 125, 126, 136, 137.  
 Ladislas, saint -, roi de Hongrie  
 147, 148.  
 La Fayette 237, 238.

## INDEX DES NOMS

- La Fontaine 178, 179.  
 La Harpe 267.  
 Lair J. 27.  
 La Mothe le Vayer 266.  
 Lancelot v. Ladislas V 130, 134,  
 136.  
 Landerer 233.  
 Langlois 58.  
 La Noue 266.  
 Lanson 220.  
 Lauer 37.  
 Laumonier 163, 164.  
 Launay, de - 237.  
 Lazius, Wolfgang 48.  
 Le Fevre, G. 63.  
 Lefèvre d'Étaples 143, 144, 150,  
 151, 158.  
 Legrand 267.  
 Lenaire de Belges, Jean 12,  
 31—36, 46.  
 Léon, saint - 91, 93.  
 Léopold 1er, roi de Hongrie  
 172, 173, 178, 180, 182, 200.  
 Léopold II 240, 246, 257.  
 Le Page 220, 221.  
 Lepers, Joseph 269.  
 Le Roux de Lincy 45.  
 Lessing 266.  
 Lichtwehr 266.  
 Littré 56, 57, 62.  
 Locke 266.  
 Longueville, duchesse de - 167.  
 Loret, Jean 34, 167—192, 195,  
 201.  
 Lot, F. 64, 73, 105.  
 Louis le Débonnaire 90.  
 Louis II (de Hongrie) 45, 141,  
 152, 154, 207, 208, 210, 211.  
 Louis VII, roi de France 120,  
 166.  
 Louis XII, roi de France 202.  
 Louis XIV, roi de France 34,  
 179, 184, 204, 205, 246, 262.  
 Louis d'Anjou, roi de Hongrie  
 39, 146.  
 Loup, saint - 107, 111, 112.  
 Lucain 266.  
 Lucien 266.  
 Lukcsics 100.  
 Luther, M. 150.  
**M**ably 256.  
 Machiavel 194.  
 Madeleine, fille de Charles VII  
 126, 129.  
 Maine, comte du - 133.  
 Maistre, Joseph de - 213, 214.  
 Manitius 119.  
 Maracini 160—162, 164.  
 Marczali 45, 243, 249.  
 Marguerite de France 39, 118,  
 120, 121, 133.  
 Marguerite de Navarre 144.  
 Marie, rex 210.  
 Marie, reine de Hongrie 140.  
 Marie-Antoinette 232.  
 Marie de Champagne 113, 117,  
 118, 120—124.  
 Marie-Thérèse 220, 222, 252.  
 Marivaux 267.  
 Martin, saint - 89, 94—99, 225.  
 Martini 243, 246.  
 Martinovics 222, 225—227, 249,  
 253, 256, 257—260.  
 Mathias Corvin, roi de Hongrie  
 33, 34, 46, 48, 145, 153, 154.  
 Maurice, saint - 112.  
 Maury, Alfred 71.  
 Maximilien 1er 103.  
 Médicis, Catherine de - 145.  
 Mednyánszky, baron de - 227,  
 252.  
 Meiners 266.  
 Meissner 266.  
 Melich, Jean 88.  
 Mercier, Séb. 267.  
 Méré, chevalier de - 266.  
 Meyer, Paul 28.  
 Meyer-Lübke 128.  
 Michelet 207, 213—215.  
 Migne 23, 94, 97.  
 Miller 18.

## INDEX DES NOMS

Mirabeau 224, 234.  
 Mitrofanov 248.  
 Moissac 27.  
 Molière 167.  
 Molière, Mlle de - 192.  
 Molinier 40.  
 Monod 16.  
 Montagne 244.  
 Montecuculi 169, 173, 177, 178,  
 187, 191.  
 Montesquieu 217, 254, 256, 259.  
 Moreau 222.  
 Moréri 211.  
 Mornet 274.  
 Moser 266.  
 Mousket, Philippe 27, 30, 31.  
 Much 19.  
 Murray 66, 68.  
 Müllenhof 19, 46.

**N**agy, G. 103.  
 Nagy, Ivan 269, 273.  
 Nangis, Guillaume de - 29, 41.  
 Nantes, Mlle de - 197.  
 Nardai, Jean 155.  
 Naudé 266.  
 Necker 234, 235, 238.  
 Németh, J. 33.  
 Nicaise, saint - 106, 107, 110—  
 112.  
 Nivelles de la Chaussée 267.  
 Noailles, maréchal de - 235.

**O**láh, Nicolas 48.  
 Olivier de la Marche 127, 128,  
 130.  
 Olivieri 100  
 Olschki 112.  
 Orczy, baron - 256.  
 Orose 18, 25, 44, 45.  
 Ovide 113, 198, 265.

**P**aduanus 91, 95.  
 Palissot 267.  
 Pálócz, Ladislas de - 129.  
 Paris, Gaston 57, 64, 117, 118,  
 120.  
 Paris, Paulin 58, 59, 60, 105—  
 108, 112.  
 Paris, Jean de - 39—41.  
 Paugé 229.  
 Pauler, Jules 87, 122.  
 Paulinus Minorita 41.  
 Pech, Georges de - 155.  
 Pekár, Jules de 163.  
 Pépin 75, 95, 97, 107, 109, 112.  
 Perrault, Ch. 55, 68, 71.  
 Pertz 31, 109, 111, 112.  
 Pessiakov 261.  
 Pesty, Fr. 38, 42.  
 Petz, G. 269.  
 Pezron, Paul 205.  
 Pfortheim 232.  
 Philippe-Auguste II 39, 120,  
 121.  
 Philippe le Bon 103.  
 Philippe de Flandre 127.  
 Philippe de Croy 103.  
 Philippe de Remi 100—102.  
 Philippe de Savoie 128.  
 Philippe de Valois 159, 160,  
 163.  
 Pierre, roi de Hongrie 101.  
 Pierre l'Ermite 74, 87.  
 Piron 267.  
 Platon 141, 266.  
 Podhradzsky 37, 39.  
 Podmaniczky, baron Joseph -  
 252.  
 Pompadour, Mme de - 271.  
 Pompée 21, 22, 24, 25, 26.  
 Posthumien 95.  
 Potthast 40.  
 Prévost, l'abbé 210, 211, 267.  
 Proculus 157.  
 Ptolémée 18, 47.  
 Puffendorf 246, 266.  
 Pythagore 141.

## INDEX DES NOMS

- Q**uinault 267.  
 Quirien 95.
- R**acine, Jean 36, 37.  
 Racine, Louis 267.  
 Rákóczi, François II, prince de Transylvanie 209.  
 Rákóczy, Georges Ier, prince de Transylvanie 172—174.  
 Ranke 69.  
 Ranzano, Pierre 47, 48, 50.  
 Raoul de Presle 24, 25, 44.  
 Raymond de Châtillon 121.  
 Rédey 225.  
 Regino 61.  
 Regius 61.  
 Régnier 59.  
 Reiffenberg 27, 30, 31.  
 Reinhold 98.  
 Remi, saint - 19.  
 Renaudet 143, 155.  
 Richard de Londres 122.  
 Richelieu, abbé de - 192.  
 Rincon 213.  
 Robert, Charles 94.  
 Robert le Moine 89, 90.  
 Robespierre 222.  
 Rochambeau, marquis de - 163.  
 Rochon de Chabannes 267.  
 Roland 75, 76, 80, 84, 85, 92, 93.  
 Rollin 267.  
 Romulus 15, 19.  
 Ronsard 12, 35, 36, 61, 159—166.  
 Rosenmann, Étienne 246.  
 Rosset. Th. 58, 165.  
 Roth, Kl. 19.  
 Rousseau 217—219, 243—258, 260, 263, 264, 267.  
 Roux de Sully 165.  
 Ruiz 56.
- S**accamville, Georges de 135.  
 Sackur 31.  
 Sainéan 57, 63.  
 Saint-Aignan, comte de - 170, 190.  
 Sainte-Beuve 162. -  
 Sainte-Évremond 266.  
 Saint-Foix 267.  
 Saint-Lambert 267.  
 Saint-Simon, duc de - 204, 205.  
 Saintyves 55, 68.  
 Salaberry, comte de - 230.  
 Salomon, roi de Hongrie 100—102, 104.  
 Sanchez, A. T. 56.  
 Sandrart, Jacob 199.  
 Sauer, chanoine de Nagyvárad 248.  
 Sault, comte - 190.  
 Saussure 209.  
 Scarron 167.  
 Schmidt 221.  
 Schneegans 93.  
 Schneider 67  
 Schönvisner 50, 51.  
 Schrämbl 276.  
 Schuchardt 57.  
 Schumann 266.  
 Sedaine 270.  
 Sénèque 154.  
 Settegast 57, 59, 61, 62.  
 Sidoine Apollinaire 20, 22.  
 Sigebert de Gembloux 27, 31, 41.  
 Sigismond, roi de Hongrie 194  
 Simon de Tervisis 126.  
 Soliman 207—210, 213, 214.  
 Sorel, Charles 36.  
 Sorg, Roger 163.  
 Sörös 154.  
 Spitzer, Léo 56.  
 Spronck, M. 241.  
 Stecher 31.  
 Steiner, A. 119.  
 Stengel 58.  
 Sternberg, Zdenko 127.

## INDEX DES NOMS

Stowe 274.  
 Strohmeyer, Ignace 220, 221,  
 224, 254.  
 Suchier 56—58, 61, 100, 102,  
 103.  
 Suétone 85.  
 Sulpice-Sévère 94.  
 Sylvestre II 75.  
 Szamota 45, 161, 162.  
 Széchenyi, comte Étienne - 264.  
 Szeged, grégoire de - 155.  
 Szentmarjay, Fr. de - 225, 226,  
 253, 256, 260, 264.  
 Szirmay, Antoine 227, 273.  
 Szlavy 260.  
 Szolártsik 226.  
 Sztáray, comte 249, 272—275.

**T**acite 46, 266.  
 Taine 259.  
 Taurinus, Stephanus 145  
 Tavernier 76.  
 Teleki, Michel 205.  
 Terbe, Louis 130.  
 Teuber, O. 269.  
 Tevelle, Ignace 269  
 Théocrète 276.  
 Théodore 95.  
 Théophylacte 56.  
 Thibault d'Aussigny 137.  
 Thiébault, Dieudonné 231.  
 Thierry, Amédée 53.  
 Thomas, A. 56, 57.  
 Thomas, d'Aquin 245.  
 Thou, Jacques de - 210, 212.  
 Thököly, (Tekehli) 198, 199,  
 201, 205.  
 Thuróczi, J. 42  
 Tinódi 49.  
 Titz, Karol 128.  
 Tolnai, G. 128.  
 Tomori 208, 209, 211.  
 Török, Aurélien 123, 124.  
 Török, P. 215.  
 Trapp, J. 127, 132.

Trattner 277.  
 Trautman 65.  
 Trenck, baron Frédéric de -  
 230—241.  
 Trenk, Maurice-Flavius - von  
 Tonder 241.  
 Troeltsch, E. 244, 245.  
 Trojel 115, 116, 120.  
 Tronchon 53.  
 Turenne, comte de - 203.  
 Turolaus 73—77, 79—83, 85—  
 87.

**U**bicini 160, 163.  
 Uladislas Ier, roi de Hongrie  
 33, 125.  
 Uladislas II, 'roi de Hongrie -  
 34, 45, 140, 154.  
 Uray, Jean 155.  
 Urbain II 90, 101, 102.

**V**adé 266.  
 Valentinien I 23, 24.  
 Valentinien II 23.  
 Várdai, Basile 155.  
 Várdai, Étienne 126, 129, 156.  
 Varennes 240.  
 Varillas 266.  
 Vaskó, A. 60.  
 Vassus 16.  
 Verancsics 49.  
 Veres, A. 126.  
 Verhovszky, Sz. 256.  
 Vertot 266.  
 Vicomercato 158.  
 Vignier, N. 48.  
 Vigny 86.  
 Villequier, Mlle de - 132.  
 Villon 125, 137.  
 Vintler 67.  
 Virgile 35, 73, 74, 266.  
 Voltaire 36, 195, 207—213, 217,  
 241, 248, 261, 267, 270.  
 Voretzsch 96.  
 Vörös, Fr. 267.

## INDEX DES NOMS

- W**ace 65.  
Waddington 245.  
Walckenaär, Ch. A. 53, 55—  
58, 63, 70, 71.  
Warmann 227.  
Wauquelin, Jean 100—104.  
Wieland 266.  
Wolf, Chr. 266.  
Wutke 15.  
Wurzbach 231, 272.
- X**énophon 266.
- Z**ápolya, J. de - 140, 154, 157,  
214.  
Zarnecke 19.  
Zgurich 256.  
Ziska 218.  
Zrinyi, Nicolas (Serin) 169, 171,  
172, 174, 181, 183—189, 192—  
194, 198, 201.
-

## TABLE DES MATIÈRES

Introduction . . . . .	9
I. Sicambria, capitale légendaire des Français en Hongrie . . . . .	11
II. L'Ogre . . . . .	53
III. Les Hongrois-Sarrasins dans la Chanson de Roland et les croisés français en Hongrie . . . . .	73
IV. Les Sept Dormants, Berthe aux grands pieds et la Manekine . . . . .	91
V. Souvenir épique des Hongrois conquérants . . . . .	105
VI. Les jambes du roi de Hongrie . . . . .	113
VII. Villon et l'ambassade hongroise à la cour de France en 1467 . . . . .	125
VIII. Un prélat hongrois humaniste et érasmien: Jean de Gosztonyi à Paris (1515) . . . . .	139
IX. Les origines danubiennes de Ronsard . . . . .	159
X. L'histoire hongroise dans une gazette rimée du XVII <sup>e</sup> siècle . . . . .	167
XI. Un ouvrage inconnu de La Bruyère . . . . .	197
XII. Voltaire. Michelet et la catastrophe hongroise de 1526 . . . . .	207
XIII. Les Français en Hongrie pendant la Révolution . . . . .	217
XIV. Un témoin ignoré de la Révolution française: le baron de Trenck . . . . .	231
XV. Le „Contrat Social“ en Hongrie . . . . .	243
XVI. Novum Sans-Souci . . . . .	265
Index des Noms . . . . .	283

---

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

Détail de la mappemonde de S <sup>t</sup> Béat . . . . .	18
Sicambria-Aquincum . . . . .	48
L'archiabbaye de Pannonhalma . . . . .	96
Le squelette de Béla III, roi de Hongrie . . . . .	122
Madeleine, fille de Charles VII, roi de France . . . . .	126
Ladislas V, roi de Hongrie . . . . .	136
La ville de Kanizsa . . . . .	186
Mort du comte Nicolas Zrinyi . . . . .	192
Le <i>Der vermehrte Donau-Strand</i> de Sigismond von Birken . . . . .	198
L'ouvrage d'un adversaire de Rousseau . . . . .	218
Le tome IX <sup>e</sup> des Mémoires du baron de Trenck . . . . .	234
Page de titre d'une description en vers de Sans-Souci . . . . .	272
Plan de Novum Sans-Souci . . . . .	278





ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 10  
NOVEMBRE MIL NEUF CENT QUARANTE-TROIS SUR LES PRESSES DE  
L'IMPRIMERIE DE LA S. A.  
HORNYÁNSZKY A BUDAPEST

# REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE ÉTUDES HONGROISES

---

XXI<sup>e</sup> année, 1943.

Nouvelle Série.

PUBLIÉE  
SOUS LA DIRECTION DE  
**ALEXANDRE ECKHARDT**  
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

**ÉTIENNE LAJTI**  
DIRECTEUR DE L'INSTITUT HONGROIS  
DE PARIS

**DOMINIQUE KOSÁRY**  
PROFESSEUR AU COLLÈGE EÖTVÖS,  
BUDAPEST

---

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

**COLOMAN BENDA**  
PROFESSEUR A L'INSTITUT PAUL TELEKI, BUDAPEST

---

PUBLIÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE DE L'ACADÉMIE DES  
SCIENCES DE HONGRIE PAR L'INSTITUT PAUL TELEKI  
ET PAR L'INSTITUT HONGROIS DE PARIS  
PARAISANT DEUX FOIS PAR AN

---

La „REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE“

publie des études d'histoire comparée des peuples de l'Europe Carpathique. Elle ouvre ses colonnes à la collaboration du monde savant de toutes les nations et par là, elle espère contribuer utilement à l'historiographie des moyens et petits peuples de la région carpathique.

---

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL

30 pengő — 25 fr. suisses

Toute correspondance doit être adressée à l'Institut Paul Teleki (Eszterházy-utca 26, Budapest VIII<sup>e</sup>) ou à l'Institut Hongrois de Paris (18 Rue Pierre Curie, Ve)

---

## DÉPOSITAIRES

CROATIE: Antikvarijat „Znanost“, Zagreb

ESPAGNE: Sociedad General Española de Libreria, Madrid

FRANCE: Les Presses Universitaires de France, Paris

SUÈDE: Fritzes Kgl. Hovbokshandel, Stockholm

SUISSE: Librairie Payot, Lausanne

*BIBLIOTHÈQUE*  
*DE LA*  
*REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE*

1. *Gabriel Tolnai*: La cour de Louis XV. Journal de voyage du comte Joseph Teleki
2. *François Eckhardt*: De Sicambria à Sans-Souci. Histoires et légendes franco-hongroises
3. *Dominique Kosáry*: Histoire de Hongrie

---

En préparation

- J. Szekfü*: État et Nation. Études sur la question des nationalités
- L. Makkai*: Histoire de Transylvanie
- L. Gogolák*: Histoire des Slovaques
- C<sup>te</sup> R. Teleki*: Études de géographie politique
- J. Deér*: Les origines du peuple hongrois
- G. Benda*: L'Europe Carpathique et l'Empire Ottoman
- T. Kardos*: La littérature hongroise au moyen âge.
- Cs. Csapodi*: Bibliographie de l'histoire de Hongrie

